L'HI

D

T

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME ONZIÈME.

L'H

D

Ce qu'i
de m
ont p
les U
Manu
& de

Par M

HÔTEL

Av

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

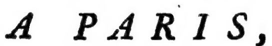
Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME ONZIÈME.






A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE II.
MEXIQUE.

CHAPITRE III.

Cortez quitte Mexico pour aller combattre Narvaëz. Il revient Vainqueur.

LES ESPAGNOLS prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes

Cortez.

Cortez.

marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouverent à quelque distance de cette Ville le Sénat & la Noblesse, qui s'étaient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il semblait que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républicains, par l'humiliation de Motézuma.

Cortez se rendit, à grandes journées, sous les murs de Motaliquita, bourgade alliée, à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presqu'en même-temps avec sa troupe, & quelques soldats de l'armée de Narvaëz, que la violence exercée contre d'Aillon, en avait détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui regnait dans l'armée ennemie, & ce récit leur fut confirmé par Sandoval, qui avait fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaëz comme une marque de la confiance qu'il prenait à ses forces, & du mépris qu'il faisait du petit nombre de ses adversaires. Mais quelque avantage qu'il crût pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Olmédo fut envoyé pour la seconde fois ; &, sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le Général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le temps de recevoir les deux mille Américains qu'il at-

Cortez.

tendait de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Vélasquez de Léon, que la distinction de sa naissance, & l'honneur qu'il avait d'appartenir de près, par le sang, au Gouverneur de Cuba, rendaient fort propre à cette médiation. Narvaëz avait tenté inutilement de l'attirer dans son parti; & Cortez avait eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvait répondre avec plus de noblesse, qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne-foi.

Lorsqu'il entra dans Zampoala, tous les Espagnols se persuaderent qu'il venait se ranger sous leurs Étendards, & Narvaëz s'empressa d'aller au-devant de lui : mais, après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement & de violence, que Vélasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseraient l' l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessit retourner sur ses pas. Olmédo le suivit. Narvaëz les eût fait arrêter, si la plupart de ses Officiers, offensés de voir traiter si mal un homme du mérite & du rang de Vélasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur. Ce mécontentement passa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquerent si librement, sur le peu de soin qu'on prenait de justifier leur conduite dans cette guerre, que Narvaëz n'osa résister au conseil qu'on lui donna d'envoyer promptement après

Cortez.

Vélasquez, pour lui faire quelques excuses, & pour apprendre de lui quelles étaient les propositions qu'on avait refusé d'écouter. Duéro fut choisi pour cette commission. Mais, n'ayant pu le joindre, sur la route, il prit le parti de le suivre jusqu'au camp de Cortez, qu'il trouva prêt à changer de poste, dans la résolution de commencer la guerre. Son arrivée fit renaître quelqu'espérance de paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble, il s'ouvrit avec tant de franchise sur le desir qu'il avait d'adoucir Narvaëz, dont l'obstination était l'unique obstacle à l'accommodement, que Duéro, charmé de le voir agir si noblement avec un ennemi déclaré, proposa une entrevue entre les deux Généraux, comme le seul moyen d'abréger des difficultés dont la fin paraissait fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les Historiens conviennent que Duéro étant retourné à Zampoala, avec la parole de Cortez, on dressa une capitulation authentique, par laquelle l'heure & le lieu de la Conférence étaient désignés, & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre, accompagné seulement de dix Officiers, qui devaient servir de témoins à leurs conventions. Mais, tandis que Cortez se disposait à remplir son engagement, il reçut avis, par un Courier

Cortez.

secret de Duéro, qu'on lui préparait une embuscade, dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie; & cette nouvelle lui fut confirmée par d'autres Officiers de Narvaëz, qui se sentaient de l'horreur pour la trahison. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toute sorte de ménagemens, il écrivit à son ennemi, non-seulement pour lui reprocher sa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompait le Traité, & qu'il déciderait leur querelle par la voie des armes.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Américains auxiliaires, il hâta celle de son armée. Elle n'était composée que de deux cens-soixante-six Espagnols, & des Américains chargés du bagage. Mais jugeant qu'un ennemi, capable de tant de bassesses, avait peu de fond à faire sur ses propres troupes, il ne craignit point d'asseoir son camp à moins d'une lieue de Zampoala, dans un poste, à la vérité, qui se trouvait fortifié en tête par un ruisseau, que les Espagnols avaient nommé *Riviere des Canots*, & derriere lequel il avait à dos la ville de *Vera-Cruz*. Narvaëz fut informé de ce mouvement: son impétuosité, plus que sa diligence, le fit sortir aussi-tôt de son quartier, pour tenir la campagne; mais avec une confusion qui répondait à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre. Il mit la tête

Cortez.

de Cortez à prix pour deux mille écus, & celles de Sandoval & de Vélasquez, pour quelque chose de moins. « Ses ordres étaient mêlés de menaces; » il en donnait plusieurs à-la-fois : on découvrait » un air de crainte, dans le mépris qu'il affectait » pour Cortez. Enfin son armée se mit d'elle- » même en bataille, comme par hasard, & sans » attendre ses ordres. » Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'ennemi, dans la folle persuasion que Cortez, malgré son habileté, pourrait oublier le désavantage du nombre, & que la force de ses ressentimens lui ferait quitter son poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchait, lorsqu'un nuage, où le Soleil se cacha tout-à-coup, répandit une pluie si froide & si abondante, que tous ses Soldats demanderent d'être reconduits au Quartier : il céda facilement à leurs instances.

Cortez, qui fut bientôt averti de cette retraite, regretta beaucoup que le ruisseau, sur le bord duquel il avait son camp, fût trop enflé par la pluie, pour lui permettre de le passer à gué, & de tomber sur un ennemi qui semblait fuir. Mais son génie guerrier, & le fond qu'il faisait sur ses intelligences, lui inspirerent un dessein qui demandait toute sa hardiesse pour le tenter, & la confiance qu'il avait à son bonheur pour s'en pro-

Cortez.

mettre le ſuccès qu'il obtint. Ce fut de ſurprendre pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ſes ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ſes troupes, & les avoir animées avec la plus vive éloquence, il les diviſa en trois corps, dont il donna le premier à Sandoval, & le ſecond à d'Olid : le troiſieme, dont il prit le commandement lui-même, avec quelques-uns de ſes plus braves Officiers, donna l'exemple, en paſſant dans l'eau juſqu'à la ceinture. Herréra prétend que, par repréſailles, la tête de Narvaëz fut miſe à prix, & que Cortez, pour juſtifier plus que jamais ſa cauſe, donna par écrit, à Sandoval, qui faiſait l'Office de Général-Major, un ordre qui portait, « Que Narvaëz, » étant entré dans le pays à force ouverte, au » préjudice des intérêts de l'Eſpagne, de la Reli» gion & du Domaine Royal; & n'ayant voulu » ni montrer ſes proviſions, ni prêter l'oreille aux » propoſitions d'accommodement, Fernand Cor» tez, Commandant de la Nation Eſpagnole au » Mexique, ordonnait à tous les Capitaines, Ca» valiers & Soldats de ſon armée, de ſe ſaiſir de » ſa perſonne, & de le tuer, s'il faiſait quelque » réſiſtance. »

L'armée avait fait près d'une demi-lieue dans les ténèbres, lorſque les Coureurs amenerent une ſentinelle de Narvaëz, qu'ils avaient enlevée; mais

Cortez.

ils rapporterent, qu'il leur en était échappé une, qui s'était dérobée entre les buiſſons, à la faveur de l'obſcurité. Cet incident fit perdre l'eſpérance qu'on avait eue de ſurprendre les ennemis. Cependant, comme il y avait beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté ferait prendre quelques détours au fugitif, on réſolut de s'avancer promptement, ſoit pour arriver avant lui, ſoit pour attaquer les ennemis mal éveillés, s'ils étaient avertis, & dans le trouble d'une premiere alarme. La ſentinelle, que la peur avait rendue fort légere, arriva dans la ville avant Cortez, & répandit les frayeurs. Mais Narvaëz, ne pouvant ſe perſuader qu'une troupe d'avanturiers, dont il mépriſait le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pu quitter ſon poſte par un ſi mauvais temps, rejetta bruſquement l'avis, & celui qui l'apportait.

Il était minuit, lorſque Cortez entra dans Zampoala; & ſon cri de guerre, *Saint-Eſprit*, qui était pris, ſuivant la remarque des Hiſtoriens, de la fête qu'on avait célébrée le même jour, nous apprend que c'était celle de la Pentecôte. Narvaëz était logé, avec toute ſon armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvaient s'être égarés, ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue, & ſupérieurs à la crainte,

pénétrerent jusqu'au pied du Temple, sans s'embarrasser s'ils avaient été découverts. Leurs Chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune garde. La dispute de Narvaëz durait encore avec la sentinelle qui l'avait averti. Quoique cet avis passât pour une fausse alarme, quelques Soldats inquiets s'étaient mis en mouvemens. Cortez, qui s'en apperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Il donna le signal du combat, & Sandoval entreprit aussi-tôt de monter les degrés du Temple. Les canonniers de garde entendirent le bruit, & mirent le feu à deux ou trois pièces, qui donnerent sérieusement l'alarme. Les tambours succéderent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, & le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste désavantageux, & contre une troupe plus nombreuse que la sienne. Mais d'Olid vint à propos le secourir; &, presqu'aussi-tôt, Cortez, ayant laissé son corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jetta dans la mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se précipiterent après lui. Les ennemis ne résisterent point à cet effort. Ils abandonnerent les degrés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirerent dans leur logement, & les autres allerent se rassembler à l'entrée de la principale

Cortez.

Cortez.

Tour, où l'on combattit long-temps avec une égale valeur.

Narvaëz parut alors : il avait employé quelque temps à s'armer; mais on convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, & qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger : elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval; mais il en reçut, dans le visage, un coup de pique qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connaissance. Le bruit se répandit qu'il était mort : ses gens s'effrayerent; les uns l'abandonnerent par une honteuse fuite; les autres cesserent de combattre; & ceux qui s'empresserent de le secourir, ne faisant que s'embarrasser mutuellement, les vainqueurs prirent ce temps pour enlever Narvaëz, en le traînant au bas des degrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux pieds & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses ennemis.

On rapporte une circonstance singuliere, qui prouve combien la fortune tournait tout à l'avantage de Cortez. Des fenêtres de leur logement, les soldats de Narvaëz découvraient, à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumieres qui perçaient l'obscurité, avec l'apparence d'au-

Cortez.

tant de meches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs troupes d'Arquebusiers; c'étaient des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus brillans que les nôtres, dans cet hémisphere, & qui leur firent croire que l'attaque de Cortez était soutenue par les habitans armés. L'artillerie, qui fut tournée aussi-tôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvait mettre aisément, & le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudraient s'enrôler sous les étendards du vainqueur, avec la liberté du départ, & le passage pour ceux qui souhaiteraient de retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues, & soigneusement gardées, à mesure qu'ils venaient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses partisans secrets, qu'il ne voulait pas faire connaître, parce que leur exemple servait à déterminer les autres. Ce soin, de les désarmer, était d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'apperçevant que leurs vainqueurs étaient en si petit nombre, ils regretterent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes frayeurs. Cependant les civilités de Cortez, & l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractere, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eût pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restait à soumettre que la cavalerie, qui, n'ayant

Cortez.

pu prendre part au combat, en attendait le ſuccès dans la plaine ; mais elle fut réduite aiſément par les voies de la douceur. Cortez ne perdit que deux hommes dans l'action, & deux autres qui moururent quelques jours après de leurs bleſſures. Entre les gens de Narvaëz, on compta quinze morts, & un fort grand nombre de bleſſés.

Cortez ne ſe refuſa point le plaiſir de voir ſon priſonnier ; mais, loin de l'inſulter dans ſa diſgrace, il affecta de ne pas lui annoncer ſon arrivée, & Solis aſſure même que ſon deſſein était de le voir ſans ſe faire connaître. Mais le reſpect des ſoldats l'ayant trahi, Narvaëz ſe tourna vers lui, & lui dit d'un air aſſez fier : « Seigneur » Capitaine, eſtimez l'avantage qui me rend au» jourd'hui votre priſonnier. » Cortez jugea que cet orgueil méritait d'être humilié. Il répondit ſans s'émouvoir : « mon Ami, il faut louer Dieu » de tout ; mais je vous aſſure, ſans vanité, que » je compte cette victoire & votre priſe, entre » mes moindres exploits. » Après l'avoir fait panſer ſoigneuſement, il le fit conduire à Véra-Cruz.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantleques, à qui toute leur diligence n'avait pu faire ſurmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même ac-

Cortez.

gueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zèle, & les renvoya quelques jours après dans leur Province, avec des remerciemens & des caresses, qui les disposerent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le Cacique de Zampoala, qui s'était vu long-temps comme esclave de Narvaëz, fit éclater aussi sa joie, & tous les habitans du pays célébrerent la victoire de leurs anciens alliés. Au milieu de ces soins, Cortez n'oublia point combien il était important pour lui de s'assurer de la flotte. Il dépêcha ses plus fidèles Officiers, pour faire transporter à Véra-Cruz; les voiles, les mâts & les gouvernails des vaisseaux, & pour mettre ses pilotes & ses matelots à la place de ceux de Narvaëz, avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero*, & qu'il honore du titre d'Amiral de la mer.

Le souvenir d'Alvarado & de ses compagnons, qui se trouvaient comme abandonnés à la bonne-foi de Motézuma, était l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez. Il était résolu de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voyait réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une armée trop nombreuse, & capable d'alarmer les Mexicains. Il n'aurait pas fait difficulté d'en laisser une partie à Véra-Cruz, s'il n'eût craint les mouve-

Cortez.

mens qui pouvaient naître de l'oisiveté, sur-tout parmi de nouvelles troupes, qu'il n'avait point encore eu le temps de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres conquêtes. Il nomma Jean Vélasquez de Léon, pour aller soumettre, avec deux cens hommes, la Province de Pannuco, & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens soldats Espagnols, qui composaient le reste de l'armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui voulait conserver quelqu'apparence de modération.

Mais, lorsqu'il se préparait au départ, il reçut une lettre, par un courier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informait que les Mexicains avaient pris les armes, & que, malgré Motézuma, qui n'avait pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avaient déjà donné plusieurs assauts. Le soldat, qui apportait cette nouvelle, était accompagné d'un Messager Impérial, chargé de représenter qu'il n'avait pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rébelles, & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonnerait point Alvarado & les Espagnols, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remède qu'on pût apporter au désordre. Soit que ce Prince fût alarmé pour lui-

Cortez.

même, ou que son inquiétude ne regardât que ses hôtes, cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne-foi.

On n'avait pas besoin de délibération, pour se déterminer dans une conjoncture si pressante. Les anciens & les nouveaux soldats de Cortez, firent éclater la même ardeur, pour se rendre à Mexico, & cet incident, qui servait de prétexte pour éviter le partage de l'armée, fut regardé comme un présage de la conquête de l'Empire, dont la réduction devait commencer par la Capitale. Rangel fut laissé à Véra-Crux, en qualité de Lieutenant de Sandoval, avec une assez forte garnison, qui n'empêcha point que dans la revue des troupes, il ne se trouvât encore mille hommes d'infanterie & cent cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les Peuples. On arriva, le 17 de Juin, à Tlascala, où le le Sénat, toujours animé contre les Mexicains, offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez, qui crut remarquer dans le zèle des Sénateurs, plus de haine contre leurs anciens ennemis que d'affection pour les Espagnols, se contenta de prendre deux mille hommes, dans la crainte d'effrayer Motézuma & de pousser les Rébelles au dernier désespoir. Son dessein était de faire une entrée pacifique dans la Capitale, & de ramener les

Cortez. eſprits par la douceur, avant que de penſer au châtiment des coupables.

Il ſe préſenta devant Mexico, ſans avoir trouvé d'autres embarras, dans ſa route, que la diverſité & la contradiction des avis qu'il recevait. L'armée paſſa la grande chauſſée du lac, avec la même tranquillité, quoique à la vue de pluſieurs indices qui devaient réveiller ſes défiances. Les deux brigantins, fabriqués par les Eſpagnols, étaient en pièces. Quelque ponts, qui ſervaient à la communication du Quartier, avaient été rompus : les remparts & les donjons paraiſſaient déſerts. Un morne ſilence régnait de toutes parts. Des apparences ſi ſuſpectes obligerent le Général de régler ſa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnaitre ſucceſſivement tous les poſtes. Ces précautions durerent juſqu'au Quartier des Eſpagnols, où les Gardes avancées, découvrant le ſecours qui leur arrivait, pouſſerent des cris de joie qui rendirent la confiance à Cortez.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ſes Soldats, dont les tranſports ne peuvent être repréſentés. La préſence de Motézuma, qui parut oublier la fierté de ſon rang, pour accourir, avec la même ardeur, retarda de quelques momens les explications. Mais cet empreſſement fit connaitre qu'il

ſouhaitait

souhaitait l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes ; & si l'on croyait pouvoir douter de ses dispositions, il serait difficile d'expliquer pourquoi n'étant plus retenu par la force, il n'avait pas fait usage de cette liberté, pour retourner dans son Palais, pendant l'absence du Général. Tous les Historiens reconnaissent que, moitié politique, pour soutenir l'opinion qu'il se flattait d'avoir fait prendre à son Peuple, & aux Espagnols mêmes, des motifs qui l'arrêtaient dans leur Quartier ; moitié crainte, depuis la révolte du Prince de Tezeuco, & peut-être aussi par attachement pour ses Hôtes, qui étaient parvenus à lui inspirer de la confiance, & qu'il regardait comme un appui contre ses propres Sujets, il ne varia plus dans les témoignages de son affection ni dans l'exécution de ses promesses.

Cortez.

Cortez se fit raconter ce qui s'était passé dans son absence. Un corps nombreux de Mexicains, animés & conduits par quantité de Seigneurs, avaient attaqué plusieurs fois les Espagnols dans leur Quartier, sans respect pour la personne & les ordres de leur Souverain, qui n'avait rien épargné pour appaiser la sédition. Ils avaient tenu long-temps Alvarado comme assiégé, & quatre de ses plus braves Soldats avaient été tués dans le dernier assaut. Les Ré-

Cortez.

belles s'étaient retirés depuis deux jours ; mais, loin d'avoir quitté les armes, leur grand nombre & la mort des quatre Espagnols leur inspiraient tant d'audace, qu'ayant appris le retour de Cortez, ils n'avaient pris la résolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laisser le temps & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens, ils réussiraient plus heureusement que le Prince de Tezeuco, à détruire les ennemis de leur Religion & de leur Empire.

Solis, qui fait profession d'avoir pesé tous les témoignages, assure, comme une vérité constante, qu'après le départ de Cortez, les Espagnols observerent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avaient témoignées pour eux, & qu'Alvarado, en ayant pris occasion de veiller sur leurs démarches, apprit de ses émissaires qu'on faisait des Assemblées dans quelques maisons de la Ville. On approchait d'un jour solemnel, où l'usage était d'honorer les Idoles par des danses publiques. Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les Conjurés avaient choisi ce temps pour soulever le Peuple, en l'exhortant à prendre les armes pour la liberté de leur Empereur, & la défense de leurs Dieux. Le même jour, au matin, quelques-uns affecterent de se montrer dans le Quartier de

Eſpagnols, & demanderent même au Commandant la liberté de célébrer leur Fête, dans l'eſpoir de lui fermer les yeux par cette apparence de ſoumiſſion. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ſes informations; &, dans cette incertitude, il leur accorda ce qu'ils demandaient, à condition qu'ils ne portaſſent point d'armes, & qu'ils ne répandiſſent point de ſang-humain dans leurs ſacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avaient employé la nuit précédente à tranſporter ſecrètement leurs armes dans les lieux voiſins du grand Temple. Sur cet avis, il prit des meſures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur danſe, c'eſt-à-dire, avant qu'ils fuſſent armés, & qu'ils euſſent commencé à ſoulever le Peuple. Il ſortit, avec cinquante Eſpagnols, ſous prétexte de ſatisfaire ſa curioſité, en aſſiſtant à la Fête. Il s'approcha du Temple où les Conjurés qui s'y étaient déjà rendus, la plupart ivres & ſans défiance, ſe diſpoſaient à danſer, pour attirer le Peuple au ſpectacle. Mais, ſans leur laiſſer le temps de ſe reconnaitre, il les fit charger par ſes gens, qui en tuerent une partie, & qui forcerent les autres à ſe jetter par les fenêtres du Temple. Cortez.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entrepriſe, l'Hiſtorien confeſſe qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence, &

Cortez.

que les Eſpagnols déshonorerent leur cauſe, en ſe jettant ſur les morts & ſur les bleſſés, pour arra-cher les joyaux dont ils les voyaient couverts D'ailleurs Alvarado ſe retira, ſans prendre ſoin d'informer le Peuple des raiſons de ſa conduite & Solis lui en fait un reproche. Il devait, dit-il publier la conſpiration & montrer les armes qu les Nobles avaient cachées. Le Peuple, qui ne fut informé que du carnage de ſes Chefs & di pillage de leurs joyaux, attribuant cette exécutio à l'avarice effrénée des Eſpagnols, en conçut tan de fureur qu'il prit auſſi-tôt les armes, ſans qu les Conjurés y euſſent contribué par leurs exhor tations ou par leurs ſoins.

La nuit, qui ſuivit l'arrivée de Cortez, ne fu pas moins tranquille que le jour précédent. C ſilence, qui régnait encore le lendemain, pa raiſſant couvrir quelque myſtere, Ordaz fu commandé pour aller reconnaitre la Ville, à l tête de quatre cens hommes, Eſpagnols & Tla calans. Il s'engagea dans la plus grande rue, c il découvrit bientôt une troupe d'Américain armés, que les Séditieux n'y avaient poſtés qu pour l'attirer dans leurs piéges. En effet, lor qu'il ſe fut avancé, dans le deſſein de fair quelques priſonniers, dont il voulait tirer de informations, il ſe vit couper le paſſage par de armées entieres, qui vinrent le charger de tou

les rues voisines; tandis qu'une populace innombrable, qui se montra tout-d'un-coup aux fenêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres & de traits. Cortez.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son expérience, pour repousser une si vive attaque. Il forma son bataillon, suivant l'étendue & la disposition du lieu, avec la précaution de le border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers, qui composaient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres & aux terrasses. Il lui était impossible de faire avertir Cortez de sa situation; & dans l'opinion, où l'on était au Quartier, qu'il avait assez de forces pour exécuter sa Commission, on ne se défia point qu'il eût besoin de secours. Cependant la chaleur des Mexicains ne fut pas long-temps à se rallentir. Leur nombre même leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'étaient avancés avec une confusion qui les livrait sans défense aux coups des Piquiers. Ils perdirent tant de monde à la premiere charge, que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche, ils se précipitaient en arriere les uns sur les autres, pour se dérober à la pointe des piques. Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'était venu que pour reconnaître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire; &, sans faire chan-

Cortez.

ger de forme à ſa troupe, il chargea ſi vigoureuſement ceux qui l'avaient coupé parderriere, qu'il s'ouvrit le chemin juſqu'au Quartier. Cette action lui coûta néanmoins du ſang. La plupart de ſes gens furent bleſſés. Il le fut lui-même, & huit de ſes plus braves Tlaſcalans furent tués ſous ſes yeux; mais il ne perdit qu'un Eſpagnol.





CHAPITRE IV.

Mort de Motézuma. Cortez quitte Mexico & se retire à Tlascala.



CORTEZ avait pensé à ramener les esprits par des propositions de paix; mais, outre qu'il n'avait personne dont il pût attendre ce service & que Motézuma semblait même se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'était pas temps de s'abaisser à des offres qui pouvaient augmenter la fierté des ennemis. Il fut confirmé dans ce sentiment, par la fureur avec laquelle ils se rassemblérent, après leur défaite, pour suivre Ordaz jusqu'à la vue du Quartier. Leur dessein était d'y donner un assaut général. Envain tenta-t-on de les effrayer par le bruit de l'artillerie. Leurs timbales donnerent aussitôt le signal du combat. Ils s'avancerent en même-temps, avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'archers, dont ils avaient composé leur avant-garde, tiraient aux creneaux, pour faciliter les approches à ceux qui les suivaient. Leurs décharges furent si épaisses & si souvent répétées, pendant que les autres passaient

Cortez.

Cortez.

entre leurs rangs pour monter à l'assaut, qu'elles causerent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvaient partagés tout à-la-fois par la nécessité de se défendre des fleches, par celle de repousser leurs ennemis, & par le soin de ramasser ces fleches, dont la multitude bouchait les passages. L'artillerie & les arquebuses faisaient cependant un affreux carnage : mais les Mexicains étaient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressaient de remplir le vide que les morts avaient laissé, & qu'ils se serraient avec le même courage, en foulant aux pieds, sans distinction, leurs blessés & leurs morts. Plusieurs s'avancerent jusques sous le canon, où ils s'efforcerent, avec une obstination incroyable, de rompre les portes, & d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierres tranchantes. Si l'on ne connaissait jusqu'où l'esprit de parti peut porter l'injustice, croirait-on que la bravoure héroïque de ces hommes qui combattaient nuds pour leur liberté, contre des Tyrans armés du fer & de la foudre, est traitée, par les Historiens Espagnols, de témérité brutale & de férocité ?

Cependant, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirerent dans leurs rues, pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivaient : leur usage n'étant point de com-

Cortez.

battre dans l'absence du Soleil, ils se séparerent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir pendant la nuit mettre le feu à plusieurs endroits du Quartier. La flamme s'empara tout d'un coup des édifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abattre une partie; après quoi, la nécessité de mettre les brêches en défense, imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Mexicains reparurent au lever du Soleil; mais, au-lieu de s'approcher des murs, ils se contenterent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant d'être des lâches, qui ne se défendaient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'était déjà déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi, pour animer ses soldats. Il forma trois bataillons, deux pour nettoyer les rues de traverse, & le troisieme, dont il prit lui-même la conduite, pour attaquer le principal corps des ennemis, qu'on découvrait dans la grande rue. Supérieur aux petites jalousies, il fit l'honneur au brave Ordaz, d'imiter la disposition qui l'avait rendu victorieux dans sa retraite. Les trois bataillons étant sortis ensemble, n'allerent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'ennemi soutint cette premiere décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive.



Cortez.

Les Mexicains ſe ſervaient de leurs maſſues & de leurs épées de bois, avec une fureur déſeſpérée. Ils ſe précipitaient dans les piques & les armes, pour frapper les Eſpagnols aux dépens de leur vie, qu'ils paraiſſaient mépriſer. On avait recommandé aux Arquebuſiers de tirer aux fenêtres; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres, que les Mexicains avaient trouvé le moyen de faire pleuvoir ſans ſe montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques maiſons, pour faire ceſſer cette importune attaque. Enfin les ennemis tournerent le dos; mais, en fuyant, ils rompaient les ponts, & faiſaient tête de l'autre côté des canaux, Cortez fit pourſuivre les autres, dans pluſieurs quartiers. Il perdit douze hommes, & la plûpart des autres ne revinrent pas ſans bleſſures. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut ſi grand, que les rües étaient couvertes des corps qu'ils n'avaient pu retirer, & les canaux teints de ſang.

On donna quelques jours au repos, mais toujours à la vue de l'ennemi, qui revenait un moment à l'attaque, & qui ſe diſſipait avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez haſarda quelques propoſitions d'accommodement, par divers Officiers de Motézuma, qui ne s'étaient point éloignés de leur Maître. Ce ſoin ne lui fit pas

perdre l'attention qu'il devait à sa défense. Il fit construire quatre châteaux mobiles, en forme de tours, qui pouvaient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque tour pouvait contenir vingt ou trente hommes. Elles étaient de fortes planches, qui pouvaient résister aux plus grosses pierres qu'on jettait des fenêtres ou des terrasses, & sur toutes leurs faces, elles étaient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvait tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre non-seulement à garantir les soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de mettre le feu aux édifices de la Ville, & de rompre les tranchées qui traversaient les rues. Quelques Historiens ajoutent qu'il entrait aussi dans les vues de Cortez d'épouvanter les Mexicains par la nouveauté de ce spectacle.

Cortez.

De plusieurs Officiers, qui étaient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort maltraités, & les autres demeurerent avec les ennemis. L'Empereur, qui souhaitait la réduction de ses sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçait. Ils

Cortez.

vinrent au-devant des Eſpagnols, avec une réſolution ſurprenante. On s'apperçut qu'ils étaient conduits avec plus d'ordre & de juſteſſe, qu'on ne leur en connaiſſait. Ils tiraient enſemble. Ils défendaient leurs poſtes ſans confuſion. A peine les Eſpagnols furent-ils engagés dans la Ville, que tous les ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il ſe trouva des Mexicains juſques dans les canaux, pour les percer de leurs fleches ou de leurs zagayes, lorſqu'ils approchaient des bords. Les châteaux de bois furent briſés, par des pierres d'une énorme groſſeur, qui devaient avoir été tranſportées dans cette vue ſur les terraſſes. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Eſpagnols & leurs Alliés ſe voyaient diſputer le terrain de tranchée en tranchée. La Ville en ſouffrit beaucoup. Pluſieurs maiſons furent brûlées, & les Mexicains s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de pluſieurs poſtes qu'il ne deſirait pas de garder, conçut qu'il avait peu d'utilité à tirer de ſon expédition, & ne ſe ſervit de ſes avantages, que pour retourner heureuſement au Quartier. Il avait perdu quarante hommes, la plupart, à la vérité, Tlaſcalans; mais les deux tiers de ſes Eſpagnols

étaient bleſſés, & lui-même avait la main percée d'un coup de fleche.

Cortez.

Sa bleſſure lui ſervit de prétexte pour ſe retirer au fond de ſon appartement; mais, comme il le dit lui-même, il y portait une plaie plus profonde. Il revenait convaincu qu'il lui était impoſſible de ſoutenir cette guerre, ſans perdre ſon armée & ſa réputation. Il ne pouvait penſer, ſans une vive douleur, à quitter la capitale du Mexique, & toutes ſes lumieres ne lui offraient aucune reſſource pour s'y maintenir.

Après avoir paſſé la nuit dans cette agitation, il reçut, dès la pointe du jour, un autre ſujet de chagrin, par la déclaration de Motézuma, qui, déſeſpérant de ramener ſes ſujets à la ſoumiſſion, tant qu'ils verraient les Eſpagnols ſi près d'eux, lui ordonna, d'un ton abſolu, de ſe diſpoſer à partir. Quoique cet ordre parût dicté par la crainte, plutôt que l'autorité, Cortez, perſuadé que la retraite était néceſſaire, prit le parti de lui répondre qu'il était prêt d'obéir; mais qu'il le priait de faire quitter les armes aux Mexicains, avant qu'un ſeul Eſpagnol ſortît du Quartier. Cependant, pour ſoutenir ſa fierté, il ajouta que l'obſtination des Mexicains le touchant moins que ſon reſpect pour l'Empereur, c'était ce dernier ſentiment qui lui faiſait laiſſer à Sa Majeſté le

Cortez.

ſoin de punir les coupables, & qu'il lui ſuffiſait de ſon épée pour ſe faire reſpecter dans ſa marche. Motézuma, qui n'avait pas compté ſur une déciſion ſi prompte, parut reſpirer après cette réponſe, & ne penſa qu'à donner des ordres, pour faire exécuter une condition qu'il trouvait juſte.

Pendant qu'il ſe livrait à ce ſoin, on entendit ſonner l'alarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut, & trouva ſes gens occupés à ſoutenir un nouvel aſſaut des Mexicains, qui, fermant les yeux au péril, s'étaient avancés ſi bruſquement, que leur avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la ſuivaient, ſe trouva tout-d'un-coup au pied du mur. Ils y ſauterent en pluſieurs endroits ſur le rempart. Les Eſpagnols avaient, heureuſement, dans la grande cour du château, un corps de réſerve, qui fut diſtribué aux poſtes les plus faibles. Mais Cortez n'avait jamais eu tant beſoin de ſa diligence & de ſa valeur. Motézuma, informé de l'embarras des Eſpagnols, envoya dire à leur Général, que, dans une conjecture ſi preſſante, & ſuivant la réſolution qu'ils avaient priſe enſemble, il jugeait à propos de ſe montrer à ſes ſujets, pour leur donner ordre de ſe retirer, & pour inviter les Nobles à lui venir expoſer paiſiblement leurs pré-

tentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture, qu'elle pouvait donner quelques momens de repos à ſes ſoldats. Cortez.

L'Empereur, quoique fort agité & incertain du ſuccès, ſe hâta de prendre tous les ornemens de ſa dignité, le manteau impérial, le diadême, & toutes les pierreries qu'il ne portait que dans le plus grand appareil de ſa puiſſance. Cette pompe lui parut néceſſaire, pour ſe faire reconnaître, & pour impoſer du reſpect. Il ſe rendit, avec les Nobles Mexicains qui étaient demeurés à ſon ſervice, ſur le rempart oppoſé à la principale avenue du château. Les ſoldats Eſpagnols de ce poſte, formerent deux haies à ſes côtés. Un de ſes Officiers s'avançant juſqu'au parapet, avertit les habitans, à haute voix, de préparer leur attention & leur reſpect pour le grand Motézuma, qui venait écouter leurs demandes, & les honorer de ſes faveurs. A ce nom, les mouvemens & les cris s'appaiſerent. Une partie des mutins ſe mit à genoux. Quelques-uns ſe proſternerent juſqu'à baiſer la terre. L'Empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'aſſemblée, les arrêta ſur les Nobles, & diſtinguant ceux qu'il connaiſſait, il leur commanda de s'approcher. Il les appella par leurs noms; il leur prodigua les titres de parens & d'amis. Leur ſilence paraiſſant répondre de leurs diſpoſitions, il les remercia du zèle qu'ils

Cortez.

faiſaient éclater pour ſa liberté ; mais, après avoir ajouté qu'il était fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les aſſura qu'ils s'étaient trompés, s'ils avaient cru que les Eſpagnols le retinſſent malgré lui ; que c'était volontairement qu'il demeurait avec eux, pour s'inſtruire de leurs uſages, pour reconnaître le reſpect qu'ils lui avaient toujours rendu, & pour marquer une juſte conſidération au puiſſant Monarque qui les avait envoyés : qu'il avait pris néanmoins la réſolution de les congédier, & qu'ils conſentaient eux-mêmes à s'éloigner inceſſamment de ſa Cour ; mais qu'il ne pouvait exiger, avec juſtice, que leur obéiſſance prévînt celle de ſes ſujets. Là-deſſus, il donna ordre à tous ceux qui le reconnaiſſaient pour leur Maître de quitter les armes, & de retourner paiſiblement à la Ville, contens, comme ils devaient l'être, de ſa parole, & du pardon qu'il leur accordait.

Ce diſcours fut écouté ſans interruption, & perſonne n'eut l'audace d'y répondre. Mais perſonne auſſi ne parut diſpoſé à quitter les armes; un profond ſilence, qui continua pendant quelques momens, ſemblait marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par degrés, il venait de ceux qui travaillaient ſourdement à rallumer le feu ; & le nombre en était fort grand, puiſque, ſuivant quelques Ecrivains, on avait

déj

déjà fait l'élection d'un nouvel Empereur ; ou que, suivant les autres, elle était du moins résolue. Cortez.

Enfin la sédition reprit toute sa force. On entendit crier que Motézuma n'était plus Empereur du Mexique ; qu'il était un lâche, un traître, & le vil esclave des ennemis de la Nation. Envain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits, qui paraissaient lancés contre lui. Deux soldats Espagnols, que Cortez lui avait donnés pour gardes, le couvrirent de leurs boucliers. Mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fleches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête, & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez, comme le plus cruel contre-temps qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son appartement ; &, dans son premier trouble, il courut à la défense, avec un emportement terrible ; mais il se vit privé de la satisfaction de se venger. Les ennemis n'eurent pas plutôt vu tomber leur Maître, que reconnaissant l'énormité de leur crime, ils furent saisis d'une affreuse épouvante, qui les fit fuir & disparaître en un moment, comme s'ils eussent été poursuivis par la colere du Ciel.

L'Empereur était revenu à lui, mais avec tant

Cortez.

de déſeſpoir & d'impatience, qu'il fallut retenir ſes mains, pour l'empêcher d'attenter à ſa vie. Il ne pouvait ſoutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ſes Sujets. Il rejettait les ſecours. Il pouſſait d'effroyables menaces, qui ſe terminaient par des gémiſſemens & des pleurs. Le coup qu'il avait reçu à la tête parut dangereux; mais ſes agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troiſieme jour, en chargeant (dit-on) les Eſpagnols de ſa vengeance, mais ſans avoir voulu prêter l'oreille à leurs inſtructions. Tels ſont les ſentimens que lui prêtent les Hiſtoriens Eſpagnols. Mais eſt-il bien sûr que ce faible & malheureux Prince ſe ſoit mépris à ce point, même dans ſes derniers momens, ſur ſes vengeurs & ſur ſes ennemis ? Etait-ce donc les Eſpagnols auteurs de toutes ſes infortunes & de tous ſes affronts? etait-ce eux qu'il devait implorer contre de fidèles Sujets, qui, plus généreux que lui, ſignalaient, pour le venger, le courage qu'il n'avait oſé montrer pour ſe défendre ? Etaient-ce les Mexicains ou les Eſpagnols qui étaient ſes véritables aſſaſſins ? Ceux qui avaient oſé l'enchaîner dans ſon propre Palais étaient-ils ſes défenſeurs ? & ceux qui venaient mourir pour lui au pied des murailles de ce même Palais, étaient-ils ſes ennemis ? Avouons-le, quelque admiration qu'on ait d'abord pour l'intrépidité impo-

ante de cette poignée d'Eſpagnols qui bravaient toutes les forces d'un Empire, peut-être eſt-il un hommage plus légitime à rendre à ce Peuple, dont toute la conduite, examinée de près, ne peut manquer de paraître vraiment reſpectable ? Après avoir prodigué l'accueil le plus hoſpitalier à ces Etrangers qui parlent en maîtres, ils ne ſe déclarent contre eux, que lorſqu'ils ne peuvent plus douter que leur Empereur ne ſoit retenu dans la plus honteuſe captivité. A la valeur qui brave la multitude, ils oppoſent cette valeur, plus difficile peut-être, qui affronte la mort, préſentée ſous une forme nouvelle & terrible; ils s'inſtruiſent, au milieu du carnage, & ſe diſciplinent dans la deſtruction. Par le petit nombre de leurs ennemis, ils comprennent que l'obſtination à mourir eſt, avec le temps, un moyen ... de les vaincre, & qu'en échangeant la vie de ...le Mexicains contre celle d'un Eſpagnol, ils anéantiront la tyrannie dans des fleuves de ſang. ... calcul eſt, ſi l'on veut, celui du déſeſpoir; ...s ce déſeſpoir eſt magnanime, & il eſt pro...le que, ſans la mort de Motézuma, il aurait ... fin délivré le Mexique, & achevé la perte ... Eſpagnols. C'eſt la mort de ce Prince qui ...t-être empêcha leur ruine; & le repentir, ... conſternation des Mexicains qui leur fait ...ber les armes des mains, au milieu de leur

Cortez.

Cortez.

plus terrible emportement, fait encore l'éloge d leur sensibilité & les justifie d'une mort qui ne peu gueres être imputée qu'au mouvement de quelque séditieux, qui, dans un pareil trouble, entraîne aisément une multitude furieuse & effrénée.

Cortez prit d'abord le parti d'assembler le Officiers Mexicains, qui n'avaient jamais quit leur Maître, & d'en choisir six qu'il chargea d porter son corps dans la Ville. Quelques Sacr ficateurs, qui avaient été pris dans les actio précédentes, servirent de cortége, avec ordr de dire aux Chefs des Séditieux, « Que le Ge » néral étranger leur envoyait le corps de leu » Empereur, massacré par leurs mains, & que c » crime donnait un nouveau droit à la justic » de ses armes; qu'en expirant, Motézuma l'a » vait chargé de la vengeance de cet attenta » mais que le prenant pour l'effet d'une br » tale impétuosité du Peuple, dont les Nobl » avaient reconnu sans doute & châtié l'insolenc » il en revenait encore aux propositions de pai » qu'ils pouvaient envoyer des Députés po » entrer en conférences, & s'assurer d'obten » des conditions raisonnables; mais que, s » tardaient à profiter de ses offres, ils s » raient traités comme des Rébelles & des Pa » ricides. »

Les Seigneurs Mexicains partirent, avec

corps de Motézuma sur leurs épaules. On remarqua du haut des murs, que les Séditieux venaient le reconnaitre avec respect; &, qu'abandonnant leurs postes, ils se rassemblaient tous pour le suivre. Bientôt la Ville retentit de gémissemens qui durerent toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, le corps fut transporté, avec beaucoup de pompe, à la montagne de Chapultepeca, sépulture des Empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées. Cortez.

Les Mexicains n'avaient fait aucun mouvement considérable, pendant que l'Empereur avait langui de ses blessures; & Cortez commençait à se flatter que cette suspension d'armes venait du remord de leur crime, ou de la crainte du châtiment qu'ils devaient attendre de la colere de Motézuma. Mais il apprit, par quelques informations de ses émissaires, qu'ils avaient employé ces trois jours à se donner un nouveau Maître, & qu'ils avaient couronné Quetlavaca, Cacique d'Iztacpalapa, & second Électeur de l'Empire. Les Officiers, qui étaient sortis avec le corps de Motézuma, s'étant dispensés de revenir, cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau Monarque. Cortez ne souhaitait, au fond, que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettaient pas d'entreprendre

Cortez.

férieufement la conquête d'une grande Ville, où le nombre des habitans croiffait tous les jours, par le foin que les Caciques avaient eu d'appeller les Troupes des Provinces; mais, dans la réfolution où il était de revenir avec une armée plus nombreufe, & de faire valoir le prétexte de venger Motézuma, il voulait laiffer aux Mexicains une plus haute idée que jamais de la fupériorité de fes lumieres, & de la valeur des Efpagnols. Ce deffein occupait toutes fes réflexions, lorfqu'il vit recommencer la guerre avec un ordre dont il n'avait point encore vu d'exemple au Mexique.

Le jour même des funérailles de Motézuma, toutes les rues voifines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvait battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Efpagnols. Ils auraient pu fortifier ce pofte, s'ils avaient eu affez de forces pour les divifer. On montait par cent degrés à la terraffe du Temple, qui foutenait plufieurs tours, où les Mexicains porterent des munitions d'armes & de vivres pour plufieurs jours. Cortez fentit la néceffité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvaient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il fe hâta de faire fortir la plus grande

Cortez.

partie de ſes gens, dont il forma pluſieurs bataillons pour défendre les avenues, & couper le paſſage aux ſecours. Eſcobar fut nommé pour l'attaque du Temple, avec ſa Compagnie & cent autres Soldats d'élite. Pendant qu'on ſe ſaiſiſſait des avenues, en écartant les ennemis à coups d'arquebuſes, il marcha vers le Temple, où il ſe rendit maître du veſtibule & d'une partie des degrés, avec ſi peu de réſiſtance, qu'il jugea que le deſſein des ennemis était de lui laiſſer le temps de s'engager. En effet, ils parurent alors aux baluſtrades, qui leur ſervaient de parapets; & leur décharge fut ſi furieuſe, qu'elle força les Eſpagnols de s'arrêter. Eſcobar fit tirer ſur ceux qui ſe découvraient; mais il ne put ſoutenir une ſeconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avaient préparé de groſſes pierres & des pièces de bois qu'ils pouſſaient du haut des degrés, & dont la rapidité, croiſſant par la pente, fit reculer trois fois les Eſpagnols. Quelques-unes de ces pièces étaient à demi-enflammées, par une faible & ridicule imitation des armes à feu. On était obligé de s'ouvrir, pour éviter le choc, & les rangs ne pouvaient ſe rompre ſans perdre néceſſairement du terrain.

Cortez, qui courait à cheval dans tous les lieux où l'on combattait, reconnut l'obſtacle qui arrêtait la troupe d'Eſcobar; ne conſultant que

Cortez.

ſon courage, il mit pied à terre, ſe fit attacher une rondache au bras où il était bleſſé; ſe jetta ſur les degrés, l'épée à la main, & ſon exemple inſpira tant de courage à ſes gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un inſtant, les difficultés furent vaincues. On gagna heureuſement la terraſſe, où l'on en vint aux mains à coups d'épées & de maſſues. La plupart des Mexicains étaient des Nobles, & leur réſiſtance prouva quelle différence l'amour de la gloire eſt capable de mettre entre les hommes. Ils ſe laiſſaient couper en pièces, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns ſe précipiterent pardeſſus les baluſtrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix était la plus glorieuſe. Tous les Miniſtres du Temple, après avoir appellé, par de grands cris, le peuple à la défenſe de leurs Dieux, moururent en combattant; &, dans l'eſpace d'un quart-d'heure, Cortez ſe vit maître de ce poſte, par le maſſacre de cinq cens hommes qui le gardaient.

Il fit tranſporter dans ſon Quartier les vivres qu'il trouva dans les magaſins du Temple, & les Tlaſcalans furent chargés de mettre le feu aux tours, qui furent conſumées en un inſtant. Le combat durait encore à l'entrée des rues; ſur-tout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnait plus de facilité aux Mexicains pour s'ap-

procher, & par conſéquent plus d'embarras aux Eſpagnols. Cortez, qui s'en apperçut, remonta auſſi-tôt à cheval; &, paſſant le bras bleſſé dans les rênes, il s'arma d'une lance, pour voler au ſecours de ſes gens, avec quelques cavaliers qui le ſuivaient. Le choc des chevaux rompit d'abord les ennemis, & chaque coup de lance était mortel dans l'épaiſſeur de la foule. Cependant Cortez fut emporté ſi loin, par ſon ardeur, que, ſe trouvant ſéparé de ſes gens lorſqu'il ſe reconnut, il vit ſa retraite coupée par le gros des ennemis, qui fuyaient devant ſon Infanterie. Dans cette extrémité, il ſe hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre; mais il n'y marcha pas long-temps ſans rencontrer un parti d'ennemis, qui menaient priſonnier André de Duéro, un de ſes meilleurs Amis, tombé entre leurs mains, par la chûte de ſon cheval. Ils le conduiſaient au premier Temple, pour le ſacrifier aux Idoles. Ce deſſein, qui avait ſuſpendu leur fureur, lui ſauva heureuſement la vie. Cortez pouſſa au milieu de la troupe, écarta ceux qu tenaient ſon Ami, & le mit en état de ſe ſervir d'un poignard qu'ils avaient eu l'imprudence de lui laiſſer. Duéro en tua quelques Mexicains, & trouva le moyen de reprendre ſa lance & ſon cheval. Alors les deux Amis ſe joignirent, & percerent enſemble, au travers de la foule,

Cortez.

Cortez.

jusqu'au premier Corps des Espagnols, qui avaient fait tourner le dos de toutes parts aux ennemis. Cortez compta toujours cette avanture entre les plus heureuses de sa vie. Il fit sonner la retraite. Tous ses Soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul homme, & de ne trouver qu'un petit nombre de blessés.

Le jour suivant, quelques députés des Caciques s'avancerent au pied du mur, avec des signes de paix; & Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir, ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, que ce Prince était résolu de faire cesser les attaques, & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer; mais à condition qu'ils ne prendraient que le temps nécessaire pour le voyage, & qu'ils accepteraient sur-le-champ cette offre, sans quoi, il leur jurait une haine implacable, qui ne finirait que par leur destruction. Il faisait ajouter que l'expérience lui avait appris qu'ils n'étaient pas immortels, & que la mort de chaque Espagnol, dût-elle lui coûter vingt-cinq mille hommes, il en resterait encore assez pour chanter sa derniere victoire. Cortez répondit qu'il n'avait jamais prétendu à l'immortalité; mais qu'avec le petit nombre de ses gens, dont il connaissait le courage, & la supériorité sur tous les autres hommes, il se croyait capable de

Cortez.

détruire l'Empire du Mexique ; que néanmoins affligé de ce que les Mexicains avaient souffert par leur obſtination, il ne ſongeait qu'à ſe retirer, depuis que ſon Ambaſſade avait ceſſé par la mort du grand Motézuma, dont la bonté le retenait à la Cour, & qu'il ne demandait que des conditions raiſonnables pour exécuter cette réſolution. Les Députés parurent ſatisfaits de ſa réponſe, & convinrent d'une ſuſpenſion d'armes, en attendant d'autres explications. Mais rien n'était plus éloigné de l'intention des Mexicains, que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs ennemis. Ils penſaient au contraire, à ſe donner le temps de leur couper tous les paſſages, pour les reſſerrer plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer par un ſiége opiniâtre, qui les livrerait tôt ou tard à leur diſcrétion. Ils regrettaient, à la vérité, pluſieurs Caciques du cortége de Motézuma, qui ſe trouvaient au pouvoir des Eſpagnols, & qui étaient menacés de périr avec eux par la faim ; mais on décida dans le Conſeil du nouvel Empereur, qu'ils ſeraient trop heureux de mourir pour la Patrie. Le ſeul qu'ils ſe crurent obligés de délivrer, par reſpect pour leurs Dieux, fut le Chef des Sacrificateurs, qui était dans la même priſon, & qu'ils révéraient comme la ſeconde perſonne de l'Etat. C'était particulierement dans cette vue, qu'ils avaient propoſé la ſuſpenſion

Cortez.

d'armes, & leur adreffe eut le fuccès qu'ils s'en étaient promis. Les mêmes Députés retournerent le foir au Quartier. Ils firent entendre que, pour éviter les conteftations & les retardemens, Cortez devait choifir quelque Mexicain d'une confidération, qui méritât la confiance de l'Empereur, & le charger de fes inftructions. Cet expédient ayant paru fans difficulté, on n'eut plus de peine à s'accorder fur le choix du grand Sacrificateur. Il fortit, après avoir été foigneufement informé des conditions qu'on defirait pour la facilité du chemin, & de tout ce qui regardait les Otages, dont Cortez réglait le nombre & la qualité. Mais on fut défabufé le lendemain, en reconnaiffant que les ennemis avaient invefti le Quartier, dans une enceinte plus éloignée que les précédentes; qu'ils faifaient des tranchées & des remparts à la tête des chauffées; qu'ils rompaient tous les ponts, & qu'ils avaient envoyé des travailleurs en grand nombre, pour embarraffer le chemin de Tlafcala.

Lorfqu'il ne put lui en refter aucun doute, il revint à fa méthode ordinaire, qui était de bannir l'irréfolution, dès qu'il avait connu les obftacles, & de fixer auffi-tôt le choix du remède. Sans expliquer fon deffein, il commença par donner des ordres pour la conftruction d'un pont mobile, de groffes folives, & de planches affez fortes pour foutenir

l'artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante hommes devaient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, assemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes les voies qu'ils avaient à tenter dans cette extrémité. On ne pouvait être partagé sur la nécessité du départ: mais on agita longtemps s'il fallait prendre le temps de la nuit. Ceux qui préféraient le jour, faisaient valoir la difficulté de marcher dans les ténèbres, avec l'artillerie & le bagage, par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embarras de jetter des ponts, & de reconnaître les passages. Les autres se formaient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'ennemi devaient faire juger qu'il était résolu d'embarrasser leur sortie. Quel moyen de risquer un combat continuel, au passage du lac, où l'on ne pouvait dresser les rangs, ni se servir de la Cavalerie, sans compter qu'on aurait les flancs découverts aux canots des Mexicains, dans le temps qu'il faudrait encore les percer en tête, & les soutenir parderriere? La plupart des voix se réunirent pour la résolution de partir la nuit; & Cortez, qui n'avait remis ce point à la pluralité des suffrages, que pour éviter de prendre sur soi l'événement, parut se rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une si grande entreprise

Cortez.

Cortez.

ne fut pas renvoyée plus loin qu'à la nuit suivante, dans la crainte de laisser du temps aux ennemis pour augmenter les obstacles. On pressa si vivement la construction du pont, qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexicains ayant déjà rompu la digue en plusieurs endroits, on avait besoin de plus d'un pont; ou plutôt on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettait, à le transporter d'un canal à l'autre.

Vers la nuit, on envoya deux prisonniers à la Ville, sous prétexte de hâter la conclusion du Traité, & dans l'espérance de tromper les Mexicains par cette feinte, en leur faisant juger qu'on attendait tranquillement leur réponse. Mais Cortez ne pensait qu'à profiter d'un temps précieux. Il donna ses ordres, avec des soins & des précautions qui semblaient tout embrasser. Deux cens Espagnols, qui devaient composer l'avant-garde avec les plus braves Tlascalans & vingt Cavaliers, reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondoval, Azebedo, d'Ordas, André Tapia & Lugo. L'arriere-garde, un peu plus nombreuse, fut confiée aux Officiers qui étaient venus avec Narvaëz, sous le commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Vélasquez de Léon. Le corps de bataille, composé du reste des troupes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage & des pri-

sonniers. Cortez réserva près de sa personne, cent soldats choisis, sous les Capitaines Alfonse d'Avila, d'Olid, & Bernardin Tapia, pour être en état de veiller sur ses trois divisions, & de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions, il se fit apporter le trésor, qui avait été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers Royaux, & quelques chevaux blessés, en furent chargés. Le reste montait à plus de sept cens mille écus, qu'il résolut d'abandonner, en déclarant qu'il serait honteux pour des guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devaient être employées à la défense de leur vie & de leur honneur. Cependant la plupart des soldats paraissant touchés de cette perte, & n'approuvant point un dessein si généreux, il ajouta quelques mots, par lesquels il fit concevoir que chacun pouvait prendre ce qu'il se croyait capable de porter dans sa marche. C'était donner trop de confiance à la discrétion du soldat. Aussi la plupart se chargerent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard, & qui leur coûta cher.

Cortez.

Il était près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du Quartier. Leurs sentinelles & leurs coureurs n'ayant découvert aucune apparence de

Cortez.

mouvement du côté de la Ville, ils marcherent quelque temps, à la faveur des ténèbres & de la pluie, dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le pont volant fut porté jusqu'au premier canal, & l'avant-garde s'en servit heureusement. Mais le poids de l'artillerie & des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, on jugea qu'il serait difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnaient leurs ordres, & l'ardeur était extrême à les exécuter. Cortez, qui était passé avec la premiere troupe, la fit avancer sous le commandement de ses Chefs, pour dégager la chaussée par degrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens. Mais, avant que le corps de bataille eût achevé de passer, on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

L'adresse des Mexicains est remarquée avec admiration par les Historiens. Ils avaient observé tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une dissimulation dont on ne les avait pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avaient employé la premiere partie de la nuit à couvrir le lac, des deux côtés de la digue, d'une multitude de canots armés ; &, s'aidant aussi de l'obscurité, ils avaient

attendu

ttendu que l'avant-garde fût engagée sur la Cortez. haussée, pour commencer leur attaque. Cette ntreprise fut conduite avec tant de mesures, ue, dans le même-temps qu'ils firent entendre effroyable bruit de leurs cris & de leurs instrumens militaires, on sentit les atteintes de leurs leches. D'un autre côté, leurs troupes de terre ant tombées sur l'arriere-garde, le combat devint général, avec le désavantage, pour les ois divisions Espagnoles, de ne pouvoir se rassembler dans leur situation, ni se prêter le moinre secours. Aussi furent elles si maltraitées, que, e l'aveu même de Cortez dans sa relation, si s Mexicains, qui avaient des troupes de reste, aient eu la précaution d'en jetter une partie au out de la digue, il ne serait pas échappé un ul de ses gens, & tous ces braves guerriers raient trouvé leur tombeau dans le lac.

Le jour commençait à paraître, lorsque tous s débris de l'armée rassemblés sur le bord du c, allerent se poster près de Tacuba, ville fort euplée, qui donnait son nom à la principale rue e la capitale. On y pouvait craindre quelqu'inlte des habitans; mais Cortez crut devoir en ourir les risques, autant pour ôter l'air de fuite sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouaient s'être échappés au combat. Cette précauon sauva quelques Espagnols & quantité de

Cortez.

Tlafcalans qui, s'étant jettés à la nage, étaient arrivés au bord du lac, où ils s'étaient cachés dans les champs voifins. On trouva, dans la revue générale de l'armée, qu'il manquait deux cens Efpagnols, plus de mille Tlafcalans, & tous les prifonniers Mexicains, dont les uns étaient échappés à leur garde, & les autres avaient péri dans l'obfcurité, par les armes de leur Nation. Aguilar & Marina avaient paffé fort heureufement le lac; & toute l'armée, qui fentait l'importance de leur confervation, revit avec des tranfports de joie, deux perfonnes fi néceffaires pour traverfer des Nations inconnues ou fufpectes, & pour fe concilier celles dont on efpérait l'affiftance. La plus vive douleur de Cortez, venait de la perte de fes Officiers. Pendant que le brave Alvarado réglait l'ordre de la marche, il s'affit fur une pierre, où fe livrant à fes triftes réflexions, il s'attendrit jufqu'à répandre des larmes *(a)*. On remarqua fes agitations; & ce témoignage de fenfibilité, le fit chérir de fes troupes, autant que fa prudence & fon courage l'en avaient toujours fait refpecter.

(*a*) Le fouvenir de cette nuit fatale s'eft confervé dans la Nouvelle-Efpagne, & on ne lui donne d'autre nom que *Noche Trifte, la Trifte Nuit*.

Il eut un bonheur, auquel il s'attendait peu. Les Mexicains lui donnerent le temps de respirer. Cette inaction de ses ennemis, vint d'un accident qu'il ignorait, & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des fils de Motézuma, qui n'avaient pas quitté leur pere depuis l'arrivée des Espagnols, se trouverent entre les prisonniers qui avaient été massacrés. Ces malheureux Princes ayant été reconnus, le peuple de Mexico, qui respectait le sang impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur, qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique, pour [illegible] l'esprit de ses sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre, & donna ordre que les funérailles des deux Princes fussent commencées avec les cris & les gémissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devaient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Ainsi, les vertus des Mexicains tournerent plus d'une fois contr'eux & combattirent pour leurs ennemis.

Cortez.

L'armée se mit en marche vers Tlascala, sous la conduite des troupes de cette Nation. Elle ne fut pas long-temps sans découvrir quelques compagnies de Mexicains, qui la suivaient, sans oser trop s'approcher. Elles étaient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco, & de Tenecuyao, par

Cortez.

l'ordre de l'Empereur, pour arrêter les Eſpa-gnols, juſqu'à la fin des cérémonies funèbres; & d'abord elles marcherent à quelque diſtance, d'où elles ne pouvaient les offenſer que par leurs cris. Mais s'étant jointes à quantité d'autres, qui venaient ſucceſſivement de divers côtés, elles s'approcherent d'un air ſi menaçant, qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ſes gens ſur un même front, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la néceſſité de combattre en pleine campagne, il voulait éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions ſanglantes, & refroi-dirent beaucoup les ennemis; & les Arquebuſiers faiſant tomber les plus ardens, il n'était incom-modé que de quelques fleches, qui lui cauſerent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorſqu'il vit croître le nombre des ennemis, il réſolut de s'avan-cer vers une hauteur, ſur laquelle il découvrit quel-ques bâtimens & qui ſemblait commander toute la plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile que les Mexicains, preſſant leur attaque auſſi-tôt qu'ils le virent en marche, l'obligeaient à tous mo-mens de faire tête, pour les repouſſer. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, & ſur-tout avec le ſecours des chevaux, dont la ſeule vue cauſait encore de l'épouvante aux ennemis, il arriva heureuſement au pied de la hauteur, où il s'a

rêta pendant qu'il faiſait viſiter ce poſte, & que ſes gens y montaient par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebuſiers, qu'il plaça ſur la pente, ôterent aux ennemis le courage de tenter un aſſaut, & donnerent aux Eſpagnols le temps de ſe fortifier. Ce lieu, qu'ils regarderent comme leur ſalut, était un temple d'Idoles, que les Mexicains invoquaient pour la fertilité de leurs moiſſons. L'enceinte de l'édifice était ſpacieuſe, & fermée d'un mur flanqué de tours, qu'avec un peu de travail on pouvait rendre capable d'une bonne défenſe. La joie fut ſi vive, de ſe trouver dans une retraite, qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion ſubſiſtant, même après le péril, Cortez y fit bâtir, dans la ſuite, un hermitage, ſous le nom de *Los Remedios*. Les ennemis, après avoir employé le reſte du jour en cris & en menaces, ſe retirerent, ſuivant leur uſage, à l'entrée de la nuit.

Cortez.

Il était queſtion de délibérer entre deux partis, dont il ſemblait qu'on avait le choix ; celui de ſe maintenir dans un poſte, où l'on croyait pouvoir défier les Mexicains, & celui de ſe remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la néceſſité des vivres, qui commençait à ſe faire ſentir, ayant fait abandonner le premier, on réſolut, malgré la fatigue des ſoldats & des

Cortez.

chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut si court, que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux pour cacher sa résolution aux ennemis. Il donna le commandement de l'avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fidèles Tlascalans pour guides; & l'avanture du lac, dont il ne pouvait se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'arriere-garde pour assurer la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténèbres; & la pointe du jour ayant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Quelques troupes de paysans, qui couraient en désordre, n'empêcherent point l'armée de quitter ce poste, pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuya leurs cris, leurs insultes, & les pierres qu'ils jettaient des montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un bourg, dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraîchissemens, à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les habitans en fuite; mais on trouva si peu de vivres, qu'après y avoir passé un jour, on continua la marche

Cortez.

par un pays rude & ſtérile, où les difficultés & le beſoin ne firent qu'augmenter. La faim & la ſoif avaient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étaient réduits à manger les herbes & les racines, ſans en connaitre la nature, & ſur le témoignage des ſeuls Tlaſcalans, qu'on détachait continuellement pour les cueillir. Un cheval bleſſé, qui mourut alors, fut diſtribué aux malades. Cette fâcheuſe marche ayant duré pluſieurs jours, ſans autre adouciſſement que la tranquillité où l'on était de la part des Mexicains, on arriva, vers le ſoir, à l'entrée d'un petit bourg, dont les habitans, loin de ſe retirer, comme tous ceux qu'on avait rencontrés juſqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Mais ces ſoins & ces careſſes étaient un ſtratagême pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piége qui les attendait. Ils ne l[illegible]erent pas d'en tirer un avantage conſidérable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des bourgs voiſins, qui contribuerent ſans violence au ſoulagement des Etrangers, & qui ſemblaient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avaient ſouffert dans une route ſi pénible.

L'armée ſe remit en marche, vers la montagne d'Otumba, dont la côte oppoſée donnait ſur une

Cortez.

vallée du même nom, & qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver sur les terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le bourg, que les habitans prenaient des manieres fort différentes, & que leurs discours n'étaient plus que des railleries, qui semblaient témoigner une autre espèce de joie. Marina observa qu'ils répétaient entr'eux : « Allez, Brigands, vous serez bientôt » dans un lieu où vous pétirez tous. » Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'armée ne fût menacée d'une embuscade ou de quelqu'autre trahison. Il avait remarqué plus d'une fois, dans les Mexicains, cet empressement mal-adroit à découvrir ce qu'ils avaient le plus d'intérêt de cacher. Ses soupçons ne retarderent point sa marche, mais il en prit occasion d'animer ses troupes; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il apprit d'eux que du haut de la montagne on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. C'était non-seulement la même armée qui s'était retirée la premiere nuit, mais l'assemblée réguliere des principales forces de l'Empire, qui, ayant été convoquées à Mexico pour attaquer les Espagnols dans leur Quartier, avaient reçu ordre, après leur départ de s'avancer, par divers chemins, jusqu'à la vallée d'Otumba, où leurs ennemis devaient nécessairement passer, & d'y

faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avaient marché avec tant de diligence qu'elles occupaient déjà toute la vallée. Un projet concerté avec cette justesse, parait digne des lumieres & de l'expérience des Nations les plus éclairées. Ces troupes étaient composées de différens Peuples, qui se faisaient distinguer par la diversité de leurs Enseignes & de leurs plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé sur une magnifique litiere, paraissait donner ses ordres, & les faire exécuter à sa vue. Il portait l'Etendard Impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'employait que dans les plus importantes occasions. C'était un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Cortez.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jetta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du Ciel. Il ne pouvait s'imaginer d'où tant d'hommes armés étaient sortis; & lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnaître, aux Enseignes, ceux qu'il avait déjà rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avaient dû prendre pour une marche si prompte, il comprit à quoi il était redevable du repos dont on l'avait laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans la valeur

Cortez.

de ses troupes, il leur déclara qu'il était question de mourir ou de vaincre. Sa premiere résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la vallée, où il semblait que l'espace leur manquant pour s'étendre devant lui, il n'aurait à forcer que ceux qui occupaient ce terrain, sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses légions, qui demeureraient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourraient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, suivant cette idée, une seule colonne de son infanterie dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses & de piques. La cavalerie, qui était en possession d'épouvanter les Mexicains par le seul mouvement des chevaux, fut rangée, en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêchér de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La premiere décharge des arquebuses & des arbalêtes se fit avec tant d'intelligence & de succès, qu'elle ôta le temps aux ennemis, qu'on avait en face, de lancer leurs fleches & leurs dards. Ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les cavaliers perçaient en rompant tout ce qui se trouvait devant eux. On gagna beaucoup de terrain, à cette premiere charge. Cependant les Mexicains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure

Cortez.

qu'ils étaient forcés de se retirer, par la cavalerie & par les armes à feu, un autre mouvement les repoussait sur le terrain qu'ils avaient perdu. La vallée ressemblait à une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'était placé à la tête des cavaliers, où il faisait un carnage terrible avec sa lance, commençait à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens; lorsqu'en jettant les yeux de toutes parts, il fut secouru par une de ces inspirations subites que le danger même produit quelquefois, mais qu'il ne produit que dans les Hommes supérieurs.

A la vue de l'Etendard Impérial, qui se faisait remarquer à quelque distance, il se souvint d'avoir entendu dire que tout le sort des batailles consistait, parmi ces barbares, dans l'Etendard-général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre deux partis. Ne pouvant douter du trouble & de l'épouvante que le mouvement de ses chevaux causait aux ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval, Alvarado, Olid, & d'Avila, auxquels il communiqua son dessein; &, suivi de ces quatre braves, avec une partie des cavaliers qu'ils avaient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le Général des Mexicains. Les chevaux n'ayant

Cortez.

pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendard, qui était environné d'un Corps de Nobles, & pendant que ses compagnons écartaient cette garde à coups d'épée, il porta au Général un coup de lance, qui le fit tomber de sa litiere. Les Nobles étant déjà dispersés, un simple cavalier descendit de son cheval, ôta au Général le peu de vie qui lui restait, & prit l'Etendard qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Les barbares n'eurent pas plutôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'ennemi, qu'ils abattirent les autres Enseignes, & que, jettant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite, vers les bois qui couvraient le revers des montagnes. Dans un instant, le champ de bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les fuyards, parce qu'il était important de les disperser. Il avait reçu à la tête un coup de pierre qui avait percé son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses Soldats à la vengeance, ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexicains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe pour une des plus célèbres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique; & ce fut entierement l'ouvrage du Général.

Cortez, ayant rassemblé ses troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des ennemis, pour continuer sa marche. Il se trouva le lendemain sur les terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces Peuples avaient élevée pour la défense de leurs frontieres, & dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances & aux dangers dont ils se voyaient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisaient la terre de leur patrie, qu'ils avaient désespéré de revoir. On passa la nuit près d'une fontaine, qui acquit, dans cette occasion, une célébrité qu'elle conserve dans l'Histoire. Cortez prit ce temps, pour représenter à ses soldats de quelle importance il était d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une République à laquelle ils avaient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance il résolut de s'arrêter en chemin, pour s'assurer de la disposition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour à *Gualipar*, grosse bourgade, dont les habitans vinrent au-devant de l'armée, avec des transports de joie & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir son quartier dans leurs murs. Cortez.

Son premier soin fut d'informer les Sénateurs de ses exploits & de son retour; mais la renommée avait prévenu ses envoyés; &, dans le mo-

Cortez.

ment qu'ils partaient, on vit arriver une députation de la République, composée de Magiscatzin, ami zélé de l'Espagne, de Xicotencal l'aveugle, du Général son fils, & de quelques autres personnes du même rang. Après les félicitations & les caresses, Cortez apprit des Députés, que, sur le bruit de son retour, la République avait armé trente mille hommes, & qu'elle les aurait envoyés au-devant de lui, si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le temps d'exécuter ce dessein, mais qu'il les trouverait prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles protestations de zèle & de fidélité. Leur plus vif empressement était de le revoir dans leur Ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos, qu'ils voulaient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en était établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à son tour, une vive reconnaissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paraissaient autant de nouveaux liens par lesquels toute la République s'attachait à lui; & commençant à juger mal du secours qu'il s'était promis de l'Espagne, il ne désespéra point que celui d'une si brave Nation ne pût lui suffire pour tenter régulierement la conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala ne fut différée que de

Cortez.

trois jours, & se fit avec une pompe dont la description n'a rien de barbare. Mais, au milieu des fêtes, sa derniere blessure, qui avait été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fievre qui abattit entierement ses forces, & qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regarderent ce contre-temps comme le plus grand malheur, & tomberent dans une consternation qui aurait pu les exposer au dernier péril chez un peuple moins ami de la bonne-foi. On assure que Cortez ne dut sa guérison qu'à leur habileté; & la joie publique dont les éclats remplacerent l'excès de la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvait tout attendre de l'affection des Tlascalans.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avait reçu aucune nouvelle de sa Colonie; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avait laissé pour son Lieutenant, commençait à lui causer de l'inquiétude. Les Couriers de la République, aussi prompts que ceux des Mexicains, lui rapporterent en peu de jours, que tout était tranquille à Véra-Cruz, & que les Alliés voisins vivaient dans une parfaite intelligence avec leurs hôtes; mais que cinquante-huit soldats Espagnols, qui étaient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connaître ce qu'ils étaient devenus, il y avait

Cortez.

beaucoup d'apparence qu'en traversant la Province de *Tépéaca*, ils avaient été massacrés par les habitans. Cette disgrace l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets, il avait compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avait appris qu'un Espagnol valait plusieurs milliers d'Américains. Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la Province de Tépéaca se trouvant dans une situation, qui rompait la communication de Véra-Cruz à Mexico, il fallait s'assurer de ce passage, avant que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il voulait faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette expédition, parce qu'il apprit que, depuis peu de jours, les Tépéaques avaient ravagé quelques terres des Tlascalans, & qu'il jugea que la République aurait recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensait à demander.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoyés à la République, n'attendaient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols,

&

& qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avaient promise à leurs Alliés, ils se déterminerent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avait point encore fourni d'exemple. Mais ils eurent la déférence de faire approuver leur conduite à Cortez. Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leur parure & le cortége dont ils étaient suivis, formerent un spectacle imposant, pour une Nation qui ne connaissait que l'agriculture & la guerre. Ils furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après avoir nommé leur maître, avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, ils offrirent, de sa part, aux Tlascalans une paix sincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendrait incessamment les armes contre les Espagnols, ou que, pour s'en défaire plus facilement, elle tirerait avantage de l'imprudence qu'ils avaient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le temps d'achever cette proposition qu'ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation & de colere. Cependant, après les avoir renvoyés à leur logement pour y attendre une réponse, le Sénat prit un tempérament digne de sa pru-

Cortez.

Cortez.

dence & de sa bonne-foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepterait volontiers la paix, lorsqu'elle serait proposée à des conditions raisonnables, & glorieuses pour les deux Etats; mais que les Tlascalans respectaient les loix de l'hospitalité, & n'étaient point accoutumés à payer la bonne-foi par la perfidie. Diaz ajoute que les Ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de frayeur, parce que le bruit de leur commission ayant soulevé le Peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert, malgré la dignité de leur caractere. Comment ne pas reconnaître encore en cette occasion, & les vertus de ces Peuples, & le bonheur de Cortez ! Qui peut douter, que si les Tlascalans eussent écouté les avis de cette politique si commune chez les autres Peuples, de ne pas laisser échapper l'instant d'accabler un ennemi redoutable, les Espagnols n'eussent été hors d'état de résister aux deux Nations réunies ?

Cependant le jeune Xicotencal, emporté par le torrent des opinions, n'avait osé déclarer la sienne au Sénat; mais, dans les mouvemens de haine qu'il conservait contre les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le Sénat avait oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejettant les offres de l'Empereur, &

qu'il fallait s'aveugler, pour ne pas reconnaître que le dessein des Espagnols était de renverser la Religion & la forme du Gouvernement. Ces insinuations n'étaient pas sans vraisemblance. Aussi commençaient-elles à lui faire des partisans, lorsqu'elles vinrent à la connaissance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritait par son importance. Il était impossible que la plupart des Sénateurs ne reconnussent point le danger dont la République était réellement menacée; & quels que fussent les motifs de Xicotencal, ils n'ôtaient rien à la force des raisonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur & de la bonne-foi prévalut dans l'Assemblée. Toutes les voix se déclarerent contre l'attentat d'un jeune mutin, qui voulait troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Sénat, & ruiner le crédit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort du coupable; & ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le pere même de Xicotencal, que cette qualité n'avait point empêché d'assister au Sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec le plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa Patrie. Mais sa constance & sa grandeur d'ame toucherent si vivement ceux qui avaient pensé comme lui, qu'ils revinrent, en sa faveur, au sentiment le plus

Cortez.

Cortez.

modéré. Son fils fut arrêté par les exécuteurs ordinaires de la justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargés de chaînes. On lui ôta le bâton de Général que l'on jetta du haut en bas des degrés du Tribunal. Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tôt de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie était trop profonde pour se fermer aisément, & ce cœur fier ne déguisa ses projets de vengeance que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

La guerre, qui fut entreprise aussi-tôt contre les Tépéaques, donna pendant quelques semaines une distraction à sa fureur. Elle fut poussée si vivement que, malgré le secours des Mexicains qui avaient fait marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la Capitale du pays, après avoir défait, dans plusieurs combats, les ennemis de la République & les siens. Il ne lui restait que cent vingt Soldats Espagnols & seize cavaliers : mais, laissant à Xicotencal le commandement des troupes de l'Etat, il s'était contenté de prendre un corps de huit mille Tlascalans, des mieux faits & des plus résolus, sous des Capitaines dont il avait éprouvé la valeur à Mexico. Les Tépéaques, forcés dans le centre de leur puissance, prirent le parti de la soumission, &

Cortez.

reconnurent qu'ils s'étaient laissés entraîner à la révolte par les artifices des Mexicains. Ils étaient si désabusés des espérances qu'ils avaient conçues de leurs secours, qu'après avoir accepté un pardon général, au nom du Roi d'Espagne, ils supplierent Cortez de ne pas abandonner leur Ville. Il forma le dessein d'y construire une Forteresse, en leur faisant comprendre qu'il ne pensait qu'à les protéger : mais il voulait s'assurer le chemin de Véra-Cruz, par un poste que la Nature avait fortifié, & qui pouvait devenir, avec un peu de travail, une ressource pour lui, contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre, &, pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente était moins escarpée. Au sommet de la montagne, on éleva une espèce de Citadelle, qui dominait sur la Ville & sur la plaine. L'ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Espagnols, & poussé avec tant de chaleur, par les Tépéaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours. Cortez laissa un Sergent & vingt Soldats pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, ou *Sûreté de la Frontiere*, & qui fut la seconde Ville Espagnole de l'Empire du Mexique.

Cortez.

Il fut bientôt occupé de ſoins plus importans. On apprit que l'Empereur, qui avait ſuccédé à Motézuma, était mort, & que les Mexicains avaient élevé ſur le Trône *Guatimoſin*, jeune Prince dont le caractere ſemblait promettre un régne éclatant. Il avait commencé par ſe livrer entierement au ſoin des affaires. Pluſieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avaient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'était pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts, & prenant avec les Nobles une méthode inconnue juſqu'alors au Mexique, il s'établiſſait un nouvel empire ſur les cœurs, par une familiarité majeſtueuſe, qui tempérait ces excès d'adoration que ſes Prédéceſſeurs avaient exigé. Cortez regarda ces préludes d'une ſage adminiſtration comme autant d'obſtacles qui ſe formaient contre ſes deſſeins. Il s'était promis la conquête du Mexique, & l'inviolable fidélité des Tlaſcalans le confirmait dans cette réſolution, ſans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offraient de ſe joindre à ſes troupes. Le paſſage du lac faiſait ſon principal embarras. Cette difficulté lui paraiſſait terrible, depuis que les Mexicains, ayant trouvé le ſecret de rompre les ponts des chauſſées, ne lui avaient pas laiſſé d'autre reſſource que les ponts-volans. Il s'arrêta au projet de faire

construire douze ou treize brigantins, capables de résister à leurs canots, & de conduire son armée jusqu'au centre de leur Ville. Quoique des montagnes de Tlascala au bord du lac, on ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte en pièces sur les épaules des Tamènes Martin Lopez dont il connaissait l'habileté pour ces entreprises, ayant trouvé de la vraisemblance à son dessein, il lui donna le commandement de tous les Espagnols qui entendaient la charpente, avec le pouvoir d'employer les Américains à couper du bois. L'ordre fut donné en même-temps d'apporter de Véra-Cruz le fer, les mâts & tous les agrêts des vaisseaux qu'on avait coulés à fond. Cortez avait observé que les montagnes de Tlascala produisaient quelques espèces d'arbres, dont on pouvait tirer de la poix, il les fit ébranler; & l'on en tira tout le brai nécessaire pour carener ses brigantins.

Cortez.

La poudre commençait à lui manquer; il imagina d'en composer une d'une qualité très-fine, en faisant tirer du soufre de ce volcan qu'Ordaz avait reconnu. Il jugea qu'une matiere si combustible devait être un aliment certain pour la flamme. Montano & Mesa, Commandant de l'artillerie, offrirent de tenter l'avanture avec quelques Soldats. Ils revinrent avec une pro-

Cortez.

vision de soufre qui ne demanda point d'autre préparation, pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mêche.

Pendant qu'il se livrait à ces soins, il apprit que deux vaisseaux Espagnols, qui apportaient de Cuba un secours d'hommes & de munitions à Narvaëz, avaient été saisis successivement par l'adresse & le zèle de Pedro Cavallero, qu'il avait chargé du commandement de la Côte. Le Gouverneur de Cuba, ne doutant point que Narvaëz ne fût en possession de toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne, lui envoyait Pierre de *Barba*, Gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez, avait eu l'obligation du dernier service qui l'avait dérobé aux persécutions de ses ennemis. Cavallero était allé reconnaître son navire. Il avait pénétré le dessein qui l'amenait, à l'empressement avec lequel on s'était informé de la situation de Narvaëz. Il avait répondu, sans hésiter, que ce Général était en possession de tout le pays, & que Cortez fuyait à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étaient restés. Barba & tous ses gens n'avaient pas fait difficulté, sur cette assurance, d'aller droit à Véra-Crux, où ils furent arrêtés au nom de Cortez. Mais, loin d'en être affligés, ils s'étaient engagés volontairement à le servir ; & Barba obtint bientôt le commandement d'une

Cortez.

Compagnie d'Arbalêtriers. Un ſecond vaiſſeau, conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera, tomba de même au pouvoir de la Colonie, & ne s'attacha pas moins volontiers au ſervice du Général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'aſcendant que la fortune lui promettait ſur ſes plus redoutables concurrens. Le Gouverneur de Cuba lui avait fourni juſqu'alors du ſecours, par les voies mêmes qu'il voulait employer à ſa ruine, & les efforts de Garay, pour uſurper une partie de ſon Gouvernement, ne tournerent pas moins heureuſement en ſa faveur. On doit ſe rappeller qu'après avoir paru ſur la Côte de Véra-Cruz, les vaiſſeaux de cet Avanturier avaient été repouſſés par les Américains de Panuco. Ils ne s'étaient pas rebutés de leur diſgrace. Garay était revenu avec de nouvelles forces : mais la ſeconde expédition n'eut pas plus de ſuccès que la premiere. A peine ſes gens eurent touché au rivage, que la réſiſtance des Américains les força de rentrer dans leurs navires. Alors, chacun prenant différentes routes, ils coururent pendant quelques jours au haſard ; &, ſans s'être communiqué leur deſſein, ils vinrent aborder preſque en même-temps, à Véra-Cruz, où la ſeule réputation de Cortez les rangea ſous ſes Enſeignes. Le premier de leurs vaiſſeaux com-

Cortez.

mandé par *Camargo*, portait soixante Espagnols. Le second, qui en avait cinquante, avec sept chevaux, était beaucoup mieux armé, sous le commandement de Michel Diaz d'*Aux*, Gentilhomme Aragonais, dont la valeur se distingua si singulierement, que sa seule personne aurait tenu lieu d'un grand secours. Un troisieme vaisseau, qui arriva plus tard, avec quarante Soldats, dix chevaux, & quantité d'armes & de munitions, était conduit par le Capitaine *Ramirez*. Cette troupe de guerriers prit aussitôt le chemin de Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée. Enfin le hasard amena aussi sur la Côte un navire des Canaries, chargé d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux & quelques passagers, qui cherchaient l'occasion de vendre leurs marchandises aux Conquérans Espagnols. Non-seulement le Gouverneur de Véra-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur vaisseau, mais il persuada aux Officiers d'aller servir dans l'armée de Cortez, avec treize Soldats, qui venaient chercher fortune au Nouveau Monde.

La joie de tant d'heureux événemens n'empêcha point les Officiers Espagnols de prendre le deuil à Tlascala, pour la mort de Magiscatzin, qui était regardé comme le Pere de la Patrie; & ce témoi-

Cortez.

gnage de ſenſibilité pour la douleur publique fit ant d'impreſſion ſur les Sénateurs & ſur le Peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir la place qui vaquait au Sénat. Magiſcatzin joignait à cette dignité celle de Gouverneur du principal quartier de la Ville. Deux Offices de cette importance demandant une aſſiduité, qui ne pouvait s'accorder avec les vues de Cortez, il ſe contenta de faire tomber le choix de la République ſur le fils aîné du mort, qui avait hérité de tous les ſentimens de ſon Pere pour les Eſpagnols.

Enſuite ne s'occupant que de ſes grands deſſeins, dont il conçut que le ſuccès dépendait de la bonne volonté de ſes troupes, il fit publier que ceux qui commençaient à ſe dégoûter du métier des armes, étaient libres de retourner à Cuba, ſur une partie des vaiſſeaux qu'il avait ſur la Côte. Pluſieurs Soldats de Narvaëz accepterent cette offre, & Duéro même ſuivit leur exemple. Alvarado conduiſit juſqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faiſait ainſi renoncer à la gloire.

Il ne reſtait qu'un ſujet d'inquiétude à Cortez. Les Députés qu'il avait envoyés à la Cour d'Eſpagne, ne l'informaient point du ſuccès de leur commiſſion; & ce long retardement devait le faire douter qu'ils euſſent obtenu toute la faveur qu'il avait eſpérée. Avant que de s'engager dans de nou-

Cortez.

velles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au Voyage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de lettre, qui contenait le détail des avantages & des disgraces qui étaient arrivés aux troupes Espagnoles, depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des raretés qu'on avait pu sauver dans la retraite. Les deux autres étaient envoyés à l'Audience Royale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvait les attendre d'Espagne.

L'année approchait de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les terres de l'Empire, & de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses brigantins n'étaient point encore achevés; mais les troupes de la République & celles de ses Alliés avaient déjà pris poste aux environs de Tlascala, & le moindre délai commençait à lui faire craindre les inconvéniens de l'oisiveté. Il assembla ses Officiers, pour délibérer avec eux sur ses premieres opérations. Tous les avis se réduisirent à marcher vers Tezeuco. Cette Ville étant située sur le chemin de la Capitale, & pres-

Cortez.

qu'au bord du lac, on se proposait de s'en saisir & de s'y fortifier pour en faire une place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les brigantins, & d'y être en état de désoler le pays ennemi par des courses. C'était d'ailleurs une retraite assurée dans toutes les suppositions qui pouvaient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le siége en longueur.

Le jour suivant fut employé à faire la revue des Espagnols, dont le nombre se trouva d'environ six cens hommes d'Infanterie & quarante cavaliers. L'artillerie de campagne consistait en neuf pièces, les plus légeres qu'on eût tirées des vaisseaux. Cortez donna tout l'éclat possible à cette fête militaire, autant pour la faire servir d'instruction aux Américains, que pour leur en imposer par la pompe du spectacle. A cet exemple, le Général Xicotencal, qui continuait de commander les troupes de la République, voulut aussi les faire passer en revue. Celles que Cortez destinait à le suivre ne montaient qu'à dix mille hommes choisis, & le reste avait ordre de suspendre sa marche, pour servir à la garde & au transport des brigantins. Les tymbales, les cors & les autres instrumens de cette armée, qu'Herréra fait monter à quatre vingt mille hommes, marchaient à la tête de chaque bataillon; & les Officiers venaient ensuite, parés de plumes de diverses couleurs, & de joyaux qui leur pendaient

Cortez.

aux oreilles & aux lèvres. Ils portaient sous le bras gauche leurs sabres garnis de pierre, la pointe en haut; & chacun avait un Page, dont l'unique office était de porter la rondache de son Maître, où ses exploits étaient exprimés par diverses figures. Chaque Compagnie était distinguée par la couleur de ses plumes, & par la forme de ses Enseignes, qui n'étaient que la représentation de quelque animal au sommet d'une pique.





CHAPITRE V.

Prise de Mexico.

Cortez.

Les Mexicains, informés depuis long-temps des préparatifs de Cortez, avaient des troupes nombreuses derriere une montagne voisine, dont plusieurs défilés rendaient le passage fort difficile, si ces Peuples avaient connu l'art des retranchemens. Deux mille Tlascalans eurent ordre de nettoyer les chemins; &, pendant l'espace de deux lieues, qui restaient jusqu'au sommet de la montagne, on continua de marcher aussi tranquillement que sur les terres de Tlascala.

De la hauteur où l'on était parvenu, on découvrait dans l'éloignement, le grand lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ses troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avaient laissées, & des injures qu'elles avaient à venger. La fumée qu'on remarquait dans les bourgades, & qui passait successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les Mexicains se donnaient de l'approche de l'armée. On

Cortez.

n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudes, & dans l'épaisseur des bois. Enfin l'armée ennemie s'offrit de loin dans la plaine. Les Espagnols pousserent des cris de joie, & les Tlascalans entrerent dans une espèce de fureur, que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'ennemi était en bataille, au-delà d'une grande ravine, formée par les eaux qui tombaient impétueusement des montagnes. On la passait sur un pont de bois, que les Mexicains auraient pu rompre; mais Cortez apprit, dans la suite, qu'ils l'avaient conservé dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant, à peine eurent-ils reconnu la nombreuse armée qui les menaçait, que le courage paraissant leur manquer pour la défense de leur poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étaient dérobés presque tout-d'un-coup, à la faveur des bois, sans qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvraient pas quelqu'artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions. Il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du pont. Sa Cavalerie, qu'il fit passer la premiere, n'alla pas loin sans découvrir les ennemis. Ils s'étaient ralliés derriere les bois; mais l'approche des chevaux, & quelques

décharges de l'artillerie, que Cortez avait fait poſter ſur un bord élevé de la ravine, leur firent oublier toutes leurs ruſes, pour s'abandonner à la fuite. Toute l'armée, ayant paſſé le pont avant la nuit, ſe logea dans un bourg déſert, ſans autre précaution, que de placer des corps-de-garde à toutes les avenues. Cortez.

Toujours prévenu par la fortune, Cortez n'eut pas beſoin d'attaquer Tezeuco. Cacumatzin, Cacique de ce canton, dépoſé par Motézuma, & rétabli par le nouvel Empereur, imagina de tendre un piége aux Eſpagnols, de leur ouvrir Tezeuco avec toutes les apparences de l'amitié, & d'y introduire, la nuit, les Troupes Mexicaines, pour les égorger pendant leur ſommeil. Mais, quand il vit que Cortez, en acceptant ſes offres, ſe tenait toujours ſur ſes gardes, & entrait dans Tezeuco comme dans une Ville ennemie, la frayeur le ſaiſit, il s'enfuit à Mexico, & laiſſa aux Eſpagnols une place importante, qui leur avait ſi peu coûté.

Cortez y établit un nouveau Cacique, & Tezeuco devint une place de ſûreté pour les ſiens, & diſputa toujours aux Tlaſcalans l'honneur du zèle & de la fidélité.

Le nouveau Cacique, informé du projet de ſes alliés, qui était de rendre l'entrée du lac navi-

Cortez.

gable, pour les brigantins, employa ſix ou ſept mille de ſes ſujets à donner plus de profondeur aux premiers canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens ſe rapportaient à ſon expédition, réſolut d'attaquer la ville d'Iztacpalapa, avec une partie de ſes troupes. Ce poſte étant avancé de ſix lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux canots des Mexicains, qui venaient quelquefois troubler les travailleurs de Tezeuco, ſans compter la néceſſité de donner de l'exercice à ſes troupes, pour leſ- quelles il craignait les dangers de l'inaction. On a déjà fait obſerver qu'Iztacpalapa était aſſiſe ſur la chauſſée par où les Eſpagnols avaient fait leur premiere entrée, & dans une ſituation ſi bizarre, qu'une partie de ſes maiſons, qui montaient à plus de dix mille, étaient bâties dans le lac même, dont les courans s'introduiſaient dans la Ville par des canaux fermés d'écluſes, qui lâchaient ou retenaient les eaux, ſuivant le beſoin des habi- tans. Cortez ſe chargeant lui-même de cette en- trepriſe, prit trois cens Eſpagnols & dix mille Auxiliaires, dont Alvarado & d'Olid eurent le commandement ſous ſes ordres. Il s'engagea ſur la chauſſée, dans le deſſein de former ſon attaque par terre, & d'employer ſon artillerie à déloger l'ennemi des autres poſtes. En approchant de la Ville, ſes premiers rangs découvrirent, à quelqu

distance des murs, un gros de sept ou huit mille hommes, qui semblaient sortis pour les défendre, & qui attendaient les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans désordre jusqu'aux portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le combat, ils se jetterent tous dans le lac, en poussant des cris, & secouant leurs armes, avec autant de fierté qu'ils en avaient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvrait quelque piége. Cependant, après avoir fait reconnaître la place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les maisons se trouverent abandonnées, & l'on n'entendait plus qu'un bruit confus sur le lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettait point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputait point la possession, & Cortez était déjà résolu de garder ce poste. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençait à déborder les canaux, avec une impétuosité qui lui fit couvrir, en un moment, les plus basses parties de la Ville. C'était le stratagême que Cortez n'avait fait que pressentir, & qui réduisit la plupart de ses soldats à la nécessité de faire leur retraite

Cortez.

Cortez.

dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris, qu'en fermant les écluses du côté du grand lac, où les eaux se portaient par leur pente, toute la Ville pouvait être inondée. L'armée se logea, par degrés, dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit, avec beaucoup d'incommodité, & sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez désespérant de garder sa conquête, & la remettant à l'arrivée des brigantins, reprit le chemin de Tezeuco, avec l'attention de faire doubler le pas à ses troupes, pour les réchauffer par ce mouvement. Mais il paraît que le soin de leur conservation n'y eut pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du Soleil, on découvrit une multitude innombrable de canots, qui s'avancerent, des deux côtés du lac, jusqu'aux bords de la chaussée. Les arbalêtes des Espagnols & les fleches de leurs alliés, furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'ennemi revint plusieurs fois à la charge, & força Cortez de s'arrêter plus d'une fois, pour faire face aux plus emportés. Ses piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui oserent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent quelques hommes. Un cheval, percé d'une

infinité de fleches, eut la force de soutenir son cavalier jusqu'à Tezeuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexicains s'étant ralentie à la vue de cette Ville, où ils n'ignoraient pas que les Espagnols avaient le gros de leur armée, Cortez y rentra vers le soir, après avoir effacé l'affront de sa retraite, par trois ou quatre victoires remportées comme en courant. Mais il admira l'habileté de ses ennemis, qu'il avait regardés jusqu'alors, avec plus de mépris que d'inquiétude.

Cortez.

Les Caciques, & les autres Américains voisins de Tezeuco, ne tarderent point à venir offrir leur obéissance & leurs troupes au Général étranger. Ils se plaignirent des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otumba, contre lesquelles ce Prince faisait marcher une puissante armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignaient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandaient quelques secours; & Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il était important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la Province de Tlascala. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette expédition avec deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & la plus grande partie des Tlascalans, s'avancerent par une marche

Cortez.

ſi prompte, qu'ayant joint l'armée d'Otumba & de Chalco, avant l'arrivée des Mexicains, ils allerent au-devant d'eux juſqu'aux frontieres de ces deux Provinces. La bataille fut ſanglante, & ſe termina par la fuite des ennemis, qui laiſſerent un grand nombre de priſonniers. Mais Sandoval ne réſerva que les principaux, dont il eſpérait tirer quelques lumieres. Les Peuples, qu'il avait ſecourus, ayant été juſqu'alors ennemis de la République de Tlaſcala, parce qu'ils avaient toujours été ſoumis aux Empereurs du Mexique; il leur fit jurer la paix, ſous la garantie du nom Eſpagnol, & les Tlaſcalans, à qui cette reconnaiſſance était dûe pour leurs ſervices, ſignerent volontiers le traité, avec promeſſe de le faire ratifier au Sénat.

Le retour de Sandoval à Tezeuco, eut tout l'éclat d'un triomphe. Il avait à ſa ſuite, non-ſeulement les priſonniers Mexicains, mais tous les Caciques des deux Provinces, qui voulurent faire leurs remerciemens au Général, du ſecours qu'il leur avait envoyé, & lui offrir la diſpoſition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, & leur recommanda de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre. Enſuite, s'étant fait amener les priſonniers Mexicains, qui s'attendaient à perdre la vie, ſuivant leurs uſages militaires, il leur fit ôter leurs fers, & les fit conduire juſqu'au bord du lac,

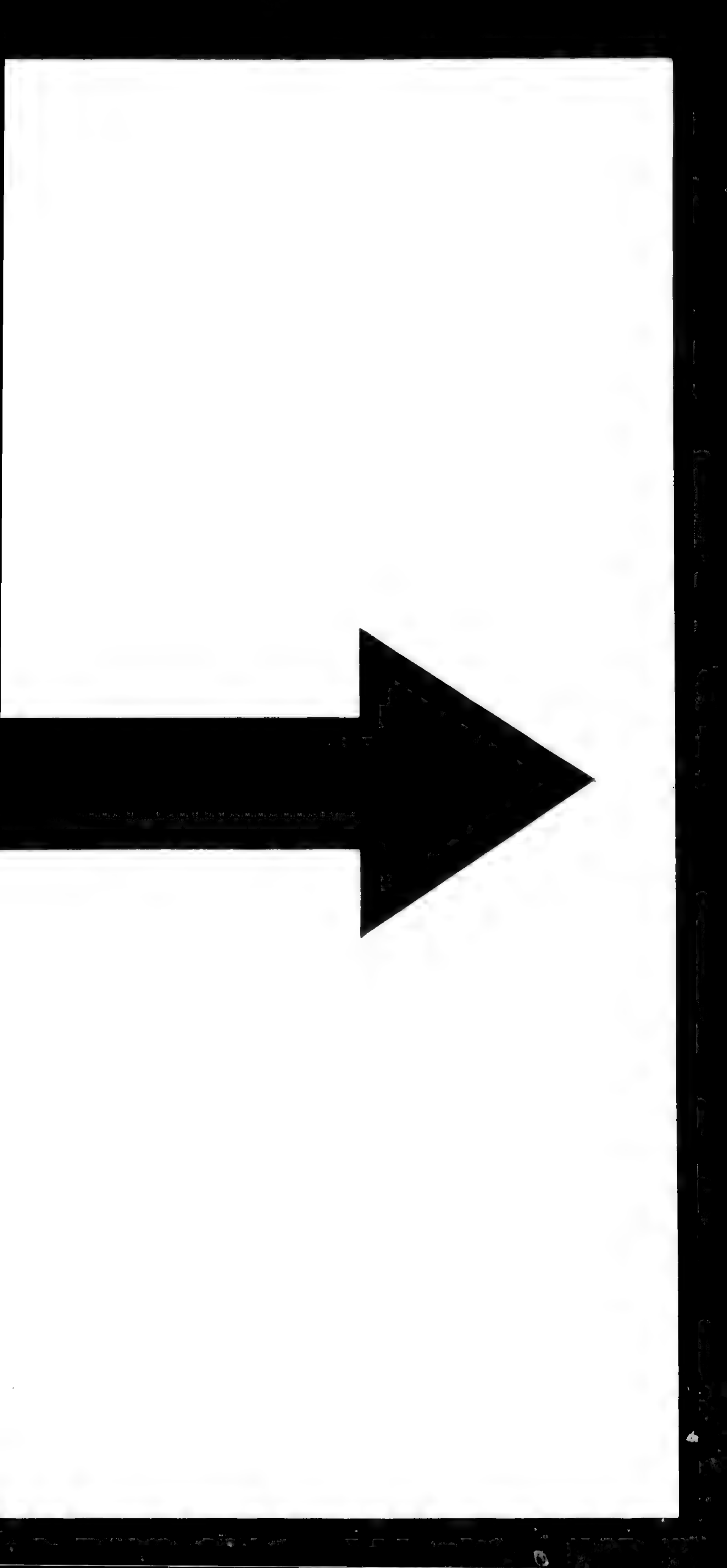
Cortez.

avec ordre de leur fournir une barque & des provisions pour se rendre à Mexico. Il les chargeait d'annoncer à Gatimozin, qu'il venait avec ses Espagnols invincibles, & quatre-vingt mille Tlascalans, venger la mort de Motézuma; mais qu'en même-temps il était prêt d'accorder la paix à des conditions raisonnables ... reçut aucune réponse.

Dans le même-temps, Lo... forma, par un courier, que les brigantins é... achevés, & qu'il se disposait à se mettre en chemin pour les conduire à Tezeuco. La République de Tlascala fournissait dix mille Tamenes, qui entreprenaient de porter sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement de Chechimical, jeune Cacique d'une valeur distinguée. Mais, quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avait laissées à Tlascala dans cette vue, Lopez le priait d'envoyer au-devant de lui quelques Compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard, en traversant les Terres Impériales. L'importance d'un secours, sans lequel on ne pouvait entreprendre le siége de Mexico, fit détacher aussi-tôt Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & quelques bataillons auxiliaires.



[redacted]



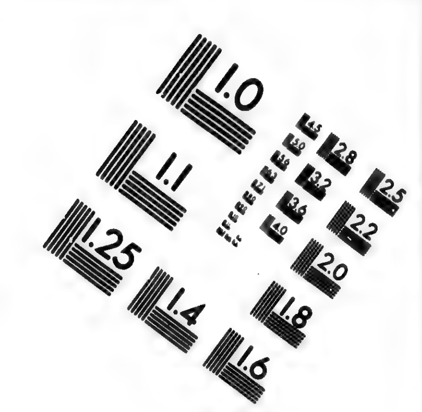
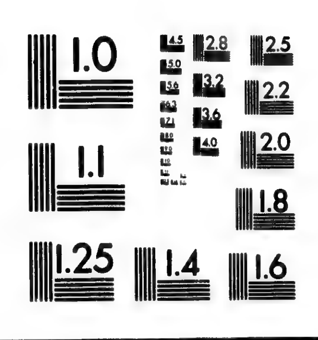
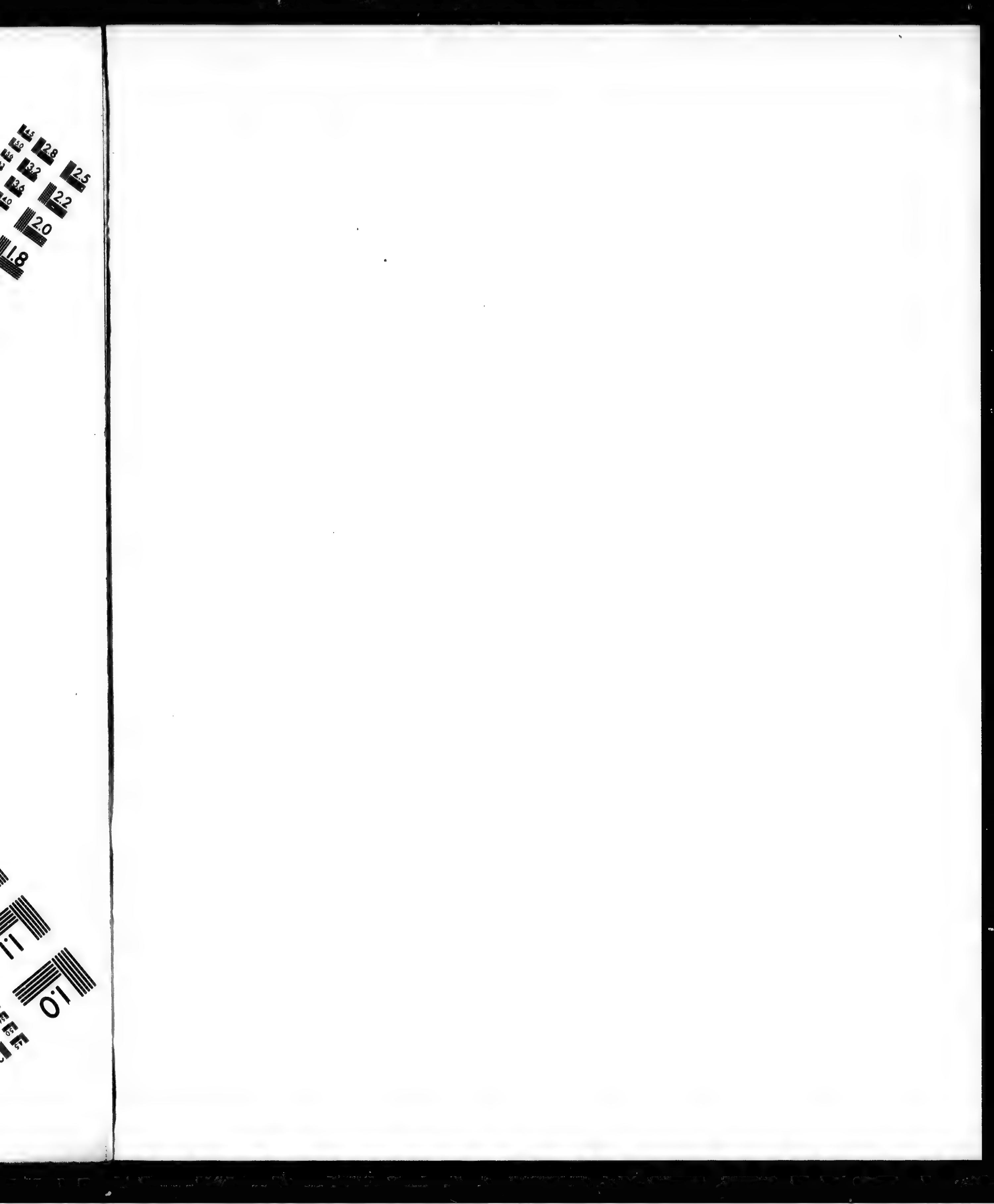


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Cortez.

L'armée continua sa marche jusqu'aux frontieres de Tlascala, où Lopez s'était avancé avec Chechimical & ses troupes. On ne donna que le temps nécessaire au repos. Sandoval, hâtant son départ, pour répondre à l'impatience du Général, mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalans qu'il avait amenés. Les Tamenes, escortés de quelques troupes, composaient le corps de bataille, & Chechimical fut chargé du soin de l'arriere-garde. La résistance de ce jeune Cacique, fit voir que ces Peuples, s'ils n'avaient pas des idées justes de la guerre, avaient du-moins le sentiment de l'honneur. Il s'offensa de n'être pas au poste le plus avancé, & son chagrin fit naître une querelle, qui ne fut appaisée que par la modération des Officiers Espagnols. Envain lui représenta-t-on que son poste était le plus honorable, puisqu'il était le plus dangereux, & que les insultes des Mexicains n'étaient à craindre qu'à la queue de l'armée : il répondit qu'un Chef tel que lui, devait toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les troupes, & qu'il voulait être le premier dans les moindres occasions, comme il promettait de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'arriere-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha

Cortez.

ans obſtacle, quoiqu'à la vue des troupes Mexi-aines, qui n'oſerent deſcendre de quelques hau-eurs éloignées. En approchant de Tezeuco, Chechimical demanda le temps de ſe parer de ſes lus belles plumes & de tous ſes joyaux, parce ue l'occaſion de combattre ne pouvant être loignée, le premier moment d'une ſi douce eſ-érance, devait être un temps de fête pour un oldat. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaiſait oint, & qui reconnaiſſait peut-être le caractere e ſa Nation dans un langage ſi noble, conſentit faire arrêter l'armée, pour le ſatisfaire. Bientôt Cortez eſſuya quelques traits de la même viva-ité. Chechimical ſe hâta de lui faire demander udience, & lui dit : « Qu'étant né pour la guerre, il craignait de languir dans l'oiſiveté, ſur-tout après avoir paſſé cinq jours entiers ſans une ſeule occaſion de tirer l'épée ; qu'il brûlait de voir les ennemis, & qu'il ſuppliait le Général de donner ſur-le-champ quelqu'exercice à ſa va-leur. » Cet emportement fit craindre à Cortez e ne pas trouver, dans le Chef des nou-eaux Tlaſcalans, autant de ſoumiſſion que de ourage, & la ſuite des événemens juſtifia cette rainte.

On s'attacha auſſi-tôt à la conſtruction des bri-antins ; mais le Général, apprenant qu'il ne

Cortez.

fallait pas moins de vingt jours pour les rendr
capables de service, résolut d'employer cet inter
valle à visiter le pays qui bordait le lac, dan
la vue de choisir ses postes, & de commencer l
ravage sur les terres de l'Empire. Iatolcan, Te
nayuca, Cobatilan, Escapuzalco, furent les pre
mieres Villes qu'il reconnut, & dans lesquelle
il répandit la terreur. Quelques-unes furent pi
lées & brûlées. La fuite sauva le plus gran
nombre de leurs habitans; mais, ayant tenté d
se rassembler, avec les troupes qui avaient tou
jours suivi les Espagnols, ils furent battus plu
sieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, o
Cortez prit poste & passa cinq jours à la vu
de cette Ville. Elle le disputait à Tezeuco pou
la grandeur, & pour le nombre des habitans. So
assiete, qui occupait l'extrémité de la premier
chaussée, où les Espagnols avaient essuyé tan
de pertes & de dangers dans leur re[illegible]ite, ren
dait ce poste d'autant plus avanta[illegible], qu
était le plus proche de Mexico, & comme la cl
du chemin dont il fallait se saisir pour en fair
le siége. Aussi Cortez se disposait-il à l'attaquer
lorsqu'on vit paraitre sur la chaussée un gros d
Mexicains, sortis de la Capitale, & condui
par l'Empereur même. Comme il y avait appa
rence que leur dessein était de se jetter da

Cortez.

cuba, les Espagnols eurent ordre de les at-
dre & de leur laisser la liberté d'avancer,
ns l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre
lac & la Ville. Mais ils avaient d'autres vues,
'ils exécuterent avec une adresse extrême.
elques-uns sauterent négligemment à terre,
formerent leurs rangs avec tant de confusion,
e Cortez, attribuant cet embarras à la crainte,
lla une partie de ses troupes devant la Ville,
marcha droit à la chaussée. Ceux qui étaient
erre parurent déconcertés de son approche, &
retirerent vers leur gros, qui fit le même
ouvement, en cédant le terrain par degrés
dans une espèce de désordre. Leur espérance
it d'engager les Espagnols. En effet, le Géné-
se hâta trop de les suivre. Lorsqu'ils se virent
ns le détroit de la chaussée, ils se rallierent,
firent tête; &, pendant qu'ils l'arrêtaient par
r résistance, un prodigieux nombre de canots,
i sortirent, avec une vîtesse incroyable, des
naux de la Capitale, vint investir les deux
tés de la digue. Cortez reconnut son impru-
nce. Il se vit forcé de se retirer, en combat-
nt de front, & résistant des deux côtés à l'at-
que des canots. Les Mexicains s'étaient pourvus
longues piques, dont quelques-unes avaient
ur fer la pointe des épées que les Espagnols
aient perdues dans leur premiere retraite. Il eut

Cortez.

ainsi la douleur de voir un grand nombre ses gens blessés de leurs propres armes. M faisant feu de toutes parts, & s'exposant l'ép à la main comme le moindre Soldat, son co rage & sa fortune le firent sortir heureusem d'un si grand danger. Cependant l'entreprise Tacuba lui paraissant impossible, à la vue Mexicains, qui n'abandonnerent point l chaussée, il reprit sur-le-champ le chemin Tezeuco, tandis qu'ils se bornerent à le sui de loin avec des cris & d'impuissantes m naces.

Un secours considérable, qui lui était arr pendant son absence, effaça le souvenir de ce disgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Car jal*, Ruiz de la *Mota*, Diaz de *Reguéra*, d'autres guerriers d'un nom connu, avai mouillé au Port de Véra-Cruz, dans un vaiss venu de l'Isle Espagnole avec un secours de Sold & de munitions. Ils s'étaient rendus aussi-t à Tlascala, d'où le Sénat les avait fait conduir sous une nombreuse escorte, à Tezeuco. Mais apprit en même-temps que l'Empereur du M xique faisait avancer une grosse armée vers Province de Chalco, pour ramener ce pays l'obéissance, & pour exécuter le dessein qu conservait toujours de fermer la communicati des Espagnols avec Tlascala & Véra-Cruz. Ce

Cortez.

reprise était d'une importance qui forçait rtez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne uvait espérer que de leur fidélité la conserion du passage. D'ailleurs les brigantins n'ét point achevés, il eut le temps d'envoyer doval avec la moitié de ses forces, pour faire aux troupes Impériales. Deux ou trois vices rendirent la paix aux Provinces menacées; tandis que Sandoval pressait cette expédition, rtez ne cessa point de ravager les terres de mpire. Il y courut des dangers, qui menacerent sieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à taque de Suchimilco, Place considérable dont vait entrepris de se saisir, & qu'il fut obligé bandonner avec la douloureuse perte de dix ou uze Espagnols.

Mais sa constance fut mise à des épreuves ucoup plus sensibles. En arrivant à Tezeuco, de ses plus anciens Soldats vint lui demander audience secrète, & lui apprit que, pendant absence, il s'était formé un complot contre vie & contre celle de tous ses Amis particurs. L'auteur du crime était un simple Soldat, s aucune considération, puisque son nom parait, ur la premiere fois dans l'Histoire avec son me. Il se nommait Antoine de *Villafagna*. premiere vue n'avait été que de se dégager siége de Mexico, qu'il regardait comme une

Cortez.

entreprise désespérée. Il avait inspiré ses sen mens à quelques Amis du même ordre, en le représentant qu'ils n'étaient pas obligé de perdre pour suivre les emportemens d'un tém raire. Il leur avait proposé de retourner à Cub & c'était pour délibérer sur ce dessein qu'ils avai commencé à s'assembler. Mais quoiqu'ils euss vu peu de difficulté à quitter le camp, & mê à traverser la Province de Tlascala, ils avaie appréhendé d'en trouver beaucoup plus jusq Véra-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ord ou du moins sans un congé de Cortez, ils pouvaient espérer de n'y être pas arrêtés. Ils sentirent pas moins qu'il leur serait impossib d'enlever un navire aux yeux de la Colonie. En Villafagna, dont le logement servait aux asse blées, proposa, comme l'expédient le plus sû de tuer Cortez & ses principaux Partisans, po élire un autre Général, qu'il serait plus aisé dégoûter de l'entreprise du siége, & sous leque obtenant la liberté de se retirer sans se noircir la tache de déserteurs, ils feraient valoir Gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auraie rendu, avec l'espérance même d'en être récom pensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut génér lement approuvé. On dressa d'abord un Acte par lequel tous les Conjurés s'engagerent seconder leur Chef, dans l'exécution de so

rime, & qu'ils ſignerent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adreſſe, que le nombre des complices augmenta de jour en jour. Ils avaient concerté de ſuppoſer un paquet, arrivé de Véra-Cruz avec des Lettres d'Eſpagne, & de le préſenter au Général pendant qu'il ſerait à table avec la plupart de ſes Officiers. Les Conjurés devaient entrer alors, ſous prétextes de demander des nouvelles de l'Europe, & prendre le temps où Cortez commencerait ſa lecture, pour le poignarder, lui & ſes Amis ; après quoi, ils étaient réſolus de ſortir enſemble & de courir dans toutes les rues du Quartier, en criant, *Eſpagne & liberté*. Les Officiers, qui devaient mourir avec le Général, étaient d'Olid, Sandoval revenu glorieux de ſon expédition, Alvarado & ſes Freres, Tapia, les deux Intendans Louis Marin, & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, Hiſtorien de la Conquête, & quelques autres guerriers Confidens de Cortez.

Cortez.

Telle fut la déclaration du ſoldat, qui ne demanda point d'autre recompenſe que la vie, parce qu'il était entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter ſur-le-champ Villafagna, & d'aſſiſter lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accuſation ne lui permettait pas d'employer des informations plus régulieres. Il

Cortez.

partit aussi-tôt, accompagné des deux Intendans & de quelques Capitaines. Le trouble du coupable fut sa premiere conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; &, profitant des informations qu'il avait reçues, il l'obligea à tirer de son sein l'acte du traité, signé de tous les complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même; &, se contentant de faire écarter ceux qui s'étaient trouvés chez le criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'acte que son Général avait trouvé sur lui, & se croyant trahi de ses associés, confessa son crime. On lui laissa le temps de satisfaire aux devoirs de la Religion; &, dès la nuit suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la justice; mais, pour éviter tout-à-la-fois, la nécessité de punir, & les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avait pris dans le sein de Villafagna, un papier, déchiré en plusieurs pièces, qui contenait vraisemblablement

Cortez.

emblablement les noms des conjurés ; qu'il s'esti-
nait heureux de n'en avoir pu lire aucun, &
u'il ne cherchait point à les connaître ; mais
u'il demandait en grace à ses amis de s'informer
oigneusement si les Espagnols avaient quelque
lainte à faire de sa conduite, parce qu'il ne de-
rait rien de si bonne-foi, que de satisfaire ses
oupes, & qu'il était aussi disposé à corriger ses
opres défauts, qu'à recourir aux voies de la
gueur & de la justice, si la modération du châ-
nent affaiblissait la terreur de l'exemple. D'un
tre côté, il déclara que ceux auxquels on avait
nnu quelque liaison avec Villafagna, pouvaient
raître sans défiance ; & le soin qu'il prit de ne
sser voir aucune trace de chagrin sur son
sage, ayant achevé de leur persuader qu'il
norait leur crime, ils recommencerent à le servir
ec d'autant plus de zèle, qu'ils croyaient avoir
aver le soupçon d'une noire perfidie. Cepen-
nt il prit occasion de cet évènement, pour se
nner une garde de douze soldats choisis, sous
commandement d'un de ses plus fidèles Offi-
rs ; & personne ne condamna cette précaution
essaire, qui ajoutait à sa grandeur.

Peu de jours après, il eut une autre occasion
xercer sa fermeté, sans pouvoir écouter l'in-
ation qui le portait à suspendre le châtiment,
qu'il espérait quelque fruit de la patience ou

Cortez.

de la dissimulation. Xicotencal, dont il aimait
valeur, & dans lequel il ne considérait pas moi
l'attachement que son pere avait eu constamme
pour les Espagnols, prit tout-d'un-coup la ré
lution de se retirer, avec deux ou trois Co
pagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'a
compagner dans sa désertion. Il paraît incert
si c'était un reste de ses anciens ressentimen
ou s'il avait reçu quelque nouvelle offense q
sa fierté ne pût supporter. On avait su, dep
quelque temps, qu'il s'était emporté contre
conduite du Général, & qu'il condamnait l'e
treprise du siége de Mexico. Les Tlascalans mêm
en avaient averti Cortez, qui s'était contenté,
ménagement pour son pere ou pour la Ré
blique, d'en donner avis aux Sénateurs. C
sage Assemblée lui avait répondu : « Que, suiv
» les loix de la République, le crime de
» lever une armée contre son Général, méri
» la mort ; qu'il était libre, par conséque
» d'exercer la plus rigoureuse justice contre
» Chef de leurs troupes, & que, s'il revena
» Tlascala, il n'y serait pas traité avec plus
» faveur. » Cependant Cortez avait tenté de les
mener par des voies plus douces, jusqu'à
faire offrir, par quelques Nobles de Tezeuco,
liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. M
apprenant qu'il avait fixé l'exécution de son dess

Cortez.

la nuit ſuivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la déciſion de cette grande querelle, lui parut d'une ſi pernicieuſe conſéquence dans le Chef de ſes plus anciens alliés, qu'il lui fit ordonner de venir ſur-le-champ juſtifier ſa conduite. Le fier Américain refuſa d'obéir. Auſſitôt Cortez détacha une partie des Eſpagnols, avec ordre de le ſaiſir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il ſe défendit juſqu'au dernier ſoupir, quoique faiblement ſecouru par les Tlaſcalans qui le ſuivaient. Auſſi revinrent-ils dans leur devoir, après la perte de leur Chef, & le détachement Eſpagnol les ramena paiſiblement à l'armée.

Pendant ces agitations, Lopez avait mis la dernière main à ſon travail, & les brigantins ſe trouvèrent achevés. Cortez fit la revue de ſes Eſpagnols, dont le nombre montait à neuf cens hommes d'Infanterie bien armés, & quatre-vingt-six Cavaliers. L'artillerie conſiſtait en dix-huit pièces, trois groſſes de fer & quinze fauconneaux de bronze, avec une abondante proviſion de poudre & de balles. On mit, ſur chaque brigantin, vingt-cinq Eſpagnols, ſous un Capitaine, douze rameurs Américains, & une pièce d'artillerie. Le reſte de l'armée fut partagé en trois corps, qui devaient s'emparer des trois principales chauſſées, c'eſt-à-dire, celles de Tacuba, d'Iztacpalapa & de

Cortez.

Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco parce que l'éloignement de ce poste pouva mettre trop de difficulté dans la communicatio des ordres. Le premier Corps, composé de ce cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divi en trois Compagnies, sous les Capitaines Georg d'Alvarado, Guttieres de Badajos, & And de Montarez, eut pour Commandant-géné Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mi Tlascalans, avec deux pièces de canon. Le secon qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaqu la chaussée de Cuyoacan, était de cent soixan Espagnols & trente Cavaliers, divisés aussi so François Verdugo, André Tapia & Franç de Lugo, & soutenus d'environ trente mi Alliés. Sandoval, troisieme Commandant, chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le mêm nombre de Soldats & de Cavaliers Espagno sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Irci deux pièces d'artillerie & toutes les troupes Chalco, de Cuacocingo & de Cholula, montaient à plus de quarante mille homm Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour séparer à Tacuba, où ils logerent sans résistan Toutes les Places, qui touchaient au lac, étai déjà désertes. Une partie des habitans av pris les armes pour aller défendre la Capita

les autres s'étaient retirés dans les montagnes, ec tout ce qu'ils avaient été capables d'em- rter.

Cortez.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexi- ns avaient des forces considérables aux envi- ns de cette Ville, pour couvrir les aqueducs i venaient de la montagne de Chapultépeque, qui fournissaient de l'eau à Mexico. Les deux mmandans Espagnols sortirent aussi-tôt, avec meilleure partie de leurs troupes; &, chassant ennemis de ce poste, ils rompirent, en plu urs endroits, les tuyaux de l'aqueduc, dont u se perdit alors dans le lac. Cette expédi- n, qui fut regardée comme le commencement siége, réduisit les assiégés à la nécessité de rcher leur eau douce dans les ruisseaux qui cendaient de la montagne; & d'occuper une tie de leurs canots à l'escorte des convois. d se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva i sans défense.

Cortez, ayant laissé à Sandoval le temps de ancer vers Iztacpalapa, se chargea de la prin- le attaque, qui était réservée aux brigantins. monta le plus léger, pour être en état de ler sur tous les postes & d'y porter du se- rs, accompagné de Don Fernand, Cacique Tezeuco, & de Suchitl, Frere de ce Prince, e-homme plein d'esprit & de feu, qui reçut

Cortez.

le Baptême, après la conquête, ſous le nom de Don Charles. Les treize brigantins furent rangé ſur une ſeule ligne, parés de tout ce qui pou vaît ſervir à leur donner de l'éclat. Le deſſein du Général était de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & maître abſol du lac. Enſuite il ſe propoſait de rabattre ſur Iz tacpalapa, où l'entrepriſe de Sandoval lui cauſa d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitain était ſans barques & pouvait trouver beaucou d'obſtacles dans la partie baſſe de la Ville, qu ſervait continuellement de retraite aux cano des Mexicains. En prenant cette route avec tou ſa flotte, il découvrit, à peu de diſtance d Mexico, une petite Iſle, qui n'était qu'un r cher, mais dont le ſommet était occupé par u Château aſſez ſpacieux, d'où les Mexicains, q le gardaient chargerent les Eſpagnols d'injures de menaces, comme d'un poſte qu'ils croyaie à couvert de toute inſulte. Il jugea que ce inſolence ne devait pas demeurer ſans punitio ſur-tout à vue de la Capitale, dont les terra & les balcons étaient couverts d'une multitu d'habitans, qui obſervaient les premiers explo des brigantins. Cent cinquante Eſpagnols, à tête deſquels il deſcendit dans l'Iſle, montere au Château par deux ſentiers, & l'attaquere ſi vivement, qu'après avoir fait main-baſſe

Cortez.

ne partie de la garnison, ils forcerent le reste e se sauver à la nage.

Cet exploit, qui les avait retardés, fit naître n incident auquel il s'attendait peu, & qui hangea toutes les mesures du Général. On vit rtir de la Capitale un grand nombre de canots, ont les premiers s'avancerent d'abord avec lenur, pour attendre ceux qui les suivaient à la e. On n'en avait pas compté plus de cinq cens la premiere vue; mais, mais lorsqu'ils eurent ommencé à s'étendre avec ceux qui s'y joignirent ientôt de tous les lieux voisins, on ne douta oint qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce ectacle relevé par le mouvement des rames & ar l'éclat des plumes & des armes, parut magnique & terrible aux yeux des Espagnols, qui oyaient le lac comme abîmé tout-d'un-coup evant eux, & changé en une plaine, où l'eau isparaissait sous tant d'hommes & de bâtimens ui la couvraient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, plein de confiance dans la force de ses briganns, se hâta de les former en demi-lune, our offrir un plus grand front à l'ennemi, & ombattre avec plus de liberté. Il s'avança, dans et ordre, contre les canots des Mexicains. A uelque distance, il fit prendre quelques monens de repos à ses rameurs, avec ordre de

Cortez.

fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un calme, qui s'était soutenu tout le jour, n'avait pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras, & les Mexicains, dans la vue apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre. Mais la fortune, qui s'était déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les brigantins, poussés par les voiles & les rames, tomberent impétueusement sur cette foule épaisse de canots, & commencerent un fracas, qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses & les arbalêtes, qui tiraient sans perdre un seul coup, les piques, qui faisaient une expédition terrible au passage, la fumée que le vent portait devant la flotte, & qui obligeait les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le seul choc des brigantins, qui coulait à fond autant de canots qu'ils en rencontraient ou qui les brisait en pièces, enfin tous les avantages que la faveur du vent joignait à la valeur des Espagnols leur assurerent bientôt la victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur; mais tout le reste n'offrait qu'une affreuse confusion, entre des malheureux qui se précipitaient les uns sur les autres, & qui

fe renverfaient mutuellement par leur fuite. Il en périt un fort grand nombre ; & les débris de leur flotte furent pourfuivis à coups de canon & d'arquebufe jufqu'à l'entrée de Mexico.

Cortez.

Une victoire de cette importance rendit les Efpagnols maîtres de la navigation de tout le lac. Cortez retourna le foir à Tezeuco, pour y faire paffer la nuit aux Vainqueurs ; & le lendemain, à la pointe du jour, il tourna fes voiles vers Iztacpalapa ; mais, dans cette route, il rencontra un corps de canots, qui ramaient avec beaucoup de vîteffe, du côté de Cuyoacan. Ses alarmes pour d'Olid l'ayant fait voler à fon fecours, il le trouva fur la digue réduit à combattre de front, contre les Mexicains qui la défendaient, & des deux côtés contre les canots qui venaient d'arriver. La néceffité femblait avoir appris aux Mexicains à défendre leurs chauffées. Ils avaient levé les ponts jufqu'à la Ville, furtout dans les lieux où les courans du grand lac perdaient leur force, en paffant dans l'autre. Ils tenaient des planches & des claies prêtes, pour s'en fervir à traverfer ces vides ; & derriere ils avaient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes fur les trois chauffées, les Efpagnols avaient pris des mefures, pour détruire un ouvrage qui n'avait rien de

Cortez.

redoutable que sa situation. Les arquebuses & les arbalêtes faisaient disparaitre ceux qui se montraient sur la tranchée, pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé ; après quoi, l'on faisait avancer une pièce d'artillerie, qui ouvrait le passage, & les débris d'une fortification servaient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'était saisi de la première, lorsque les canots Mexicains étaient arrivés, & cette attaque imprévue commençait à lui causer de l'embarras ; mais à peine eurent-ils découvert les brigantins qu'ils prirent la fuite. Cortez excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant, & d'Olid se trouva le matin au dernier pont, qui donnait un passage dans Mexico.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avait renversés. Les rues, qu'on découvrait facilement, étaient coupées d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de troupes, qu'il y avait peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelqu'action d'éclat. Non-seulement il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des habitans, qui s'étaient rassemblés de toutes parts ; mais en même-temps

d'Olid, ayant rompu les fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendaient & gagna bientôt assez de terrain avec son avant-garde, pour donner le temps aux Alliés, qu'il avait à sa suite, de se mettre en bataille sur le quai. Les Mexicains accoururent au secours de leurs ponts & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les fuyards s'étaient jettés dans un temple peu éloigné, dont ils couvraient les degrés & les tours, & d'où ils le défiaient par leurs cris. Il voulut encore les forcer dans ce poste; il se fit amener des brigantins quatre de ses meilleures pièces, dont le fracas mit les Mexicains en fuite & lui assura la possession du Temple.

Cortez.

La joie de se revoir dans Mexico, faisait souhaiter au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais de se fortifier dans ce poste, pour resserrer les ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont

Cortez.

on ignorait la ſituation. D'Olid retourna le ſoir à Cuyoacan, ſous l'eſcorte des brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardieſſe de l'inquiéter dans ſa marche. Le Général ſe rendit le lendemain à Iztacpalapa, & trouva Sandoval, en effet, dans le beſoin du plus prompt ſecours. Il s'était emparé de la partie de la digue qui était ſur la Ville; mais, ſe voyant incommodé par les canots des ennemis, qui étaient demeurés maîtres de la partie baſſe, & qui ne ceſſaient pas leurs attaques, il avait entrepris le même jour, de s'établir dans quelques édifices, d'où ſon artillerie pouvait les écarter. Il avait paſſé le canal, à l'aide de pluſieurs faſcines; &, depuis quelques heures, il s'était logé dans ce poſte, avec une partie de ſes Eſpagnols. A peine y était-il entré, qu'une multitude de canots, qui ſe tenaient en embuſcade, s'étaient avancés autour de lui, & jettant à l'eau des plongeurs, qui avaient écarté les faſcines, non-ſeulement ils avaient coupé le paſſage au reſte de ſa troupe, mais ils le tenaient lui-même aſſiégé de toutes parts, & dans l'impoſſibilité de faire ſa retraite. Son embarras ne pouvait être plus preſſant, lorſque Cortez arrivant à pleines voiles, découvrit cette foule de canots, qui occupaient tous les canaux de la baſſe Ville. Il fit jouer ſon artillerie avec tant de ſuccès, qu'il

Cortez.

ne fut pas long-temps à les dissiper. On fit un butin considérable dans la partie de la Ville qu'ils avaient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux canots, persuada Cortez, que, sans la ruiner entierement, il serait impossible de tirer le moindre avantage de cette chaussée; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celui de Tepeaquilla, où la digue était moins large & moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la capitale les vivres dont elle commençait à manquer. Cet ordre fut exécuté aussi-tôt, à la vue des brigantins, qui escorterent Sandoval, jusqu'au nouveau poste, où il se logea sans résistance.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui était chargé de cette attaque, l'avait poussée avec divers succès, en détruisant les remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premieres maisons de Mexico; mais il y avait perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensaient point cette perte. Le chagrin que Cortez ressentit, lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'était renfermé jusqu'alors, répondaient mal à son projet, & qu'un siége, qui se réduisait à des attaques & des retraites, exposait

Cortez.

inutilement ses soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexicains relevaient sans cesse, & la persécution continuelle de leurs canots, lui parurent deux obstacles, qui demandaient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le temps de rassembler ou de faire construire lui même une flotte de canots avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac : ses Alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les canots qu'ils avaient en réserve : pendant que, de son côté, il en fit bâtir un grand nombre à Tezeuco, &, dans l'espace de quelques jours, il en forma un nombre redoutable, qu'il remplit d'Américains, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois escadres, dont chacune devait être soutenue de quatre brigantins, l'un pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, & le troisieme pour le conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le lac, pour arrêter les sorties des Mexicains. Leurs canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer, ou du-moins on enleva ceux qui tenterent de passer avec des vivres & de l'eau. D'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancerent en peu de temps, jusqu'aux faux-bourgs de Mexico, & la face du siége fut changée par ces heureuses expéditions.

Cortez.

Cependant la diligence & l'induſtrie ne manquerent point aux aſſiégés. Ils ſe réduiſirent d'abord à faire leurs ſorties pendant la nuit, pour tenir les Eſpagnols en alarmes, & les fatiguer par l'inquiétude & les veilles. Enſuite ils envoyerent, par de longs détours, des canots chargés de pionniers, qui, traverſant directement le lac pendant qu'on était attentif à ceux qu'on entendait ſortir de la Ville, venaient nettoyer, dans un inſtant, les foſſés qu'on avait eu beaucoup de peine à combler. Mais rien ne fait tant d'honneur à leur adreſſe, qu'un ſtratagême qu'ils imaginerent contre les brigantins. Ils conſtruiſirent dans la Ville trente grandes barques, renforcées de groſſes planches, pour s'en faire comme un rempart, derriere lequel ils pouvaient être à couvert. Ils choiſirent une nuit fort obſcure, pour aller ſe poſter dans quelques endroits couverts de grands roſeaux. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux, qui s'élevaient à fleur d'eau, & dont le ſeul choc était capable de nuire aux plus grands vaiſſeaux. Leur eſpérance était d'attirer, dans cette forêt de roſeaux & de pieux, quelques-uns des brigantins qui allaient ſucceſſivement en courſe. Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres, pour les faire ſervir d'amorce. En effet, deux des quatre brigantins de Sandoval, donnerent dans le piége, ſous le commande-

Cortez.

ment de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vue des canots, qui se présenterent fort habilement, & qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que, s'élançant vers les roseaux, à force de rames, ils donnerent au travers des pieux. En même-temps les Mexicains parurent dans leurs barques, & vinrent à la charge, avec une résolution désespérée. Barba & Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyaient les brigantins comme immobiles; & le seul effort des rames ne pouvait les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat, pour occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui écarterent ou couperent les pieux, à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie, & les barques n'y résisterent pas long-temps; mais la perte fut grande pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de fleches, dont il mourut peu de jours après, & peu de leurs gens échaperent sans blessures. Cortez, furieux de cette disgrace, ne perdit pas un moment pour venger deux Officiers qu'il aimait. Les Mexicains, avec une simplicité qu'ils mêlaient aux ruses de leur faiblesse, s'imaginerent que leurs ennemis pourraient donner deux fois dans le même piége.

Après

près avoir réparé leurs barques, ils reprirent ur poste entre les roseaux. Le Général, averti e ce mouvement, envoya six brigantins, qui etruisirent presqu'entierement les trente barques. On eut, dans le même-temps, divers avis e ce qui se passait à Mexico, par les prisonniers u'on faisait continuellement aux attaques, & le énéral, apprenant que la soif & la faim commençaient à presser les habitans, apporta plus e soin que jamais à leur couper les vivres. Il ndit la liberté à deux ou trois des principaux isonniers, en les chargeant de dire à l'Empeur, qu'il lui offrait la paix, avec promesse de rien entreprendre sur sa couronne, à la seule ndition qu'il s'engageât à reconnaître la Souraineté du Roi d'Espagne, dont les droits étaient ndés, parmi les Mexicains, sur leur tradition l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres prisonrs rapporterent que Guatimozin avait reçu cette oposition sans orgueil, & qu'ayant assemblé us ses Caciques, il leur avait représenté le sérable état de la Ville, avec des témoignages ttendrissement, qui semblaient marquer de clination pour la paix. Tout le Conseil était tré dans les mêmes sentimens, à l'exception s Sacrificateurs, qui les avaient combattus avec derniere opiniâtreté, en feignant que leurs oles leur promettaient la victoire. Le respect,

Cortez.

Cortez.

dont ils étaient en possession, avait ramené tous les Caciques à leur avis; & l'Empereur, poussé du même esprit, malgré divers préjugés, par lesquels il croyait sa ruine annoncée, avait fait publier qu'il punirait de mort ceux qui auraient la hardiesse de lui proposer la paix.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette résolution, qu'il entreprit d'attaquer en même temps Mexico par les trois chaussées, & de porter le fer & le feu jusqu'au Palais Impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux postes de Sandoval & d'Alvarado, il se mit avec d'Olid, à la tête des troupes de Cuyoacan. Les ennemis avaient rouvert leurs fossés, & relevé les autres fortifications de la digue. Mais l'artillerie des cinq brigantins de ce poste, rompit aisément de si faibles remparts, tandis que les troupes de terre comblaient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature, près du dernier pont, qui touchait au quai de la Ville. Les Mexicains avaient coupé la chaussée, dans un espace d'environ soixante pieds de longueur, ce qui avait servi à rendre l'eau plus haute & plus grosse vers les quais. Le bord, du côté de la Ville, se trouvait fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches, liées par des traverses & de longues chevilles; & cette barriere était défendue

Cortez.

par une multitude innombrable de Soldats. Cependant quelques décharges d'artillerie la renverserent, avec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexicains. Les plus avancés, se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effrayaient autant que l'exécution dont ils avaient été témoins, reculerent sur ceux qui les suivaient, & les forcerent de rentrer avec eux dans la Ville. Le quai se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les brigantins, & les canots de ses Alliés, pour gagner la terre avec les troupes. Il fit passer sa Cavalerie par la même voie. Trois pièces d'artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent suffire à son entreprise.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montraient derriere quelques tranchées, il chargea Julien Alderete d'employer tous ses soins à réparer l'espace rompu de la chaussée, sous la protection des brigantins, qui continuaient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premieres rues, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un fossé ne fit tort à sa gloire, tandis qu'il voyait ses compagnons aux mains, se laissa transporter par une ardeur indiscrète. Toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat; & ce fossé, qu'on n'avait pu

Cortez.

traverſer en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Eſpagnols. Les Mexicains ſoutinrent les premieres attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorſqu'après être entré dans les rues, on eut à ſe garantir des traits & des pierres qui pleuvaient des terraſſes & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'action Cortez crut s'appercevoir que celle des ennemis ſe relâchait; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fi abandonner le terrain, avec la derniere précipitation. C'était aſſez pour faire naître le ſoupçon de quelque nouvelle ruſe. Le jour était avancé & les Eſpagnols n'avaient que le temps de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvait encore penſer à s'établir dans la Ville, & qui n'avait eu deſſein que d'y répandre l terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitan néanmoins de celle des ennemis pour faire abattr & brûler les maiſons voiſines du quai, d'où ne voulait plus que leurs traits & leurs pierre puſſent l'incommoder dans ſes attaques. On fu éclairci, dans la ſuite, du motif qui avait fai diſparaitre les Mexicains; & l'événement mêm en donna de triſtes indices. Guatimozin avait appr que la grande ouverture de la digue était aban

donnée, &, ſur cet avis, il avait fait ordonner à ſes Capitaines de ſe retirer avec leurs troupes, pour retourner vers le quai, par d'autres rues, & pour charger les Eſpagnols à leur paſſage. Auſſi Cortez n'eut-il pas plutôt tourné le dos à la Ville, que ſes oreilles furent frappées par le on lugubre d'un inſtrument qui portait le nom e tocſin ſacré, parce qu'il n'était permis qu'aux acrificateurs de le ſonner, pour annoncer la uerre, & pour animer le cœur des Mexicains la défenſe de leurs Dieux. On entendit auſſi-t d'effroyables cris; & les Eſpagnols, qui com-poſaient l'arriere-garde, virent tomber ſur eux es légions d'ennemis.

Cortez.

Les Arquebuſiers firent tête; & Cortez, ſuivi es Cavaliers, repouſſa les premiers efforts de tte impétueuſe attaque. Mais, n'étant inſtruit 'alors de l'indiſcrétion d'Alderete, il tenta utilement de rallier ſes troupes & de les for-er en bataillons. Ses ordres furent mal entendus peu reſpectés. Les Tlaſcalans qu'il avait fait archer vers la digue, ſe précipiterent confu-ment dans l'ouverture. Les uns paſſaient ſur les igantins & dans les canots : les autres, en plus and nombre ſe jetterent dans l'eau, où ils trou-ient des troupes de nageurs Mexicains, qui perçaient de leurs dards, ou qui les étouf-ient au fond du lac. Cortez faiſait face aux

Cortez.

ennemis qui continuaient de le presser; mais so cheval ayant été tué sous lui, il se vit forcé, pou conserver sa vie, d'accepter l'offre de Françoi Guzman, qui lui présenta le sien, & de s retirer vers les brigantins, sur lesquels il arriv couvert de sang & de plaies. Cette généreus action coûta la liberté à Guzman. Quarante E pagnols furent enlevés comme lui par les Mex cains, & tous les autres revinrent dangereuse ment blessés. On perdit mille Tlascalans, & meilleure des trois pièces d'artillerie.

Le chagrin du Général fut plus dangereux po sa vie, que la multitude de ses blessures. Il pouvait se consoler de la perte de Guzman des quarante autres Espagnols. Alderete pén de douleur, à la vue de tant de maux qu ne pouvait reprocher qu'à lui, offrit sa tête po l'expiation de sa faute. Il reçut une vive rép mande aux yeux de toute l'armée. Mais Co ne jugea point à propos de faire un exempl qui ne lui parut propre qu'à décourager ses p braves guerriers. Son affliction redoubla le jo suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado & Sando avaient perdu vingt Espagnols dans leurs attaqu & tous les avantages qu'ils y avaient remport lui parurent un faible dédommagenent po une si grande perte. Il fallut suspendre les taques. On se réduisit à serrer plus étroitem

Cortez.

la Place, pour couper le paſſage des vivres, pendant qu'on était obligé de donner des ſoins à la guériſon des bleſſés. Le chagrin de Cortez ſans doute était juſte. Mais après tout, s'était-il flatté, en verſant par torrens le ſang Américain, qu'il ne coulerait jamais dans les combats une goutte de ſang Eſpagnol ?

Les Mexicains célébrerent leur victoire avec des tranſports de joie. Tous les quartiers de la Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands feux. On entendit le ſon des inſtrumens militaires, qui ſe répondaient en différens chœurs; & les Temples jettant un éclat particulier, qui paraiſſait accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les priſonniers Eſpagnols, & qu'ils ne fuſſent ſacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire. Quelques Soldats, qui s'avancerent vers le quai dans des canots, crurent entendre les cris de ces malheureuſes victimes, & reconnaitre même ceux qui les pouſſaient. Leur imagination en fut frappée, & Cortez ne put entendre leur récit ſans verſer des larmes.

Guatimozin mit alors en œuvre un artifice qui produiſit un grand effet ſur le Peuple. Il fit courir le bruit que Cortez avait été tué dans ſa retraite; & cette idée inſpira un nouveau courage aux Mexicains, qui conçurent l'eſpérance

Cortez.

de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les Villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une victoire, qui devait les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le Dieu des armes, principale Idole du Mexique, adouci par le sang des victimes Espagnoles, avait annoncé à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finirait dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseraient cet avis periraient dans l'intervalle. Gatimozin hasardait cette imposture dans la confiance qu'il avait à ces derniers avantages; & se persuadant en effet que la faveur de ses Dieux avait commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire, dans le camp des Alliés de Cortez, plusieurs émissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les Oracles du Dieu des armes, avaient une réputation si bien établie dans toutes ces contrées, que les Américains des différentes Nations étaient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination, jusqu'à les déterminer aussi-tôt à quitter les Espagnols ; & , dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs Quartiers se trouverent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogerent avec le même désordre, à l'exception de quelques Nobles, sur lesquels la crainte n'agissait

Cortez.

pas moins, mais qui semblaient préférer l'honneur à la vie. Cortez, alarmé d'un incident qui entraînait la ruine de son entreprise, jugea le remède d'autant plus difficile, qu'il ne connoissait point encore la nature du mal. Mais, après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les Déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considérer que ce délai ne changerait rien à leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'ils regretteraient de s'être laissés tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étaient arrêtés; &, reconnaissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'armée, avec ce renouvellement de hardiesse & de confiance, qui succède ordinairement à la crainte. Don Fernand, Cacique de Tezeuco, avait envoyé aux troupes de sa Nation, le Prince son Frere, qui les ramena le huitieme jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans retenus par la crainte de leur Sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étaient pas beaucoup éloignés; mais la honte était capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur République envoyait à Cortez. Ils s'unirent à ce Corps, pour venir reprendre leur Quartier; &

Cortez.

& le Général, feignant de confondre les fugitifs, avec ceux dont il devait louer le zèle, affecta de leur faire le même accueil.

Ces recrues, qui augmentaient considérablement les forces des Espagnols, & les ressources de l'Empereur qui trahissaient sa faiblesse, porterent quelques Nations neutres à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies, montagnards féroces, qui conservaient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misere n'avaient jamais tenté les Mexicains d'en entreprendre la conquête. Ils avaient toujours été rébelles à l'Empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste & la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de troupes ils amenerent aux Espagnols; mais Cortez se vit à la tête de deux cens mille hommes.

Les Mexicains n'étaient pas demeurés dans l'inaction, pendant que leurs ennemis avaient suspendu les hostilités. Ils avaient fait de fréquentes sorties, la nuit & le jour, sans causer, à la vérité, beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des brigantins était un rempart assuré contre les canots. On sut des prisonniers, que la rareté des vivres augmentant dans la Ville, les murmures du peuple & des soldats commencaient également

à s'y faire entendre ; que la malignité de l'eau du lac, à laquelle on était réduit, y faisait périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevait par quelques canots qui échappaient aux brigantins, étant partagé entre les grands, c'était un nouveau sujet d'impatience pour le Peuple, dont les cris allaient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur lui-même. Cortez assembla tous ses Officiers, pour délibérer sur cet avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celle des trois chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les corps des trois postes reçurent ordre de s'avancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande Place, qui se nommait *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pousser leurs attaques.

Cortez.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes dans une Ville où l'on manquait de tout, les trois Capitaines sortirent de leurs Quartiers, à la premiere clarté du jour. Chacun était soutenu de ses brigantins & de ses canots. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'ennemis, que si la guerre eût commencé de ce jour. Mais le succès de part &

Cortez.

d'autre, fut toujours le même; & les trois Corps arriverent presqu'en même-temps dans la Ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les maisons étaient ruinées. Les ennemis désespérant de se soutenir dans ce poste, semblaient avoir borné leur défense aux fenêtres & aux terrasses. Mais les Espagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, & à se retrancher dans les ruines des maisons, avec le soin d'établir leur sûreté par des sentinelles & des corps avancés.

Cette conduite jetta les Mexicains dans la consternation. Elle rompait les mesures qu'ils avaient prises pour charger l'ennemi dans sa retraite. Tous les Caciques s'assemblerent au Palais Impérial. Ils supplierent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître, demandaient qu'il abandonnât la Ville. D'autres voulaient fortifier son Palais; & quelques-uns proposerent de déloger les Espagnols des postes dont ils s'étaient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, & prit la résolution de mourir au milieu de ses sujets. Il donna ordre que toutes les troupes de la Ville fussent prêtes le lendemain à fondre sur l'ennemi. Elles s'avancerent, à la pointe du jour, vers le Quartier des Espagnols, où l'on était déjà informé de leur mouvement. L'artillerie &

es arquebuses, qui avaient été disposées sur outes les avenues, en abattirent un si grand nombre, que tous les autres perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître, ne penserent qu'à e retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre ux Espagnols, qu'ils s'avancerent, l'épée à la main; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui ne cessaient pas de reculer, s se logerent plus avantageusement pour la nuit uivante.

Cortez.

D'autres difficultés les attendaient. Ils se virent bligés d'avancer pas à pas, en ruinant les maisons, de combler une infinité de tranchées, que les nnemis avaient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le temps. Dans l'espace e quatre jours, les trois Commandans se trouerent à la vue de Tlateluco, par différens chemins, dont cette place était comme le centre. a division d'Alvarado fut la premiere qui s'y ablit, après avoir chassé quelques bataillons ue les ennemis y avaient rassemblés. On décourait, à peu de distance, un grand temple, dont s tours & les degrés étaient occupés par une oule de Mexicains. Alvarado, ne voulant rien aisser derriere soi, fit avancer quelques Compagnies, qui nettoyerent facilement ce poste, andis qu'il mit le reste de ses troupes en bataille, ans la place, pour y faire un logement. La pré-

Cortez.

caution qu'il eut en même-temps, d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du temple, ne servit pas moins à guider la marche des autres Capitaines, qu'à faire connaître la diligence & le succès de la sienne. Bientôt la Division de d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu, & la foule des Mexicains, qui fuyaient devant elle, venant se jetter dans le bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques & d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyaient devant Sandoval, eurent le même sort, & la Division de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres. Alors tous les ennemis, qui occupaient les autres Places & les rues de communication, ne douterent point que le dessein des Espagnols, dont ils voyaient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'Empereur dans son Palais. Ils s'empresserent de courir à sa défense; & cette persuasion donna le temps au Général d'établir avantageusement tous ses postes. On employa quelques Compagnies des Alliés, à jetter les morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des Commandans Espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérober avec leur charge, & d'en faire les abominables festins, qui étaient la derniere fête de leurs victoires. Cortez envoya ordre aux Officiers des brigantins & des canots, de courir incessamment

Cortez.

d'une digue à l'autre, & de lui donner avis de tous les mouvemens des assiégés. Il distribua ses troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette disposition, il leur promit le repos dont elles avaient besoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les supplications de plusieurs troupes d'habitans, demi-morts de faim, qui s'approchaient sans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avaient été chassés des autres Quartiers, comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchissemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur subsistance hors des murs.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexicains armés, dans les rues dont ils étaient encore en possession; mais ils n'y étaient que pour couvrir divers ouvrages, par lesquels ils voulaient fortifier leur derniere retraite. Cortez, ne leur voyant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions: l'extrémité où ils étaient devait leur donner d'autant plus de confiance dans ses offres, qu'elles pouvaient leur faire connaître que son intention n'était pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette commission

Cortez.

trois prisonniers d'un nom connu, & vers le milieu du jour, il en conçut quelqu'espérance, lorsqu'il vit disparaître les troupes qui gardaient les rues.

Le Quartier où Guatimozin s'était retiré avec sa Noblesse & ses plus fidèles soldats, formait un angle fort spacieux, dont la plus grande partie était entourée des eaux du lac. L'autre, peu éloignée de Tlateluco, avait été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches, garnies de fascines & de pieux, & d'un profond fossé, qui coupait toutes les rues voisines. Cortez ayant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la premiere, s'avança le lendemain dans les rues que les ennemis avaient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications était couronnée d'une multitude innombrable de soldats; mais l'on jugea de leur disposition à la paix, par le silence de leurs instrumens militaires, & l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des fleches, après avoir donné ordre aux Espagnols qui le suivaient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexicains baisserent leurs armes, & leur silence fit croire qu'ils n'étaient pas éloignés d'un accommodement. Il remarqua leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffraient de la faim, & pour faire connaître qu'ils ne manquaient ni de vivres, ni de résolution. Ils affec-

taient

taient de manger publiquement, ſur leurs terraſſes, & de jetter leurs reſtes aux habitans, qui tendaient les bras, de l'autre côté du foſſé, pour recevoir ce miſérable ſecours. Pendant trois jours, qui ſe paſſerent dans cette eſpèce de trêve, pluſieurs de leurs Capitaines ſortirent de l'enceinte, & vinrent défier les plus braves Eſpagnols. Leurs inſtances duraient peu; & la plupart ſe hâtaient de repaſſer le foſſé, lorſqu'on ſe diſpoſait à leur répondre. Mais ils ſe retiraient auſſi contens de leur bravade, qu'ils l'auraient été de la victoire.

Cortez.

Dans cet intervalle, le Conſeil de l'Empereur n'avait pas ceſſé de délibérer ſur les propoſitions de Cortez, & la plupart des Caciques n'avaient que du penchant pour la paix. Elle n'avait trouvé d'oppoſition que de la part des Sacrificateurs, qui croyaient leur ruine attachée à l'alliance des Eſpagnols. L'adreſſe avec laquelle ils ſurent mêler les promeſſes & les menaces de leurs Dieux, fit prévaloir encore le parti de la guerre; & l'Empereur déclara que ſon reſpect pour la Religion l'obligeait de ſe rendre à leur avis; mais, avant que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la Nobleſſe, avec tous les canots qu'il avait autour de lui, ſe rendit dans une eſpèce de port que le lac formait derriere ſon Palais. C'était une reſſource qu'il ménageait pour ſa retraite; ſi

la fortune l'abandonnait dans ses derniers efforts.
Cortez. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion, que les Capitaines des brigantins s'apperçurent aussi-tôt du mouvement qui se faisait sur la digue. Ils en informerent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur-le-champ Sandoval, avec la qualité de Capitaine-général des brigantins, & la commission expresse d'assiéger le Port avant la fin du jour; ensuite, ayant disposé les troupes au combat, il s'approcha des fortifications, pour hâter la conclusion de la paix, par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexicains avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense, & leurs cris annoncerent la rupture du traité. Ils se préparerent au comba avec beaucoup de résolution; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connaître la fai blesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étaient menacés. On ne fut pas long temps sans voir paraître quelques drapeaux blancs & sans entendre répéter, en Espagnol, le nom de paix, qu'ils avaient appris à prononcer. Corte leur fit déclarer, par ses Interpretes, qu'il éta temps encore de prévenir l'effusion du sang, qu'il écouterait volontiers leurs propositions. Apr cette assurance, quatre Ministres de l'Empere se présenterent sur le bord du fossé, en habi

Cortez.

qui répondaient à leur office. Ils saluerent les Espagnols, avec de profondes humiliations; & s'adressant au Général, qui s'avança sur le bord opposé, ils lui dirent que le puissant Guatimozin, leur Empereur, sensible aux miseres de son Peuple, les avait nommés pour traiter de bonne foi; qu'il souhaitait la fin de la guerre également funeste aux deux partis, & qu'il n'attendait que les explications du Général Espagnol, pour lui envoyer les siennes. Cortez répondit que la paix était l'unique but de ses armes, & que, malgré le pouvoir qu'il avait d'employer la force contre ceux qui tardaient si long-temps à connaître la raison, il revenait volontiers au traité qu'on avait rompu; mais que, pour abréger les difficultés, il lui paraissait nécessaire que l'Empereur se laissât voir, accompagné, s'il le desirait, de ses Ministres & de son Conseil; que les Espagnols accepteraient toutes les conciliations qui ne blesseraient point l'autorité du Roi leur Maître; & qu'ils engageaient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais d'employer toutes leurs forces au service de l'Empereur du Mexique. Les Envoyés se retirerent avec toutes les apparences d'une vive satisfaction; & Cortez se hâta d'envoyer ordre à Sandoval de suspendre l'attaque du Port. Un quart d'heure après, les mêmes Officiers reparurent au bord du fossé, pour assurer le Général,

Cortez.

que l'Empereur viendrait le lendemain avec ſe principaux Miniſtres, & qu'ayant la paix fo à cœur, il ne ſe retirerait point ſans l'avoi conclue.

Cependant il ne penſait qu'à faire traîner l négociation en longueur, pour ſe donner le temp d'embarquer ſes richeſſes, & d'aſſurer ſa retraite Ses Envoyés revinrent à l'heure qu'ils avaien marquée; mais ce fut pour donner avis qu'u accident ſurvenu à l'Empereur ne lui permetta de ſortir que le jour d'après. Enſuite l'entrevue fu remiſe, ſous prétexte d'ajouter quelques préli minaires de bienſéance & d'autres formalité Quatre jours ſe paſſerent en vaines cérémonies dont Cortez ſe défia trop tard. Le fond qu faiſait ſur un engagement, auquel il croya Guatimozin forcé par ſa ſituation, lui avait fa prendre des meſures pour le recevoir avec écla & ce ſoin paraît l'avoir occupé tout entier. Au n'apprit-il ce qui ſe paſſait ſur le lac, qu'avec u tranſport de colere & des menaces, par leſquell il s'efforça de déguiſer ſa confuſion.

Le matin du jour marqué pour la concluſio du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nom bre de Mexicains s'embarquaient à la hâte, ſu les canots qu'ils avaient raſſemblés dans leur Por Il en fit avertir auſſi-tôt le Général, tand qu'aſſemblant ſes brigantins, qui étaient diſper

n différens postes, il leur recommanda de se enir prêts à tout événement. Bientôt les canots nnemis se mirent à la rame. Ils portaient la Noblesse Mexicaine & les principaux Chefs des roupes de l'Empire qui s'étaient déterminés à ombattre les brigantins, pour favoriser, au prix le leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein, près le succès de cette diversion, était de se lisperser par autant de routes qu'ils avaient de anots, & d'attendre le temps de la nuit pour le uivre. Ils exécuterent leur entreprise, en voguant roit aux brigantins, & les attaquerent avec tant le furie, que, sans paraître effrayés du premier racas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la ortée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils ombattaient avec cet emportement, Sandoval bserva que six ou sept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Il donna ordre à arcie Holguin, qui commandait le brigantin le lus léger, de les suivre avec toute la diligence es rames & des voiles, & de les attaquer à outes sortes de risques, mais moins pour les ndommager, que pour les prendre. Holguin les oussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez 'avantage pour tourner la proue, il tomba sur premiere, qui paraissait commander toutes les utres. Elles s'arrêterent comme de concert. Les atelots Mexicains haussérent leurs rames; &

Cortez.

Cortez.

ceux de la premiere barque pousserent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols, qui commençaient à savoir quelques mots Mexicains, crurent démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'Empereur. Leurs soldats baisserent les armes ; & cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu ; mais, abordant la barque, il s'y jetta l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Guatimozin, qui était effectivement à bord, s'avança le premier ; & reconnaissant le Capitaine à la déférence qu'on avait pour lui, il lui dit d'un air assez noble, qu'il était son prisonnier, & disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il le priait de respecter l'Impératrice & les femmes de sa suite. Il exhorta cette Princesse à la constance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite il lui donna la main pour monter dans le brigantin ; &, s'appercevant qu'Holguin regardait les autres barques avec quelqu'embarras, il lui dit : soyez sans inquiétude. Tous mes sujets viennent mourir aux pieds de leur Prince. En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laisserent tomber leurs armes, & se reconnaissant prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval continuait de combattre, & s'apper-

Cortez.

cevait, à la résistance des Caciques, qu'ils étaient résolus de l'arrêter aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner, aussitôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'Empereur. Ils passerent, en un instant, de la surprise au désespoir, & les cris de guerre se changerent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre, mais la plupart s'empresserent de passer sur les brigantins, pour suivre la fortune de leur Maître. Holguin, qui avait dépêché d'abord un canot à Cortez, passa dans ce moment, à la vue de Sandoval; &, voulant conserver l'honneur de conduire son prisonnier au Général, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'aurait pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la Ville, & les Mexicains, employés de toutes parts à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirerent, avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout-d'un-coup la cause, & qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du canot d'Holguin. Dans ce premier moment de triomphe, on dit qu'il leva les yeux vers le Ciel, mouvement qui semble être celui de la reconnaissance & de la joie, & qui n'aurait dû être que celui du remords. Ensuite,

Cortez.

ayant envoyé deux Compagnies d'Efpagnols au bord du lac, pour y prendre Guatimozin fous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le feul deffein de lui faire honneur, en allant le recevoir affez loin.

Il lui rendit, en effet, ce qu'il crut devoir à la Majefté Impériale; & Guatimozin parut fenfible à cette attention du vainqueur. Lorfqu'ils furent arrivés au Quartier des Efpagnols, toute la fuite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier avec l'Impératrice. Il s'affit un inftant; mais il fe leva prefqu'auffi-tôt pour faire affeoir le Général. Alors demandant les Interpretes, il leur ordonna, d'un vifage affez ferme, de dire à Cortez: « Qu'il s'étonnait de le voir tarder fi long-» temps à lui ôter la vie; qu'un prifonnier de fa » forte ne caufait que de l'embarras après la » victoire, & qu'il lui confeillait d'employer le » poignard qu'il portait au côté, pour le tuer de » fa propre main. » Mais en achevant ce dif-cours, la conftance lui manqua, & fes larmes en étoufferent les derniers mots. L'Impératrice laiffa couler les fiennes avec moins de retenue. Cortez attendri lui-même de ce trifte fpectacle, leur laiffa quelques momens pour foulager leurs dou-leurs, & répondit enfin: « Que l'Empereur du » Mexique n'était pas tombé dans une difgrace » indigne de lui; qu'il n'était pas le prifonnier

Cortez.

» d'un simple Capitaine, mais celui d'un Prince » si puissant, qu'il ne reconnaissait point de Su- » périeur au monde, & si bon; que le grand » Guatimozin pouvait espérer de sa clémence non- » seulement la liberté, mais encore la paisible » possession de l'Empire Mexicain, augmenté du » glorieux titre de son amitié; & qu'en atten- » dant les ordres de la Cour d'Espagne, il ne » trouverait point de différence entre la sou- » mission des Espagnols & celle de ses propres » Sujets. »

Guatimozin était âgé d'environ vingt-quatre ns; sa taille était haute & bien proportionnée. avait le teint d'une blancheur qui le faisait raitre étranger au milieu des Américains. Mais uoique ses traits n'eussent rien de désagréable, ne majestueuse fierté, qu'il affectait de conserver ns son malheur, semblait plus propre à lui irer du respect que de l'affection ou de la tié. L'Impératrice était à-peu-près du même e. Elle était nièce de Motézuma; & Cortez ne ût pas plutôt appris, que lui renouvellant ses res de service, il déclara hautement que tous Espagnols devaient respecter, dans cette incesse, la mémoire & les bienfaits de son cle.

On vint l'avertir que, sans continuer le com- t, les Mexicains se montraient encore sur leurs

Cortez.

remparts & qu'on avait peine à retenir l'emport ment des Alliés. Il mit ses prisonniers entre l mains de Sandoval : & , sans s'expliquer avec eu il se disposait à partir, pour achever lui-mêm de soumettre la Ville ; lorsque l'Empereur, p nétrant la raison qui l'obligeait à se retirer, conjura fort ardemment de ménager le sang ses Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eusse pas quitté les armes, après avoir su qu'il éta au pouvoir des Espagnols ; & , reprenant toute liberté d'esprit, il proposa d'envoyer un Minist de l'Empire, par lequel il promit de faire d clarer aux Soldats & au Peuple, qu'ils ne devaie point irriter les Espagnols qui étaient maîtres sa vie, & qu'il leur ordonnait de se conform à la volonté des Dieux en obéissant au Géné Etranger. Cortez accepta cette offre, & le M nistre n'eut besoin que de paraitre pour les d poser à la soumission. Ils exécuterent aussi promp tement l'ordre qu'ils reçurent de sortir sans arm & sans bagage ; & le nombre de troupes qui le restait, après tant de pertes, causa beaucoup d surprise aux Espagnols. Cortez défendit sous l plus rigoureuses peines, qu'on leur fit la moind insulte dans leur marche ; & ses ordres étaient respectés, qu'on n'entendit pas un mot injurie de la part de tant d'Alliés qui avaient les Mexica en horreur.

Cortez.

Toute l'armée entra avec ſes Chefs, dans cette artie de la Ville, & n'y trouva que des objets uneſtes ; des bleſſés & des malades, qui denandaient la mort en grace, & qui accuſaient pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus ffroyable, aux Eſpagnols, qu'un grand nombre e cours & de maiſons déſertes, où l'on avait ntaſſé les cadavres des morts, pour célébrer eurs funérailles dans un autre temps. Il en forait une infection qu'on crut capable d'empeſter air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de âter ſa retraite. Il diſtribua les troupes d'Alvaado & de Sandoval dans les quartiers de la Ville, ù la contagion lui parut moins dangereuſe ; & ientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec elles de d'Olid & ſes priſonniers.

Telle fut la fin du ſiége de Mexico, & la onquête abſolue d'un Empire, dont toutes les rovinces, entraînées par l'exemple de la Capiale, ſe réunirent ſous la domination de Cortez. uſqu'alors il n'avait connu la grandeur de ſon ntrepriſe, que par les difficultés qu'il avait eues à urmonter ; mais la ſoumiſſion volontaire d'un rand nombre de Provinces, & la découverte de uantité d'autres pays qu'il eut peu de peine à réuire, lui apprirent mieux que jamais l'importance u ſervice qu'il avait rendu à l'Eſpagne. On n'en porta oint un autre jugement en Europe ; &, pendant

Cortez.

qu'il s'employait à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avait ſubjuguées, à rebâtir Mexico & pluſieurs autres Villes, à confirmer ſes établiſſemens par des loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui régne aujourd'hui dans ſes conquêtes, tous les efforts de la haine & de l'envie ne purent empêcher qu'on ne lui rendît juſtice à la Cour d'Eſpagne.

L'Empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avaient retenu en Allemagne, crut ſa gloire intéreſſée à terminer un différend dont il ſe reprocha d'avoir abandonné la connaiſſance à ſes Miniſtres. L'Evêque de Burgos, qui s'était déclaré l'ennemi de Cortez, comme il l'avait été des Colombs, fut éloigné du Conſeil. Un Tribunal compoſé des plus grands perſonnages de l'Eſpagne, eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avait jettées ſur les droits de la valeur & de la fortune. Les Agens des deux partis aſſiſterent à toutes les aſſemblées. On lut leurs Mémoires. Ils furent interrogés ; ils répondirent. Enfin quelques jours de délibération mirent les Commiſſaires en état de juger « Que Vélaſquez » n'ayant point d'autre titre ſur la Nouvelle-» Eſpagne que celui d'avoir fait quelque dé-» penſe pour cette entrepriſe & d'avoir nommé » Cortez, ſes prétentions devaient ſe réduire » à la reſtitution de ce qu'il y avait employé,

» après avoir prouvé que ces avances étaient de » son propre bien, & n'avaient point été prises » sur les effets Royaux, dont il avait la disposi- » tion dans son Gouvernement. Que d'ailleurs il » était déchu de son pouvoir, le jour qu'il avait » révoqué Cortez ; & que cette révocation ayant » détruit son unique titre, qui consistait dans » ses premiers frais, il avait laissé la liberté à » Cortez de suivre ses propres vues pour le ser- » vice de l'Espagne, sur-tout depuis que cet » Illustre Avanturier avait levé à ses dépens » la plus grande partie de ses troupes, & avait » équipé la flotte victorieuse, ou de son propre » fond, ou de l'argent qu'il avait emprunté de » ses Amis. » Ces conclusions furent envoyées à l'Empereur, qui ne différa point à les approuver ; &, par une Sentence solemnelle, on imposa un éternel silence à Diégo de Vélasquez sur la conquête de la Nouvelle-Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Empereur qui condamnait sa conduite, qu'il ne survécut pas long-temps à cette double infortune. Garay n'obtint pas un traitement plus favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal, d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle-Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions.

Cortez.

Cortez.

Cortez, aussi triomphant par la disgrace de ses Ennemis, que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer non-seulement des titres de Grand-Capitaine & de Fidèle Sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, avec une exhortation de la main de l'Empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son Pere, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée, & tous les guerriers, quiavaient eu part à l'expédition, se ressentirent de la reconnaissance de leur Maître. On fit espérer, au nouveau Gouverneur, des secours qui lui furent envoyés fidèlement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau Impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoyés de Cortez, chargés de ces agréables Dépêches, mirent à la voile aussi-tôt pour Véra-Cruz; & les autres ne furent retenus que pour prendre le commandement de la flotte qu'on lui destinait. Il est vrai que des cruautés souillerent sa victoire, & s'il ne les ordonna pas (car les Historiens ne l'accusent point d'inhumanité) il eut du moins la faiblesse de les permettre. L'avidité des Vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin. L'armée en attendait la distribution, &

ortez n'en parlait pas. Le Tréforier-Général lderete éleva fa voix au nom de Charles-Quint, ont il réclamait les droits dans le partage du butin, déjà le bruit fe répandait que Cortez proteftait 'il n'avait point trouvé les prétendus tréfors que n cherchait; &, craignant que l'on ne le foupnnât de s'entendre avec Guatimozin, il confentit 'on mît à la torture cet infortuné Prince, pour forcer à découvrir le lieu où il avait caché fes heffes. Guatimozin fut étendu fur des charbons dens, & un des principaux Seigneurs de fa Cour livré près de lui au même fupplice. C'eft dans moment que le Monarque Mexicain, qui fouffit les tourmens avec une conftance inaltérable, reffa ce reproche fublime à fon Sujet dont il tendait les plaintes : *Et moi, fuis-je fur un lit rofes ?* Cortez fit ceffer cette odieufe exécun, & il fallut en croire Guatimozin, qui déclara 'il avait jetté tous fes tréfors dans le Lac. On les ercha long-temps au fond des eaux, mais inuement, & le dépit que les Efpagnols conçurent voir leur avarice trompée, contribua fans doute l'arrêt de mort qu'ils porterent deux ans après ntre Guatimozin. On l'accufa d'une confpiration, fut condamné à un fupplice honteux, & le Sucffeur de Motézuma expira fur un gibet.

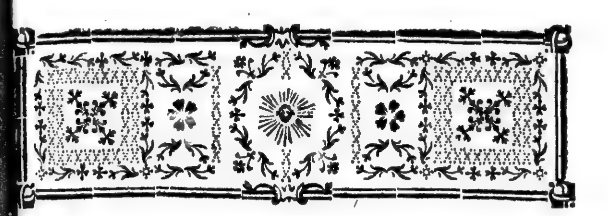
Cortez.

Mais la fortune n'épargna gueres plus Cortez e les autres Conquérans de l'Amérique. Il fut

Cortez.

rappellé en Europe, sur les accusations de ses ennemis, & obligé de se justifier. Il les confondit, pour cette fois, & fut renvoyé avec de nouveaux titres & l'ordre de faire de nouvelles découvertes. Celle de la Californie lui coûta une partie de son bien. Mais il n'en fut pas mieux traité à son retour. Le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses services. Il se vit négligé de la Cour, & sans aucune considération. A peine pouvait-il obtenir audience de l'Empereur. Il mourut dans la disgrace & le chagrin. On raconte qu'un jour il perça la foule, s'approcha du carosse de Charles-Quint, & monta sur l'étrier de la portiere. L'Empereur demanda qui c'était. *C'est celui*, dit Cortez, *qui vous a donné plus de Royaumes, que vos Peres ne vous ont laissé de Villes.*

Fin du Livre second.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE III.

NOUVELLE-ESPAGNE ou Description du Mexique.

CHAPITRE PREMIER.

Division du Mexique en sept Provinces ou Audiences.

LE MEXIQUE, nommé par les Conquérans Nouvelle-Espagne, est situé dans l'Amérique Mexique.

Mexique.

Septentrionale entre les ſept & trente degrés de latitude du Nord. Dans ſa plus grande étendue, qui eſt du Nord-Oueſt au Sud-Oueſt, il contient plus de ſix cens lieues, & ſa largeur, qui eſt fort irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Il eſt borné au Nord par la *Louiſiane*; au Midi, par la mer du Sud; au Couchant par la mer Vermeille; du côté de l'Orient, par le Golfe du Mexique, & l'Iſthme du Darien.

Les Eſpagnols ont diviſé la Nouvelle-Eſpagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences* ou *Governacions*, & qui contiennent enſemble vingt-deux Provinces, mais qui reconnaiſſent toutes l'autorité d'un ſeul Vice-Roi. 1.° L'Audience de Mexico, qui eſt la premiere, & dont la ſituation eſt au milieu des deux autres, eſt compoſée de ſept Provinces : celles de Mexico, Mechoacan, Panuco, Tlaſcala, Guaxaca, Tabaſco, Yucatan. 2.° L'Audience de Guadalajara, ſituée au Couchant d'été de Mexico, contient auſſi ſept Provinces; celles de Guadalajara; Los Zacatecas, Nuéva Biſcaia, ou Nouvelle-Biſcaie, Cinaola, Culiacan, Chiametlan, Xaliſco, ou Nouvelle-Galice. 3.° L'Audience de Guatimala, ſituée à l'Orient d'hiver de Mexico, renferme huit Provinces, Soconuſco, Chiapa, Véra-Paz, Guatimala, Honduras ou Hibuéras, Nicaragua, Coſta-Ricca & Véragua.

Audience de Mexico.

Pour bien concevoir tout ce qui regarde la pr

Mexique.

ere Province d'où cette Audience tire ſon nom,
faut ſuivre de l'œil le plan du fameux lac, qui
le champ des premiers exploits de Cortez.
Il eſt ſitué dans la partie Orientale d'une vallée
ſque plate, dont la longueur, ſuivant Gemelli
rréri, eſt de quatorze lieues d'Eſpagne, du
rd au Sud, la largeur de ſept, & le circuit
nviron quarante. On donne plus de cent
le pieds de hauteur aux montagnes qui en-
nnent cette vallée. Le lac eſt compoſé de
x parties, qui ne ſont ſéparées que par un
ace fort étroit; l'une d'eau douce & tran-
lle, fort poiſſonneuſe, & plus haute que
re dans laquelle elle tombe. La ſeconde
ie eſt d'eau ſalée, qui ne nourrit aucune
e de poiſſon, & qui eſt ſujette à des agitations
violentes Elles ont toutes deux environ ſept
es de long & ſept de large, quoiqu'avec diffé-
es inégalités dans leur figure, & leur circonfé-
e commune eſt d'environ trente lieues.
epuis ſi long-temps que les Eſpagnols ſont
poſſeſſion du pays, les opinions ne s'accor-
point encore ſur l'origine de ces eaux.
lques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une
ne ſource, qui vient d'une grande & haute
tagne, ſituée au Sud-Oueſt de Mexico, &
ce qui rend une partie du lac ſalée eſt le
de la terre que cette partie couvre,

Mexique. & qui eſt plein de ſel. Il eſt certain qu'on fait tous les jours de ſon eau, & qu'on en ti aſſez non-ſeulement pour en fournir à toute Province, mais pour en tranſporter, tous ans, une quantité conſidérable aux Philippin D'autres ſont perſuadés que le lac a deux ſourc & que ſi l'eau douce ſort de la montagne qui au Sud-Oueſt de Mexico, l'eau ſalée vient quelques autres montagnes qui ſont plus au Nor Oueſt. Ils ajoutent que ce qui la rend ſalée n' que ſon agitation ou ſon flux & ſon reflux, qu' ne doit pas traiter de marée réguliere, mais étant cauſé par le ſouffle des vents, rend quelq fois cette partie du lac auſſi orageuſe que mer même. Quelque jugement qu'on en pu porter, on ne connait point de lac au monde reſſemble à celui-là, c'eſt-à-dire, qui ſoit d'une douce & d'une eau ſalée, dont une partie prod du poiſſon, tandis que l'autre n'en produit auc eſpèce. La Capitale & quantité d'autres Villes p cées ſur ſes bords, étaient ſujettes à des inon tions qui en rendaient le ſéjour fort dangereux. digues qu'on a nommées tant de fois, & plusieurs des anciens Rois avaient fait conſtru avec une dépenſe & des travaux incroyables, ſuffiſaient pas toujours pour arrêter la viole des eaux qui tombaient des montagnes. Cor éprouva lui-même qu'il y avait peu de sûr

Mexique.

ntre un péril si pressant, & ce fut lui qui en-
eprit le premier d'y apporter d'autres remèdes.
construisit une nouvelle chaussée. Après lui, on
ultiplia les digues; &, comme elles ne suffisaient
s pour arrêter les inondations qui mettaient de
mps en temps en danger la Ville de Mexico
uverte d'eau à la hauteur de quatre pieds &
mi, on imagina enfin de creuser un canal pour
détourner toutes les eaux qui se jettent dans le
c & causent le débordement. Ce canal, qui a
ûté à l'Espagne des sommes immenses & aux
exicains des fatigues incroyables, abandonné &
pris, est encore resté imparfait jusqu'à nos jours.
Mexico est situé sur le bord Septentrional
i lac salé, de maniere néanmoins que par sa
rme, & par la multitude de ses canaux, tout
Corps de la Ville parait bâti dans l'eau, à-peu-
ès comme Venise l'est dans la mer. L'ancienne
ille était composée d'environ vingt mille mai-
ns, & l'on y distinguait trois sortes de rues,
utes fort larges & fort belles; les unes, qui
aient des canaux, traversés de plusieurs ponts;
autres, sur la terre; les troisiemes, moitié sur
terre & sur l'eau, c'est-à-dire, une partie sur
quelle on pouvait marcher, tandis que l'autre
artie servait aux canots qui apportaient des
ivres. La plupart des maisons avaient deux portes,
une vers la chaussée, & l'autre vers l'eau. Elles

Mexique.

étaient petites, basses & sans fenêtres, par une police singuliere, qui ordonnait que les simples habitans, fussent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étaient propres, commodes & capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premieres relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que, par l'apparence, il l'emportait de beaucoup sur Venise; ce qui venait de la multitude des Palais Impériaux & de ceux des Seigneurs, qui étaient environnés de jardins, & sur-tout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des habitans était de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvaient leur venait de Chapultépeque, petite montagne à trois milles de la Ville, par des aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très-beau pont. Mexico n'avait proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardait l'Occident, par une chaussée d'une demi-lieue de longueur; celle d'Istacpalapa, dont la chaussée, longue d'une lieue, venait du Sud-Est, & de la digue de pierre, qui

Mexique.

séparait la partie d'eau douce de celle d'eau salée ; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venait du Sud-Ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres ; & Carréri nous apprend, sans les distinguer, que les cinq chaussées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *Saint-Côme*, & *Chiapultépeque.* Il ajoute que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avaient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus.

Le principal des Palais Impériaux, qui se nommait *Tepac*, était d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptait vingt belles portes, qui donnaient sur autant de rues, & dont la principale offrait les armes de l'Empire, déjà représentées dans la premiere audience de Cortez. La partie des Edifices, qui servait de logement à l'Empereur, renfermait trois grandes cours, chacune ornée d'une belle fontaine ; cent chambres, de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Quoi qu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste bâtiment, tout y était d'une solidité que les Espagnols ne se lasserent point d'admirer. Les murs étaient un mélange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres ; les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches, qui

Mexique.

jettaient un éclat merveilleux. Les toits étaient de planches, jointes avec beaucoup d'art, minces, sans être moins fermes. Toutes les chambres étaient curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étaient enrichies de tableaux & de sculptures, qui représentaient différentes sortes d'animaux; & les autres revêtues de tapisseries de coton, de poil de lapin, & de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondaient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étaient de simples couvertures, étendues sur des nattes. Mais peu d'hommes couchaient dans ce Palais. Il n'y restait le soir que les femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les suivantes & les esclaves. Il n'était pas rare d'en voir cent cinquante qui se trouvaient grosses à-la-fois; mais l'héritage du Trône regardant les seuls enfans des trois Impératrices, les autres étaient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plupart étaient les filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles Motézuma s'était attribué le droit de choisir celles qui lui plaisaient. Elles étaient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étaient séverement punies. Christophe d'Olid, & d'autres Officiers de Cortez, en épouserent quel-

Mexique.

ques-unes, dont l'Empereur leur fit présent, & qui reçurent le baptême, pour se rendre dignes de l'alliance Espagnole.

Outre le Tepac, qui signifie proprement Palais, l'Empereur avait dans la Ville plusieurs autres maisons, dont chacune offrait des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenait de grandes galeries sur des colonnes de jaspe, on voyait toutes les espèces d'oiseaux qui naissent au Mexique, & dont on estime le plumage & le chant. Les oiseaux marins étaient nourris dans un étang d'eau salée, & ceux de riviere dans de grandes pièces d'eau douce. Mais chaque galerie était peuplée de ceux des bois & des champs, entre lesquels il s'en trouvait de fort étranges, dont les Espagnols n'avaient aucune connaissance. On les plumait dans certaines saisons, pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandise précieuse, qui servait à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens hommes étaient employés au service de ces animaux. Dans une autre maison, l'Empereur avait un équipage de chasse, composé particulierement d'un grand nombre d'oiseaux de proie; les uns dans des cages nattées & commodes, d'autres sur la perche, & dressés à tous les exercices de la fauconnerie. Une seconde cour de la même maison, était remplie de bêtes féroces, telles que des

Mexique.

lions, des tigres, des ours, & diverfes efpèces inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques relations vantent, dans ce nombre, un animal très-rare, qu'elles nomment le taureau du Mexique, & qui réuniffait les propriétés de plufieurs autres animaux. Il tenait du chameau, la boffe des épaules; du lion, le flanc fec & retiré, la queue touffue, & le col armé d'une longue criniere; du taureau, les cornes, le pied fendu, & fur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes Ecrivains racontent qu'une troifieme cour renfermait dans des vafes, dans des caves & d'autres trous, un horrible affemblage de viperes, de fcorpions & d'autres animaux venimeux, jufqu'à des ferpens à fonnettes & des crocodiles, qu'on nourriffait du fang des hommes qu'on avait facrifiés. Il femble que par-tout le pouvoir fuprême fe foit plu à tyrannifer, en tout fens, la nature animée & la nature brute, à en raffembler les richeffes & les monftres; à enchaîner l'animal qui rugit, ou à nourrir la bête féroce qui dévore; à refferrer dans un Palais les forêts, les montagnes & les mers; comme fi c'était le propre de l'homme de n'exercer fa force que pour opprimer, & de ne jouir de rien, qu'en dénaturant tout.

Dans les chambres hautes de la maifon, l'Empereur faifait nourrir des bouffons, des bateleurs

des nains, des bossus, des aveugles, & tous ceux qui avaient apporté, en naissant, quelque singularité monstrueuse. Ils avaient des maîtres, qui leur faisaient apprendre divers tours de souplesse, convenables à leurs défauts naturels; & le soin qu'on prenait d'eux, rendait leur condition si douce, qu'il se trouvait des peres qui estropiaient volontairement leurs enfans, pour se procurer une vie paisible, & l'honneur de servir à l'amusement de leur Souverain. Mais, ce qui doit paraître encore plus étrange, c'est que l'Empereur avait choisi cette maison pour exercer particulierement ses pratiques de religion. On y voyait une Chapelle, dont la voûte était revêtue de lames d'or & d'argent, enrichie d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendait, chaque nuit, pour y consulter ses Dieux, au milieu des cris & des hurlemens de toutes les bêtes sauvages qu'on vient de représenter.

Mexique.

Deux autres de ces maisons tenaient lieu, l'une d'arsenal pour fabriquer des armes, & l'autre de magasin pour les conserver. Les plus habiles ouvriers étaient entretenus dans la premiere, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenait à ses talens. L'art le plus commun, était celui de faire des fleches, & d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en faisait de prodigieux amas, qui se distribuaient

Mexique. réguliérement aux armées & aux Places frontieres, mais dont il restait toujours une grande partie dans le magasin. Les autres armes étaient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres, qui en faisaient le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servaient à lancer, des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué, qui résistaient aux fleches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvraient tout le corps, & qui se portaient roulées sur l'épaule, jusqu'au moment de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'Empereur, étaient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, qui formaient un spectacle éclatant. Cortez & tous les Espagnols, qui l'avaient accompagné dans le premier voyage, ne s'étaient point lassé d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avaient trouvé digne du plus grand Monarque, & de la plus brave Nation.

Mais, de tous les Palais de Motézuma celui qui leur causa le plus d'étonnement, fut un grand Edifice, que les Mexicains nommaient la maison de tristesse. C'était le lieu où ce Prince se retirait avec peu de suite, lorsqu'il avait perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimait, &

dans les calamités publiques qui demandaient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette maison, semblait capable d'inspirer les sentimens qu'il y portait. Les murs, le toit, & tous les meubles, en étaient noirs & lugubres. Les fenêtres étaient petites, & couvertes d'une espèce de jalousies si serrées, qu'elles laissaient à peine quelque passage à lumiere. Il demeurait dans cette affreuse retraite, aussi long-temps que ses regrets lui faisaient perdre le goût du plaisir. Mexique.

Toutes les autres Maisons Impériales étaient accompagnées de jardins bien cultivés. Les fruits & les légumes en étaient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendait au marché, & que, suivant les principes de la Nation, un Prince ne devait pas chercher du plaisir dans ce qui faisait un objet de lucre pour ses sujets. Mais on y voyait les plus belles fleurs d'un heureux climat, disposées en compartiment jusques dans les cabinets, & toutes les herbes médicinales que la Nouvelle-Espagne produit avec autant de variété que d'abondance. Motézuma se faisait honneur de laisser prendre, dans ses jardins, toutes les simples dont les malades de Mexico avaient besoin, & dont les Médecins du pays composaient leurs remèdes. Tous ces jardins & toutes ces maisons avaient plusieurs fontaines d'eau douce, qui ve-

Mexique. naient des deux grands aqueducs, par des conduits détachés.

Les maisons de la Noblesse devaient être en fort grand nombre, puisque l'Empire n'avait pas moins de trois mille Caciques ou Seigneurs de Villes, qui étaient obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale, sans compter la Noblesse inférieure & les Officiers du Palais. Elles étaient bâties de pierres, vastes, environnées aussi de jardins, & de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étaient pas moins magnifiques, sur tout les Temples, dont on remet la description à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre plusieurs grandes Places, qui faisaient un des principaux ornemens de Mexico, & qui servaient de marchés, sous le nom général de *Tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déjà nommée Tlateluco. Il ne paraitra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois Divisions de l'Armée Espagnole, à la derniere attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue que, dans les foires qui s'y tenaient à certains jours, il s'y rassemblait plus de cent mille hommes. On y voyait paraitre toutes les productions de l'Empire. Elle était remplie de tentes, si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y

trouvait-on la liberté du passage. Chaque Marchand connaissait son poste, & les boutiques étaient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du soleil & de la pluie. Toutes les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la variété des marchandises. Mexique.

Si l'on joint à tous les traits de cette description, deux cens mille canots de différentes grandeurs, qui voltigeaient sans cesse sur le lac, pour les communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étaient habituellement occupés dans les seuls canaux de la Ville, on ne trouvera point d'exagération dans la premiere idée que les Mexicains avaient fait prendre aux Espagnols, de la capitale de leur Empire. Cependant cette magnificence barbare, n'approchait point de celle où Cortez l'éleva bientôt, en lui donnant une nouvelle forme.

Pendant qu'il prenait quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico, pour purifier l'air. Un grand nombre d'habitans, qu'il destinait aux travaux publics, fut marqué d'un fer chaud. Le reste obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer volontairement au rétablissement de la Ville. Tous les Américains, qui l'avaient servi pendant le siége, reçurent des recompenses proportionnées à leur zele, sur-tout les Tlascalans, qui partirent chargés

Mexique.

de richesses, & que la Cour d'Espagne distingua dans la suite, par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs. Ceux qui se trouverent disposés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permission.

Cortez, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre, en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers, pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurerent à la vue du rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa Fuerte, & la meilleure partie de son canon, qu'il mit en batterie dans le poste qu'il avait fait prendre à ses troupes, lui répondaient de la soumission des habitans. Mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols de celle des Mexicains, par un large canal, & cette séparation a duré jusqu'aujourd'hui. La promesse qu'il avait fait publier, de donner à tous les Mexicains, qui voudraient s'établir sous sa protection, un fond pour bâtir, dont leurs enfans hériteraient après eux, & des priviléges qui les distingueraient du reste de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avait osé l'espérer. Il donna aux principaux Seigneurs des rues entieres à bâtir, en les nommant Chefs des quartiers qu'ils auraient peuplés. Don Pierre Motézuma,

fils

Mexique.

ils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des Troupes de Guatimozin, furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plupart des anciens canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jettaient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur que, dans l'espace de peu de mois, on vit s'élever environ cent mille maisons, beaucoup plus belles & dans un meilleur ordre, que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la maniere d'Espagne, & Cortez se fit ériger, sur les débris du Tepac, un Palais si somptueux, qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vice-Rois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats, au profit de ses descendans. Pour faire prendre une forme solide à son établissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs femmes; & quantité d'autres familles Castillanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Léonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept filles & plusieurs fils qu'il avait eus d'un seul mariage, & qui trouverent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles Conquises, un grand nombre de vaches, de truies, de brebis, de chevres & de jumens; des cannes de sucre, & des mûriers pour les vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent, dans la Colonie, une grande

Mexique.

abondance des plus utiles proviſions de l'Europe Il y arriva des ouvriers, qui formerent toute ſortes de manufactures. L'Imprimerie même y fu introduite, & l'on y fabriqua de la monnoie Cortez n'ayant pas manqué de faire travailler au mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il dé couvrit des mines de fer & de cuivre, qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie; & dès l'année ſuivante, il s'en trouva trente-cin pièces de bronze, & ſoixante de fer. Enfin pe de temps après la conquête, Mexico étoit la pl belle Ville des Indes Occidentales: Herréra dit plus grande & la plus peuplée; &, par degrés, el eſt devenue, ſuivant le témoignage de tous l Voyageurs, une des plus riches & des plus ma gnifiques du monde.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge leurs deſcriptions ſe reſſemblent moins, ſuivant différence des temps où ils ont écrit. Nous ſ vrons la plus récente, celle de Gemelli Carre qui eſt de 1697.

Mexico.

Mexico, dit-il, eſt ſitué proche du Lac, da une plaine fort marécageuſe, à dix-neuf deg quarante minutes de latitude du Nord. Quelq ſoin que les habitans apportent à faire de bo fondemens, leurs maiſons ſont à demi-enſeveli dans un terrain qui n'eſt pas capable de les ſo tenir. La forme de cette grande Ville eſt quarr

ses rues droites, larges & bien pavées, qui répondent aux quatre vents principaux, lui donnent quelque ressemblance avec un échiquier : aussi la voit-on toute entiere, non-seulement du centre, mais de toutes les parties : son circuit est de deux lieues, & son diametre d'environ une demie. Mexique.

On peut dire que Mexico le dispute aux meilleures Villes d'Italie, par les édifices, & qu'il l'emporte, par la beauté des femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent *Cachopins*; & quelques pauvres qu'ils soient, elles préferent leur main à celle des plus riches Créoles. De là vient que les Créoles ont tant d'aversion pour les Européens, qu'ils les insultent par des railleries continuelles. Les Espagnols, qui arrivent, s'en trouvent quelquefois offensés, jusqu'à répondre à leurs plaisanteries par des coups de pistolet.

On compte aujourd'hui, dans la Capitale de la Nouvelle Espagne, environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres; ce qui paraît venir, non-seulement du grand nombre d'esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens, étant passés entre les mains des Ecclésiastiques, les Espagnols & les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de faire un fond certain, ont peu de goût pour

Mexique.

le mariage, & se jettent eux mêmes, à la fin, dans l'état Ecclésiastique. Quoique la Ville n'ait pas moins de vingt-neuf Couvens d'hommes & vingt-deux de filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux Etrangers. On vit à fort bon marché : une demi-pièce de huit suffit chaque jour pour la dépense d'un homme. Mais, comme il n'y a point d'espèces de cuivre, & que la moindre pièce d'argent est une demi-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, tels que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la conquête, les noix de cacao sont la monnoie courante du marché aux herbes, sur le pied de soixante ou quatre-vingt pour une réale, suivant le prix actuel du cacao, qui n'est jamais fixe.

Le Collége des Carmes Déchaux, qui se nomme *Saint-Ange*, possède une des plus belles Bibliothèques de l'Amérique : elle contient douze mille volumes. Le Jardin, qui s'étend hors de la Ville, dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse riviere ; ce qui le rend si fertile, que ses arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au Couvent.

Carréri suit, dans ses descriptions, l'ordre de ses visites. Il vit le Trésor Royal, qui est dans le Palais du Vice-Roi. Trois Officiers en

la garde, ſous les titres de *Contador*, ou Contrô- Mexique.
leur, de Facteur & de Tréſorier. L'argent qu'ils
reçoivent, pour les droits du Roi & pour le
cinquieme de la marque, ou du contrôle des
monnoies, monte annuellement à ſix cens mille
marcs; mais il s'y commet beaucoup de fraude;
& l'Eſſayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Car-
éri, qu'en 1691, il en avait marqué huit cens
mille marcs. On frappe cet argent au coin de ſa
Majeſté lorſqu'on en a ſéparé l'or, c'eſt-à-dire,
s'il s'en trouve quarante grains par marc; car
autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine
de le ſéparer.

Le canal de Xamaica eſt une promenade char-
mante. Quantité de petites barques, remplies de
Muſiciens, font entendre des concerts de voix &
d'inſtrumens. Les bords du canal ſont couverts
de petites maiſons & de cabarets, où l'on prend,
pour rafraîchiſſemens, du chocolat, de l'atole &
des tamales. L'atole eſt une liqueur compoſée
de bled d'Inde que l'on fait bouillir avec de la
chaux; &, lorſqu'il eſt repoſé, on le broie comme
le cacao. On paſſe cette pâte, avec de l'eau,
à travers d'un tamis. Il en ſort une liqueur
blanche & épaiſſe, qu'on fait un peu bouillir,
& qui ſe boit, ou avec du ſucre, ou mêlée de
chocolat. Elle eſt aſſez nourriſſante. De la même
pâte, bien lavée, on fait des tamales, avec un

Mexique.

mêlange de viande bien hachée, de sucre & d'épiceries. L'atole & les tamales sont d'un goût fort agréable.

L'Eglise de Saint-François renferme le tombeau de Fernand Cortez. Son portrait est à la droite de l'Autel, sous un dais; &, près du même lieu, on montre un tombeau, peu élevé, où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne : mais Carréri ne trouve pas le monument digne du Héros.

Le Collége de l'Amour de Dieu, est une sorte d'Hôpital, fondé par les Rois d'Espagne, avec trente-six mille piastres de revenu, pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les Mathématiques.

Le Roi d'Espagne donne ordinairement, aux Vice-Rois, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la Couronne, pendant la durée de leur Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années. Mais la plupart obtiennent, par les présens qu'ils font au Conseil des Indes, que leur Commission soit continuée jusqu'à dix ans; & la part qu'ils peuvent prendre au commerce, leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses; sans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiences & des Villes étant dans leur dépendance, ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces em-

plois, ou qu'ils se dispensent de révoquer à la fin du terme. Gage nomme un Vice-Roi, qui mettait un million, chaque année, dans ses coffres, & qui exerça l'administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le Conseil, qui est composé de deux Présidens, de six Assesseurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les loix & le bien public : mais ces Officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'usent de leur autorité que pour juger avec lui les causes civiles & criminelles.

Mexique.

La Province de Mexico contient plusieurs autres Villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête, sur-tout celles qui environnent le lac ; mais, loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Américains, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes, & le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres bourgades, dont les habitans suffisent à peine à la culture des terres voisines. Tézeuco, qu'on a représenté si grand & si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols & de trois cens Mexicains, dont les richesses viennent uniquement des fruits & des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico. Tacuba n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La

Mexique.

Piedad en eſt un autre, que les Eſpagnols ont bâti aſſez régulierement, au bout de la nouvelle chauſſée de ce nom, & qui s'eſt accru par la dévotion des Mexicains pour une célèbre image de la Vierge, à laquelle ils ne ceſſent point de porter de riches préſens. Toluco eſt un Bourg ſitué vers le midi, où il ſe fait un riche commerce de jambons & de porc ſalé. Ezcapuzalco, célèbre encore par le Palais de ſon ancien Cacique, n'eſt qu'un village, & ne ſerait rien, ſans un Couvent de Dominicains qui aide à le ſoutenir. En un mot, environ de trente Villes, Bourgs ou Villages qui reſtent autour du lac, il n'y en a pas ſix qui contiennent plus de cinq cens maiſons. Gage aſſure que, deux ans avant ſon départ de Mexico, un travail extraordinaire pour faire un nouveau chemin au travers des montagnes, avait fait périr un million d'Américains.

Acapulco.

Tous les Voyageurs placent, dans la même Province, le fameux Port d'Acapulco, quoiqu'il ſoit à quatre-vingt lieues de la Capitale ſur le bord de la mer du Sud, c'eſt-à-dire, à-peu-près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raiſon que ſa dépendance immédiate du Vice-roi de la Nouvelle-Eſpagne, comme la plus importante place de ſon Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de ſervir d'entrée aux richeſſes des Indes orien-

Mexique.

tales & des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les vaisseaux des Philippines & du Pérou; cependant la description que Carréri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre village de pêcheurs, que celui de premiere Foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses maisons ne sont que de bois, de boue & de paille. Il est situé au dix-septieme degré de latitude, moins quelques minutes, au pied de plusieurs montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Est, mais qui exposent ses habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai. Au mois de Janvier, la chaleur y est au degré de la canicule en Europe; elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces sept mois, & que le reste même de l'année il n'en tombe point assez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaise qualité du climat & la stérilité du terroir, obligent de tirer d'assez loin toutes les provisions nécessaires à la Ville, & les y rendent par conséquent fort cheres. On n'y sauroit vivre à moins d'une piastre par jour, & les logemens n'y sont pas moins incommodes par leur malpropreté que par leur chaleur.

La Ville n'est habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il est rare qu'on y voie des

Mexique.

originaires du pays, & les Marchands Espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le commerce est fini avec les vaisseaux des Philippines & ceux du Pérou. Les Officiers du Roi & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que son Port, dont le fond est égal, & dans lequel les vaisseaux sont renfermés comme dans une cour & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures, l'une au Nord-Ouest, & l'autre au Sud-Est. Il est défendu par un Château qui a quarante-deux pièces de canon de fonte, & soixante Soldats de garnison.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est aussi Alcade-Major, vingt mille piastres & presqu'autant à ses principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que 180 piastres du Roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à 14000, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des étrangers, non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux mêmes qui meurent en mer sur les vaisseaux des Philippines & du Pérou. Comme le commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de temps d'immenses profits, suivant sa profession : enfin tout le monde y vit du Port. Les vaisseaux du Pérou, qui apportent des marchandises de contre-

bande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port-Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco.

Mexique.

Mechoacan.

Mechoacan, seconde Province de la premiere audience, au Nord-Ouest de Mexico, a 80 lieues de tour. C'est un pays fertile en soie, en miel, en soufre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention est particuliere aux Mexicains, & que tous les Voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette Province est le plus élégant de la Nouvelle-Espagne, & ses habitans l'emportent sur le commun des Américains, par la taille & la force, autant que par l'esprit & l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la mer du Sud, par quelques Villes qu'elle a sur ses bords, telles que Sacatula & Colima, sans compter deux fort bons Ports, qui se nomment *Saint-Antoine*, & *Saint-Jago* ou *Saint-Jacques*. Sa Capitale, qui portait autrefois le nom de *Mechoacan*, a reçu des Espagnols celui de *Valladolid*. C'est un riche Evêché. Pasmar, Saint-Miguel & Saint-Philippe, sont trois autres Villes bien peuplées, & situées fort avantageusement dans les terres.

Panuco.

La troisieme Province est celle de Panuco, célèbre dans les annales de la Nouvelle-Espagne,

Mexique.

par les services que Cortez reçut de ses habitans. Elle s'étend fort loin dans les terres, c'est-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Est par le golfe du Mexique, elle court jusqu'au Mechoacan & jusqu'aux montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales places sont la Puébla de los-Angeles, qui a dérobé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala; Cholula, Tlascala, Goacocingo, Ségura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa & Véra-Cruz, principal Port de la Nouvelle-Espagne sur le golfe du Mexique.

Tlascala.

Tlascala est située sur le bord d'une riviere, qui sort d'une montagne nommée *Atlancatepeque*, & qui, arrosant la plus grande partie de la province, va se jetter dans le golphe par Zacatulan. Carréri voulut voir les restes d'une République, qui avait résisté de tout temps aux armes de l'Empire Mexicain, & qui avait aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avait passé par Mexicalsingo, qui n'est aujourd'hui qu'un village, par Iztacpalapa & Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par Cordova, Rio-Frio, Tesmolucca & San-Martino, qui ne sont que des hameaux ou de mauvaises hotelleries. Il ne lui restait que trois lieues, qu'il fit par des plaines marécageuses, & passant la riviere à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un village. Le Couvent des Corde-

liers, & la figure du vaisseau qui apporta Cortez à la Véra-Cruz, gravée sur les murs de l'Eglise Paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. Cholula, que sa curiosité lui fit aussi visiter, entre Tlascala & Puébla de los-Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux jardins, & quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de Ville, il est habité par quantité de riches Marchands. C'est tout ce qui reste de Tlascala.

Mexique.

L'ancienne Véra-Cruz.

L'ancienne Véra Cruz, qui, dans son origine, avait été nommée aussi *Villa-Ricca*, & qu'on appelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz-viéja*, pour la distinguer de la nouvelle, est située dans une grande plaine : elle a, d'un côté, la riviere & de l'autre des campagnes couvertes de sable, que la violence des vents y pousse des bords de la mer. Ainsi, le terroir est fort inculte aux environs ; entre la mer & la Ville, est une espèce de bruiere remplie de daims rouges : la riviere coule au Sud ; &, pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau ; mais elle est assez forte en hiver, pour recevoir toute sorte de vaisseaux.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens maisons ; une grande place qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si mal-sain dans l'intérieur des murs,

Mexique.

que les femmes quittent toujours la Ville dans le temps de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection ; &, par un usage extrêmement singulier, on fait passer, le matin, dans toutes les rues, des troupes de bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs, qu'on croit sorties de la terre.

Villa-ricca, ou la vieille Véra-Cruz, étant dans cette mer, le Port le plus voisin de Mexico, qui n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espagne, on a continué fort long-temps d'y décharger les vaisseaux ; ensuite les dangers du Port, ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on se fût déterminé à ce changement, les plus riches Négocians ne venaient à l'ancienne Ville que dans le temps où les flottes arrivaient d'Espagne : ils faisaient leur séjour habituel à Xalapa, Ville située à seize milles de la mer, sur le chemin de Mexico ; mais, comme ils avaient besoin à cette distance de quatre ou cinq mois pour décharger les vaisseaux & pour transporter les marchandises, une incommodité si nuisible au commerce, les fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron*, situé à dix-sept ou dix-huit milles plus bas sur la même côte, vis-à-vis de l'Isle Saint-Jean d'Ulua, qui n'est guères à plus de huit cens pas du rivage.

Mexique.

Outre la défenſe que le Port y reçoit de cette Iſle, contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y fallait que ſix ſemaines pour décharger les vaiſſeaux, & ces deux avantages firent prendre la réſolution d'y bâtir une Ville, qui eſt aujourd'hui Véra-Cruz.

La nouvelle Véra-Cruz.

En approchant de l'Iſle d'Ulua, qui eſt à l'entrée du Port, ou plutôt qui ſert à le former, ſa ſituation fait juger qu'il ſerait dangereux d'y vouloir entrer dans l'obſcurité. On découvre à fleur d'eau quantité de petites roches, qui n'ont au-dehors que la groſſeur d'un tonneau : l'Iſle n'eſt elle-même qu'un rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de fleche dans toutes ſes dimenſions. Ces défenſes naturelles font la force de la Ville ; cependant l'Iſle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre preſque toute la ſurface. Il eſt bien bâti, & gardé par quelques ſoldats, avec quatre-vingt cinq pièces de canon & quatre mortiers. Les Eſpagnols confeſſent qu'il doit ſon origine à la crainte qu'ils eurent, en 1668, d'un Capitaine Anglais, nommé *Hawkings*; & Tomſon nous apprend, en effet, dans la Relation de ſes Voyages qu'en 1556, il ne trouva dans l'Iſle qu'une petite maiſon, avec une Chapelle ; ſeulement, du côté qui fait face à la terre, on avait conſtruit un quai de groſſes pierres, en forme de mur fort épais, pour ſe diſpenſer d'y

Mexique.

entretenir, comme on l'avait fait long-temps; vingt nègres des plus vigoureux, qui réparaient continuellement les brêches que la mer, & le mauvais temps faisaient à l'Isle. Dans ce mur, ou dans ce quai, on avait entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux, auxquels les vaisseaux étaient attachés par des chaînes; de sorte qu'ils étaient si-près de l'Isle, que les Mariniers pouvaient sauter du pont sur le quai. Il avait été commencé par le Viceroi Don Antoine de Mendoza, qui avait fait construire deux boulevards aux extrémités. Hawkes, qui fit un voyage dans le Golfe, en 1572, rapporte qu'on s'occupait alors à bâtir le Château, & Philips rend témoignage qu'il était fini en 1582. C'est donc cette Isle qui défend les vaisseaux contre les vents du Nord, dont la violence est extrême sur cette côte. On n'oserait mouiller au milieu du Port même, ni dans un autre lieu, qu'à l'abri du roc d'Ulua : à peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres & l'appui des anneaux qui sont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les vaisseaux & les précipite contre les autres rochers, ou les pousse dans l'océan. Ces vents furieux ont emporté quelquefois des vaisseaux & des maisons bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait souvent

traversée

Mexique.

verser toute l'étendue au navire le plus pesant. epuis le mois de Mars jusqu'au mois de Sepmbre, les vents de bise y soufflent entre le ord-Est & le Sud-Est; mais, depuis Septembre squ'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui gne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout mois de Novembre, de Décembre & de Janr. Cependant il y a des intervalles de beau ps, sans quoi l'on n'oserait entreprendre de iguer dans cette Mer; les marées mêmes & les rans y ont peu de régularité.

LePort de Véra-Cruz ne peut contenir aisément de trente ou trente-cinq vaisseaux: on y enpar deux canaux, l'un au Nord, l'autre au Outre l'Isle de Saint-Jean d'Ulua, il en rene trois ou quatre petites, que les Espagnols ment *Cayos*, & les Anglais *Keys*, ou Clès. ille est située dans une plaine sablonneuse & le, environnée de montagnes, au-delà deses on trouve des bois remplis de bêtes saus, & des prairies pleines de bestiaux. Du du Sud, sont de grands marais, qui contrit beaucoup à rendre l'air mal-sain. Le vent Nord pousse, comme à Villa-ricca, tant de du bord de la mer, que les murs de la en sont presque entierement couverts. Les es sont fort ornées d'argenterie, & les maide porcelaine & de meubles de la Chine. Il

Mexique.

y a peu de Nobleſſe à Véra-Cruz ; mais les N gocians y ſont ſi riches, qu'il y a peu de Vill auſſi opulentes dans l'Univers. Le nombre d Eſpagnols ne paſſe pas trois mille, la plupart m lâtres, quoiqu'ils affectent de ſe nommer blancs autant parce qu'ils ſe croient honorés de ce titre que pour ſe diſtinguer des Américains & des claves nègres. On ne paſſe point pour un hom de conſidération parmi eux, lorſqu'on n'eſt riche de cinq ou ſix cens mille piaſtres. Leur briété va ſi loin, qu'ils ſe nourriſſent preſque quement de chocolat & de confitures. Les homm ſont fiers, & les femmes vivent retirées dans le appartemens d'en-haut, pour éviter la vue étrangers, qu'elles verraient néanmoins vol tiers, ſi leurs maris leur en laiſſaient la liberté elles ſortent quelquefois, c'eſt dans une voit & celles qui n'en ont point, ſont couvertes d' grande mante de ſoie, qui leur pend de la t juſqu'aux pieds, avec une petite ouverture côté droit, pour les aider à ſe conduire. D l'intérieur des maiſons, elles ne portent, ſur l chemiſe, qu'un petit corſet de ſoie, lacé trait d'or ou d'argent ; &, pour toute coëff leurs cheveux ſont noués d'un ruban ſur la avec un habillement ſi ſimple, elles ne laiſ pas d'avoir une chaîne d'or autour du col, braſſelets du même métal aux poignets, &

meraudes fort précieuſes aux oreilles. Les hom- Mexique.
es entendent fort bien le commerce; mais leur
ndolence naturelle leur donne de l'averſion
our le travail. On leur voit ſans ceſſe des cha-
elets & des reliquaires aux bras & au col. Toutes
eurs maiſons ſont remplies de ſtatues & d'images
e Saints.

L'air eſt auſſi chaud que mal-ſain, à Véra-Cruz,
ar toutes ſortes de vents, excepté celui du Nord,
ui ſouffle ordinairement une fois tous les huit
u quinze jours, & qui dure l'eſpace de vingt
u vingt-quatre heures. Il eſt alors ſi violent,
u'on ne peut pas ſortir d'un vaiſſeau pour aller
u rivage, & le froid qu'il porte avec lui eſt
ès-perçant. Le temps, où l'air eſt le plus mal-
in, eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois
e Novembre, parce qu'alors les pluies ſont
ntinuelles. Depuis Novembre juſqu'au mois
Avril, le vent & le Soleil, qui ſe temperent
utuellement, rendent le pays fort agréable. Ce
mat chaud & mal-ſain régne dans l'eſpace de
arante ou quarante-cinq milles vers Mexico;
ès quoi, l'on ſe trouve dans un air plus tem-
ré. Les fruits, quoique excellens, y cauſent des
x dangereux, parce que tout le monde en
nge avec excès, & qu'enſuite on boit trop
dement de l'eau. La plupart des vaiſſeaux
angers perdent ainſi, dans le Port de Véra-

Mexique.

Cruz, une partie de leurs équipages ; mais les ha-
bitans mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage
de l'expérience. On découvre, de la Ville, deux
montagnes couvertes de neige, dont le sommet
est caché dans les nues, & qu'on voit distincte-
ment dans un temps clair, quoiqu'elles soient
à plus de quarante mille sur la route de Mexico.
C'est-là que commence proprement la différence
du climat.

Véra-Cruz est le principal Port de la Nou-
velle-Espagne, dans le Golfe. C'est-là que se
rendent toutes les richesses des Indes Orientales
par les vaisseaux qui arrivent des Philippines
au Port d'Acapulco. C'est le centre naturel de
toutes celles de l'Amérique ; & la flotte y ap-
porte annuellement d'Espagne des marchandises
d'une immense valeur. Le commerce de Véra-
Cruz, avec Mexico ; &, par Mexico, avec les Indes
Orientales ; avec le Perou, par Porto-Bello ;
avec toutes les Isles de la mer du Nord, par
Carthagène ; avec Zapotecas, Saint-Alphonse &
Guaxaca, par la riviere d'Alvarado ; avec Tabasco,
Los Zeques & Chiapa dos Indos, par la riviere
de Grijalva ; enfin celui de la Vieille-Espagne,
de Cuba, de l'Espagnole, de l'Yucatan, rendent
cette petite Ville si riche, qu'elle peut passer pour
le centre de tous les trésors & de toutes les com-
modités des deux Indes. Comme le mauvais

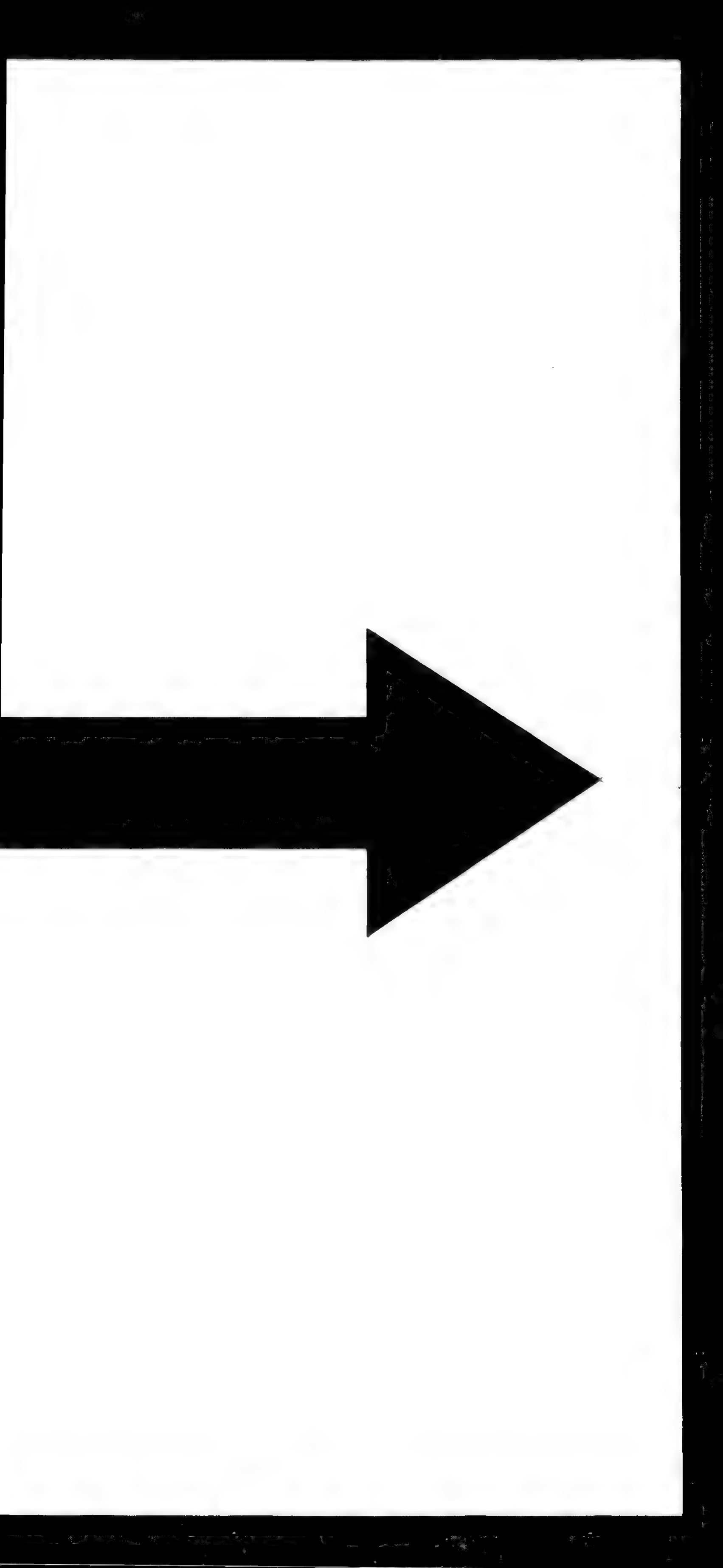
ufe le petit nombre de fes habitans, leur petit ombre fait auffi qu'ils font extrêmement riches, qu'ils le feraient encore plus, s'ils n'avaient s fouffert des pertes irréparables caufées par des équens incendies. Les marchandifes, qui viennent l'Europe, font tranfportées de Véra-Cruz à exico, Xalipa, Puébla-de-los-Angeles, Zacaas, San-Martino, & d'autres lieux, fur le dos chevaux & des mulets, ou fur des charriots înés par des bœufs. La Foire reffemble à celle Porto-Bello, mais elle dure plus long-temps; le départ de la flotte, quoique fixé au mois de i, eft quelquefois différé jufqu'au mois d'Août. n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours nt qu'on mette à la voile. Autrefois le Tréfor yal était envoyé de Mexico, pour attendre éra-Cruz l'arrivée de la flotte : mais, depuis cette Place fut furprife & pillée, en 1683, les Boucaniers, il s'arrête à Puébla-de-los-geles, où il demeure jufqu'à l'arrivée des leaux; &, fur l'avis qu'on reçoit de Véraz, on l'y tranfporte pour l'embarquer fur-le-mp.

Mexique.

a cinquieme Province de l'Audience de xico, eft fituée au Sud-Eft, & porte le nom Guaxaca, qu'elle tire de fa capitale. Elle ient quelques autres Villes, dont les prinles font, Antequerra, Nixapa, San-Jago,

Guaxaca.





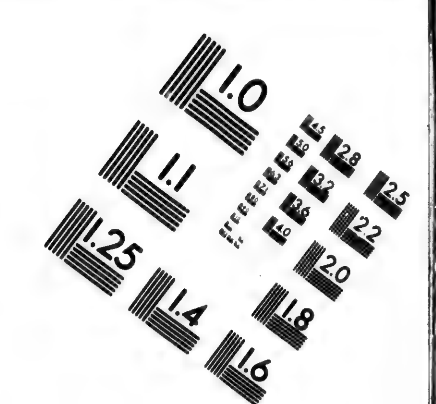
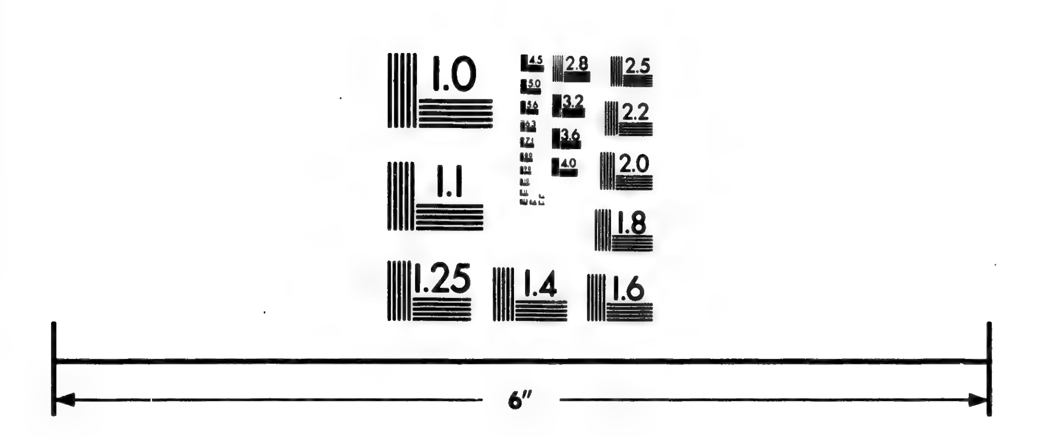
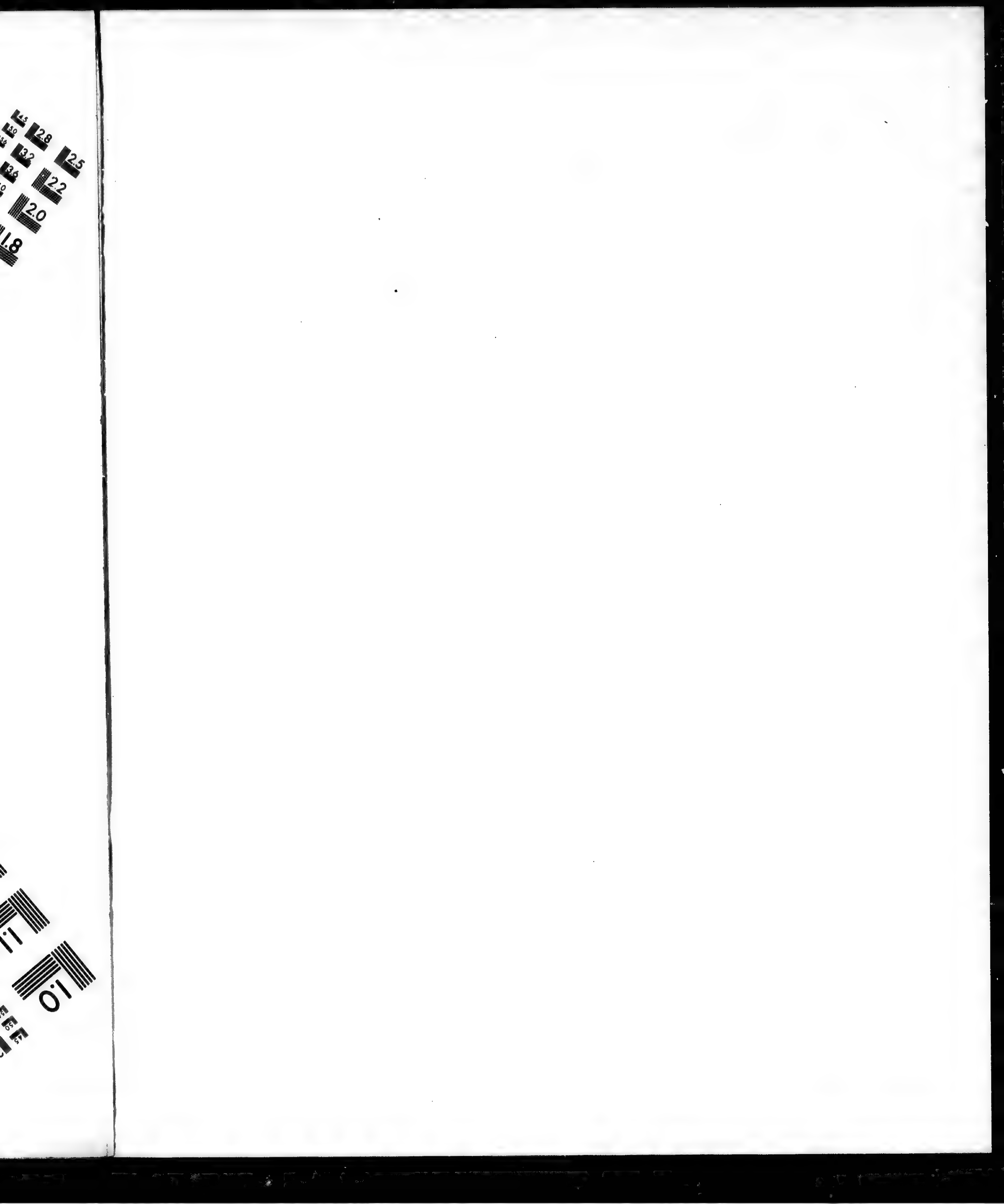


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Mexique.

Aguatulco ou Guatulco, Tuculula, Capalita & Tecoantepeque. Le pays est extrêmement fertile en froment, en maïs, en cochenille & en cacao. Quelques Ports, qu'il a sur la Mer du Sud, le mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent & de crystal. C'est dans cette Province que se trouvent les fameuses montagnes Quélenes, sur la route de Chiapa. Le Voyageur Anglais, Gage, qui les traversa, fait un récit très-curieux des dangers qu'il y courut. Nous ne changerons rien à sa narration.

« Quoique ces montagnes se fassent assez re-
» marquer par le grand nombre de leurs pointes
» aigues, & qu'elles soient composées de quan-
» tité de têtes, qui se joignent, sous le nom de
» Quélenes, on ne connaît bien que celle qu'on
» appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule
» qu'on puisse traverser, pour entrer dans la
» Province de Chiapa. Après dîné, nous com-
» mençames à monter cette haute & raboteuse
» montagne, & nous nous arrêtâmes le soir, dans
» un lieu plat, qui ressemble à un pré, situé sur
» le penchant. Nos guides nous firent observer
» qu'il y avait apparence de beau temps pour le
» lendemain. Nous soupâmes joyeusement, &
» dans cette espérance, les provisions furent peu
» ménagées. Nos mulets trouverent aussi de qu

Mexique.

paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des fontaines qui coulaient entre les arbres. L'air du matin nous paraissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restait de vivres, pour être en état d'avancer plus légerement. Mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent, qui commençait à souffler. Il devint plus impétueux à chaque pas que nous faisions, & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces, ou nous arrêter. Cependant les guides exciterent notre courage, en nous disant que nous avions déjà fait la moitié du chemin. Ils nous assurerent que ce qui pouvait nous arriver de pis, était de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une fontaine, & dans une loge qu'on avait dressée sous des arbres, pour les Voyageurs qui se trouvaient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

« Nous montâmes, avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu qu'on nous annonçait, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avait représenté. La fontaine & la loge nous furent également agréables ; mais le vent, dont la violence ne faisait qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes,

Mexique.

» qu'aucun de nous ne ſe ſentit la hardieſſe d'a-
» vancer, ni de retourner en arriere. La nuit
» approchait, il ne nous reſtait rien pour ſouper.
» Tandis que nous nous regardions les uns les
» autres, ſans ſavoir comment nous appaiſerions
» la faim, qui commençait à nous preſſer, nous
» apperçûmes, entre les arbres, un citronnier
» chargé de fruits. Les citrons étaient aigres; mais
» nous ne laiſſâmes point d'en manger avide-
» ment, aſſez ſatisfaits de la facilité que nous
» avions à les cueillir. Vers la pointe du jour,
» le vent devint plus impétueux que jamais.
» Il était impoſſible d'avancer en montant, &
» preſqu'auſſi dangereux de deſcendre. Nous nous
» déterminâmes, par le conſeil même de nos
» guides, à paſſer plutôt le jour entier dans la
» loge, que de haſarder témérairement notre vie.
» Les citrons aigres & l'eau de fontaine furent
» notre ſeule nourriture. Cependant j'obſervai
» que les Américains mettaient [illegible] leur eau
» une poudre, dont ils avaient quelques ſachets
» pleins. Ils avouerent que c'était de la poudre
» de leurs gâteaux de maïs, dont ils étaient ac-
» coutumés à faire une petite proviſion pour ce
» voyage. Nous en achetâmes d'eux un ſachet,
» qu'ils nous firent payer vingt fois au-deſſus de
» ſon prix. Ce faible ſecours nous ſoutint pen-
» dant tout le jour; &, vers le ſoir, nous nous

Mexique.

» endormîmes dans la résolution de braver le
» lendemain tous les dangers, soit pour arri-
» ver au sommet de la montagne, ou pour re-
» tourner à Tépéantepeque. Le vent ayant paru
» diminuer un peu, dans le cours de la nuit sui-
» vante, nous nous disposions à partir le matin
» pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent.
» Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne
» faisait qu'augmenter, l'impatience d'un de nos
» compagnons lui fit prendre le parti de monter
» à pied un mille ou deux plus haut, pour ob-
» server les passages, & nous en faire son rap-
» port, dans l'idée qu'on avait pu grossir le
» danger. Il revint deux heures après, & nous
» dit que nous pouvions monter sans crainte, en
» conduisant nos mulets par la bride. Mais les
» Américains étaient d'un autre avis; ce qui nous
» fit passer le reste du jour en contestations.
» L'eau, les citrons aigres & la poudre de maïs
» furent encore notre unique ressource. Mais on
» ne s'endormit, qu'après avoir absolument ré-
» solu de mépriser toutes les difficultés, si le
» vent n'était pas changé le lendemain. Il se
» trouva le même, Jeudi au matin, qui était le
» cinquieme jour. Alors notre courage fut excité
» si vivement par la faim, qu'après avoir invoqué
» celui qui commande à la mer & aux vents;
» nous montâmes sur nos mulets, pour nous

Mexique.

» avancer vers le sommet de la montagne. Ce » ne fut pas sans avoir écrit, sur l'écorce d'un » grand arbre, nos noms, & le nombre des » jours que nous avions passés à jeûn dans la » loge.

» Nous marchâmes assez long-temps avec le » seul embarras de résister au vent. Les bords » de quelques sentiers étroits & taillés dans les » rochers servaient à nous soutenir, & nous cau- » saient moins de crainte que de fatigue. Aussi » quittâmes-nous nos mulets pour marcher à pied, » & le chemin nous en parut plus facile. Mais, » lorsque nous fûmes au sommet de Maquilapa, » qui signifie, dans la langue du pays, une tête » sans poil, nous reconnûmes la grandeur du » péril dont on nous avait menacés. Nous regret- » tâmes la loge & nos citrons aigres. Cette ter- » rible hauteur est véritablement chauve, c'est-à- » dire, sans arbres, sans pierres & sans la moindre » inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas » plus de deux cens cinquante pas de long, mais » elle est si étroite, si rase & si élevée, qu'on se » sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette » les yeux d'un côté, on découvre la vaste mer » du Sud, si fort au-dessous de soi, que la vue » en est éblouie. De l'autre côté, on n'apperçoit » que des pointes de rochers & des précipices » de deux ou trois lieues de profondeur. Entre

» deux spectacles si capables de glacer le sang, » le passage ou le chemin n'a pas, dans quelques » endroits, plus d'une toise de largeur. Quoique » le vent fut diminué, nous n'eûmes pas la har» diesse de passer sur nos mulets. Nous en lais» sâmes la conduite aux Américains, & nous » courbant sur les mains & les genoux, sans oser » jetter un regard de l'un ni de l'autre côté, » nous passâmes aussi vîte qu'il nous fut possible, » l'un après l'autre, sur les traces & dans la pos» ture des bêtes qui passerent devant nous. Aussi» tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, » entre des arbres, où la crainte nous permit de » nous relever, nous regardâmes plus hardiment » derriere nous ; mais nos premieres réflexions » tomberent sur notre folie, qui nous avait fait » prendre un si dangereux chemin, pour gagner » quelques jours de route que nous n'avions pas » moins perdus. De-là nous nous rendîmes sans » peine à la ferme de Don Juan de Tolède, où, » dans l'affaiblissement de nos forces, par le jeûne, » la fatigue & la crainte, notre estomac eut besoin » de quelque temps pour souffrir d'autres nour» ritures que des bouillons & du vin. »

Mexique.

La sixieme Province, qui porte le nom de la seule Ville qu'on y connaisse, occupe une grande côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, sur la même

Tabasco.

Mexique. largeur. Elle est bordée, au Nord, par la Baie de Campêche; à l'Est, par l'Yucatan; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Ouest, par celle de Guaxaca. On vante sa fertilité, sur-tout en cacao, qui fait sa principale richesse; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La ville de Tabasco, dont elle tire son nom, fut la premiere conquête des Espagnols sur cette côte; ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Signora de la Victoria*. Elle est à dix-huit degrés de latitude du Nord. Sa riviere qui se nomme aussi Tabasco, ou *Grijalva*, forme, avec celle de Saint-Pierre & de Saint Paul, une Isle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

Yucatan. L'*Yucatan*, septieme Province de l'Audience de Mexico, est une presqu'Isle découverte en 1517, c'est-à-dire, avant la Nouvelle-Espagne, par Hernandez de Cordoue, & située entre les Golfes de Campêche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Mérida*, résidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, est à douze lieues de la mer, à vingt degrés dix minutes de latitude du Nord. Elle est peuplée d'un mêlange d'Espagnols & d'Américains; Campêche, Valladolid & Simancas sont ses autres Villes. La premiere, qui se nomme aussi *San-Francisco*, est célèbre par le commerce du bois de teinture. Sa situation est sur la côte

Orientale de la Baie de Campêche, à dix-neuf degrés vingt minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux Flibustiers qui l'ont surprise plusieurs fois, sur-tout en 1685, qu'ils la brûlerent, après en avoir fait sauter la citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua, à treize degrés trente minutes.

Mexique.

Toutes les terres, près de la mer ou des lacs, sont chargées de mangles, & toujours humides; mais un peu plus avant, le terrain est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argille forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres de différentes espèces, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture, & qu'on appelle bois de Campêche, y profitent le mieux; & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à notre aubépine, mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes néanmoins qui sortent de côté & d'autre, mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres; l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les petites ressemblent à celles de l'aubépine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit, pour la coupe,

Mexique.

les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de ſeve, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La ſeve en eſt blanche & le cœur rouge. C'eſt le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abat toute la ſeve blanche pour la tranſporter en Europe. Quelque temps après qu'il eſt coupé, il devient noir; &, s'il eſt mis dans l'eau, il lui donne une ſi vive couleur d'encre, qu'on s'en ſert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou ſix pieds de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des bûches qui n'excèdent point la charge d'un homme; auſſi les fait-on ſauter avec de la poudre. Le bois eſt fort peſant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibuſtiers ſe ſervaient de ce feu pour endurcir le canon de leurs fuſils, lorſqu'ils s'appercevaient de quelque défaut dans le fer. Dampier eſt perſuadé que le véritable bois de Campêche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits où il ſe trouve ſont le Cap de Cotoche, & la partie Méridionale du pays, dans le Golfe de Honduras.

Audience de Guadalajara.

Les Provinces de Guadalajara ſont peu connues des Etrangers & des Eſpagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de deſcription réguliere. Leur ſituation, vers le Nord, ne tente point la

curiosité des Voyageurs ; & les premiers Historiens, ayant écrit sur des relations assez confuses, n'ont pu nous donner plus de lumieres qu'ils n'en ont trouvé dans leurs Mémoires. Ceux qui sont venus après eux, tels que Laët, Ogilby, les Compilateurs Hollandais, n'ont fait qu'augmenter l'obscurité, en altérant quelquefois les noms & les distances, pour concilier les témoignages opposés, ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi, l'on est réduit à des bornes fort étroites quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

Mexique.

La premiere Province, qui donne son nom à l'Audience, & qui tire le sien de sa Capitale, est représentée comme un Pays sain & fertile, où l'on trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la riviere de Barania, qui va se perdre, soixante lieues au-dessous, dans la mer du Sud. C'est le siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque suffragant de l'Archevêché de Mexico. On la place à vingt degrés vingt minutes de latitude ; son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Los Zacatecas.

Los Zacatecas, seconde Province de l'Audience de Guadalajara, tire son nom de celui de ses anciens habitans. Sa Capitale, qui est un Siége Episcopal & la résidence du Gouverneur, se nomme aussi *Saint-Louis de Zacatecas* ; & ses autres Villes

Mexique.

ſont, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios*, & *Avino*, célèbre par ſes mines d'argent. Le pays eſt ſec & montagneux, mais fertile dans les vallées, & riche en mines. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de Guaxaca vers le Golfe du Mexique.

Nouvelle-Biſcaie.

La troiſieme Province, nommée *Nueva Biſcaia*, ou Nouvelle-Biſcaie, eſt contigue au *Nouveau Mexique*, vaſte pays Septentrional, dont les bornes ne ſont pas encore connues. Les Mémoires de Lionnel Waffer nomment *Durango* pour Capitale de la Nouvelle-Biſcaie, & donnent pluſieurs mines d'argent à cette Province.

Cinaola.

La Province de *Cinaola* eſt la plus Septentrionale de toute la Nouvelle-Eſpagne. Sa ſituation, ſur la mer de Californie, la fait toucher auſſi au Nouveau Mexique ; mais, dans cet éloignement, elle contient fort peu d'Eſpagnols, quoique l'air y ſoit fort ſain, & qu'on vante ſa fertilité en fruits, en légumes & en coton.

Culiacan.

La cinquieme Province, qui ſe nomme *Culiacan*, n'eſt pas mieux connue que celle de Cinaola. On lui donne néanmoins quelques mines d'argent, & deux Villes, Culiacan, ſa Capitale, & Saint-Miguel. Comme elle eſt bordée auſſi par la mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails ſur ces côtes, dans les voyages de Dampier, de Cook, de Rogers & des autres

Aventuriers

Aventuriers Anglais qui les ont visitées en divers temps. Mais, à l'exception des vues & des distances, qui paraissent assez fidèlement recueillies dans la relation d'Edouard Cooke, il y a peu d'utilité à tirer, pour la Géographie, de la plupart de ces observations, où l'ordre manque toujours, & qu'on a peine d'ailleurs à concilier, par la difficulté de reconnaître des noms que chaque Nation défigure ou change entierement dans sa langue.

Chiametlan.

Chiametlan, la sixieme Province, située sur le ord de la même mer, est peuplée presqu'uniqueent d'Américains. Les Espagnols y ont néanmoins eux Villes; Saint-Sébastien, qui en est la Capile, & Aguacera. On vante la fertilité du terir, son miel, sa cire, & sur-tout ses mines rgent, qui firent établir ces deux Colonies pagnoles en 1554.

Xalisco.

La derniere Province de la seconde Audience ppelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est uée en partie sur la mer du Sud. Sa Capitale *Compostella Nueva*, bâtie, en 1531, par Nuez Guzman, qui conquit une partie de cette ion.

C'est dans cette Province, à vingt degrés vingt une minutes du Nord, suivant Dampier, qu'on e le Cap de Corrientes, d'où la plupart des nturiers ont marqué le point de leur départ,

Mexique.

pour passer de la mer du Sud aux Indes Orientales. C'est à l'autre extrémité de cette Province, ou dans la partie de celle de Méchoacan, qui touche aussi à la mer du Sud, qu'il faut placer le volcan de la Ville Espagnole de Colima, & dont le même Voyageur fait la description suivante. « Nous vîmes le Volcan de Colima. C'est » une fort haute montagne, vers les dix-huit de- » grés trente-six minutes du Nord, à cinq ou six » lieues de la mer, & au milieu d'un agréable » vallon. On y voit deux petites pointes, de » chacune desquelles sortent toujours des flammes » ou de la fumée. La Ville du même nom est dans » une vallée voisine, qui passe pour la plus agréable » & la plus fertile du Mexique. Elle n'a pas moins » de dix lieues de large, près de la mer, où elle » forme une petite Baie. On assure que la Ville » est grande, riche & Capitale du pays. »

Audience de Guatimala.

Soconusco.

On donne le premier rang, dans l'Audience de Guatimala, à la Province de Soconusco, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa ; à l'Est, par celle de Guatimala ; au Midi, par la mer du Sud, & à l'Ouest, par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près de la même largeur. Quoique le pays soit ouvert & plat, on n'y connait d'autre ville Espagnole que Soconusco.

Chiapa.

La Province de Chiapa est assez connue p

Mexique.

la description de Gage, qui profita d'un assez long séjour, dans la Capitale, pour connaître les richesses & le Gouvernement du pays. On doit se rappeller que, dans la description de la Province de Guaxaca, nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quélenes. Il descendit de là au bourg d'Acapala, situé sur la même riviere qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite, ayant traversé Chiapa el Réal, il passa par deux petites villes Espagnoles, nommées Saint-Christophe & Saint-Philippe, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

Ainsi, cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sien. Quoique, dans l'opinion des Espagnols, elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines, ni trouvé de sable d'or dans les rivieres, & qu'elle n'a aucun Port sur la mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la grandeur de ses Villes & de ses bourgs; sans compter qu'étant placée entre celle de Mexico, de Guaxaca, de Soconusco, de Guatimala, d'Yucatan & de Tabasco, elle tire un grand avantage de cette situation. Le même Voyageur ajoute que c'est de sa force ou de sa faiblesse que dépend toute la Nouvelle-Espagne, parce qu'on y peut entrer par la riviere de Tabasco & par l'Yucatan,

Mexique.

& se trouver ainsi comme au centre de cette grande région.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes Villes que les Américains aient dans tout le Continent. On y compte au moins quatre mille familles, & les Rois d'Espagne l'ont distinguée par divers priviléges. Mais, quoiqu'elle soit gouvernée par des Américains, elle dépend du Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller sur leur conduite. Le principal qu'on honore aussi du titre de Gouverneur, est en possession, depuis long-temps, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui était revêtu de cette dignité, du temps de Gage, se nommait Don Philippe de Guzman. Il était si riche, qu'ayant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défense des priviléges de sa Ville, il fit faire, sur terre & sur l'eau, des fêtes aussi magnifiques que celles de la Cour d'Espagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Noblesse Américaine qu'à Chiapa dos Indos.

Pays des Zoques.

Le pays des Zoques, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco ; d'où les marchandises du pays se transportent, à Véra-Cruz, par la riviere de Grijalva. Il commerce aussi avec l'Yucatan par le Hâvre de Port-Royal. Mais les Espagnols y vivent

dans la crainte continuelle de quelque invasion, à laquelle il leur serait difficile de s'opposer. Gage est persuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, jusqu'à présent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des moucherons, & peut-être au peu de profondeur de la riviere de Grijalva, qui ont empêché les Anglais & les Hollandais de pénétrer jusques dans le sein du pays : obstacles légers, & qui ne devaient pas leur faire abandonner une si belle entreprise.

Mexique.

Les Bourgades des Zoques ne sont pas grandes; mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les vergers ne soient bien plantés des arbres qui nous fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achetent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté qui pourrait servir de modèle aux meilleurs ouvriers de l'Europe. Les habitans des Zoques sont ingénieux, & de belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du pays jouit d'un air plus tempéré.

Pays des Zeldales.

Le pays, qu'on nomme les Zeldales, est situé derriere celui des Zoques. Il s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à la Province de Chiapa; &, dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, il

Mexique.

touche au canton de Comitlan. Vers le Sud-Oueſt, il touche à des terres Américaines, qui n'ont pas encore reçu le joug de l'Eſpagne, & dont les habitans font ſouvent des courſes ſur les Peuples ſoumis. La principale Ville des Zoques ſe nomme *Ococingo*, & ſert de frontiere contre ces ennemis. Ce pays eſt eſtimé des Eſpagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme *achiote*, dans la Nouvelle-Eſpagne, eſt la teinture qui ſe nomme *rocou* dans d'autres lieux, ou plutôt la graine dont elle ſe fait. Les beſtiaux, la volaille, le gibier, le maïs & le miel ſont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du pays ſoit haute & montagneuſe, Ococingo eſt ſitué dans une belle vallée, où ſe réuniſſent pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du ſucre. Gage y vit commencer une machine, dont on ſe promettait autant de profit que des moulins à ſucre de Chiapa *dos-Indos*. On y avait ſemé auſſi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité ſe trouve excellente.

Véra-Paz.

On donne à la Province de *Véra-Paz*, environ trente-cinq lieues de long ſur la même largeur. Elle eſt bordée au Nord, par l'Yucatan; à l'Eſt, par le Honduras & la Province de Guatimala;

Mexique.

au Sud, par celle de Soconusco, & à l'Ouest; par celle de Chiapa. C'est un pays montagneux & rempli de bois, qui produit néanmoins du maïs, & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la conquête de Guatimala & des pays voisins. Cependant il est resté, entre cette Province & celle de l'Yucatan, une région qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là, jusqu'à Campen, Ville de l'Yucatan, qui fournirait aux Négocians de Véra-Paz & de Guatimala, une voie plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs marchandises à la Havanne. Gage raconte qu'un Religieux de ses amis, nommé François Moran, hasarda de traverser avec deux ou trois Américains, tout ce pays jusqu'à Campen, où il trouva quelques Espagnols, qui admirerent son audace. Étant retourné ensuite à Véra-Paz, il se loua du traitement qu'il avait reçu des habitans; mais, comme il entendait leur langue, il avait découvert que le motif qu'ils avaient eu pour le traiter avec tant de douceur, était la crainte d'exciter les Espagnols à reprendre les armes contre leur Nation. Il assura que leur pays était incomparablement meilleur que la partie de cette Province, dont les Espagnols sont en possession, & qu'il y

Mexique.

avait vu, dans une belle vallée, sur le bord d'un grand lac, une Ville qui ne contenait pas moins de douze mille habitans. La connaissance qu'il avait acquise du pays, le fit passer en Espagne, pour engager la Cour à tenter encore une fois cette conquête. On n'a point appris que son zèle ait eu le succès qu'il s'était promis. Mais, quoique cette barriere subsiste toujours entre Véra-Paz & l'Yucatan, les Espagnols de Véra-Paz ont, d'un autre côté, le passage libre, pour se rendre au Golfe, d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les vaisseaux d'Espagne.

Guatimala.

La Province de *Guatimala*, est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle-Espagne. Depuis sa capitale, qui porte le nom, & qui est le siége de l'Audience, la Jurisdiction s'étend, suivant Gage, l'espace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua, Costa-Ricca & Véragua, cent lieues au Nord, vers les Zoques de Chiapa, soixante vers Véra-Paz & Golfo d'Olce, à l'Est, & dix à douze à l'Ouest, vers la mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque, dans Guaxaca, il y a six vingt lieues de côte, sans aucun Port, jusqu'au Havre de la Trinité. Cependant toute cette côte est fort riche par la culture de l'indigo, qui passe dans le Golfe de Honduras, pour être transporté en Espagne, & par la multitude de

Mexique.

ses bestiaux. Mais la principale partie de Guatimala est celle qui s'étend à l'Est vers Golfo-Dolce, grand lac navigable, qui a son embouchure dans le Golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée des Marchands & des Voyageurs, parce que Mexico est à trois cens lieues au Nord de la capitale de cette Province, & que ce lac n'en est éloigné que de soixante, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires, qui déchargent leurs marchandises au bourg de Saint-Thomas de Castille, dans de grands magasins, bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt. Ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, & qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois.

Saint-Jacques de Guatimala, (c'est le nom que lui donnent les Espagnols,) est situé dans une vallée, qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur, & qui est bordée des deux côtés par de hautes montagnes. Les deux qui s'approchent le plus de la vallée & de la Ville, portent le nom de volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'est, suivant l'expression de Gage, qu'un volcan d'eau; mais l'autre est un volcan réel, qui brûle & qui jette le feu. Elles sont à-peu-près vis-à-vis l'une

Mexique.

de l'autre, des deux côtés de la vallée. La montagne d'eau, qui est du côté du Sud, pend presque perpendiculairement sur la Ville. Celle de feu est un peu plus bas, & plus proche du fauxbourg ou de la vieille-Ville. La premiere est plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue par la verdure dont elle est presque toujours couverte. On y trouve des champs semés de bled d'Inde ; &, dans quantité de petits villages, qui occupent les pentes & les sommets, des roses & des lis, & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Espagnols lui donnent le nom de volcan d'eau, parce qu'il en sort quantité de ruisseaux, vers le bourg de Saint-Christophe, & qu'il se forme de ses eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Pétapa. Du côté de Guatimala & de la vallée, elle produit un si grand nombre de fontaines, qu'elles composent une riviere qui court dans la vallée, & qui fait tourner les moulins de Xocotenango. Cette riviere n'était pas connue au temps de la conquête. Mais autant que la montagne d'eau a d'agrément, autant l'aspect de l'autre est épouvantable. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Jamais il n'y paraît de verdure. Nuit & jour on y entend le bruit d'une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent aux métaux qui s'y fondent. On en voit sortir des flammes

Mexique.

avec des torrens de soufre qui brûlent sans cesse, & qui remplissent l'air d'une mortelle vapeur. Guatimala est situé, suivant le proverbe du pays, entre le Paradis & l'Enfer; il s'était fait, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il était sorti tant de cendres embrâsées, que, non-seulement toutes les maisons voisines en avaient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étaient ressentis. Une nuée de pierres, qui les avaient accompagnées, n'aurait pu manquer de ruiner la Ville, si l'action du feu les eût portées vers les édifices; mais elles tomberent à côté, dans un fond où elles sont encore, & où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, & que vingt mulets, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale, & celle du bruit ne l'est pas non plus : mais il augmente en été, c'est-à-dire, depuis Octobre jusqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y était accoutumé par un long séjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable Ville qu'il ait vue dans tous ses voyages. Le climat y est fort tempéré. Mexico & Guaxaca ne jouissent pas d'un air si sain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de

Mexique.

bestiaux, de volaille & de gibier, qui ne soient communs dans la Province. La mer du Sud, les rivieres & les Lacs d'eau douce fournissent toute sorte de poissons.

On compte, dans toute l'étendue de la Ville & des fauxbourgs, environ sept mille familles, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Aussi le commerce y est-il florissant. Elle tire par terre les meilleures marchandises de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Costa-ricca. Du côté de la mer, elle communique avec le Pérou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Réalejo, Port de Nicaragua sur la même côte.

Le Port de la Trinité est moins renommé par ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands vaisseaux puissent aborder sur la côte de Guatimala, que par une espèce de volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croient une des bouches de l'Enfer. Ce n'est point une montagne, comme la plupart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire, le terrain en est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur : mais il en sort continuellement une fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens même n'osent s'en

Mexique.

pprocher ; & ceux qui l'ont entrepris ont payé ur hardiesse par une mort subite, ou par d'af- eu'es maladies, dont ils ont eu beaucoup de eine à se rétablir. Un Religieux, ami de Gage, 'ayant pas laissé de tenter l'aventure, fut arrêté la distance d'environ d'eux cens cinquante pas, ar l'épaisseur d'une puante fumée, qui le fit mber presque sans force & sans connaissance. se releva néanmoins ; mais il revint avec une èvre chaude qui mit sa vie fort en danger.

Honduras.

La cinquieme Province, qu'on nomme *Honduras Hibueras*, est située sur le Golfe du même nom, 'elle a presqu'au Nord, comme elle est à-peu-près Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Véra-Paz & au ord-Est de Nicaragua. On ne lui donne pas oins de cent cinquante lieues de long sur qua- -vingt de large. Dans cette étendue, elle est esque déserte, quoique très-fertile en maïs & bestiaux ; mais, si l'on en croit Barthélemi las Casas, c'était autrefois un des pays les plus uplés de l'Amérique, lorsqu'il fut découvert 1502, dans le quatrieme voyage de Christophe lomb, & la diminution de ses habitans ne doit e attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. rréal, voyageur de cette nation, avoue de nne foi que, de son temps, on n'y aurait pas uvé quatre cens Américains capables de porter armes ; que le fer, le feu, le travail des mines

Mexique.

& les rigueurs de l'esclavage en avaient fait péri un nombre infini, & que le reste s'était sauv dans des bois & des rochers impénétrables. Ce pendant les Espagnols ont bâti plusieurs Ville dans cette grande Province. Les principales son Truxillo, Valladolid, ou Comayaga, siége Epis copal, dont le Prélat porte ordinairement le titr d'Evêque de Honduras; San-Pédro, Picerto d Cavallos, Naco & Triomfo de la Cruz.

Nicaragua.

De Honduras, on prend par les mines d Chalatecca pour entrer dans la Province de Nic ragua, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Cett Province passe pour une des plus belles de l Nouvelle-Espagne. Mais la chaleur y est si grande qu'on n'y peut voyager de Jour en été. Il y pleu l'espace de six mois; & cette saison, qu'on nomme l'hiver, commence ordinairement au mo de Mai. Le reste de l'année se passe dans une con tinuelle sécheresse; ce qui n'empêche point qu la cire, le miel & les fruits n'y soient en abon dance. Il s'y trouve de si gros arbres, que, s' faut en croire un célèbre Voyageur, dou hommes peuvent à peine les embrasser. On voit peu de gros bestiaux; mais les porcs, do les premiers y sont venus d'Espagne, ont extrê mement multiplié. Corréal, qui ... servé fort soigneusement le pays, ne croit poi qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premie

Voyageurs de la Nation ſe vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui règnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terreſtre qu'on lui donne. Auſſi les habitans y ſont-ils fort voluptueux. On y parle quatre langues, dont la principale eſt le Mexicain, qui s'étend dans une grande partie des deux Amériques, l'eſpace de quinze cens lieues à la ronde. La Capitale de Nicaragua ſe nomme *Léon* ; & ſes autres Villes, ſur la mer du Sud, ſont *Grenade*, *Segovica-nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Maſoya*, ou *Maſava*, *Jaën* & *Porto-ſan-Juan*, à l'embouchure du lac, ſur la mer du Nord.

Mexique.

Léon eſt ſitué entre Réalejo & Grenade, & à la diſtance d'une journée de ces deux Places, ſur le bord & comme à la naiſſance d'un grand lac, qui, traverſant la Province dans ſa plus grande longueur, va ſe jetter dans l'Océan Septentrional par une embouchure qui ſe nomme le *Déſaguadore*. Les maiſons de cette Ville ſont fort bien bâties, mais baſſes, parce qu'on y eſt dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plupart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance ; & la beauté du climat ſe joignant aux commodités de la vie pour faire un heureux ſort aux habi-

Mexique.

tans, ils s'abandonnent à la molleſſe, dans leurs délicieux jardins, où ils paſſent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des oiſeaux, à faire bonne chere du poiſſon du lac, & des autres productions admirables du pays. Ce voluptueux repos n'eſt troublé que par la crainte d'un volcan voiſin, qui leur a ſouvent cauſé beaucoup de mal, quoiqu'il ſoit devenu moins ardent, & qu'il n'en ſorte aujourd'hui que de la fumée; mais elle fait juger qu'il y reſte encore du ſoufre, & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions.

De Léon à Grenade, le chemin eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration aux Voyageurs; & tous les agrémens de la Nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade eſt une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Léon. Les Négocians y ſont plus riches, les Egliſes plus belles, & les Couvens y jouiſſent d'un immenſe revenu. Le principal commerce de cette Ville eſt à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador & à Comayagua. Le même Voyageur y vit entrer, dans un ſeul jour, plus de trois cens mulets, qui venaient de San-Salvador & de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il en vit arriver, de Guatimala, trois autres troupes, dont l'une portait les revenus du Roi; la ſeconde, une grande quantité de ſucre, & la troiſieme, de l'indigo.

Mexique.

l'indigo. Il ajoute qu'au départ des frégates, Grenade est une des plus riches Villes de l'Amérique Septentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des ennemis de l'Espagne dans le golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le lac à Carthagene; & souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant, quoique les navires fassent voile en assurance sur le lac de Nicaragua, leur descente est retardée si longtemps par la chûte des eaux, qui les oblige souvent à décharger & à recharger, à l'aide des mulets, dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe.

Costa-ricca.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septieme Province, qui s'appelle *Costa-ricca*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que, loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'Evêché de Léon ou de Nicaragua. Sa Capitale se nomme *Carthago*; & ses autres Villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont *Esparza*, *Aran-*

Mexique.

juez & Castro d'Austria. On doit juger, par la situation, qui est resserrée entre la mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports sur l'une & sur l'autre.

Le Voyageur Oëxmelin rapporte des détails curieux sur les singes qu'il vit dans la baie de *Blaksuel*, sur la côte Occidentale de Véragua. « Lorsqu'ils voyaient approcher les chasseurs, dit-il, ils se joignaient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jettaient sur leurs ennemis des branches seches, qu'ils rompaient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisaient leur fiente dans leurs pattes & nous la jettaient à la tête. Je remarquai qu'ils ne se séparent jamais, & qu'ils sautent de branche en branche avec une légereté qui éblouit la vue. On n'en voit pas tomber un seul ; s'ils glissent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Aussi ne gagne-t-on rien à les blesser. Un coup de fusil, qui ne les tue pas sur-le-champ, n'empêche pas qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent & n'en tombent que par pièces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessait un, ses voisins s'assemblaient autour de lui, mettaient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, & que, s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée, pen-

dant que d'autres apportaient quelques feuilles qu'ils mâchaient un moment, & qu'ils pouſſaient fort adroitement dans l'ouverture. C'eſt un ſpectacle que j'ai eu pluſieurs fois, & qui m'a toujours causé de l'admiration. »

Mexique.

On trouve ſur toute cette côte, juſqu'à celle de Honduras, une eſpèce de ſinges qu'on a nommés *pareſſeux*, parce qu'ils ne quittent point le même arbre auſſi long-temps qu'il y reſte une feuille à manger, & qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorſqu'ils levent les pattes pour ſe remuer. Leurs cris ſont fort perçans. Ils ne ſont différens des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuſe. Oëxmelin juge qu'ils ſont ſujets à quelque mal des jointures, tel que la goutte. Il en prit pluſieurs, qu'il eut ſoin de bien nourrir, & qui n'en conſerverent pas moins leur ſéchereſſe & leur lenteur. Les jeunes ne ſont pas plus agiles que les vieux. On les prend aſſez facilement avec les mains, ſans qu'ils ſe défendent autrement que par des cris.

Mouſtiques.

Au Cap de Gracias à Dios, on trouve une nation d'Américains, célèbres dans les relations Anglaiſes, ſous le nom de *Moſquitos*, & qu'Oëxmelin nomme *Mouſtiques*. Ils ont toujours réſiſté aux armes des Eſpagnols; mais ils traitent ſans répugnance avec les Français & les Anglais.

Mexique.

Le Gouvernement de cette Nation eft abfolument Républicain. Elle ne reconnait aucune forte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a fouvent contre d'autres Américains, & qui nuifent beaucoup à fa multiplication, elle choifit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de fes guerriers. Après le combat, fon pouvoir ceffe. Le pays que les Mofquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'eft compofée que d'environ quinze cens hommes, qui forment comme deux Colonies ; l'une, qui habite le Cap ; l'autre établie dans le canton qui fe nomme proprement *Mofquite* ou *Mouftique*. Mais, dans les deux habitations, il y a beaucoup de Nègres, libres ou efclaves, dont la race eft venue de Guinée par une aventure extraordinaire. Un Capitaine Portugais, qui apportait, de Guinée, des Nègres au Bréfil, les obferva fi mal, qu'ils fe rendirent maîtres du vaiffeau. Ils jetterent leurs Conducteurs dans les flots. Mais, ignorant la Navigation, ils fe laifferent conduire par le vent qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Mofquites. Ils ne purent éviter l'efclavage ; mais ils fe crurent encore affez heureux. On en compte plus de deux cens qui parlent la langue du pays, & qui menent une vie affez douce, fans autre affujétiffement

Mexique.

que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation.

Dampierre avoue, comme Oëxmelin, que les Mosquites n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres vaient des Dieux & des sacrifices. Ils donnaient, ous les ans, à leurs Prêtres, un esclave qui représentait leur principale Divinité. Après l'avoir lavé vec beaucoup de soin, on le revêtait des habits & des ornemens de l'Idole. On lui imposait le même nom. Il recevait, pendant toute l'année, e même culte & les mêmes honneurs. Une arde de douze hommes veillait sans cesse autour le lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour ournir à ses besoins, & lui rendre un hommage ontinuel. Il occupait le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Mosquites l'y ervaient régulierement. S'il lui prenait envie d'en ortir, il était accompagné d'un grand nombre e Courtisans ou d'Adorateurs. On lui mettait ntre les mains une petite flûte, qu'il touchait ar intervalles, pour avertir le Peuple de son assage. A ce son, les femmes sortaient, avec leurs nfans dans les bras & les lui présentaient pour s bénir. Tous les habitans du bourg marchaient ur ses traces. Mais on lui faisait passer la nuit ans une étroite prison, à laquelle on donnait e nom de Sanctuaire. Ces soins & ces adorations

Mexique.

duraient jusqu'au jour de la Fête. On le sacrifiait alors, dans une assemblée générale des deux parties de la Nation. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les femmes veuves. Après avoir enterré leurs maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles sont obligées à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, & de les lier ensemble, pour les porter sur leurs dos aussi long-temps qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir.

Il ne reste, pour achever ce tableau de la Nouvelle-Espagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Waster, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. Il assure que cette vaste région contient plus de quarante mille Eglises, quatre-vingt-cinq Villes considérables, cinquante-huit petites & un nombre infini de bourgs & de villages. Aux trois Audiences, qui forment son Gouvernement, il ajoute celles de l'Isle Espagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Vice-Roi peut nommer provisionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorsque ces places deviennent vacantes par la mort de ceux



Mexique.

ui les poſſèdent. Indépendamment de cette pré-ogative, il compte encore cent trente-cinq Villes, ù ce dépoſitaire de l'autorité ſuprême établit les Chefs civils & militaires par ſon propre hoix, & ſans la participation de la Cour. Il en omme quatorze, dans leſquelles il comprend Manille, Saint-Domingue, la Havane & Portoric, ù il met des Tréſoreries Royales. Les autres ſont Mexico, Guaxaca, Véra-Cruz, Mérida, Guada-jara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, acatecas & Taſco. Les Tréſoriers-généraux de s quatorze Villes ont chacun leur juriſdiction, ui s'étend ſur un grand nombre de Tréſoriers balternes. C'eſt par cette voie que les tributs, s impôts & les autres droits de la Couronne ſont ſſemblés tous les ans, pour attendre l'arrivée e la flotte qui les tranſporte en Eſpagne.





CHAPITRE II.

Origine, Monarchie, Chronologie, Cour Impériale, Revenus de l'Empire, & Gouvernement des anciens Mexicains.

Mexique.

LA TRADITION d'un Déluge Univerfel, reçue chez prefque tous les Peuples de la terre, fe trouve auffi dans les fables qui enveloppent l'origine des Mexicains. Il parait évident à tous les Hiftoriens Efpagnols, que les premiers habitans de la Nouvelle-Efpagne ont été des fauvages qui habitaient des montagnes, fans cultiver la terre, fans Religion & fans gouvernement, fe nourriffant de leur chaffe & de racines, d'où leur font venus les noms d'Otomies & de Chichimeques, & dormant dans des grottes ou des buiffons. Les femmes s'occupaient des mêmes exercices, & laiffaient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le nouveau Mexique, des hommes de cette race, qui font reftés dans un pays ftérile & montueux, fans penfer à chercher des habitations plus douces.

Ils vivent des animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, & ne s'assemblent que pour voler & tuer les Voyageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguer, dans l'épaisseur des bois qui leur servent de retraite. Mexique.

On donne le nom de *Navatlaques*, pour les distinguer des Chichimeques, à cette race d'hommes plus polis & plus sociables, qu'on fait descendre de sept Chefs, qui se déterminerent à chercher de meilleures terres. Plusieurs Nations se rassemblerent autour du Lac, nommé aujourd'hui *Mexico*. Celle qui avait pour Chef *Mexi*, qui donna son nom aux Mexicains, subjugua successivement toutes les autres. Elle avait eu huit Rois, depuis qu'elle était assujétie au Gouvernement monarchique; mais ces Rois étaient électifs. Le cinquieme, Motézuma premier, avait ajouté beaucoup à la splendeur & à la puissance de l'Empire. Il avait immolé d'innombrables victimes à l'Idole Vitsilipustli, & c'était lui qui avait institué les cérémonies de ces barbares sacrifices. Elles consistaient à fendre l'estomac du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur & pour en frotter la face de l'Idole. Tlacaellel, son oncle, l'empêcha, par des raisons de politique, de soumettre la Province de Tlascala. Il lui fit comprendre que le nouvel Empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il était important de

Mexique.

ſe conſerver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguiſer le courage des Mexicains, ſans compter la néceſſité qu'il avait impoſée à ſes Succeſſeurs de fournir des victimes pour les ſacrifices. Ce fut auſſi pour exercer le courage de ſes Sujets, qu'il inſtitua l'uſage de ſe tirer un peu de ſang de quelque endroit du corps, dans les baſſins qui ſervaient au culte des Idoles. Il fallait que les offrandes fuſſent toujours ſanglantes; & lorſque le ſang ennemi manquait dans les Temples, il n'y avait point de Mexicain qui ne fût prêt à répandre une partie du ſien.

Les Mexicains n'ayant point de lettres, employaient des figures hiéroglyphiques, pour exprimer les choſes corporelles, & ſe ſervaient de divers caracteres pour l'expreſſion des idées. Leur maniere d'écrire était de bas en haut. Ils avaient une ſorte de roues peintes, qui contenaient l'eſpace d'un ſiécle, diſtingué par années avec des marques particulieres, pour y deſſiner avec des caracteres établis, le temps où chaque choſe arrivait. Ce ſiécle était compoſé de cinquante-deux années ſolaires, chacune de 365 jours. La roue était diviſée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans, ou une indiction, & répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue ou ce cercle était environné d'un ſerpent, & c'était le corps du ſerpent qui contenait les quatre diviſions. La pre-

Mexique.

miere, qui marquait le Midi, avait pour hiéroglyphe, un lapin ſur un fond bleu, & s'appellait *Tochtli*. La ſeconde, qui ſignifiait l'Orient, était marquée par une canne, ſur un fond rouge, & s'appellait *Acatl*. Le hiéroglyphe du Nord, était une épée à pointe de pierre, ſur un fond jaune, & ſe nommait *Tecpatl*. Celui de l'Occident était une maiſon ſur du verd, & portait le nom de *Cagli*.

Ces quatre diviſions étaient le commencement des quatre indictions, qui compoſaient un ſiécle. Il y avait, entre l'une & l'autre, douze autres petites diviſions, dans leſquelles les quatre premiers noms étaient ſucceſſivement diſtribués, chacun avec ſa valeur numérale, juſqu'à 13, qui était le nombre dont une indiction était compoſée. Cette maniere de compter par 13, s'obſervait, non-ſeulement dans les années, mais même dans les mois; &, quoique le mois des Mexicains ne fût que de 20 jours, ils recommençaient lorſqu'ils arrivaient à 13. Si l'on demande, d'où leur venait cet uſage, on répond, qu'ils ſuivaient apparemment le calcul de la Lune. Ils diviſaient le mouvement de cette Planète en deux temps; le premier, du réveil, depuis le lever ſolaire juſqu'à l'oppoſition, qui était 13 jours, & l'autre, du ſommeil d'autant de jours, juſqu'à ſon coucher du matin: peut-être auſſi

Mexique.

n'avaient-ils pas d'autre vue que de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étaient au nombre de treize, le gouvernement des années & des jours : mais ils ignoraient eux-mêmes l'origine & le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés ; la premiere, pourquoi ils commençaient à compter leurs années du midi ; la seconde, pourquoi ils se servaient des quatre figures, d'un lapin, d'une canne, d'une pierre, d'une maison. Ils répondaient à la premiere, par des traditions fabuleuses, qui leur faisaient conclure, que la lumiere du Soleil avait commencé dans son midi : d'ailleurs ils croyaient que l'Enfer était du côté du Nord, & cette idée suffisait seule pour leur persuader que le Soleil n'avait pu naître que du côté opposé, qu'ils regardaient comme la demeure des Dieux. Ils ajoutaient, que le Soleil se renouvellait à la fin de chaque siécle, sans quoi le temps aurait fini avec un vieux Soleil. C'était un ancien usage, dans la Nation, de se mettre à genoux le dernier jour du siécle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient, pour observer si le Soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Le Soleil d'un nouveau siécle, était un nouveau Soleil, qui, suivant l'ordre de la Nature, devait reproduire tous les ans, après le mois

de Janvier, la verdure sur les arbres; &, poussant encore plus loin cette analogie entre le siécle & l'année, ils voulurent que, comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût quatre aussi dans le siécle; Tochtli fut établi pour le Printemps, ou la jeunesse de l'âge du Soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; Acatl, pour son Eté; Tecpatl, pour son Automne, & Cagli pour son Hiver, ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étaient encore les symboles des quatre élémens, c'est-à-dire, que Tochtli était consacré à Tevacayohua, Dieu de la terre; Acatl, à Tlalocatetulhtli, Dieu de l'eau; Tecpatl à Chetzalcoatl, Dieu de l'air, & Cagli à Xinlstecuhil, Dieu du feu.

Mexique.

A l'égard de leur mois, qu'ils ne composaient que de vingt jours, il est clair que ce calcul était fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit, qui reviennent aux douze mois Egyptiens de trente jours. Ces mois ne se divisaient pas en semaines. Quoiqu'il n'y eût que vingt jours dans ceux des Mexicains, leur division était aussi par 13, apparemment pour éviter la confusion; car, avec cette méthode, il suffisait de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant, selon cette distribution de 13 en 13 jours, pour savoir à quel mois il appartenait, sans aucun risque d'erreur. Mais, outre la divi-

Mexique.

sion des jours par 13, il y en avait une autre de 5 en 5, qui servait à régler les tianguez, c'est-à-dire, les marchés. C'était le 3, le 8, le 13 & le 18 de chaque mois, jours dédiés aux quatre figures, Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli. Cette régle était invariable, quand même les années n'auraiant pas commencé par Tochtli.

Aux dix-huit mois, qui faisaient 360 jours, les Mexicains ajoutaient à la fin de chaque années, cinq autres jours, qu'ils appellaient *Nenontemi:* non-seulement ces cinq jours avaient leur nom propre, mais ils entraient aussi dans le compte des 13. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des Nations orientales sont tombées sur cette matiere, ne verront point, sans admiration, le cercle artificiel des Mexicains. Leur année bissextile avait aussi ses régles; la premiere année du siécle commençait le 10 d'Avril; la seconde & la troisieme de même; mais la quatrieme, qui est la bissextile, commençait au 9, la huitieme au 8, la douzieme au 7, la seizieme au 6, & de même jusqu'à la fin du siécle, qui se terminait le 28 de Mars, jour auquel on commençait la célébration des Fêtes, qui duraient les 13 jours de bissextile, jusqu'au 10 d'Avril.

Avant que de commencer le nouveau siécle, on rompait tous les vases, & l'on éteignait le

Mexique.

feu, dans l'idée que le monde devait finir avec le siécle : mais aussi-tôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au monde un autre siécle. On achetait de nouveaux vaisseaux, & l'on allait recevoir du feu des Prêtres, dans des Processions solemnelles.

Motézuma II, qui s'était attaché, plus que ses prédécesseurs, à relever la majesté de l'Empire, avait inventé de nouvelles cérémonies ; non-seulement il avait augmenté le nombre des Officiers de sa Maison, mais il en avait exclu les personnes d'une naissance commune, & il ne voulait voir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. Il avait deux sortes de gardes, l'une de Soldats, qui occupaient toutes les cours de son Palais ; l'autre intérieure, & composée de deux cens Nobles, qui entraient chaque jour au matin dans ses appartemens. Leur service se faisait tour-à-tour, & par brigades, qui comprenaient toute la Noblesse de l'Empire : ils venaient successivement des Provinces les plus éloignées. Leur principal poste était les anti-chambres, où ils étaient nourris de tout ce qui sortait de la table de leur Maître, qui leur permettait quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisait appeller. Son dessein, comme il l'apprit lui-même aux Espa-

Mexique.

gnols, était moins de les favoriser, que de les accoutumer à la soumission, & de connaître, par ses propres yeux, ceux qui méritaient d'être employés. Ses audiences publiques étaient rares, mais elles duraient une grande partie du jour, & les préparatifs en étaient imposans. Tous les Grands, qui avaient l'entrée du Palais, recevaient ordre d'y assister; & les Conseillers d'Etat y devaient être rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leurs avis sur les points importans ou difficiles. Quantité de Secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquaient avec les caracteres qui leur servaient de lettres, les demandes des Supplians, & les réponses ou les arrêts du Prince. Ceux qui voulaient se présenter, avaient donné leur noms à des Officiers chargés de ce soin. Ils étaient appellés l'un après l'autre; chacun entrait nuds pieds, & les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences, à la premiere desquelles il disait, *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; à la troisieme, *Grand-Seigneur.* Après avoir exposé sa demande & reçu la réponse, à laquelle il ne lui était pas permis de répliquer, il se retirait, en répétant les trois révérences sans tourner le dos, & sur-tout sans oser lever la vue. La moindre faute, dans l'observation de ces cérémonies, était punie sur-le-champ avec une extrême rigueur, & les exécuteurs

Mexique.

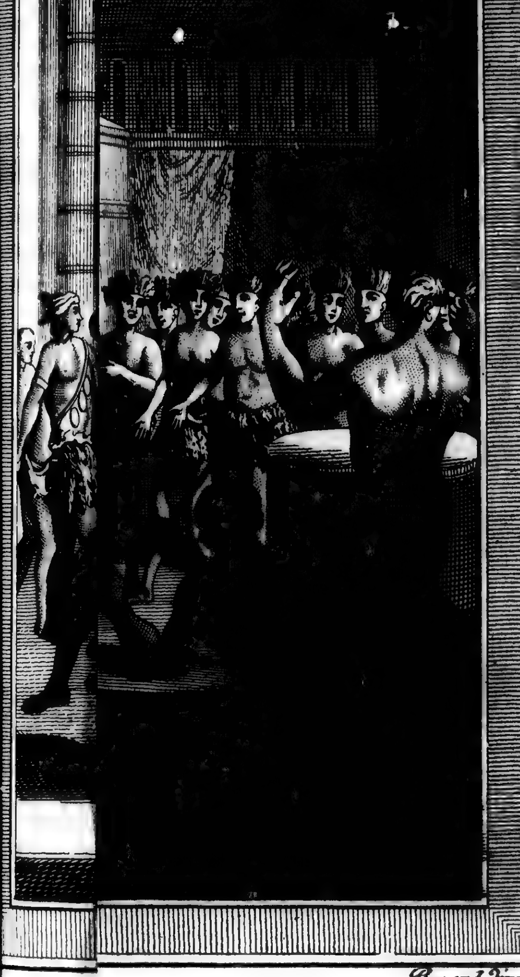
eurs du châtiment attendaient le coupable à la orte. L'Empereur écoutait les moindres affaires vec beaucoup d'attention ; mais il affectait de répondre avec févérité. Cependant, s'il remarquait uelque trouble dans le vifage ou la voix de celui ui parlait, il l'exhortait à fe raffurer ; &, lorfque ette exhortation ne fuffifait pas, il nommait un es Miniftres pour l'écouter dans un autre lieu. otézuma faifait beaucoup valoir, aux Efpagnols, patience avec laquelle il écoutait les plus ridicus demandes de fon Peuple.

Il mangeait feul, & quelquefois en public ; ais toujours avec le même air de grandeur. On i fervait ordinairement environ deux cens plats, bien affaifonnés que, non-feulement ils plunt aux Efpagnols, mais qu'enfuite l'ufage de imiter paffa jufqu'en Efpagne. Avant que de mettre à table, Motézuma faifait la revue de s les mets, qui étaient rangés d'abord autour la falle, fur plufieurs buffets. Il marquait ceux i lui plaifaient le plus. Le refte était diftribué tre les Nobles de fa Garde ; & cette profufion, i fe renouvellait tous les jours, était la moine partie de la dépenfe ordinaire de fa table, ifque tous ceux que leur devoir appellait aur de fa perfonne, étaient nourris au Palais. table de l'Empereur était grande, mais fort

Mexique.

baſſe, & ſon ſiége n'était qu'un tabouret. Aprè ſes repas, il prenait ordinairement d'une eſpèce de chocolat, qui conſiſtait dans la ſimple ſubſtanc du cacao, battue en écume. Enſuite il fumait du tabac, mêlé d'ambre gris, & cette vapeur l'exci- tait à dormir. Lorſqu'il avait donné quelques momens au repos, on faiſait entrer les Muſiciens, qui chantaient, au ſon des inſtrumens, diverſe Poëſies, dont les vers avaient leur nombre & leur cadence. Le ſujet ordinaire de ces compo- ſitions, était quelque trait de l'ancienne Hiſtoir du Pays, ou des conquêtes du Monarque & d ſes prédéceſſeurs.

Les revenus de la Couronne devaient être im menſes, puiſqu'avec tant de frais pour l'entre tien de la Cour, elles ſuffiſaient non-ſeulem à tenir ſans ceſſe deux ou trois groſſes armé en campagne, & des garniſons dans les princi pales Villes, mais encore à former un fond con dérable, qui croiſſait, chaque année, de ce qu'o mettait en réſerve. Les mines d'or & d'arge apportaient beaucoup de profit. Les ſalines tous les anciens droits de l'Empire n'en produ ſaient pas moins; mais les principales richeſ venaient des nouveaux tributs, que Motézu pouſſait à l'excès. Tous les Payſans payaient tiers du revenu des terres qu'ils faiſaient val



Benard direxit.

DINER.



AMUSEMENS DE L'EMPEREUR APRÈS SO



Benard direxit.

REUR APRÈS SON DINER.

D

Les ouvriers
Manufactures
des contribut
de payer, ſoi
vaux. Il y av
toutes les pa
les impôts av
dinaires, &
Miniſtres, qui
pargne, ancie
rendaient un
Provinces, &
punies. De-là t
dans la levée d
qu'elles avaient
duquel l'indulg
ions, n'était pas
& le larcin. M
& les plaintes d
reſſion entre l
laces voiſines d
atériaux & des
ultipliait par d
Le tribut des
rder ſa perſon
ſervir dans
mbre de leur
antité de pré

Les ouvriers rendaient autant de la valeur de leurs Manufactures. Les pauvres mêmes étaient taxés à des contributions fixes, qu'ils se mettaient en état de payer, soit en mendiant, soit par de rudes travaux. Il y avait divers Tribunaux répandus dans toutes les parties de l'Empire, qui recueillaient les impôts avec le secours des Jurisdictions ordinaires, & qui les envoyaient à la Cour. Ces Ministres, qui dépendaient du Tribunal de l'Epargne, anciennement établi dans la capitale, rendaient un compte rigoureux du revenu des Provinces, & leurs moindres négligences étaient punies. De-là toutes les violences qu'ils exerçaient dans la levée des Droits Impériaux, & la haine qu'elles avaient attirée à Motézuma, sous le régne duquel l'indulgence, dans ces odieuses commissions, n'était pas un moindre crime que la fraude & le larcin. Motézuma n'ignorait pas la misere & les plaintes de ses Sujets; mais il mettait l'oppression entre les maximes de sa politique. Les laces voisines de la capitale, lui fournissaient des atériaux & des ouvriers pour ses Edifices, qu'il ultipliait par des travaux continuels. Mexique.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de rder sa personne dans l'intérieur du Palais, & servir dans ses armées, avec un certain mbre de leurs vassaux, consistait à lui faire antité de présens, qu'il recevait comme vo-

Mexique.

lontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étaient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui était nécessaire pour la dépense de sa Maison, & pour l'entretien des troupes, portaient le reste au trésor, & le réduisaient en espèces, sur-tout en pièces d'or, dont les Mexicains connaissaient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage.

Le Gouvernement de l'Empire était remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avait un premier Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étaient dépendantes, il y avait un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce, & un Conseil d'Etat, où non-seulement les grandes affaires étaient portées directement, mais où les Sentences des Tribunaux inférieurs pouvaient être relevées par des appels; ce qui n'empêchait point que chaque Ville n'eût d'autres Ministres particuliers, sous l'autorité de son propre Tribunal, pour toutes les causes qui demandaient une prompte expédition. Ces Officiers, qui répondaient aux Prévôts de l'Europe, faisaient régulierement leurs rondes, armés d'un bâton, qui était la marque de leur charge, & suivis de quelques Sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avaient une Cour, dont les Jugemens étaient sommaires & sans écriture. Le

Mexique.

parties s'y présentaient avec leurs témoins, & la contestation était décidée sur-le champ. Mais il restait toujours la voie de l'appel au Tribunal Supérieur ; & le seul frein de la chicane était une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui s'obstinant à changer de Juges, étaient également condamnés dans tous les Tribunaux. L'Empire n'avait point de Loix écrites. L'usage tenait lieu de droit, & ne pouvait être altéré que par la volonté du Prince. Au reste, tous les Conseils étaient composés, non-seulement de citoyens riches, qu'on supposait à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étaient distingués par leur conduite dans les temps de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendaient pas moins à récompenser le mérite, qu'à punir le crime. Ils devaient connaître & vérifier les talens extraordinaires, pour en informer la Cour. Le principal objet de leur zèle était la punition de l'homicide, du vol & de l'adultere, & des moindres irrévérences contre la Religion & la Majesté du Prince. Les vices se pardonnaient aisément, parce qué la Religion désarmait la justice, en les permettant. Mais on punissait de mort tous les défauts d'intégrité dans les Ministres. Il n'y avait point de faute légere pour ceux qui exerçaient des Offices publics. Motézuma poussait la rigueur si

Mexique.

loin, qu'il faiſait lui même des recherches ſecretes ſur la conduite des Juges, juſqu'à les tenter par des ſommes conſidérables, qu'il leur faiſait préſenter ſourdement par différentes mains dont ils ne pouvaient ſe défier; & le ſupplice du coupable faiſait auſſi-tôt éclater ſon crime.

Le Conſeil d'Etat n'était compoſé que des Electeurs de l'Empire, dont les deux principaux étaient les Caciques de Tézeuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative, qui ſe tranſmettait avec le ſang. Ils n'étaient appellés néanmoins que dans les occaſions extraordinaires, & pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étaient logés & nourris dans le Palais, pour ſe trouver toujours prêts à paraître devant l'Empereur, qui n'ordonnait rien ſans les avoir conſultés. C'étaient ordinairement des Princes du Sang Impérial, qui rempliſſaient ces grandes dignités. Ils étaient diſtingués par des titres fort étranges, compoſés de pluſieurs idées, qui ne formaient qu'un mot dans la langue du pays. L'un ſe nommait *Prince des lances à jetter*; un autre, *Coupeur d'hommes*; le troiſieme, *Epancheur de ſang*; & le quatrieme, *Seigneur de la Maiſon noire*. Tous les autres Conſeils relevaient d'eux. Il ne ſe paſſait rien dans

l'Empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardait les Sentences de mort, qui ne s'exécutaient que par un ordre formel de leur main. Mexique.

Les Empereurs Mexicains ne recevaient la Couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau Monarque était obligé de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & de remporter quelque victoire sur les ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. C'était par cette politique militaire, que l'Empire avait reçu tant d'accroissement dans les derniers régnes. Aussi-tôt que le succès des armes avait justifié le choix des Electeurs, l'Empereur rentrait triomphant dans la Capitale. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnaient au Temple du Dieu de la Guerre. On y sacrifiait, sous ses yeux, une partie des prisonniers. Il était revêtu du manteau impérial. On lui mettait, dans la main droite, une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui était le symbole de la justice; &, dans la main gauche, un arc & des fleches, qui désignaient le commandement suprême. Alors le Cacique de Tézeuco lui couvrait la tête d'une riche couronne. Un des principaux Seigneurs, que son éloquence faisait choisir pour cette fonction, lui adressait un long discours, par lequel

Mexique.

non-ſeulement il le félicitait de ſa dignité au nom de ſes Peuples, mais il lui repréſentait les devoirs qui s'y trouvaient attachés. Enſuite le Chef des Sacrificateurs s'approchait, pour recevoir un ferment, dont on ne connaît pas d'autre exemple dans tous les Gouvernemens humains. Outre la promeſſe de maintenir la Religion de ſes Ancêtres, d'obſerver les loix de l'Empire, & de rendre la juſtice à ſes ſujets, on lui faiſait jurer que, pendant tout le cours de ſon règne, les pluies tomberaient à propos, les rivieres ne cauſeraient point de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne feraient point affligées par la ſtérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air & du ſoleil. Un Hiſtorien prétend que l'intention des Mexicains, dans un ferment ſi bizarre, n'était que de faire comprendre à leur Souverain, que les malheurs d'un Etat venant preſque toujours du déſordre de l'adminiſtration, il devait régner avec tant de modération & de ſageſſe, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de ſon imprudence, ou comme une punition de ſes déréglemens.

On ne connaiſſait point de plus grand bonheur au Mexique, que celui de plaire à l'Empereur, & ſur-tout d'obtenir ſon eſtime par la voie des armes. C'était l'unique chemin qui fût ouvert

Mexique.

au Peuple, pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles mêmes, pour arriver aux plus hautes dignités de l'Empire. Motézuma, ayant compris de quelle importance il était, pour le soutien de sa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses Sujets, avait inventé des prix d'honneur pour ceux qui se distinguaient à la guerre. C'était une espèce de Chevalerie ou d'Ordres Militaires, qui était distinguée par un habillement particulier & par d'autres marques. Les Historiens nomment trois de ces Ordres, sous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion, qui portaient la figure de ces animaux, pendue au cou, & peinte sur leurs habits. Le même Prince avait fondé un Ordre supérieur, pour les Princes & les Nobles, où il s'était enrôlé lui-même, pour lui donner plus de considération. Les Chevaliers avaient une partie de leurs cheveux liés d'un ruban rouge & de gros cordons de même couleur, qui sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. On augmentait ce nombre, avec beaucoup d'appareil, à mesure que le Chevalier se distinguait par de nouvelles vertus, réserve fort adroite qui mettait des degrés dans l'honneur même, & qui ne laissait jamais refroidir l'émulation. Gomara,

Mexique.

qui ne pouvait tenir le détail du couronnement, que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut témoin des cérémonies avec lesquelles on créait les Chevaliers du grand Ordre. On les nommait *Tecuitles*, & cette dignité, qui était la premiere, après l'Empereur, n'était accordée qu'aux fils des principaux Seigneurs de l'Empire. Le récit des épreuves par lesquelles il fallait passer, rappelle, quoiqu'avec quelque différence, celles que l'on faisait subir chez un des Peuples de l'Afrique, à celui que l'on choisissait pour Roi. Celles-ci étaient plus cruelles; les autres étaient plus longues. Les unes & les autres prouvent que, chez les Peuples dont la police est imparfaite, le courage de la douleur passe pour la premiere des qualités morales. Trois ans avant l'initiation, celui qui était destiné à la Chevalerie, invitait à la fête, ses parens, ses amis, les Seigneurs de la Province, & tous les anciens Tecuitles. Il parait que cet intervalle était établi pour donner le temps au public de faire des recherches sur la conduite du novice, & pour former des objections contre son courage & ses mœurs. On n'observait pas moins, sur-tout entre les parens & les amis, s'il n'arrivait rien dans un si long espace, qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'assemblée, tous ceux qui la composaient, parés de leurs plus riches ornemens, con-

Mexique.

duiſaient le novice à l'autel. Il ſe mettait à genoux, avec une égale affectation de grandeur d'ame & de piété. Un Prêtre qui ſe préſentait auſſi-tôt, lui perçait le nez, d'un os pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, & mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuſe opération, qu'il devait ſouffrir ſans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adreſſait un diſcours auſſi ennuyeux par ſa longueur, que piquant par les injures dont il était rempli; &, paſſant des paroles aux actions, il lui faiſait diverſes ſortes d'outrages, qui aboutiſſaient à le dépouiller de tous ſes habits. Il ſe retirait nud dans une ſalle du Temple, où il s'aſſeyait à terre, pour y paſſer le reſte du jour en prieres. Pendant ce temps-là, toute l'aſſemblée faiſait un grand feſtin, auquel il n'avait aucune part; &, quoique la joie fût pouſſée fort loin en ſa préſence, c'était ſans lui adreſſer un ſeul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde ſe retirait ſans le regarder, & ſans lui dire adieu. Alors les Prêtres apportaient un manteau fort groſſier, pour le vêtir, de la paille, ſur laquelle il devait coucher, & une pièce de bois fort dur, pour lui ſervir de chevet. Ils lui donnaient de la teinture pour ſe frotter le corps, des poinçons pour ſe percer les oreilles, les bras & les jambes, un encenſoir & de la poix groſſiere

Mexique.

pour encenser les idoles. Ils ne lui laissaient pour compagnie que trois vieux soldats, des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étaient chargés, non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devait dormir que quelques heures, & assis pendant l'espace de quatre jours. S'il paraissait un peu s'assoupir, ils le piquaient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devait encenser les idoles, & leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisait une fois pendant la nuit, le tour de l'enclos du Temple, & creusant la terre en quatre endroits, il y enterrait des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses pieds, de ses mains & de sa langue. Ensuite il prenait son repas, qui consistait en quatre épis de maïs & un verre d'eau. Ceux qui voulaient se distinguer par leur force & leur courage, ne prenaient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le Chevalier demandait congé aux Prêtres, pour aller continuer son noviciat dans les autres Temples. Ses exercices y étaient moins rigoureux, mais ils duraient pendant tout le reste de l'année; &, dans une si longue pénitence, il ne pouvait aller à sa maison, ni s'approcher de sa femme. Vers la fin de l'an, il commençait à chercher un jour heureux, pour sortir avec des au-

gures aussi favorables qu'il était entré; & lorsqu'il croyait avoir fait un bon choix, il en faisait avertir ses amis, qui venaient le prendre à la pointe du jour. On le lavait, on le nettoyait soigneusement. On le remenait, au milieu des instrumens & des cris de joie, au premier Temple, qui était celui de l'idole Camatlé. Là, ses amis le dépouillaient de l'habit grossier qu'il avait porté si long-temps & lui en faisaient prendre un très-riche. Ils lui liaient les cheveux d'un ruban rouge, & le couronnaient des plus belles plumes. On lui mettait un arc dans la main gauche, & des fleches dans la droite. Le Grand-Prêtre lui faisait une longue harangue, qui ne contenait que des éloges de son courage, & des exhortations à la vertu. Ils lui recommandait particulierement la défense de sa Patrie & de sa Religion, & lui rappellant qu'il avait eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, le nez, c'est-à-dire, la partie de l'homme qui se présente la premiere, il l'avertissait qu'aussi long-temps qu'il porterait les cicatrices de ces glorieuses blessures, il devait faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle, & l'audace du tigre. Enfin le Grand-Prêtre lui donnait un nouveau nom, & le congédiait en le bénissant. Qui croirait que le seul prix de tant de souffrances n'était autre chose que le droit de préséance dans

Mexique.

Mexique. les Assemblées & le privilége de faire porter un siége à leur suite pour s'asseoir lorsqu'ils le désireraient ? Si les Ordres de l'Europe n'avaient pas d'autres prérogatives, il est probable qu'ils seraient moins recherchés.





CHAPITRE III.

Religion, Divinités, Temples, Prêtres, Sacrifices & Fêtes des Mexicains.

Mexique.

SOLIS prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres Relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissait pas de reconnaître, dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure, à laquelle on attribuait la création du Ciel & de la Terre; mais que cette premiere cause de tout ce qui existe était, pour les Mexicains, un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient point, dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient, en regardant le Ciel avec vénération. Cette idée servit peu à les désabuser de l'Idolâtrie. Il fut toujours très-difficile de leur persuader que le même pouvoir qui avait créé le monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient oisif dans le Ciel. Ce qui parait de plus clair dans leurs opinions, sur l'origine des Divinités qu'ils adoraient, c'est que les hommes commencerent à les connaitre à mesure qu'ils devinrent

Mexique.

misérables, & que leurs besoins se multiplierent. Ils les regardaient comme des génies bienfaisans, dont ils ignoraient la nature, & qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance.

Ils ne laissaient pas de reconnaître l'immortalité des ames, & de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur Religion était fondée sur ce principe. Ils distinguaient divers lieux où l'ame pouvait passer en sortant du corps. Ils en mettaient un près du Soleil, qu'ils nommaient la maison du Soleil même, & qui était le partage des gens de bien, de ceux qui étaient morts aux combats, & de ceux qui avaient été sacrifiés par leurs ennemis. Les méchans étaient relégués dans des lieux souterrains. Leurs enfans, & ceux qui naissaient sans vie, avaient leur demeure marquée. Ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie en avaient une autre. Ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultere, ceux qui avaient tué leur pere, leur femme ou leurs enfans, leur Seigneur ou un Prêtre, enfin tous avaient leur demeure dans des lieux séparés, qui convenaient à leur âge, à la conduite de leur vie & au genre de leur mort.

La principale idole des Mexicains, qu'ils traitaient de Tout-puissant Seigneur du monde, était

adorée

L E

iplierent;
enfaiſans,
i ſe pro-
beſoin de

'immorta-
ées à des
leur Reli-
ſtinguaient
en ſortant
leil, qu'ils
e, & qui
ceux qui
qui avaient
ans étaient
urs enfans,
t leur de-
e vieilleſſe
Ceux qui
s de mort
ui avaient
s enfans,
us avaient
qui conve-
leur vie &

qu'ils trai-
onde, étai
adoré



Benard direxit.

adorée ſous le nom de *Witziliputztli.* C'était une ſtatue de bois, taillée en forme humaine, aſſiſe ſur une boule couleur d'azur, poſée ſur un brancard, de chaque coin duquel ſortait un ſerpent de bois. Elle avait le front azuré, & pardeſſus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre. Sa tête était couronnée de grandes plumes dont les pointes étaient dorées. Elle portait dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin diſpoſées en croix, & au ſommet une ſorte de cimier d'or accompagné de quatre fleches, que les Mexicains croyoient envoyées du Ciel. Dans la main droite, elle avait un ſerpent azuré. *Vitziliputzli* était le Dieu de la guerre. *Teſcatilputza*, qui paraît avoir tenu le ſecond rang, était le Dieu de la pénitence ; les Mexicains s'adreſſaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole étoit de pierre noire, auſſi luiſante qu'un marbre poli, vêtue & parée de rubans. Elle avait, à la lèvre d'en-bas, des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de cryſtal, d'où ſortoit une plume verte, qu'on changeait quelquefois pour une bleue; la treſſe de ſes cheveux, qui lui ſervait de bande, était d'or bruni, & du bout de cette treſſe pendait une oreille d'or, un peu ſouillée d'une eſpèce de fumée, qui repré-

Mexique.

Mexique.

ſentait les prieres des pécheurs & des affligés. Entre cette oreille & l'autre on voyait ſortir des aigrettes ; & la ſtatue avait au cou un lingot d'or, qui deſcendait aſſez pour lui couvrir tout le ſein. Ses bras étaient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuſe, lui tenait lieu de nombril. Elle portait, dans la main gauche, un chaſſe-mouche de plumes vertes, bleues & jaunes, qui ſortaient d'une plaque d'or ſi bien brunie, qu'elle faiſait l'effet d'un miroir ; ce qui ſignifiait que, d'un ſeul coup-d'œil, l'idole voyait tout ce qui ſe paſſait dans l'univers. Elle tenait dans la main droite quatre dards, qui marquaient le châtiment dont les pécheurs étaient menacés. Teſcatilputza était le Dieu le plus redouté des Mexicains, parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes ; & ſa fête, qu'on célébrait de quatre en quatre ans, était une eſpèce de jubilé qui apportait un pardon général. Il paſſait auſſi pour le Dieu de la ſtérilité & du deuil. Dans les temples où il était honoré à ce titre, il était aſſis dans un fauteuil avec beaucoup de majeſté, entouré d'un rideau rouge, ſur lequel étaient peints des cadavres & des os de morts. On le repréſentait auſſi tenant de la main-gauche un bouclier, avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards ſortaient du

ouclier. Sous toutes ces formes, il avait l'air menaçant, le corps noir, & la tête couronnée de plumes de caille. Mexique.

Il paraît d'ailleurs que le Peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. A l'égard des Temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait difficile de donner une idée. On ne peut mieux faire que de renvoyer le Lecteur au dessein gravé qui représente le principal Temple de Mexico, d'après la description d'Herrera. Ils avaient tous des tours, où l'on montait par degrés. On y voyait, non-seulement quantité d'autels qui offraient les images & les statues des Dieux, mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les Seigneurs ; comme les cours & les espaces voisins du Temple étaient le cimetiere du Peuple.

A chacune des quatre portes du grand temple on trouvait une vaste salle, & des chambres hautes & basses, qui servaient de magasins d'armes : car les Temples étaient tout-à-la-fois des lieux de pierres & des forteresses où l'on portait, pendant la guerre, toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes pars aux murs d'enclos, & servaient de logement aux Ministres des Idoles. On y voyait de grandes cours, des jardins,

Mexique.

des étangs, & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes, qu'on y entretenait pour le service de la Religion. Ils jouissaient du revenu de plusieurs Villages, qui les mettait dans une abondance réservée, dans toutes les Nations, pour les Chefs du Clergé.

Quoique Vitzilipuzli fut le principal Dieu des Mexicains, on conservait; dans un des étages qui étaient au-dessus des deux autels du grand Temple, une idole plus chere encore à la Nation, mais dont le culte était moins régulier, & n'avait que des jours solemnels, où la dévotion du Peuple éclatait avec beaucoup d'ardeur. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues & pêtries ensemble avec du sang des jeunes enfans, des veuves & des vierges sacrifiées. Les Prêtres la faisaient sécher soigneusement, & toute grande qu'elle était, elle pesait peu. Le jour de la consécration, non-seulement tous les habitans de Mexico, mais ceux de toutes les Villes voisines, assistaient à cette fête avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévots approchaient de l'idole, la touchaient avec la main, appliquaient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu, & les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'idole était renfer-

mée dans un sanctuaire, dont l'entrée était interdite aux séculiers, & même au commun des Prêtres. On bénissait en même temps, avec des grandes cérémonies, un vase plein d'eau qu'on gardait dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avait que deux usages, l'un pour le couronnement de l'Empereur, & l'autre pour l'élection du Général des armées. On en arrosait les Soldats, & l'on en faisait boire au Général. L'idole étant d'une matiere que le temps ne manquait point d'altérer, on la renouvellait quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille était mise en pièces, qu'on distribuait comme de précieuses reliques entre les premiers Seigneurs de l'Empire, sur-tout aux Officiers militaires. On faisait aussi dans le grand Temple, à certains jours de l'année, une idole dont la matiere pouvait se manger, & que les Prêtres dépeçaient, pour en donner les fragmens à ceux qui venaient les recevoir. C'était une espèce de communion, à laquelle on se préparait par des prieres & des purifications établies. L'Empereur même assistait à cette cérémonie avec une partie de sa Cour.

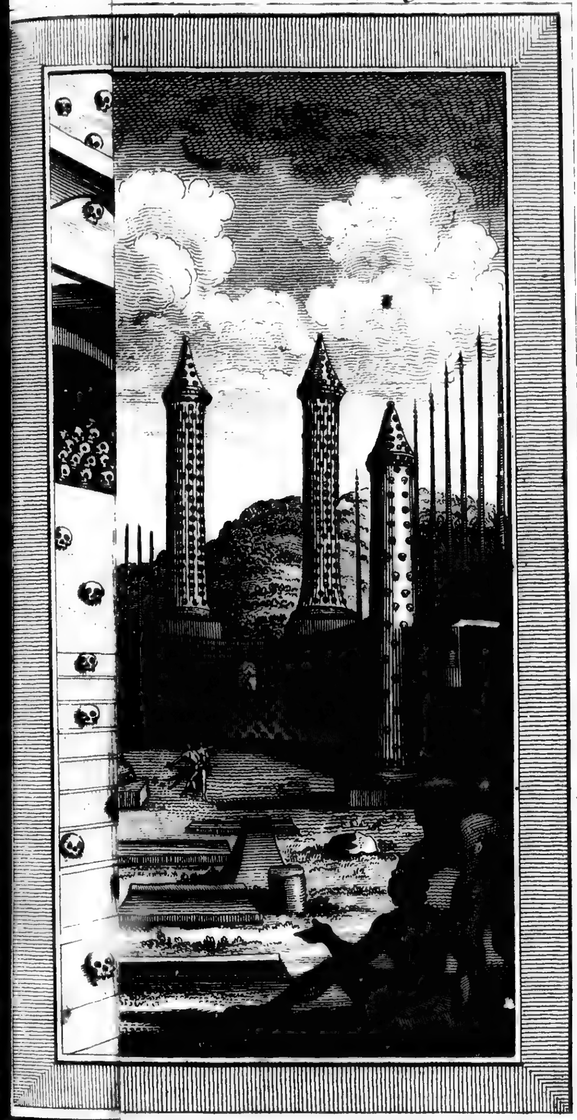
Mexique.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand Temple, & que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservaient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victoires, soit pour se

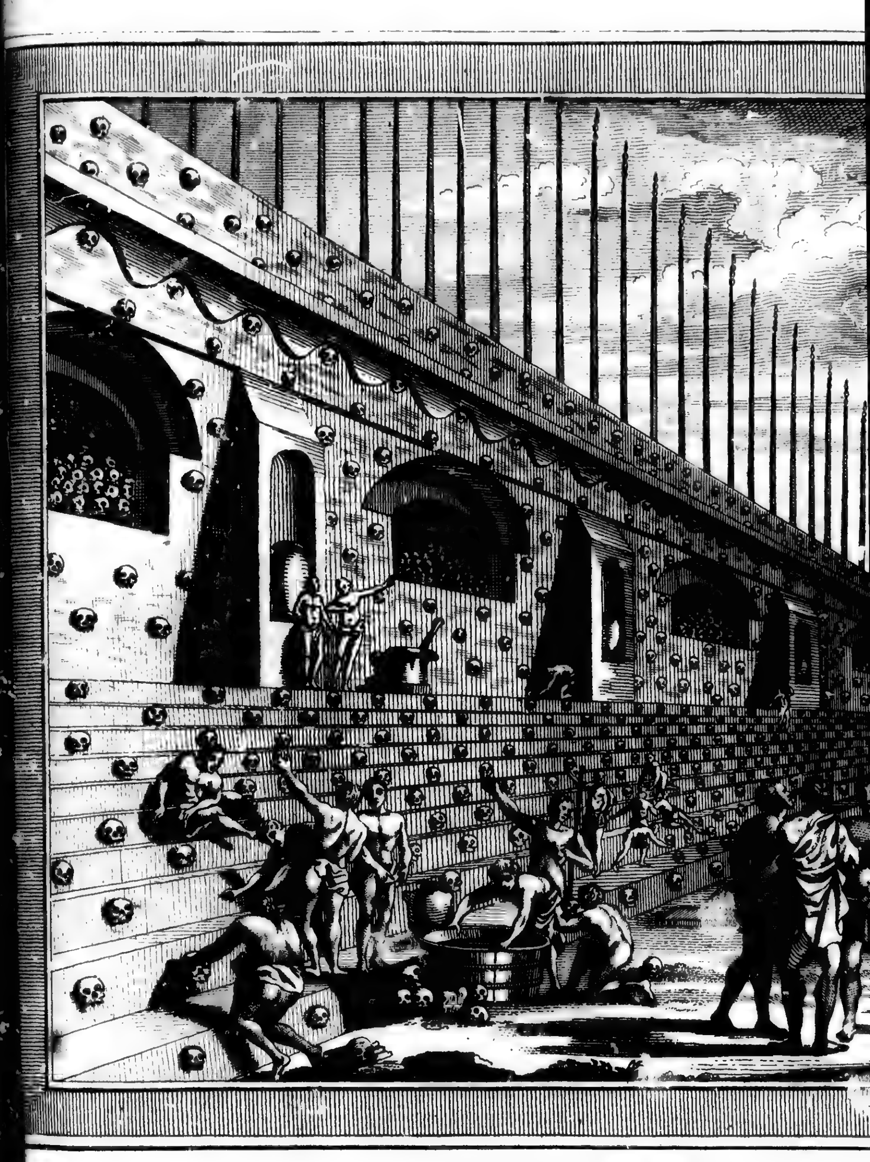
Mexique.

familiariſer avec l'idée de la mort. Le lieu, qu contenait cet affreux dépôt, était devant la prin cipale porte du Temple, à la diſtance d'un jet d pierre. C'était une eſpèce de théâtre, de form longue, bâti de pierre, à chaux & à ciment. Le degrés, par leſquels on y montait, étaient auſſ de pierres, mais entremêlées de têtes d'hommes, dont les dents s'offraient en-dehors. Aux côté du théâtre, il y avait quelques tours qui n'étaien fabriquées que de têtes & de chaux. Les muraille étaient revêtues d'ailleurs de cordons de têtes en pluſieurs compartimens; &, de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on n'y voyait que des images de mort. Sur le théâtre même, plus de ſoixante poutres, éloignées de quatre à cinq palmes les unes des autres, & liées entre elles par de petites ſolives qui les traverſaient, offraient une infinité d'autres têtes enfilées ſucceſſivement par les tempes. Le nombre en était ſi grand, que les Eſpagnols en compterent plus de cent trente mille, ſans y comprendre celles dont les tours étaient compoſées. La Ville entretenait pluſieurs perſonnes, qui n'avaient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tombaient, d'en remettre de nouvelles, & de conſerver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

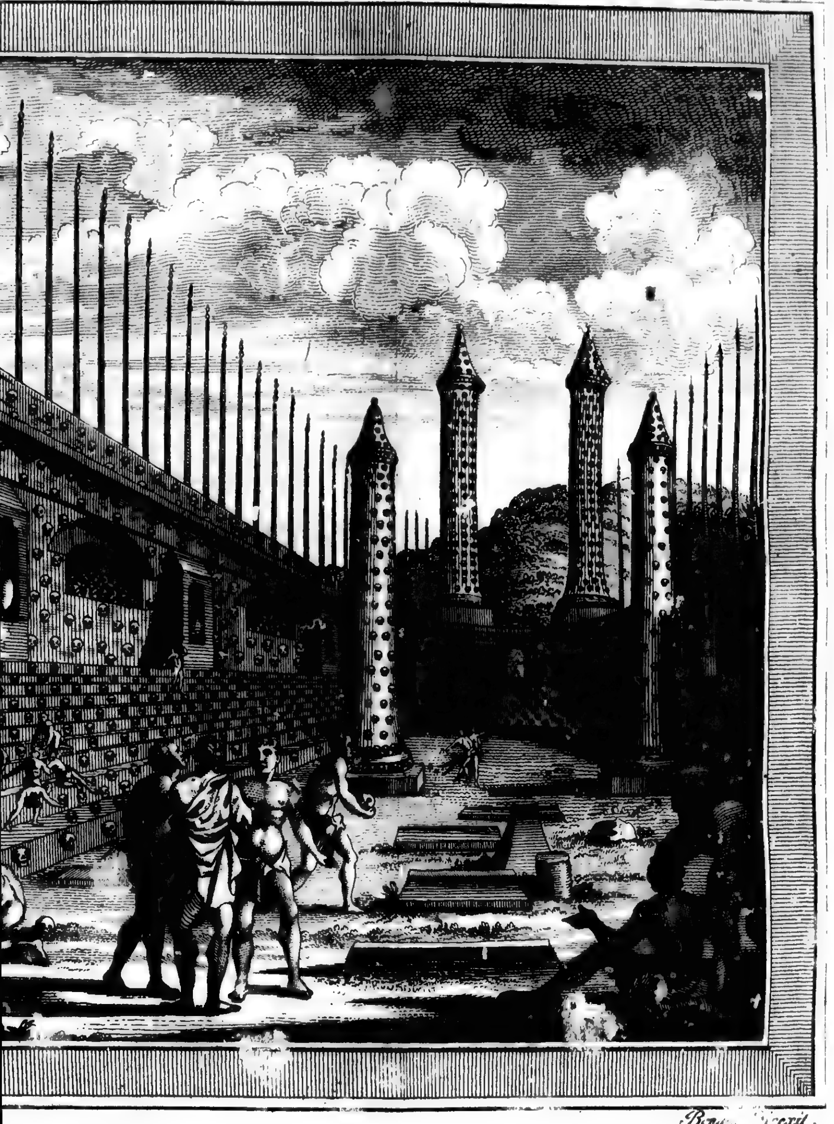
Après avoir parlé tant de fois des ſacrifices du Mexique & des victimes humaines, on doit a



Benard direxit.



CIMETIERRE DES SACRIF



Benard direxit.

...RE DES SACRIFICES.

Lecteur
Tous les
trouve p
manié,
que & de
moler pa
que les M
ennemis p
de faire u
Motézuma
tez, que
quérir la I
gloire po
assurer de
que le p
leur électi
les présent
Herréra
faisait une
d'une mul
du Templ
le bas de
bras une i
de miel. I
jaunes. Le
avec beauc
grande pie
plate-form

Lecteur une peinture de ces épouvantables fêtes. Tous les Historiens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exemple aussi révoltant pour l'humanité, dans les plus barbares Nations de l'Afrique & des deux Indes. C'était dans la vue d'immoler paisiblement des hommes à leurs Dieux, que les Mexicains épargnaient le sang de leurs ennemis pendant la guerre, & qu'ils s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers vivans. Motézuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez, que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir la Province de Tlascala, il se refusait cette gloire pour ne pas manquer d'ennemis & pour assurer des victimes à ses Temples ; & l'on a vu que le premier devoir des Empereurs, après leur élection, était d'enlever des captifs & de les présenter au couteau des Prêtres.

Mexique.

Herréra décrit les cérémonies du sacrifice. On faisait une longue file des victimes, environnée d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendait du Temple, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, & portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs & de miel. Elle avait les yeux verds & les dents jaunes. Le Prêtre descendait les degrés du Temple avec beaucoup de précipitation. Il montait sur une grande pierre, qui était comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour.

Mexique.

& qui se nommait *qualhtix'cali*. Il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre les bras, & se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun, l'un après l'autre, en leur disant : c'est ici votre Dieu. Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête pour se rendre, par une marche solemnelle, au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les Ministres du sacrifice. Le grand Temple en avait six, qui étaient revêtus de cette dignité ; quatre pour tenir les pieds & les mains de la victime, le cinquieme pour la gorge, & le sixieme pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires, & passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, & portait le titre suprême de *Topilzin*. Sa robe était une sorte de tunique rouge & bordée de flocons. Il avait, sur la tête, une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre de couleur bleu-céleste. Son visage était peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue, & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient le milieu du front. Ces bandes soutenaient de petits boucliers

de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passaient pas les yeux. Leurs robes étaient des tuniques blanches, entremêlées de noir. Le Topilzin avait la main-droite armée d'un couteau de caillou, fort large & fort aigu. Un autre Prêtre portait un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussi-tôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter, l'un après l'autre, par un petit escalier, nus & les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettait le collier, & les quatre autres la tenaient par les pieds & les mains. Alors le Topilzin appuyait le bras gauche sur son estomach, & lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au Soleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhalait; après quoi, se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face avec quelques invocations mystérieuses. Les autres Prêtres jettaient le corps du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; & les degrés étaient si roides, qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs, destinés au sacrifice, recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite, ceux qui les

Mexique.

avaient livrés aux Prêtres, enlevaient les corps, pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes, où le nombre des victimes était de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico, qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le Topilzin portait les plaintes des Dieux à l'Empereur, & lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussi-tôt on donnait des avis à tous les Caciques, que les Dieux demandaient à manger. Toute la Nation prenait les armes; &, sous quelque vain prétexte, les Peuples de chaque Province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques Historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, & que, s'ils n'osaient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les Prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du Christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices, qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, & qui se nommaient *racaxipe velitzli*, c'est-à-dire, écorchement d'hommes. On prenait plusieurs captifs, que les Prêtres écor-

chaient réellement ; & de leur peau ils revêtaient autant de Miniſtres ſubalternes, qui ſe diſtribuaient dans tous les quartiers de la Ville, en chantant & danſant à la porte des maiſons. Chacun devait leur faire quelque libéralité ; & ceux qui ne leur offraient rien, étaient frappés au viſage d'un coin de la peau, qui leur laiſſait quelques traces de ſang. Cette cérémonie, qui ne finiſſait que lorſque le cuir commençait à ſe corrompre, donnait le temps aux Prêtres d'amaſſer de grandes richeſſes. Dans quelques autres fêtes, on faiſait un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif était attaché, par un pied, à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée & d'une rondache, celui qui s'offrait pour le sacrifier paraiſſait avec les mêmes armes ; & le combat s'engageait à la vue du Peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-ſeulement il échappait au ſacrifice, mais il recevait le titre & les honneurs que les loix du pays accordaient aux plus fameux guerriers, & le vaincu ſervait de victime.

Mexique.

La principale Fête à l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, était célébrée régulierement au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, conſacrées au ſervice du Temple, pêtriſſaient, avec du miel, de la farine de maïs, dont

Mexique.

on faiſait une grande Idole. Tous les Seigneurs aſſiſtaient à la compoſition. On faiſait enſuite de morceaux de la même pâte, pêtris en forme d'os, qu'on nommait la chair *de Vitzilipuztli.* Les Prêtres les coupaient en pièces & les diſtribuaient au Peuple, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe : chacun recevait le ſien avec des apparences de piété qui allaient juſqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, & croyait avoir mangé la chair de ſon Dieu. On en portait même aux malades : c'était un péché du premier ordre, de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde était averti de s'en garder, & chacun prenait ſoin de cacher juſqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La ſolemnité finiſſait par un Sermon du Grand-Prêtre, qui recommandait l'obſervation des loix & des cérémonies *(a).*

(a) On aurait eu peine à rapporter cette eſpèce d'imitation du plus ſaint des Sacremens du Chriſtianiſme, ſur tout autre témoignage que celui du P. Acoſta. Mais il inſiſte ſur ces récits, avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la ſainteté même de nos Inſtitutions, dans la malice du diable qui les contrefait. « Par cela ſeul, dit-il, on voit, » clairement vérifié, que ſatan s'efforce, autant qu'il

Mexique.

De quatre en quatre ans, les Mexicains célébraient une Fête, qu'Acosta nomme *Jubilé*. Elle commençait le 10 de Mai, & sa durée était de neuf jours. Un Prêtre sortait, jouant d'une flûte, & se tournait successivement vers les quatre parties du monde; ensuite, s'inclinant vers l'Idole, il prenait de la terre & la mangeait; le Peuple faisait la même chose après lui, en demandant pardon de ses péchés, & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandaient la victoire dans leurs guerres, & des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers, qu'ils pussent offrir aux Dieux. Ces prieres se faisaient pendant huit jours, avec des gémissemens & des larmes. Le neuvieme, qui était proprement celui de la Fête, on s'assemblait dans la cour du grand Temple, & le principal objet de la dévotion publique, était de de-

» peut, d'usurper l'honneur & le service qui est dû » à Dieu seul, quoiqu'il y mêle toujours ses cruau» tés & ses ordures. » Il pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnaitre, dans diverses pratiques de l'Idolâtrie Mexicaine, les Sacremens de la Pénitence & de l'Extrême-Onction, la confession auriculaire, le Mystere de la Sainte-Trinité, & la plupart des objets de la Foi Chrétienne.

Mexique.

mander de l'eau ; ce qui faisait donner à cette Fête le nom de *Toxcoalt*, qui signifie sécheresse. Cette Fête finissait par des sacrifices humains, comme celle des Marchands, en l'honneur de *Quatzalcoatl*, Dieu des marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achetaient un captif de belle taille ; ils le paraient des habits de l'Idole, &, dans cet intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du Temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs & bien nourri. La nuit on le tenait enfermé dans une cage, &, pendant le jour, on le conduisait par la Ville, au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux Prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission : s'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, & les Prêtres faisaient diverses cérémonies par lesquelles on supposait qu'ils avaient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisait à minuit, & son cœur était offert à la Lune. On portait le corps chez le principal Marchand ; il y était rôti, & préparé avec divers assaisonnemens. Les convives dansaient en attendant le festin. Après avoir mangé leur part de cette horrible mets, ils allaient saluer l'Idole au lever du Soleil.

Outre les six Sacrificateurs du grand Temple, dont la succession était héréditaire, chaque Quartier & chaque Temple avaient leurs Prêtres, qui étaient appellés à cet office par élection, ou qui s'y consacraient dans leur jeunesse par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire était d'encenser les Idoles. Ils renouvellaient cet exercice quatre fois le jour, c'est-à-dire, au lever du Soleil, à midi, au Soleil couchant & à minuit. A chacune de ces heures, on entendait dans les Temples le son des trompettes, des tambours & d'autres instrumens, qui formaient un bruit fort lugubre: c'était le signal auquel le Prêtre désigné pour la semaine, se mettait en marche, vêtu d'une robe blanche, avec son encensoir à la main. Il prenoit du feu dans un grand brasier, qui brûlait continuellement devant l'autel, & de l'autre main, il tenait un vaisseau dans lequel était l'encens. Il encensait seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses Collégues: ensuite on lui présentait un linge, dont il frottait l'autel & les rideaux. Après cette cérémonie, ils allaient ensemble dans un lieu secret, où ils faisaient quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair & de se tirer du sang de quelque partie du corps. L'Office de la nuit s'observait scrupuleusement: chaque Temple avait ses revenus, & les Prêtres étaient bien payés

Mexique.

Mexique.

pour les rigueurs qu'ils exerçaient ſur eux-mêmes ; d'ailleurs on a déjà remarqué qu'une partie commune de la piété des Mexicains conſiſtait à ſe tirer du ſang.

L'uſage des Prêtres était de s'oindre, depuis les pieds juſqu'à la tête, & les cheveux mêmes, d'une graiſſe claire & liquide, qui leur faiſait croître le poil dans toutes les parties du corps, & qui le faiſait dreſſer comme le crin des chevaux. Ils en étaient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur était pas permis de le couper juſqu'à la mort, ou du moins juſqu'à leur derniere vieilleſſe, tems auquel ceux qui voulaient quitter leur profeſſion, étaient exempts de toute ſorte de travail, & jouiſſaient d'une diſtinction proportionnée à l'opinion qu'on avait de leur vertu. Ils treſſaient leurs cheveux avec des bandes de coton, larges de ſix doigts. L'encens qu'ils employaient ordinairement, n'étant que de la réſine, leur teint, naturellement baſanné, en devenait preſque noir. Lorſqu'ils allaient rendre hommage aux Idoles, qu'ils tenaient dans des caves, dans des bois touffus, ou ſur des montagnes, ils s'y diſpoſaient par une autre onction, compoſée de la cendre de pluſieurs bêtes venimeuſes, de tabac & de ſuie, pêtris enſemble. Le Peuple était perſuadé que cette préparation les élevait au-deſſus du commun

des

des hommes, & les mettait en commerce avec les Dieux. Leur imagination se remplissait de la même idée; car ils perdaient alors toute sorte de crainte; &, se croyant respectés de toute la Nature, ils se hasardaient la nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les tigres, les ours & les lions ne pouvaient leur nuire. Que d'extravagances & d'horreurs! & que l'Histoire de l'esprit humain est souvent humiliante!

L'enceinte du grand Temple de Mexico contenait deux Monasteres ou deux Maisons de retraite, l'une de jeunes filles entre douze & treize ans, & l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissemens qui regardaient le service du Temple, étaient vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication. Ils avaient leurs Supérieurs du même sexe. L'emploi des filles était d'apprêter à manger pour les Idoles, c'est-à-dire, pour les Prêtres, auxquels il n'était permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. La plupart de ces alimens étaient une espèce de pâtisserie de maïs & de miel. Ces jeunes filles se faisaient couper les cheveux en entrant au service des Idoles; ensuite on leur permettait de les laisser croître. Elles se levaient la nuit pour prier, & pour se tirer du sang, dont elles étaient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavaient aussi-tôt avec de l'eau

Mexique.

consacrée par les Prêtres. Leur habillement était une robe blanche. On les occupait à faire de la toile pour le Temple; elles étaient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étaient punies avec la derniere rigueur, & la mort était infaillible pour celles qui manquaient à l'honneur. S'il se trouvait, dans le Temple, quelque chose de rongé par un rat ou une souris, c'était un signe de la colere du Ciel, qui faisait juger qu'il était arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On recherchait les coupables, & malheur, dans ces circonstances, à celles qui étaient soupçonnées de quelque déréglement. On ne recevait, dans ce Monastere, que des filles de Mexico: leur clôture durait un an, au bout duquel elles sortaient pour se marier.

Les jeunes garçons devaient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avaient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus long sur la nuque du col, jusqu'à les pouvoir mettre en tresse. Leur nombre était de cinquante, & leur clôture ne durait qu'un an, comme celle des filles; mais ils étaient assujettis, dans cet espace, aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leur office particulier était de servir les Prêtres dans tout ce qui concernait le

culte. Ils balayaient les lieux saints ; ils fournissaient de bois le brasier qui brulait sans cesse devant la grande Idole. La modestie leur était recommandée si soigneusement, que c'était un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. On les employait à demander l'aumône dans les maisons de la Ville. Ils marchaient quatre ou six ensemble d'un air humble & mortifié ; cependant s'ils n'obtenaient rien de la charité d'autrui, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir ; parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on supposait leurs besoins toujours pressans. On savait d'ailleurs que leur pénitence était continuelle : ils étaient chargés de se lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres instrumens. Ils veillaient successivement autour de l'Idole, dans la crainte que le brasier ne s'éteignît ; ils assistaient à l'encensement des Prêtres, après lequel ils entraient aussi dans un lieu qui leur était destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aigues, & s'en frotter les tempes jusqu'au bas des oreilles. Leur habit était un cilice blanc, mais fort rude.

Mexique.

A certaines Fêtes de l'année, les Prêtres du grand Temple & tous les jeunes Religieux du Monastere, s'assemblaient dans un lieu environné

Mexique.

de siéges, armés de cailloux pointus & d'autres lancettes, avec lesquelles ils se tiraient, depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang dont ils devaient, non-seulement se frotter les tempes, mais aussi teindre les lancettes; ils les fichaient ensuite dans des boules de paille, entre les créneaux de la cour, afin que le peuple jugeât de leur ardeur pour la pénitence. Le lieu où ils se baignaient, après cette opération, portait le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang. Une même lancette ne servait jamais deux fois, ils en avaient un grand nombre en réserve. Avant les mêmes Fêtes, ils jeûnaient rigoureusement cinq ou six jours; ils se réduisaient à l'eau, ils dormaient peu, ils se mortifiaient le corps par de fréquentes disciplines. Le Peuple avait aussi cet usage aux Processions solemnelles, sur-tout pendant la Fête du Toxcoatl, ou du Jubilé. Leurs disciplines étaient composées de fil de *maguey*, toutes neuves, longues d'une brasse, & terminées par des nœuds, dont ils se donnaient de grands coups sur les épaules. Quoique les Prêtres ne fussent obligés, par aucune loi, de se priver du commerce des femmes, ils y renonçaient dans ces grandes occasions & quelques-uns y formaient des obstacles invincibles par des blessures volontaires, qui

Mexique.

leur ôtaient, pour quelque temps, l'uſage & le goût du plaiſir.

Le ſoin des funérailles appartenait auſſi aux Prêtres ; mais leur méthode n'avait rien d'uniforme, & dépendait preſque toujours de la derniere volonté des mourans. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maiſons ; d'autres ſe faiſaient porter dans les montagnes, à l'imitation des Empereurs, qui avaient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque ; d'autres ordonnaient que leurs corps fuſſent brûlés, & que les cendres fuſſent enterrées dans les Temples, avec leurs habits & ce qu'ils avaient de plus précieux. Auſſi-tôt qu'un Mexicain avait rendu l'ame, on appellait les Prêtres de ſon quartier, qui le mettaient à terre de leurs propres mains, aſſis à la maniere du pays, & revêtu de ſes meilleurs habillemens. Dans cette poſture, ſes parens & ſes amis venaient le ſaluer & lui faire des préſens ; ſi c'était un Cacique, ou quelqu'autre Seigneur, on lui offrait des eſclaves, qui étaient ſacrifiés ſur-le-champ, pour l'accompagner dans un autre monde. Chaque Seigneur ayant une eſpèce de Chapelain, pour le diriger dans les cérémonies religieuſes, on tuait auſſi le Prêtre domeſtique & les principaux Officiers qui avaient ſervi dans la même maiſon ; les uns pour

Mexique.

aller préparer un nouveau domicile à leur Maître, les autres pour lui ſervir de cortége; & c'était dans la même vue que toutes les richeſſes du mort étaient enterrées avec lui. Si c'était un Capitaine, on faiſait autour de lui des amas d'armes & d'enſeignes. Les obſéques duraient dix jours, & ſe célébraient par un mêlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantaient une ſorte d'Office des Morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, & levaient pluſieurs fois le corps avec un grand nombre de cérémonies. Ils faiſaient de longs encenſemens; ils jouaient des airs lugubres ſur le tambour & la flûte. Celui qui tenait le premier rang, était revêtu des habits de l'Idole que le Seigneur mort avait plus particulierement honorée, & dont il avait été comme l'image vivante; car chaque Noble repréſentait une Idole; & de-là venait l'extrême vénération que le Peuple avait pour la Nobleſſe. Lorſqu'on brûlait le corps, un Prêtre recueillait ſoigneuſement ſes cendres, & ſe couvrant d'un habit terrible, il les remuait long-temps avec le bout d'un bâton, & d'un air qui répandait la frayeur dans toute l'aſſemblée.

Lorſque l'Empereur paraiſſait atteint d'une maladie mortelle, on mettait des maſques ſur la face des principales Idoles, & cette cérémonie

Mexique.

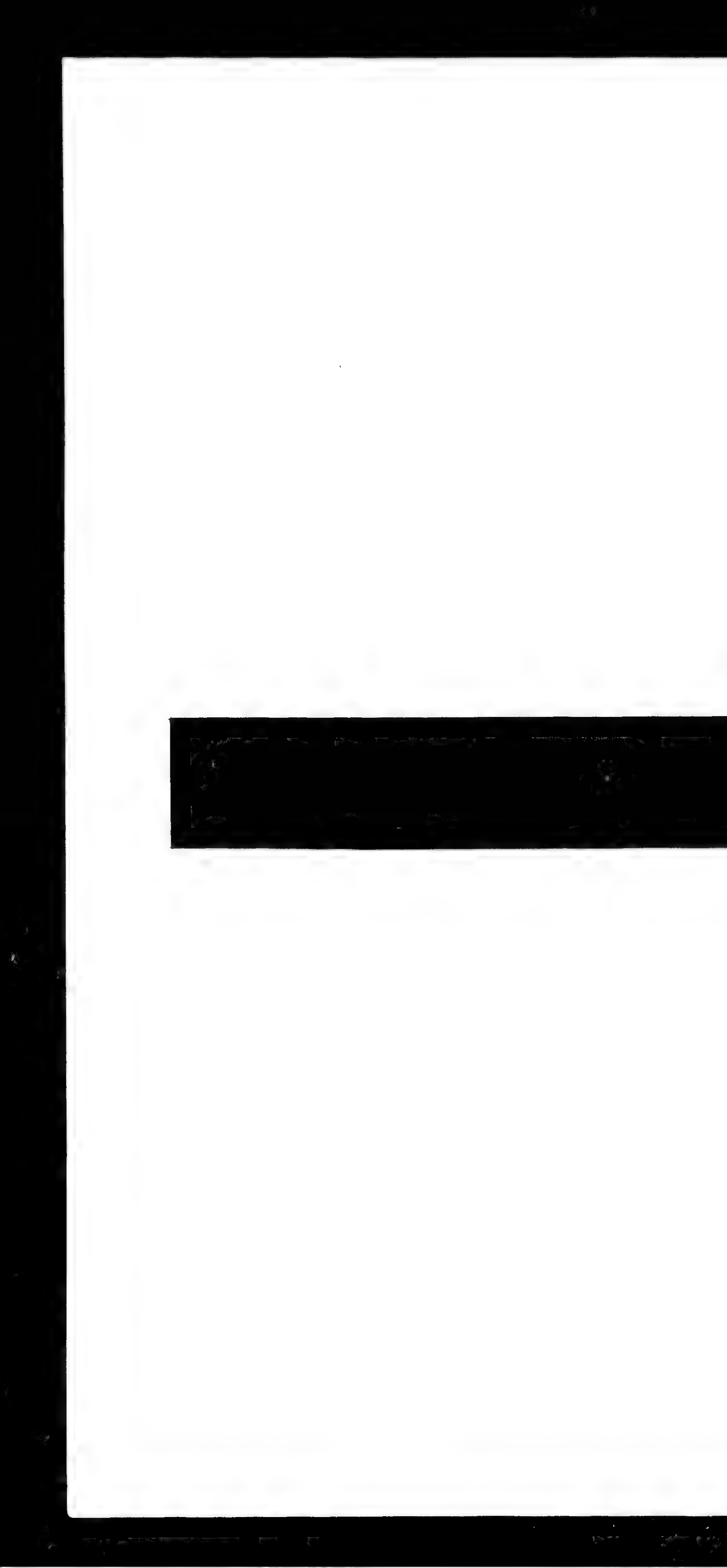
durait jusqu'à sa mort ou sa guérison : s'il mourait, on en donnait avis aussi-tôt à toutes les Provinces de l'Empire, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étaient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort, devaient s'y rendre les premiers : c'était en leur présence, qu'après avoir lavé le corps & l'avoir parfumé, pour le garantir de toute pourriture, on le plaçait assis sur une natte, où il était veillé, pendant quatre nuits, avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On coupait une poignée de ses cheveux, qui se conservait sous une garde, pour l'usage qu'on en devait faire; on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude, &, dans la posture où il était, on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avait son allusion. Pardessus on attachait la devise de l'Idole, qui était l'objet particulier de son culte, ou dont il avait été l'image. On lui couvrait le visage d'un masque, enrichi de perles & de pierres précieuses. Ensuite on tuait, pour premiere victime, l'Officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du Palais, afin que le Voyage du Monarque, dans un autre monde, ne se fît point dans les ténèbres, ni sur une route

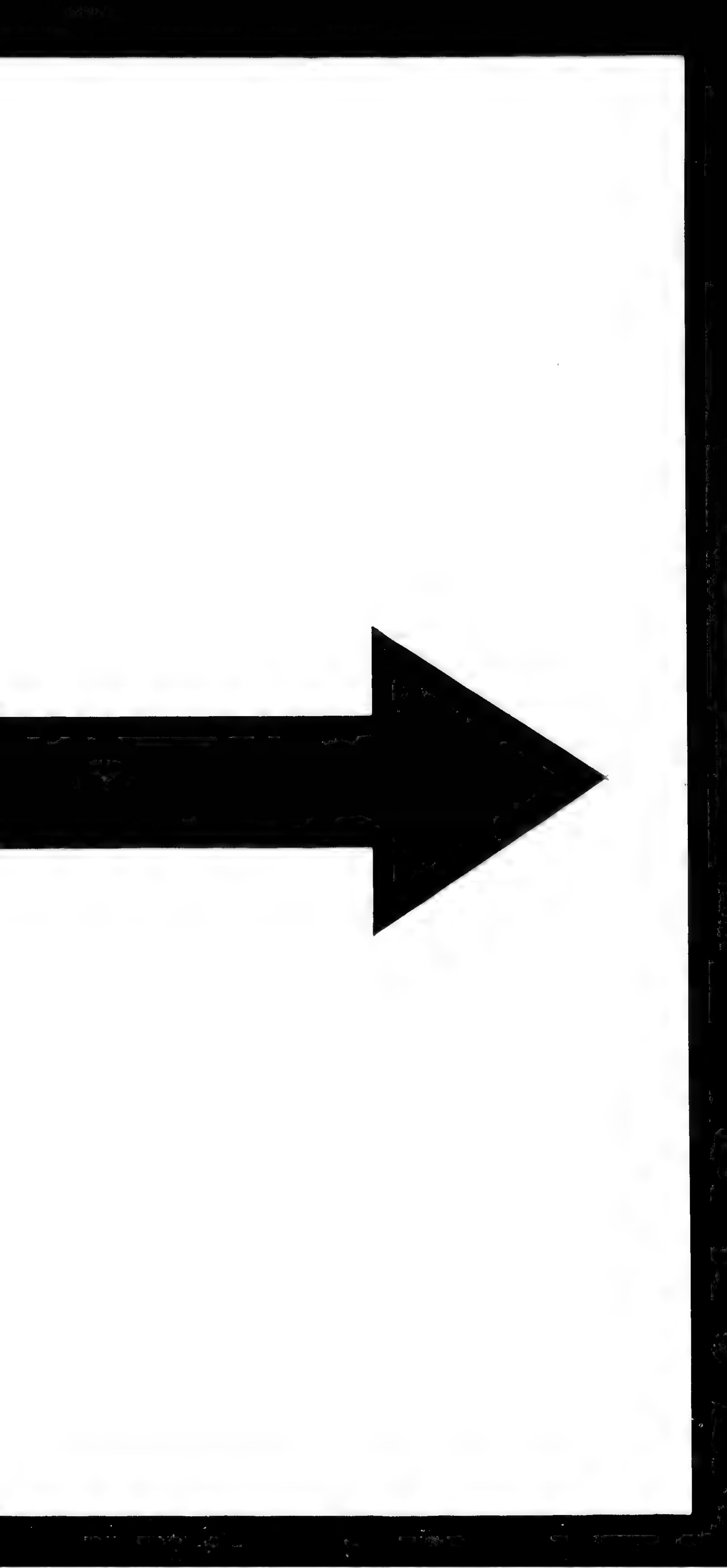
Mexique.

où ſon odorat fût bleſſé. Alors on portait le corps au grand Temple ; & tous ceux qui compoſaient le cortége, étaient obligés de donner des marques extérieures d'affliction, par des cris ou des chants lugubres. Les Seigneurs & les Chevaliers étaient armés ; & tous les domeſtiques du Palais portaient des maſſes, des enſeignes & des panaches. On arrivait dans la cour du Temple, où l'on trouvait un grand bûcher, auquel les Prêtres mettaient le feu, & pendant que la flamme s'y répandait, le Grand-Sacrificateur proférait, d'une voix plaintive, des prieres & des invocations. Enfin, lorſque le bûcher était bien allumé, on y jettait le corps, avec tous les ornemens dont il était couvert ; &, dans le même inſtant, chacun y jettait auſſi ſes armes, ſes enſeignes & tout ce qu'on avait apporté dans le convoi. On y jettait un chien, pour annonçer, par ſes aboiemens, l'arrivée de l'Empereur, dans les lieux par leſquels il devait paſſer. C'était alors que les Prêtres commençaient le grand ſacrifice. Il fallait que le nombre des victimes fût au moins de deux cens. On leur ouvrait la poitrine, pour en arracher le cœur, qui était jetté auſſi-tôt dans le feu, & les corps étaient dépoſés dans des charniers, ſans

Mexique.

qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui avaient l'honneur d'être facrifiés étaient non-feulement des efclaves, mais des Officiers du Palais, entre lefquels il y avait auffi plufieurs femmes. Le lendemain, on fe raffemblait, après avoir fait garder le bûcl pendant toute la nuit. On ramaffait la cend du corps, fur-tout les dents, qui ne fe c fument point par le feu, & l'émeraude qu'on avait enfoncée dans la bouche. Les Prêtres mettaient ces refpectables dépouilles dans un vafe, qu'ils portaient folemnellement à la montagne de Chapultepeque. Ils les y renfermaient, avec la poignée de cheveux qu'on avait coupés à l'Empereur le jour de fon couronnement, & qu'on gardait toujours pour cette derniere cérémonie, fous une petite voûte, dont l'intérieur était revêtu de peintures bizarres. Ils en bouchaient foigneufement l'entrée ; & pardeffus ils plaçaient une ftatue de bois, qui repréfentait affez naturellement la figure du mort. Les folemnités continuaient l'efpace de quatre jours, pendant lefquels fes femmes, fes filles & fes plus fidèles Sujets venaient faire de grandes offrandes, qu'ils mettaient devant la voûte, fous les yeux de la ftatue. Le cinquieme jour, les Prêtres faifaient un





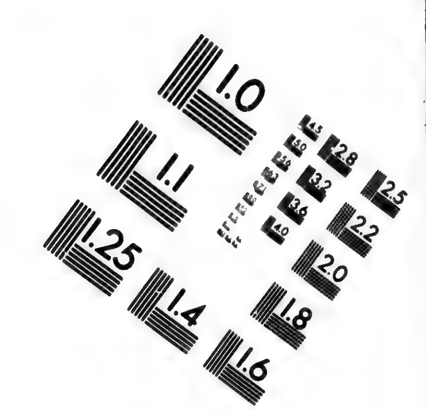
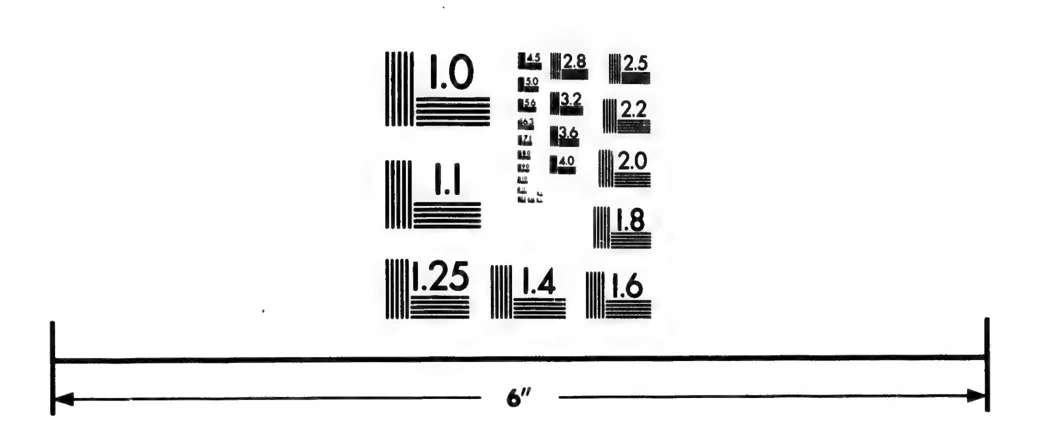
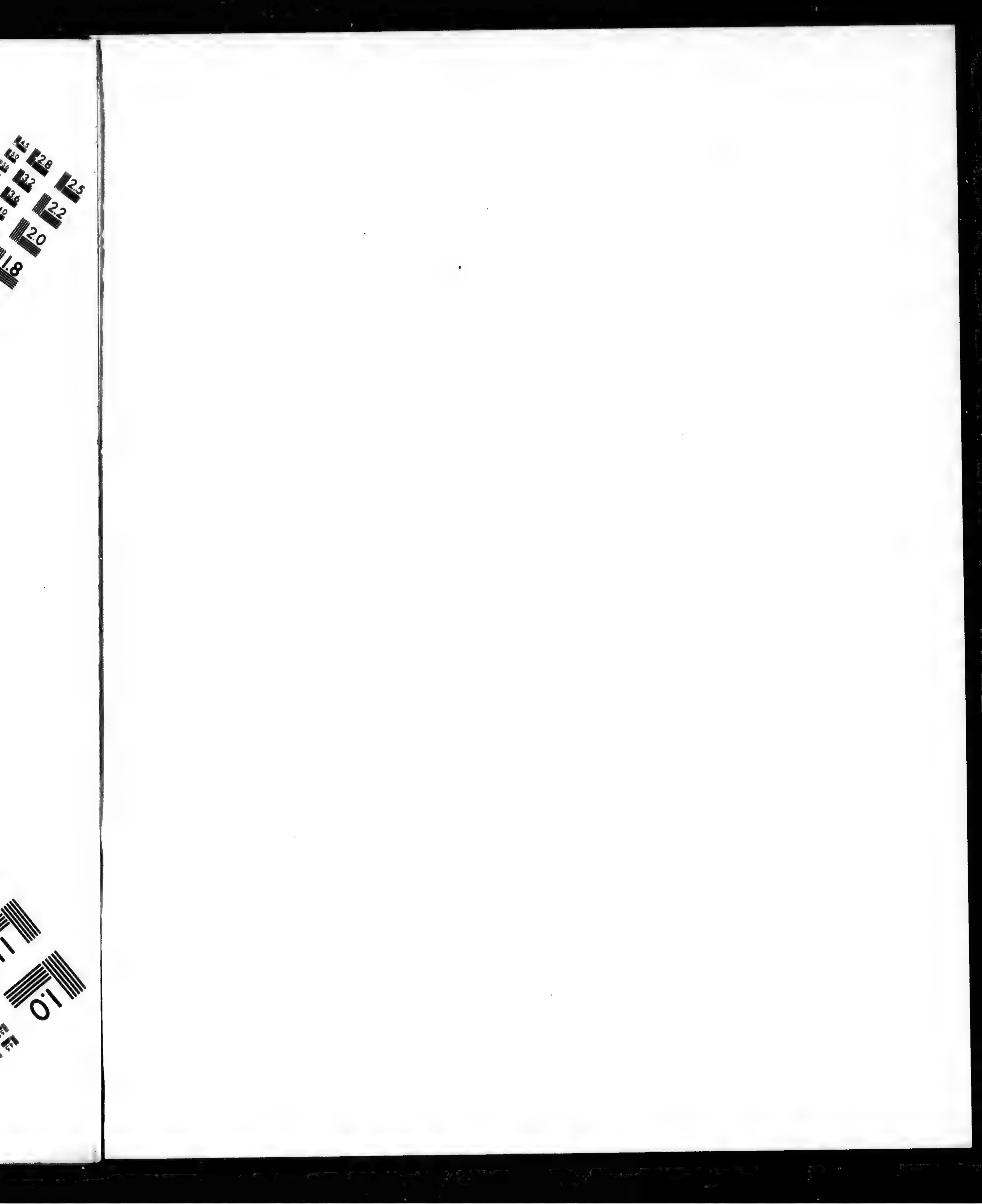


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

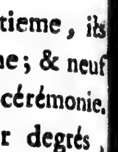




Mexique.

ſacrifice de quinze eſclaves. Le vingtieme, ils en ſacrifiaient cinq, trois le ſoixantieme; & neuf vingt jours après, pour terminer la cérémonie. Tous ces uſages ont fait place, par degrés, aux inſtructions du Chriſtianiſme.







CHAPITRE IV.

Figure, Habillement, Caractere, Usages, Mœurs, Arts & Langues des Mexicains.



Mexique.

QUOIQUE l'espace d'environ deux siécles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexicains; la domination & le commerce de l'Espagne ayant presqu'entierement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution, dans leurs habitudes morales, ait eu quelque influence sur le fond de leur caractere, & sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les hommes, des occupations & du genre de vie dans lesquels ils se trouvent engagés. Aussi les peintures des Historiens & des Voyageurs different-elles beaucoup, suivant la différence des temps. On lit, dans les premieres Relations, que les hommes du Mexique étaient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion; qu'ils avaient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diver-

Mexique.

ſement coupés ; qu'ils étaient ſans barbe, ou qu'ils en avaient fort peu, parce qu'ils ſe l'arrachaient, ou qu'ils s'oignaient la peau d'un onguent qui l'empêchait de ſortir. Il s'en trouvait peu d'auſſi blancs que les Européens. Leur uſage commun était de ſe peindre le corps, & de ſe couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiſeaux, ou d'écailles de poiſſon, ou de poils de tigres ou d'autres animaux. Ils ſe perçaient les oreilles, le nez, & le menton même, pour y porter, dans de grandes ouvertures, des pierreries, ou de l'or, ou quelques oſſemens. On y voyait aux uns, les ongles & le bec d'un aigle ; aux autres, les dents mâchelieres de quelqu'animal, ou des arêtes de divers poiſſons. Les Seigneurs y portaient des pierres très-fines, & de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

La taille & la couleur des femmes étaient peu différentes de c[illegible] des hommes ; mais elles entretenaient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un ſoin extrême de les noircir, par diverſes ſortes de poudre & d'onguent. Les femmes mariées ſe les liaient autour de la tête, & s'en faiſaient un nœud ſur le front. L'uſage des filles était de les porter flottans, ſur le ſein & ſur les épaules. A peine étaient-elles devenues meres, que leurs mammelles croiſſaient, juſqu'à pouvoir en nourrir les enfans qu'elles portaient ſur le

Mexique.

dos. Elles mettaient leur principale beauté dans la petitesse du front ; &, par des onctions continuelles, elles faisaient croître leurs cheveux jusques sur les tempes. Il ne manquait rien à leur propreté. Elles se baignaient souvent ; & cette habitude était si forte, qu'en sortant du bain chaud, elles entraient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains & de semences, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piquure des mouches, & d'autres insectes.

Le commun des Mexicains avait le corps & les pieds nuds, à l'exception des Soldats, qui, pour se rendre plus terribles, se couvraient de la peau entiere de quelqu'animal, dont ils ajustaient même la tête sur la leur. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes en bandouliere, terminée par une tête qu'ils y portaient suspendue, leur donnait un air de férocité. Les Empereurs mêmes & les Seigneurs ne se couvraient que d'une sorte de manteau, composée d'une pièce de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avaient, pour chaussure, des sandales, assez semblables à celles que les Espagnols nomment *apostoliques*. Sur la tête, ils ne portaient que des plumes, & quelques légers cordons qui servaient à les soutenir. Les femmes du Peuple étaient aussi presque nues. Elles avaient

Mexique.

une eſpèce de chemiſe, à demi-manches, qui leur tombait ſur les genoux, mais ouverte ſur la poitrine, & ſi mince, qu'étant ajuſtée ſur la peau, à peine en paraiſſait-elle diſtinguée. Elles ne portaient pas d'autres coëffures que leurs cheveux, ſur quoi les Eſpagnols obſerverent qu'elles avaient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les hommes.

Si l'on conſulte des relations plus modernes, tous les Mexicains, hommes & femmes, ſont naturellement d'une couleur brune. La plupart ſont d'aſſez haute taille, ſur-tout dans les Provinces qui regardent le Nord. Ils ſe garantiſſent les joues du froid & de la piquure des mouches en ſe frottant avec des herbes pilées. Ils ſe barbouillent auſſi d'une terre liquide, pour ſe rafraîchir la tête, & ſe rendre les cheveux noirs & doux. « Leur habillement conſiſte aujourd'hui » dans un pourpoint court, & des haut-de-chauſſes » fort larges. Ils portent ſur les épaules un man» teau de diverſes couleurs, qu'ils appellent *tilma*, » & qui, paſſant ſous le bras droit, ſe lie ſur » l'épaule gauche par les extrémités. Ils ſont chauſ» ſés; mais ils ſe ſervent de ſocs, au lieu de ſou» liers. Jamais ils ne quittent leurs cheveux, quand » la pauvreté les obligerait d'être nus, ou de ſe » couvrir de haillons. Les femmes portent le » *guaipil*, qui eſt une eſpèce de ſac ſous la *cobixa*,

» fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent » une autre sur les épaules, lorsqu'elles paraissent » en public. A l'Eglise, elles relevent la derniere » jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs jupes sont » étroites, ornées de figures de lions, d'oiseaux, » ou de fleurs, & comme tapissées, en plusieurs » endroits, de belles plumes de canards. Les » femmes des Métis, des Noirs & des Mulâtres, » qui sont en fort grand nombre, ne pouvant » prendre l'habit Espagnol, & dédaignant celui » des Américains, ont inventé le ridicule usage » de porter une espèce de jupe en travers, » sur les épaules & sur la tête. Mais leurs maris, & » leurs enfans du même sexe, sont parvenus, par » degrés, à s'attribuer le droit de suivre tous » les usages d'Espagne, &, sans posséder aucun » emploi, ils s'honorent entre eux du titre de » Capitaine. »

Mexique.

Un des premiers Historiens attribue aux femmes Mexicaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure & la santé de leurs enfans ne pouvaient manquer de se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentaient les unes & les autres avec différentes herbes, qui produisaient d'aussi mauvais effets sur les meres que sur le fruit qu'elles portaient dans leur sein; &, lorsque les enfans commençaient à voir le jour, non-seulement elles s'efforçaient de leur raccourcir la nuque du cou,

Mexique.

en la comprimant vers les épaules, mais elles la liaient dans le berceau d'une maniere qui l'empêchait de croître. On n'en rapporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisait attacher des graces à cette difformité. A peine les garçons étaient nés, qu'on appellait un Prêtre pour leur faire, aux oreilles & aux parties viriles, une petite incision de laquelle il devait couler quelques gouttes de sang. Après les avoir lavés lui-même, le Prêtre mettait à ceux des Nobles & des guerriers une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun, il mettait les outils de la profession de leur pere. Toutes les filles recevaient des instrumens pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. C'était la mere qui devait les nourrir de son lait. Mais si quelque accident la forçait d'employer une nourrice, elle faisait tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger ; & si son épaisseur l'empêchait de couler, la nourrice était reçue sans objection. Une femme, qui nourrissait un enfant, devait toujours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré ; & ce temps était de quatre années entieres, pendant lesquelles Herréra fait admirer l'amour maternel, qui faisait éviter aux femmes toute sorte de commerce avec leurs maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse.

Il ajoute

Il ajoute que celles qui devenaient veuves dans cet intervalle, n'avaient pas la liberté de se remarier. Tous les enfans étaient soigneusement recommandés à la protection des Dieux. On faisait des offrandes, des vœux & des sacrifices, pour leur fortune & leur santé. On leur mettait au cou des billets & d'autres amulettes, qui contenaient des figures d'Idoles & des caracteres mystérieux.

Mexique.

Chaque Temple avait une école, où les jeunes garçons du quartier allaient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenait, non-seulement la religion & les loix, mais tous les exercices qui pouvaient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des fleches, de lancer le dard & la zagaye, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisait coucher souvent sur la dure, manger peu, & se remuer beaucoup. Il y avait un Séminaire particulier pour les enfans Nobles, où leur nourriture était portée de leur maison. Ils y étaient instruits & gouvernés par d'anciens Chevaliers, qui les élevaient dans les plus rudes travaux, & qui joignaient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoyait, dès leur premiere jeunesse, au milieu des armées, pour y porter des vivres aux soldats. Cet emploi, qui leur donnait occasion de prendre quelqu'idée des exercices & des pé-

Mexique.

rils militaires, servait aussi à faire connaître leu vigueur, leur courage & leurs inclinations. Ils trouvaient souvent, dans ces essais, le moyen de se distinguer par des actions d'éclat ; & celui qu était parti sous un vil fardeau, revenait quelque-fois avec le titre de Capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquaient du pen-chant pour le service du Temple, entraient dans le monastere de leur sexe ; &, s'ils se destinaient au sacerdoce, ils avaient des maîtres particuliers qui leur apprenaient les secrets & les cérémonie de la religion. Mais, lorsqu'ils s'étaient consacré à cette profession, ils devaient y persévérer jus qu'à la vieillesse.

Les filles n'étaient pas élevées avec moins d'hon neur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans, o les formait, dans la solitude, aux travaux de leu sexe, à la pratique de la vertu ; & la plupart n sortaient point de la maison de leur pere ju qu'au temps du mariage. On les menait rareme aux Temples. Ce n'était que pour accomplir l vœux de leurs meres, ou pour implorer le secou des Dieux dans leurs maladies. Elles y étaie accompagnées de plusieurs vieilles femmes, q ne leur permettaient point de lever les yeux, d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & l garçons ne mangeaient ensemble, avant que se marier. Les Seigneurs observaient cette l

Mexique.

ſques au ſcrupule. Leurs maiſons étant fort randes, ils y avaient des jardins & des vergers, ù l'appartement des femmes était ſéparé des autres difices. Celles qui faiſaient un pas hors de leur nceinte étaient châtiées ſévérement. Dans leurs romenades mêmes, elles ne devaient jamais auſſer les yeux, ni tourner la tête en arriere. lles étaient punies lorſqu'elles quittaient le tra-ail ſans permiſſion. On leur faiſait regarder le enſonge comme un ſi grand vice, que, pour ne faute de cette nature, on leur fendait un peu lèvre.

L'âge de ſe marier, pour les hommes, était ingt ans, & quinze pour les jeunes filles. Cette érémonie ſe faiſait par le miniſtere d'un Prêtre, i prenait les deux parties par les mains, en ur demandant quelle était leur intention ? Sur réponſe du jeune-homme, il prenait le bord e la robe dont il devait être revêtu pour la te, & le bout d'un voile que la jeune fille por-it auſſi dans cette occaſion, il liait l'un à l'autre; ,conduiſant les mariés à la maiſon qu'ils devaient biter, il les faiſait tourner ſept fois autour d'un urneau. Rien ne manquait alors à leur union : ais ils devaient avoir obtenu la permiſſion de urs peres & celle du Capitaine de leur quartier. leurs peres étaient pauvres, ils s'engageaient,

Mexique.

en les quittant, à leur faire part du bien qu'il
pourraient acquérir; comme les peres, qui étaien
riches, joignaient au bien, qu'ils leur donnaient
la promesse de ne les jamais laisser tomber dan
la misere. Un homme avait la liberté de prendr
plusieurs femmes; &, quoique la plupart n'e
eussent qu'une, on ne s'étonnait point d'en voi
quelques-uns qui n'en avaient pas moins de cen
cinquante. Les degrés de mere & de sœurs étaien
les seuls défendus. On n'a point connu d'homme
plus délicats sur la virginité. Une femme suspect
était renvoyée à ses parens le lendemain de se
noces; & celle dont le mari était satisfait, rece
vait, à ce titre, des présens & des honneurs ex
traordinaires. Aussi la crainte d'y être trompé
faisait-elle tenir aux hommes un compte exac
de tout ce qu'ils donnaient dans l'engagement
pour se faire restituer, jusqu'aux moindres bijoux
si la sagesse de leurs femmes ne répondait poi
à leurs espérances. Après le divorce, il leur éta
défendu de se rejoindre sous peine de mort
mais les femmes avaient la liberté de se remarie
lorsqu'elles en trouvaient l'occasion, & ceux do
la délicatesse allait si loin pour les filles, prenaie
sans peine une veuve, ou la femme qu'un aut
avait répudiée. Une mere, en mariant sa fill
lui recommandait particulierement la propret

le culte des Dieux, & les soins intérieurs de sa maison. Un pere exhortait ses fils à bien vivre avec leurs femmes, à se rendre aimables à leurs voisins, & sur-tout à respecter leurs Supérieurs. Il y avait des formules d'exhortations pour les peres & les meres, comme des régles de conduite pour les enfans. Elles se conservaient dans les familles; & les jeunes gens ne quittaient point la maison paternelle, pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caracteres qui servaient d'écriture à la Nation. Mexique.

Acosta ne parle jamais, sans étonnement, de l'art avec lequel un Peuple, enseveli d'ailleurs dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique une sorte de livres, par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les loix & les cérémonies. La Ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier & les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres Villes des bibliothèques, ou des amas d'histoires, de calendriers, & de remarques sur les planetes & sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres, équarries, pliées & rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caracteres magi-

Mexique.

ques, & livrerent au feu tout ce qu'ils en puren découvrir. Les plus ſenſés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorerent beaucoup les effets. Un Jéſuite, dont on ne rapporte poin le nom, aſſembla, dans la Province de Mexique les Anciens des principales Villes, & ſe fit expli quer ce qu'il y avait de plus curieux dans u petit nombre de livres qui leur reſtaient. Il y vi pluſieurs de ces roues qui repréſentaient leur ſiécles, & dont on a donné un exemple d'aprè Carréri. Il y admira d'ingénieux hyéroglyphes qui repréſentaient tout ce qui peut être conçu Les choſes qui ont une forme, paraiſſaient ſou leurs propres images; & celles qui n'en ont poin étaient repréſentées par des caracteres qui le ſignifiaient. C'eſt ainſi qu'ils avaient marqué l'anné où les Eſpagnols étaient entrés dans leur pays, e peignant un homme avec un chapeau & un habi rouge au ſigne de la roue qui courait alors. Mai ces caracteres ne ſuffiſant point pour exprime toutes les paroles, ils ne rendaient que la ſubſ tance des idées. Cependant, comme les Mexi cains aimaient à faire des récits & à conſerver l mémoire des événemens, leurs Orateurs & leur Poëtes avaient compoſé des diſcours, des poëme & des dialogues, qu'on faiſait apprendre pa cœur aux enfans. C'était une partie de l'éduca tion qu'ils recevaient dans les Colléges, & toute

les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, & s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caracteres, sur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale. Mexique.

Il était défendu au commun des Mexicains d'élever leurs maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plupart n'étant composées que de terre, & couvertes de planches qui formaient une espèce de plate-forme à laquelle tous les Historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y était pas plus connue que l'élégance; dans les plus pauvres néanmoins, l'intérieur était revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire & l'huile fussent en abondance au Mexique, on n'y employait, pour s'éclairer, que des torches de bois de sapin. Les lits étaient de nattes ou de simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois, tenait lieu de chevet. Les siéges ordinaires étaient de petits sacs, pleins de feuilles de palmier. Il y en avait aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchait point que

Mexique.

l'usage commun ne fût de s'asseoir à terre, & même d'y manger. On reproche aux Mexicains d'avoir été fort sales dans leurs repas. Ils mangeaient peu de chair; mais, quoiqu'ils eussent du dégoût pour celle de mouton & de chèvre, parce qu'ils la trouvaient puante, ils ne rejettaient aucune autre espèce d'animaux vivans. Leur principale nourriture était le maïs, en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignaient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures, & celles qui sont de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages, était une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils en avaient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étaient si rigoureusement défendues que, pour en boire, il fallait obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Elle ne s'accordait qu'aux vieillards & aux malades, à l'exception néanmoins des jours de fête & de travail public, où chacun avait sa mesure, proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passait pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tombaient dans l'ivresse, était d'être rasés publiquement; &, pendant l'exécution, la maison du coupable était abattue, pour faire connaître qu'un homme qui avait perdu le jugement, ne méritait plus de vivre dans la Société humaine. S'il possédait quelque

Mexique.

office public, il en était dépouillé, & l'interdiction durait jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affaiblie depuis la conquête, on observe que les Mexicains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur ancienne sobriété n'empêchait point qu'ils ne fussent passionnés pour la danse, pour diverses sortes de jeux & pour les tours d'adresse & d'agilité, que l'Empereur honorait souvent de sa présence, & pour lesquels on distribuait des prix.

Chaque Province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'Empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les loix & les usages. La Religion était l'unique point sur lequel il paraît que la politique des Empereurs, plutôt que le penchant des Peuples ou la persuasion, était parvenue à faire régner l'uniformité. A l'égard des successions, par exemple, dans la Capitale & tout le reste de son ressort, elles suivaient les degrés du sang. Le fils aîné entrait dans tous les droits de son pere, lorsqu'il était capable de les maintenir. Autrement le second fils prenait sa place, & s'il n'y avait point d'autre mâle, c'étaient les neveux qui se voyaient appellés à l'héritage. Au défaut de neveux, on appellait les freres du pere. S'il n'en restait point, sur-tout entre les Seigneurs qui jouissaient de quelque Gouvernement par le

Mexique.

droit de leur naiſſance, tous les vaſſaux avaient recours à la voix de l'élection, pour faire tomber leur choix ſur le plus digne, dans l'opinion que l'intérêt public devait l'emporter ſur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le pays de Tlaſcala, de Guacoxingo & de Cholula, on ſuivait la même régle, avec cette différence, que celui qu'on ſubſtituait au véritable ſang, était ſoumis à de rigoureuſes épreuves.

Le Mexique avait une ſorte de Seigneurs, qu'Herréra compare aux Commandeurs de Caſtille, c'eſt-à-dire, qui recevaient de la faveur du Souverain, ou pour récompenſe de leurs ſervices des terres dont ils n'avaient la propriété que pendant leur vie. Il y avait un autre Ordre, qui ſe nommait, en langage du Pays, *les grandes Parentés*, & qui était compoſé des cadets du premier ordre. Il était ſubdiviſé en quatre autres claſſes, qui répondaient aux quatre premiers degrés de parenté, & qui tiraient leur diſtinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui deſcendaient le plus loin, étaient compris dans la quatrieme claſſe. Outre le droit de pouvoir ſuccéder aux Chefs de leur race, lorſqu'ils y étaient appellés, leur Nobleſſe les exemptait de tributs. La plupart étaient employés dans les armées; & c'était parmi eux qu'on choiſiſſait les Ambaſſadeurs, les Officiers des Tri-

bunaux de Juſtice, & tous les Miniſtres publics. Mexique.
Les Chefs de races étaient obligés de leur fournir le logement & la ſubſiſtance.

Tous les Caciques jouiſſaient du droit de la Souveraineté dans l'étendue de leur Domaine. Ils tiraient un tribut de tous leurs Vaſſaux, ſans en excepter cette eſpèce de Seigneurs, dont les biens ne ſe tranſmettaient pas par ſucceſſion, & qui n'en jouiſſaient que par la donation de l'Empereur. Les Officiers mêmes payaient le tribut de leurs Offices, comme les Marchands celui de leur commerce. Mais ils n'étaient pas obligés à d'autres ſervices, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les Seigneurs, & divers aſſujétiſſemens qui étaient le partage du Peuple. Ils avaient même entr'eux une eſpèce de Syndic, choiſi dans leurs corps, pour traiter de leurs affaires avec les Seigneurs, & pour régler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux ordre des tributaires était celui des laboureurs, qui tenaient les terres d'autrui. Ils ſe nommaient *Mayeques*. Tous les autres Vaſſaux pouvaient avoir des terres en propre ou en commun; mais il n'était permis aux Mayeques que de les tenir en rente. Ils ne pouvaient quitter une terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouraient, & dont ils payaient la rente en nature, par d'anciennes conventions, dont

Mexique.

l'origine était inconnue. Leurs Seigneurs avaient ſur eux la juriſdiction civile & criminelle. Ils ſervaient à la guerre, parce que perſonne n'en était exempt; mais on apportait beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, & le beſoin de troupes devait être fort preſſant, pour faire oublier que les Mayeques étaient néceſſaires à l'agriculture.

L'exemption du tribut n'était accordée qu'aux enfans qui étaient ſous le pouvoir de leurs peres, aux orphelins, aux vieillards décrépits, aux veuves & aux bleſſés. Il ſe levait avec beaucoup d'ordre, dans les villages comme dans les Villes. Le plus commun était celui de maïs, de fazéoles & de coton. Les Marchands & les Ouvriers le payaient de la matiere ordinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'impoſait point par tête, mais chaque Communauté avait ſa taxe, qui ſe diviſait entre ſes membres; & tous les particuliers faiſaient leur premier devoir de payer leur portion. Les tributs des grains étaient recueillis au temps de la récolte. Ceux des Marchands & des Ouvriers ſe délivraient de vingt en vingt jours, c'eſt-à-dire, de mois en mois. Ainſi, l'on portait des tributs pendant toute l'année. La même régle s'obſervait pour les fruits, le poiſſon, les oiſeaux, les plumes & la vaiſſelle de terre, les maiſons des Seigneurs ſe trouvaient fournies

Mexique.

ſans embarras & ſans interruption. Dans les années ſtériles & dans les maladies contagieuſes, non-ſeulement on ne levait rien; mais ſi les Vaſſaux d'un Cacique avaient beſoin d'être ſecourus, il fourniſſait, de ſes magaſins, des alimens aux plus pauvres, & des graines aux autres pour ſemer. Le ſervice perſonnel des Mayeques conſiſtait à bâtir pour leurs Seigneurs, & ſur-tout à leur porter chaque jour de l'eau & du bois. Ce dernier office était réparti entre les villages & les quartiers; de ſorte que le tour de chacun ne revenait pas ſouvent. S'il était queſtion d'un édifice, ils s'y employaient avec autant de ſatisfaction que de zèle. Hommes, femmes & enfans, ils mangeaient à des heures réglées. On a ſouvent obſervé qu'ils ſont peu laborieux, lorſqu'on les applique ſeuls au travail, & que ſix Mexicains, occupés ſéparément, avancent beaucoup moins qu'un Eſpagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces ſemblent proportionnées à leur nourriture. Cependant, lorſqu'on trouve le moyen de les faire travailler enſemble, & par quelqu'intérêt différent de la crainte, ils ne perdent pas un inſtant. Leur reſpect étant preſqu'égal pour leurs Caciques & pour leurs Dieux, ils n'épargnaient pas leurs peines dans la conſtruction des Temples & des Palais. On les voyait ſortir de leurs villages au lever du Soleil. Après avoir laiſſé paſſer le

Mexique.

froid du matin, ils mangeaient sobrement quelques provisions qu'ils portaient avec eux. Ensuite chacun mettait la main à l'ouvrage, sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des Chefs, & le travail continuait jusqu'à la premiere fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faisait chercher à se mettre à couvert; parce qu'étant nuds, & connaissant le dangereux effet de leurs pluies, ils craignaient d'y être long-temps exposés. Mais ils revenaient gaiement, aussi-tôt qu'ils voyaient le temps s'éclaircir; & le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs femmes leur faisaient du feu, & leur apprêtaient à souper, ils s'y amusaient innocemment au milieu de leur famille.

Leurs idées sur l'origine des choses, avaient des rapports singuliers avec les Livres de Moyse. Ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme & une femme; que ces deux modèles de la race humaine s'étant allé baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau; mais que leur Auteur la leur avait rendue, avec un mêlange de certains métaux, & que le monde était descendu d'eux; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine, ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un Prêtre Américain, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme & ses enfans, dans un grand coffre

Mexique.

de bois, où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux & d'excellentes semences; qu'après l'abaissement des eaux, il avait lâché un oiseau nommé *aura*, qui n'était pas revenu, & successivement plusieurs autres, qui ne s'étaient pas fait revoir; mais que le plus petit, & celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les Prêtres de Méchoacan portaient des tonsures, comme ceux de l'Eglise Romaine.

Les Peuples de la Province de *Mistéque* avaient treize langages différens. On attribue cette étrange variété à la disposition du pays, qui, étant rempli de montagnes fort hautes, rendait le commerce fort difficile d'un canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes & des labyrinthes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places, & des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des montagnes, qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*, les Américains n'habitaient que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence, qu'ils paraissaient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs rochers. On remarque deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets s'appro-

Mexique.

chent si fort, que les jardins sautent d'un côté à l'autre.

Les Tlascalans, dont on a vanté le courage & la fidélité, n'avaient pris des Mexicains que l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, & d'en manger la chair. Il paraît même qu'ils ne s'y étaient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessaient pas d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avait donné naissance à leur République, & que la valeur & la justice en étaient comme le soutien. Les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractere. Ils mangeaient peu, & leurs alimens étaient très-légers. La plupart étaient industrieux, & capables d'apprendre & d'imiter tout ce qu'on leur montrait. Ils punissaient de mort le mensonge, dans un Sujet de la République; mais ils le pardonnaient aux étrangers, comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs Traités publics s'exécutaient-ils de bonne-foi. La franchise ne régnait pas moins dans leur commerce. C'était un sujet d'opprobre entre leurs Marchands, que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils chérissaient les vieillards. Ils châtiaient rigoureusement

ment l'adultere & le larcin. Les jeunes Seigneurs, qui manquaient de reſpect & de ſoumiſſion pour leurs peres, étaient étranglés par un ordre ſecret du Sénat, comme des monſtres naiſſans, qui pouvaient devenir pernicieux à l'Etat, lorſqu'ils ſeraient appellés à le gouverner. Ceux qui nuiſaient au Public, par quelque déſordre qui ne méritait pas la mort, étaient relégués aux frontieres, avec défenſe de rentrer dans l'intérieur du pays; & c'était le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il ſuppoſait des vices dont on craignait la contagion. On faiſait mourir, avec les traîtres, tous leurs parens juſqu'au ſeptieme degré, dans l'idée qu'un crime ſi noir ne pouvait venir à l'eſprit de perſonne, s'il n'y était porté par l'inclination du ſang. Les débauches qui bleſſent la Nature, étaient punies de mort, comme des obſtacles à la propagation des citoyens, dans le nombre deſquels la République faiſait conſiſter toutes ſes forces. Entre mille ſujets de haine, les Tlaſcalans reprochaient aux Mexicains d'avoir infecté leur Nation de ce déteſtable vice. L'ivrognerie était ſi rigoureuſement défendue, qu'il n'était permis de boire des liqueurs fortes, qu'aux vieillards qui avaient épuiſé leurs forces dans la profeſſion des armes. Le territoire de la République ne produiſant point de ſel, ni de coton, ni de cacao, ni

Mexique.

Mexique.

d'or, ni d'argent, il n'y avait point d'excès ou de luxe à craindre dans la bonne-cher & dans les habits. Cependant les loix y avaien pourvu, en défendant de porter des étoffes d coton, de boire du cacao, & d'employer d l'or & du sel, si ces richesses n'avaient été g gnées par les armes. Les Tlascalans n'étaient nuds. Ils portaient une camisole fort étroite, collet & sans manches, avec une ouverture po y passer la tête. Elle descendait jusqu'aux g noux; &, pardessus, ils avaient une sorte soutane d'un tissu de fil.

La liberté qui régnait à Tlascala, & avantages d'un bon Gouvernement, y attiran de toutes parts, quantité d'étrangers qui ch chaient à se garantir de la tyrannie de le Caciques, ils y étaient reçus, à la seule con tion de s'y conformer aux loix. On y compt parmi la Noblesse, environ soixante Seigneu qui s'étaient mis volontairement sous la p tection de la République, en qualité de vassa Elle avait des Chevaliers, qui avaient mé ce titre par des actions héroïques ou des c seils salutaires, & qui en avaient été rev dans le Temple avec beaucoup de cérémon Les riches Marchands obtenaient aussi des tinctions, qui les élevaient par degrés à la blesse. Mais quelque pauvre que fût le Noble

ne pouvait exercer aucun office mécanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage, étaient ceux de mere, de sœur, de tante & de belle-mere. L'héritage ne passait point aux enfans, mais aux freres du pere, & plusieurs freres pouvaient épouser successivement leur belle-sœur. Non-seulement les loix permettaient la pluralité des femmes, mais elles y exhortaient ceux qui pouvaient en nourrir plus d'une. Xicotencal en avait cinq cens. Cependant il n'y en avait que deux, qui portassent le titre d'épouse. Elles étaient respectées de toutes les autres, & leur mari ne devait pas coucher avec une concubine, sans les avoir averties. Un enfant était plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance & les femmes s'y lavaient aussi dès qu'elles étaient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportait à les faire vivre dans la modestie & la propreté.

Mexique.

Entre les fleches qu'ils portaient dans leur carquois, ils en avaient deux, qui représentaient les deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiraient d'abord une; &, s'ils tuaient ou blessaient quelque ennemi, c'était un heureux présage. L'inutilité du premier coup passait pour un mauvais augure; mais chacun se faisait une loi d'honneur de reprendre sa premiere fleche, & ce préjugé contribuait souvent à la victoire.

Mexique.

Les extravagances de leur polythéisme ne les empêchaient pas de reconnaitre un Dieu supérieur, mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettaient des récompenses & des peines, dans une autre vie, des esprits qui parcouraient l'air, neuf cieux, pour leur demeure & pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils croyaient la terre plate; &, n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes, ils étaient persuadés que le Soleil & la Lune dormaient tous les jours, à la fin de leur course. C'étaient, pour eux, le Roi & la Reine des étoiles. Ils regardaient le feu comme le Dieu de la vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume. Le monde était éternel, dans leurs idées; mais ils croyaient, sur d'anciennes Traditions, qu'il avait changé deux fois de forme; l'une par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Quelques hommes, qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes, y avaient été convertis en singes; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole & la raison. La terre devait finir par le feu, & demeurer réduite en cendres, jusqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faisaient profession d'ignorer.

Les *Otomies*, que leur haine pour les Mexicains, le séjour de leurs montagnes & leur ancienne simplicité, semblaient devoir préserver

Mexique.

du barbare usage d'immoler des victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifiaient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisaient dans leurs guerres; mais ils les hachaient en pièces, qui se vendaient toutes cuites dans les Boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étaient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençaient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisait beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la Nation rassemblée sur une haute montagne: c'était pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes Divinités. Les Missionnaires s'efforcerent envain de les arrêter; on leur répondit, qu'en embrassant un nouveau culte, l'ancien ne devait pas être oublié; & la jeune fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction. La plus singuliere de leurs coutumes, était celle qui regardait les mariages: ils vivaient librement avec toutes les femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissaient pour se marier; mais, lorsqu'ils étaient déterminés à l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils voulaient faire leur épouse; & s'ils lui trouvaient quelque défaut, ils étaient libres de la

Mexique.

renvoyer : au contraire, s'ils déclaraient le lendemain, qu'ils en fussent contens, il ne leur était plus permis d'en prendre une autre ; alors ils commençaient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, sur-tout des libertés qu'ils avaient prises avec d'autres femmes. Elle consistait à se priver, pendant vingt ou trente jours, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des oreilles & des bras. La femme exerçait aussi toutes ces rigueurs sur elle-même ; ensuite ils se rejoignaient pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paraît néanmoins que cette loi ne regardait que le Peuple, car les Chefs de la Nation avaient plusieurs femmes.

Carréri observe que l'industrie des Mexicains d'aujourd'hui, differe beaucoup de celle des anciens, qui cultivaient les Arts avec autant de succès que de goût. Ils sont plongés à-présent dans l'oisiveté ; cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail, prouve encore qu'ils ne sont pas sans talens ; les uns composent plusieurs sortes de figures, avec des plumes de différentes couleurs, sur-tout avec celles d'un oiseau, que les Espagnols nomment *Chuppaflore* ou *Suce-fleur*. D'autres travaillent fort délicatement en bois ; mais la plupart ne sont propres qu'aux plus vils travaux, où les Espagnols ne cessent point de les employer.

Mexique.

A l'égard de l'état actuel des Espagnols au Mexique, on ne peut citer un témoignage plus authentique que celui de Corréal, l'un des Sujets les plus zélés que l'Espagne ait jamais eus. Tous ces Peuples, dit-il, que nous regardions comme des esclaves fort soumis, conspirent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse & les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques troupes bien disciplinées, qu'on ferait entrer dans le pays, sur-tout par *Costa-Ricca*, où sont les Américains, que nous nommons *Bravos* ou *Indios de Guerra*, & du côté de *Guatimala*, en suivant la côte de l'une ou de l'autre mer, on exciterait tout-d'un-coup à la révolte, non-seulement les anciens Naturels, les esclaves Nègres & les Métis, mais une partie même des Créoles. Il suffirait de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, & de les traiter avec assez de douceur & de désintéressement, pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres & dans des montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs Espagnols.

L'autorité royale est comme anéantie, par l'in-

Mexique.

ſatiable avidité de ceux qui ſont établis pour la ſoutenir. Dans l'éloignement où les Officiers Royaux ſe voient du Prince, ils ne conſultent que leur intérêt pour l'interprétation des Loix. Les Vice-Rois ſont d'intelligence avec les Miniſtres ſubalternes. Ils épuiſent les Peuples par leurs exactions; ils vendent la juſtice; ils ferment les yeux & les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de miſérables que l'indigence réduit au déſeſpoir, & qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance eſt égale à l'injuſtice & à la cruauté. « J'ai vu porter, dans » le même Tribunal & preſque à la même heure, » une même Sentence ſur deux cas directement » oppoſés. Envain s'efforça-t-on d'en faire com» prendre la différence aux Juges. Cependant le » Chef, ſortant enfin des ténèbres, ſe leva ſur » ſon ſiége, retrouſſa ſa mouſtache, & jura par la » ſainte Vierge, & par tous les Saints, que les » *Luthériens* Anglais lui avaient enlevé, parmi ſes » livres, ceux du *Pape Juſtinien*, dont il ſe ſervait » pour juger les cauſes équivoques; mais que ſi ces » chiens reparaiſſaient dans la Nouvelle-Eſpagne, » il les ferait brûler tous. »

D'une ſi mauvaiſe adminiſtration, il réſulte, que les places importantes ſont mal munies, preſque ſans ſoldats, ſans armes & ſans magaſins. Les troupes n'ont point de paie réglée; leur reſſource

ſt de piller les habitans; jamais on ne les forme
à l'exercice des armes, à peine ſont-elles vêtues; Mexique.
auſſi les prendrait-on moins pour des ſoldats que
pour des mendians ou des voleurs. Les fortifica-
tions ſont abſolument négligées, parce que la
Nouvelle-Eſpagne n'a point d'Ingénieurs; elle
n'eſt pas mieux fournie d'Artiſans pour les ouvra-
ges militaires, & pour les beſoins les plus com-
muns. On n'y trouve perſonne qui ſache faire un
bon inſtrument de Chirurgie. La fabrique de ceux
qui regardent les Mathématiques & la Navigation,
n'y eſt pas moins ignorée; le commerce même
n'y conſiſte que dans l'art de tromper, parce qu'il
n'a point de régles bien établies, ou, s'il en reſte
d'anciennes, elles ſont mépriſées. Le quint de l'or
& de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du
Roi, eſt continuellement diminué par la fraude;
il ne revient point au tréſor un quart de ſes droits.
Les Gouverneurs, leurs Officiers & les riches
Négocians, ſe prêtent la main pour ſupprimer les
Ordonnances Royales, ou pour les faire tomber
dans l'oubli. De-là viennent tous les avantages
que les Français & les Anglais tirent des établiſſe-
mens Eſpagnols pour leurs propres Colonies. La
plupart des enrégiſtremens ſont faux dans les Ports
Eſpagnols: un paſſe-port des Officiers Royaux
fait paſſer toutes ſortes de marchandiſes à la vue

Mexique.

de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les Curés & les Religieux se mêlent aussi de commerce, avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministere, & par l'abus des armes Ecclésiastiques. Ils arrachent d'ailleurs des Américains tout ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion emportée pour le plaisir, & leur profonde ignorance: aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir, n'en demeurent-ils pas moins Idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits; mais ils sont ignorans, sans honte, & les idées qu'ils ont des choses divines & humaines, sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, dit Corréal, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun. Il leur est défendu d'avoir des livres, &, dans toute la Nouvelle-Espagne, on en voit très-peu d'autres que des Heures, des Missels & des Breviaires *(a)*. Un Créole qui meurt, croit

(*a*) Le hasard, dit Corréal, fit tomber, un jour, les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce Livre à un Religieux, qui ne l'entendait pas mieux, & qui fit croire aux habitans

Mexique.

son ame en sûreté, lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Eglise. Ses créanciers & ses parens sont souvent oubliés, & la plus grande partie des biens passe toujours aux Couvens. Enfin le désordre est si général, & ses racines, qui sont la sensualité, l'avarice & l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux siécles, que tout le pouvoir des hommes n'y pouvant apporter de remède, & la nature même du mal ne permettant point d'en espérer du Ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs établissemens, ne soient menacées de leur ruine.

Entre les raisons de cette extrême décadence, il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis long-temps entre les Espagnols venus de l'Europe & les Créoles. Elle vient, dans ceux-ci, du chagrin qu'ils ont de se voir exclus de toutes sortes d'emplois. Il est inoui qu'on prenne parmi eux des Gouverneurs & des Juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez, des Gironnes, des Alvarado, des Guzmans, c'est-à-dire, des familles réellement descendues de tous ces grands Capitaines, ils sont

de la Ville que c'était une Bible Anglaise. Sa preuve était les figures de chaque Métamorphose, qu'il leur montrait en disant ; *voilà comme ces chiens adorent le diable qui les change en bêtes.*

Mexique.

regardés, des Espagnols Européens, comme à demi-barbares, & incapables des soins du Gouvernement. D'un autre côté, ceux qui arrivent d'Espagne, ne reconnaissant point leurs usages & leurs goûts dans les Créoles, s'attachent de plus-en-plus à cette opinion, & persistent non-seulement à les éloigner de toutes les charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment, ils ne tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette seule division fera perdre une si belle conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé, dit-il, de soulever les Créoles que les Américains. Il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeraient mieux se voir soumis à tout autre pouvoir, qu'à celui de l'Espagne.

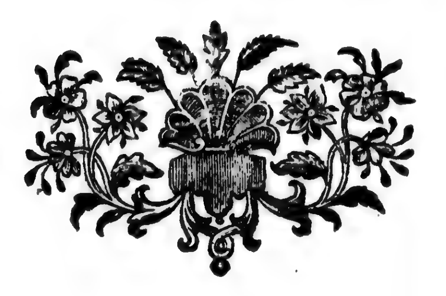
Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'Eglise : rarement un Créole est pourvu d'un Canonicat, & bien moins d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes, on s'est long-temps efforcé d'abaisser les Créoles qu'on y avait reçus, de peur que par le mérite ou le nombre, ils ne l'emportassent sur les Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns, tous les Supérieurs étaient envoyés d'Espagne. Cependant, peu d'années avant les observations de Gage, les Créoles avaient pris l'ascendant dans plusieurs

Provinces, & s'étaient tellement multipliés, qu'ils avaient refusé de recevoir les Religieux qui venaient de l'Europe. Dans la Province de Mexique, qui a des Jacobins, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes, des Peres de la Merci & des Jésuites, il n'y avait que les Jesuites & les Carmes qui eussent conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur Ordre. La derniere que Gage vit arriver pour les Religieux de la Merci, vécut en si mauvaise intelligence avec les Créoles, qu'à l'élection de leur Provincial commun, ils en vinrent aux mains, prêts à s'entretuer, si le Vice-Roi ne se fût rendu à leur Assemblée, & n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emporterent à la fin, par la pluralité des suffrages, & jusqu'à présent ils ont rejetté tout ce qui leur est venu d'Espagne, sous prétexte que, ne manquant point de sujets de leur Nation, ils n'ont pas besoin de secours étrangers. On les laisse paisibles dans la possession de cette liberté; parce qu'avec beaucoup de soumission pour le Pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols. Mexique.

En supposant ces récits exagérés, on peut encore en conclure que, dans une si grande étendue de pays, qui reconnaît la domination Espagnole, cette Couronne n'a de véritables

Mexique.

Sujets que ceux qu'elle y fait passer, pour retenir les autres sous le joug; & qu'une autorité si faible, diminuant tous les jours, il ne serait pas surprenant qu'elle éprouvât une révolution.





CHAPITRE V.

Climat, Vents, Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

Mexique.

ON N'ENTREPRENDRA POINT de repréſenter toutes les variétés du climat, dans un pays auquel on donne plus de quatre cens lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & deux cens de largeur du Nord au Sud; mais, en prenant le centre pour régle moyenne, la Province du Mexique, qui eſt ſituée entre dix-neuf & vingt degrés de latitude Septentrionale, jouit d'un air ſi tempéré, que, ſuivant l'expreſſion d'un Voyageur, on y a preſque toujours froid & chaud dans le même-temps; froid à l'ombre, & chaud lorſqu'on s'expoſe au Soleil. Ainſi, ni l'un ni l'autre n'eſt exceſſif dans aucune ſaiſon. Cependant, depuis le mois de Mars, juſqu'à celui de Juillet, la molleſſe des habitans les rend plus ſenſibles au froid, le matin, & leur fait trouver la chaleur trop vive, pendant le jour. Après le mois de Juillet, des pluies abondantes rafraîchiſſent l'air, comme dans les parties des Indes Orientales dont la ſituation eſt la même. Depuis le mois de

Mexique.

Septembre jusqu'au mois de Mars, elles deviennent tout-à-la-fois plus rares & moins fortes. Les Américains donnent le nom d'hiver ou de saison froide, aux douces nuits qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février ; mais c'est la saison dont les Européens s'accommodent le mieux. En général, ils se trouvent bien d'un climat, qui n'est jamais incommodé par l'excès ni du chaud, ni du froid ; d'autant plus, ajoute le même Ecrivain, que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La premiere, qui se fait au mois de Juin, des grains semés en Octobre, se nomme *Moisson de Riéjo*, ou d'eau. La seconde, nommée, *del Temporale*, ou de saison, se fait en Octobre de ce qu'on a semé au mois de Juin. Pour la troisieme, qu'on appelle *Aventurera*, ou accidentelle, parce qu'elle est moins certaine, on seme en Novembre sur la pente des montagnes fraîches, & le temps de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience constante a fait reconnaitre que le maïs, qui est la principale nourriture des habitans, rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de Mars & de Mai. C'est alors que les volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle-Espagne, font leurs plus grandes irruptions ; d'où

Mexique.

d'où l'on conclut que les soufres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espèce de grain.

On distingue, dans le Golfe du Mexique, trois sortes de tempêtes, sous les noms de *Nords*, de *Suds* & d'*Ouragans*. Elles reviennent à-peu-près dans les mêmes saisons ; &, suivant l'observation commune, elles sont annoncées, quelques heures auparavant, par divers présages.

Les Nords sont des vents d'une violence extrême, qui soufflent fréquemment dans le Golfe, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle Lune ; mais les plus violens arrivent aux mois de Décembre & de Janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le Golfe, c'est-là qu'ils sont plus fréquens, & qu'ils causent leurs plus grands ravages.

Les Anglais ont trouvé l'art de se servir heureusement des Nords pour revenir chargés de Campêche à la Jamaïque ; &, quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de vaisseau dans les tempêtes ; mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, & passent rarement une année sans perdre quelques-uns de leurs meilleurs bâtimens.

Les Suds sont aussi fort violens. Leur saison est

Mexique.

dans le cours de Juin, Juillet & Août, temps où les Nords ne ſoufflent jamais. Comme leur plus grande violence eſt au Sud, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt de-là qu'ils tirent leur nom.

Les Ouragans ſont les plus terribles tempêtes qui menacent le Golfe du Mexique & toutes les Antilles. Elles arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, toujours annoncées, comme les Nords & les Suds, pa des ſignes qui leur ſont propres.

Les effets des Ouragans ſont trop connus pou en répéter ici la peinture. Dampierre eſt perſuad que l'Ouragan des Indes Occidentales, & l Typhon des grandes Indes, ſont la même tem pête, ſous des noms différens.

La ſituation des principales Provinces de l Nouvelle-Eſpagne, & les qualités du climat, n doivent laiſſer aucune défiance des Voyageurs lorſqu'ils nous repréſentent cette grande régio comme une des plus agréables & des plus fertile du globe terreſtre. Outre ſes productions natu relles, on ſe perſuade aiſément que, depuis conquête des Eſpagnols, elle eſt enrichie de plupart des plantes de l'Europe, qui ont dû pro pérer ſous un ſi beau Ciel; mais cet article n contiendra que les productions particulieres pays, & celles qui ſe font diſtinguer par le

excellence ; toutes les autres ſont renvoyées à l'Article général de l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique. Mexique.

Donnons le premier rang au cacaotier ; qui tire proprement ſon origine du Mexique, comme il en fait une des principales richeſſes. On nous donne non-ſeulement ſa figure, mais la maniere dont les Mexicains le cultivent. On ſeme les grains de cacao dans une terre chaude & humide, l'œil en haut & bien couvert de terre. Les arbriſſeaux paraiſſent vers le quinzieme jour ; mais ils ſont deux ans à croître de la hauteur de trois palmes. On les tranſplante alors, en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines. On les met en alignement, à dix-huit palmes l'un de l'autre, avec un échalas à chacun pour les ſupporter, & des platanes ou d'autres arbres fruitiers à l'entour, parce qu'ils demandent de l'ombre. On retranche du pied tous les rejetons qui les empêcheraient de s'élever. On nettoie le terrain de toutes ſortes de mauvaiſes herbes ; & l'on s'attache ſur-tout à garantir les plantes du froid, de l'excès d'eau, & de certains vers qui les rongent. Dans l'eſpace de cinq ans, elles deviennent hautes de ſept palmes, & groſſes comme le poing. C'eſt alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles reſſemblent à celles du châtaignier, mais elles ſont un peu plus étroites.

Mexique.

La fleur croît, comme aux jasmins, sur le tron & sur les branches, mais à peine reste-t-il u quart du nombre. Il s'en forme une gousse, d la forme de l'épi du bled d'Inde, verdâtre avan sa maturité, ordinairement brune lorsqu'elle e mûre, mais quelquefois jaune, blanche & bleue Cette gousse contient les grains, ou les amande du cacao, couverts d'une substance mucilagineus dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fai un peu avant la nouvelle lune. On ouvre le gousses avec un couteau, on en tire le fruit, qu'o fait sécher à l'ombre pendant trois jours, & pen dant trois jours au Soleil; & cette opération s renouvelle alternativement, jusqu'à ce qu'il soi tout-à-fait sec. On remarque que les cacaotier ne rendent pas l'air fort sain.

La vanille est une canne d'Inde de la grosseur d doigt, que les Espagnols nomment *vexuco* ou *ba nilla*, & qui s'entortille, comme le lierre, autou des orangers. Elle produit des gousses vertes quan on les prend sur l'arbre, mais qui, étant séchées a Soleil, avec le soin de les étendre pour les empê cher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures & noires. Les Espagnols jettent dessus, par inter valles, du vin fort, après y avoir fait bouilli une des gousses, coupées en plusieurs pièces. L vanille croît particulierement sur la côte Méri dionale de la Nouvelle-Espagne.

L'achiote croît aussi sur un arbrisseau, dans des gousses rondes & remplies de grains rouges, qu'on réduit premierement en pâte; ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques. Mexique.

C'est particulierement des trois graines précédentes que les Mexicains composaient la fameuse liqueur à laquelle ils donnaient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux, en adoptant le même usage, & qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot Indien *atl* ou *atte*, qui signifie de l'eau, & du bruit ou du son que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le *chocolat* lorsqu'on la remue avec un moulinet pour la faire bouillonner en écume. Le principal ingrédient est le cacao.

Ce fruit, s'il n'est ni moulu, ni remué, ni composé, comme il est dans le chocolat, mais seulement mangé suivant l'usage des femmes Américaines, cause des obstructions qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que, ne produisant point le même effet lorsqu'il est préparé, il doit une partie de ses vertus au mélange dont les Mexicains ont l'ancien usage. L'arbre qui le porte est si tendre, & le terroir dans lequel on lui fait prendre naissance, est ordinairement si chaud, que, pour le garantir des ardeurs du Soleil, on y plante d'autres arbres, qui s'appellent *meres*

Mexique.

du cacao. On attend même, pour semer les cacao-tiers, que ces autres arbres soient d'une hauteur dont ils puissent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il est enveloppé, comme dans une grande gousse, & chaque amande est revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les femmes sucent avec délices, parce qu'il fond dans la bouche & répand une charmante fraîcheur.

Les Mexicains sont partagés sur les ingrédiens qui doivent entrer dans la composition du cho-colat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud & sec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge & long, qu'on nomme piment, dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides & humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes communes, des noisettes, de l'*orejevala*, de la vanille, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, & ce qu'il faut d'achiote pour lui don-ner la couleur d'une brique rouge. Mais la dose de ces ingrédiens est proportionnée au tempé-rament de ceux qui doivent en user.

Chacun consulte aujourd'hui son goût & son tempérament pour faire entrer plus ou moins de

Mexique.

tous ces ingrédiens dans la composition du chocolat ; mais les Américains n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïs, avec un peu de piment & d'anis. Ils broient le cacao & tout le reste sur une large pierre, qu'ils appellent *métalt*, & qui ne sert point à d'autre usage. Mais, avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'achiote, en remuant incessamment la matiere, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou se noircisse : car, trop desséchée, elle devient amere & perd sa force. La canelle, le piment & l'anis, sont broyés à part avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler tout ensemble, avec un soin extrême, de le réduire en poudre très-fine. L'achiote y est mis par intervalles, broyé aussi, mais sans avoir été séché, afin que la matiere en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre, pour la brasser avec une juste quantité d'eau, sur un fort petit feu ; & cette seconde opération se fait avec une espèce de cuiller. Lorsque tout est bien incorporé, ce qu'ils connaissent à la qualité de la pâte, qui devient courte, ils en font des tablettes ; s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boëtes, où elle durcit en refroidissant.

La maniere de boire le chocolat n'est pas la même parmi tous les Américains de la Nouvelle-

Mexique.

Eſpagne. La plus commune eſt de faire chauffer l'eau & d'en remplir la moitié d'une coupe ; d'y faire diſſoudre une tablette, ou plus, juſqu'à ce que l'eau ſoit bien épaiſſie ; de remuer & de battre le tout, pour faire naître l'écume, & d'y remettre alors de l'eau pour achever de remplir la coupe. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, proteſte qu'ayant employé, pendant douze ans, cette préparation, il a joui d'une parfaite ſanté dans la Nouvelle-Eſpagne. Son uſage était de prendre un verre de chocolat le matin, un autre deux heures avant le dîné, un autre encore deux heures après, & un quatrieme vers le ſoir. S'il avait deſſein de donner toute la ſoirée à l'étude, il en prenait encore un verre ſur les ſept ou huit heures ; après quoi, il bravait le ſommeil & toute ſorte d'appeſantiſſement juſqu'à minuit. Au contraire, lorſqu'il manquait à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il ſentait des faibleſſes d'eſtomac, des maux & des défaillances de cœur.

Il y a quelque différence, dans le récit des Voyageurs, ſur une des meilleures plantes du Mexique, que les uns confondent avec le *maghey* de l'Iſle Eſpagnole, & que d'autres nomment *metl*, en prétendant que ſa reſſemblance avec le maghey, par un grand nombre de proprietés communes, n'empêche point qu'elle n'en differe eſſentiellement. Gage, qui connaiſſait le pays par un

Mexique.

si long séjour, ne lui donne point d'autre nom que *metl*, & laisse douter s'il le croit connu hors de la Nouvelle-Espagne, lorsqu'il dit simplement qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs. Suivant sa description, c'est un excellent arbrisseau qu'on plante & qu'on cultive comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles, différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeunesse, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines, si fortes & si aigues, qu'on en fait une espèce de scie, pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures; & la gomme, qui sort des branches, est un excellent antidote contre toute sorte de poison. Carréri prend cet arbrisseau pour le *maghey*. La liqueur qu'on en tire, est aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la plante. En peu de temps, elle prend la force de l'hydromel & devient excellente pour diverses maladies. Les Américains y mettent une racine, qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Aussi est-elle alors capable d'enivrer. Elle se nomme *poulcré*. On en fait une eau-de-vie très-forte; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme la plante, vigne de l'Amérique.

Mexique.

L'*atolle*, qui se nomme aussi *anate*, est une fleur rouge, qui croît sur un arbrisseau de même nom, & qui sert non-seulement au chocolat des Mexicains, mais à la composition d'une autre liqueur, & à la teinture. Elle croît particulierement dans la Nouvelle-Espagne, sur-tout aux environs de Guatimala, d'où elle s'est répandue dans la terre ferme & dans les Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit pieds. On jette la fleur, comme l'indigo, dans une cîterne remplie d'eau, avec cette différence, qu'elle est sans tige & sans tête, parce qu'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau, où par le soin qu'on prend de l'agiter, elle se réduit en substance liquide, comme l'indigo. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques, qu'on laisse sécher au Soleil. Dampierre, de qui l'on emprunte cette description, avait vu tenter inutilement d'élever des atolles dans quelques plantations Anglaises, & ne connaissait cette teinture que dans la Nouvelle-Espagne, d'où sortant par le commerce, elle se vendait cinq schellings à la Jamaïque.

Le *silvestre* est la graine d'un autre arbre du Mexique, qui ressemble beaucoup au cochenillier. Sa fleur est jaune & son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité; & comme il est plein de cette graine, qui n'est pas moins rouge

Mexique.

que lui, la moindre agitation ſuffit pour la faire tomber. Les Indiens mettent une toile ou des plats ſous l'arbre, & le ſecouent. Huit ou dix de ces fruits ne produiſent pas plus d'une once de graine. La teinture du ſilveſtre eſt preſqu'égale en beauté à celle de la cochenille, & lui reſſemble aſſez pour être une ſource d'erreur ; cependant elle eſt beaucoup moins eſtimée. Les Eſpagnols ont affecté ſi long-temps de cacher la naiſſance du ſilveſtre & de la cochenille, que, juſqu'au temps de Dampierre, perſonne n'en avait été bien inſtruit. Il reçut les lumieres qu'on donne ici ſur le ſilveſtre d'un Gentilhomme Eſpagnol, dont il eut occaſion de connaître la bonne-foi, & qui avait paſſé pluſieurs années dans les lieux où cet arbre croît.

Quoique la cochenille ſoit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérober au Mexique, la gloire de ſon origine & de ſon premier uſage. Dampierre apprit du même Eſpagnol, ce qu'on ignorait avant lui ; c'eſt-à-dire, que c'eſt un inſecte, qui s'engendre dans une eſpèce de fruit. L'arbriſſeau qui le porte, eſt armé d'épines, & d'environ cinq pieds de haut. Il reſſemblerait au poirier, ſi ſes feuilles étaient plus larges, & ſon fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au ſommet. Dans leur maturité, ces fleurs ſe renverſent ſur le fruit, qui commence alors à s'ou-

Mexique.

vrir, & le couvrent si parfaitement, que, ni la pluie, ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Le lendemain, ou deux jours après que la fleur est tombée, ce qui la fait rôtir aussi-tôt par les ardeurs du Soleil, le fruit s'ouvre de la largeur d'environ deux pouces, & tout y est plein de petits insectes rouges, dont les ailes sont d'une petitesse curieuse. Comme ils y sont nés, ils y mourraient faute de nourriture, ayant déjà dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & bientôt ils pourriraient dans leurs enveloppes, si les Mexicains, qui font de grandes plantations de ces arbres, n'avaient soin de les en tirer lorsqu'ils voient le fruit ouvert. Ils étendent, sous l'arbre, un grand drap; ensuite, agitant les branches avec des bâtons, ils forcent l'insecte de sortir & de voltiger autour de son arbre. L'ardeur du Soleil fait tomber presqu'aussi-tôt ces petits animaux, sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Ils y meurent, & les Mexicains les y laissent sécher deux ou trois jours. De rouges qu'ils étaient en volant, ils deviennent noirs lorsqu'ils sont tombés; & peu après, ils blanchissent en séchant, quoiqu'ils prennent ensuite une autre couleur. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de *tuna* au cochenillier. On en voit de vastes plantations dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaca.

Mexique.

Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle-Espagne, & qu'on ne voit aux Philippines & dans les Isles de la mer du Nord, que parce qu'on a pris soin de l'y transplanter, est l'*aguacate* ou l'*avorat*. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, & quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en-dehors, verte & blanche en-dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou crud, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux & huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon, & du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, & que l'Europe n'a rien qu'on lui puisse comparer.

Le *sapotier* tient le second rang pour le goût. Son fruit se nomme sapotille. On en distingue quatre sortes, l'une qu'on appelle *sapotille noire*, dont l'arbre est touffu & de la grandeur d'un noyer; mais ses feuilles sont plus petites & plus vertes. Le fruit est rond, & revêtu d'une écorce verte très-fine. Sa poulpe a la couleur & le goût de la casse, avec quatre petits noyaux. Avant sa maturité, il empoisonne le poisson; & lorsqu'il est mûr, on en fait prendre aux malades. La seconde espèce, est la *sapotille blanche*, qui croît sur une espèce de poirier, & qui ne differe de l'autre, que par la blancheur de sa poulpe.

[redacted]
Mexique.

On lui attribue la qualité de provoquer le sommeil. La troisieme, qui se nomme *sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu sur l'aigre, est extrêmement agréable. Son écorce est jaune & verte; sa poulpe est blanchâtre & n'a que deux petits noyaux. La quatrieme est la petite espèce, qu'on appelle simplement *sapotille*. Son arbre est grand, & plus touffu que les trois autres. Le fruit est purpurin en-dehors, & d'un pourpre encore plus vif en-dedans. Il a quatre petits noyaux, placés chacun dans une sorte de niche. Carréri lui donne la préférence, pour le goût, sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une composition fort agréable, que les Dames prennent plaisir à mâcher, & qui leur tient les dents nettes.

Le fruit que les Espagnols ont nommé *granadille*, croît dans la Nouvelle-Espagne, sur une plante semblable au lierre, qui s'entortillant autour d'un arbre, le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune & verd en-dehors, blanchâtre en-dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût, une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des femmes. On croit distinguer, dans la fleur, tous les

inſtrumens de la Paſſion, comme dans celle de la grenadille chinoiſe. Mexique.

Le fruit qui porte le nom de *nuchtli*, & dont on croit que Mexico avait tiré celui de *tenuchtlitlan*, eſt aujourd'hui répandue dans toute l'Amérique; mais il paraît originaire de la Nouvelle-Eſpagne, ou du moins il y eſt plus commun & meilleur que dans toute autre contrée. C'eſt une ſorte de figue, dont la poulpe eſt mêlée de pluſieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il eſt couronné comme la neſle. On en diſtingue pluſieurs eſpèces, dont les noms ne ſont pas moins différens que la couleur. Les uns ſont verds en-dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils ſoient tous d'un goût excellent, c'eſt au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire & du raiſin. Il ſe conſerve longtems. Sa principale qualité eſt de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'été. Le meilleur eſt celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une eſpèce rouge, qu'il ne trouve pas d'un mauvais goût; mais dont on fait peu d'uſage, parce qu'elle teint, de couleur de ſang, la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Eſpagnols. Ils avaient recours aux Médecins, pour arrêter le ſang qu'ils croyaient perdre, & les remèdes qu'ils employaient à la guériſon d'un mal

Mexique.

imaginaire, leur cauſaient de véritables maladies. La peau extérieure de la nuchtli eſt épaiſſe & remplie de petites pointes; mais, en l'ouvrant juſqu'aux grains, on en tire aiſément le fruit ſans la rompre. Aujourd'hui les Eſpagnols ſe font un jeu de ce qui les a jettés long-temps dans une vive alarme. Il n'arrive point d'Etranger auquel ils ne prennent plaiſir à préſenter des nuchtlis rouges. Ils agitent auſſi le fruit entier dans une ſerviette. Les petites pointes, qui ſont preſqu'imperceptibles, s'y attachent ſans être apperçues & ceux qui emploient la ſerviette à s'eſſuyer la bouche, ſe trouvent tout d'un coup les lèvres collées & comme couſues, juſqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en reſſentent aucune douleur; mais ce n'eſt qu'après s'être lavés & frottés long-temps, qu'ils ſe délivrent de cet embarras.

La vigne de la Nouvelle-Eſpagne, ou du moins l'arbre qui porte une eſpèce de raiſin, a deux ou trois pieds de circonférence. Il s'éleve de ſept ou huit pieds; & de cette hauteur il pouſſe quantité de branches, dont les rameaux ſont gros & épais. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles du lierre; mais elles ſont plus larges & plus fermes. Le fruit eſt de la groſſeur ordinaire du raiſin, & croît en grappes ſur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûriſſant, quoiqu'intérieurement rougeâtre. Un noyau fort gros lui laiſſe peu de ſubſtance

ſtance; mais elle eſt agréable & ſaine. Le tronc & les branches ſont un bon bois de chauffage.

Mexique.

Les pins de la Nouvelle-Eſpagne ſont d'une hauteur médiocre, & ne portent, pour pignons, qu'une eſpèce de pommes vides, qui croiſſent ſur les boſſes, les nœuds, & les autres excreſcences de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en ſortent comme enveloppées les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe. Elles ſont d'une bonne épaiſſeur, longues de dix à douze pouces, & ſi ſerrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déjà remarqué que c'eſt une admirable reſſource pour ceux qui ſont preſſés de la ſoif. Un couteau qu'on enfonce dans les feuilles, en fait ſortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans ſon chapeau pour la boire.

Les Provinces méridionales produiſent, en abondance, une ſorte de cèdre, auquel les Eſpagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'il reſſemble peu à ceux du Mont-Liban. Labat eſt perſuadé que c'eſt le même arbre qu'on appelle *acajou* dans les Iſles du Vent. Les feuilles en ſont petites, longues & étroites, à-peu-près comme celles du pêcher. Elles croiſſent par bouquets. Leur couleur eſt un verd pâle. Elles ſont minces, ſouples, friſées vers la pointe; & lorſqu'on les preſſe dans la main, elles rendent une liqueur onctueuſe, d'une odeur aromatique. L'écorce de

Mexique.

l'arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, assez ad
hérente. On prétend qu'il est mâle & femelle, &
que le mâle est non-seulement plus rouge, mai
plus compact, ce qui le rend plus facile à travai
ler que l'autre, qui est quelquefois un peu co
tonneux. Il devient très-grand, sur-tout dans le
terres arides, qu'il paraît aimer plus que les bon
nes; & peut-être sert-il beaucoup à leur sécheresse
en attirant toute la substance par ses racines, qu'
étend fort loin du tronc. On le vante pou
toutes sortes d'usages. Les Espagnols en fo
des poutres, des chevrons, des planches d
cloisons & des meubles. Les Américains n
connaissent pas de meilleur pour en fair
canots & des pirogues de toute sorte de gra
deurs, capables de porter beaucoup de mond
& de faire de longs trajets; outre qu'étant lég
& flottant sur l'eau, il est comme à l'épreu
du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre d
faut que de se fendre aisément; mais on
remedie, en garnissant l'intérieur des canot
& serrant les deux extrémités avec quelques ba
des de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le no
de *cèdre*, est extrêmement agréable. Il passe au
pour incorruptible, ou du moins d'une très-lo
gue durée; & l'on croit en trouver la cause
une humeur gommeuse, très-âcre, & tr
amere, qui en éloigne les vers & les poux de bo

qui communique de l'amertume jusqu'aux aliens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. A légard de son odeur, elle ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec; &, comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaise & fort désagréable, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité. Le tronc & les grosses branches du cèdre de la Nouvelle-Espagne jettent, par intervalle, des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme Arabique. Peut-être en tirerait-on beaucoup plus par incision. Mexique.

On vante un arbuste de la Province de Méchoacan, nommé *chupiri*, & par d'autres *charapeti*, qui pousse une longue & grosse racine, d'un blanc pâle au-dehors, & rougeâtre en-dedans, d'où sortent quantité de petits rameaux d'un verd obscur, tirant sur le bleu, ronds, unis, qui se couvrent de feuilles à-peu-près semblables à celles de l'oranger, & qui portent des fleurs blanchâtres en forme d'étoiles, mais sans goût & sans odeur. Les Américains font un cas extrême de cette plante, & la préferent à toutes les autres pour les accidens du mal vénérien. Ils emploient sa racine en décoction, avec un régime convenable au pays. Non-seulement elle guérit les tumeurs, les plaies, & les autres effets de ce mal; mais elle arrête la dyssenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'ap-

Mexique.

pétit, elle chasse la galle & les maladies les plus obstinées de la peau.

Quoique la Province de Guaxaca soit fort montagneuse, à l'exception du Marquisat del Valle, elle est fertile en fruits, & sur-tout en plantes salutaires, entre lesquelles il s'en trouve aussi de fort venimeuses. La vallée en produit une dont on croit la propriété sans exemple. Sa force pour empoisonner, dépend du temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie, c'est-à-dire, que, pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an, ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîche pour ceux dont on veut se défaire sur-le-champ.

Le *savonnier*, ou l'arbre qui produit une sorte de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nettoyer les habits, croit abondamment dans les Misteques, & les Zapoteques. Les coques exposées au Soleil, prennent un très-beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer, pour en faire des grains de chapelets.

Les Provinces que les Espagnols comprennent sous le nom de Nouvelle-Galice, & qui touchent à la mer de Californie & au Nouveau Mexique, produisent plus heureusement que les autres toutes les espèces de fruits qu'on y a portées de l'Europe. On y trouve des arbres d'une

Mexique.

randeur ſurprenante. Tous les tunas des mêmes
rovinces donnent d'excellens fruits. Les oliviers
ont les ſeuls arbres de l'Europe qui n'y en pro-
uiſent point : ce qu'on attribue à l'inſtinct qui
orte les fourmis à ſe nicher ſous leurs racines.
ous les champs produiſent, ſous terre, une
ſpèce de truffes, que les Eſpagnols nomment
ſanvelam, & qui engraiſſent merveilleuſement
s beſtiaux. La peſte de ces Provinces, pour les
uits & pour les grains, eſt non-ſeulement l'abon-
ance des fourmis, mais encore plus une multitude
croyable de petites pies, de la groſſeur de nos
oineaux, qui ravagent les moiſſons, ſans que
ien puiſſe les éloigner. En récompenſe, les
beilles, dont le nombre eſt prodigieux, y ſont
ns aiguillon, & font leur miel dans le tronc des
bres.

La Province de Véra-Paz produit des cannes
une ſi ſinguliere grandeur, qu'il s'en trouve de
nt pieds de haut, & ſi groſſes, que d'un nœud à
utre elles peuvent contenir ce que les Eſpagnols
mment *une arobe d'eau*; auſſi les Américains
n ſervent-ils pour leurs édifices.

On doit compter entre les plantes de la Nou-
lle-Eſpagne, celle du tabac, qui paraît avoir été
couverte, pour la premiere fois, en 1520, dans
Province d'Yucatan, & que les Eſpagnols y

Mexique.

cultivent encore avec tant de succès, qu'ils tirent une partie de celui qu'on nomme *de Havane*.

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicai n'avaient point de jardins-potagers. L'Empere même & les Caciques, qui faisaient cultiver si so gneusement des fleurs & des simples, dans l grands jardins dont on a donné la description n'y entretenaient aucune sorte de légumes & racines pour l'usage de leur table. Ils recevaie de leurs Vassaux une partie de ces secours, q était comprise dans le tribut, & le reste leur ven des marchés publics. Mais après le maïz, q faisait la principale nourriture du Pays, c'étaie les racines & les légumes, dont la culture ét la plus commune en plein champ; sans compt ce que la Nature offrait d'elle-même, dans terrain où l'union continuelle de la chaleur & l'humidité était extrêmement favorable à tou ces productions. Acosta s'est contenté d'en nomm un grand nombre, sans se croire obligé de décrire. Mais il ne cesse point de répéter que tous les climats du monde, il n'y en a poi de plus riche en plantes, ni dans lequel tou celles de l'Europe aient fructifié avec plus perfection & d'abondance.

Peu de Nations ont autant de goût que

Mexique.

Mexicains pour les fleurs. Ils en font des bouquets fort galans & des couronnes, qu'ils appellent *Suchiles*. On a vu que les jardins de l'Empereur Motézuma offraient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les Couvens & les Monasteres de tous les Ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs maisons de campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines, font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise. Mais rien ne paraît approcher de la description qu'il fait du désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico, au Nord-Ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une montagne au-milieu d'une chaîne de rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâtis un magnifique Couvent, ont fait faire, entre les rochers qui environnent l'édifice, des caves ou des grottes, en forme de petites chambres, qui servent de logement à leurs Hermites, & plusieurs Chapelles, ornées de statues & de peintures, avec des disciplines de fil-de-fer, des haires, des ceintures garnies de pointes, & d'autres instrumens de mort

Mexique.

tification, qui sont exposées à la vue du public, pour faire connaître l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la pénitence est entouré de vergers & de jardins remplis de fleurs & de fruits, qui contiennent près d'une lieue de tour: on y trouve, en plusieurs endroits, des fontaines qui sortent des rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur, qui, jointe à l'ombrage des arbres, rend cet hermitage une des plus délicieuses retraites du monde. On ne s'y promène qu'entre les jasmins, les roses & les plus belles fleurs du pays. Il n'y manque rien qui puisse donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vue ou l'odorat. Les Hermites sont relevés chaque semaine, c'est-à-dire, qu'après huit jours de solitude, ils retournent au Couvent, pour faire place à ceux qui leur succèdent.

On met au premier rang des fleurs Mexicaines, celles d'un arbre, que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun autre fruit. Elles sont un peu plus grandes que le lys; à-peu-près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines comme celles du lys. Leur odeur est charmante, sur-tout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit sans interruption pendant toute l'année.

Les Espagnols ont donné le nom de *Flor de la Oreja*, à la fleur d'un autre arbre, que les Mexicains nomment *Xuchinacaztli*, parce qu'elle représente en effet l'oreille humaine. Les pétales sont d'un beau pourpre en-dedans & verds en-dehors. L'odeur en est extrêmement agréable. Mexique.

Entre les arbres transplantés, ceux qui ont fructifié avec le plus d'abondance, sont les orangers, les limonniers & les citronniers. On en vit bientôt des forêts. Acosta, étant au Mexique, demanda d'où venaient tant d'orangers? on lui répondit, que c'était l'effet du hasard, & que les oranges étant tombées à terre où elles s'étaient pourries, leurs semences dispersées par les eaux & le vent, avaient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle-Espagne, où les deux qualités dominantes du pays, qui sont la chaleur & l'humidité, n'aient multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès: cependant ils ne croissent pas facilement dans les montagnes. On les y transplante des vallées & des côtes maritimes.

Les figues, les pêches, les presses, les abricots & les grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat: mais il n'en est pas de même des pommes & des

Mexique.

poires, des prunes & des cerises; soit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région, dont la température est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient.







CHAPITRE VI.

Animaux & Raretés.

Le principal ornement des Mexicains consistant dans les belles plumes, qu'ils emploient non-seulement à se parer, mais à faire des étoffes & des tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté, on ne regardera point comme une exagération, dans les Voyageurs, ce qu'ils racontent de l'excellence & de la variété des oiseaux de la Nouvelle-Espagne. Acosta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche. Carréri prononce que le reste de l'Univers n'a rien qu'on puisse leur comparer. Mexique.

On donne le premier rang au *Sensoutlé.* Cet oiseau joint à l'éclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie *cinq cens voix.* Il est un peu moins gros que la grive, & d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulieres aux aîles & à la queue.

On n'admire pas moins le beau noir qui fait la couleur du *Gorion*, que les agrémens de son ramage, sur-tout du mâle, qui est de la grosseur d'un moineau.

Mexique.

Le *Cardinal* chante bien aussi, mais il est moins distingué par cette qualité que par sa figure. Il est de la grandeur d'une allouette de bois. Son plumage & son bec sont du plus beau rouge, & sa tête est ornée d'une très-belle hupe de la même couleur. On le prend dans les parties tempérées de la Nouvelle-Espagne & de la Floride. Les Espagnols achetent cet oiseau jusqu'à dix ou douze piastres, pour le transporter en Europe. On en distingue un plus petit, qui est de la même couleur, mais qui ne chante jamais.

Le chant du *Tigrillo* est estimé, & sa couleur, qui est un véritable tigré, ne l'est pas moins. Il est de la grosseur d'une grive.

Le *Cuirlacoche* a les aîles brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on est obligé d'y mettre une pierre de ponce, afin qu'il puisse y limer son bec, dont la longueur l'empêcherait de manger.

Entre les *Allouettes* de bois, il s'en trouve de jaunes & noires, qui font leurs nids à certaines plantes, en les y suspendant avec des crins tissus en forme de bourse. Elles chantent bien.

On distingue plusieurs belles espèces de Perroquets. Les *Caterinillas* ont le plumage entierement verd. Les *Loros* l'ont verd aussi, à l'exception de la tête & de l'extrémité de ailes, qui sont

d'un beau jaune. Les *Periccos* ſont de la même couleur & n'ont que la groſſeur d'une grive. Les *Guavamayas* ont celle d'un pigeon, & ſont d'une parfaite beauté. Leur couleur eſt un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une très-belle queue de la longueur de celle du faiſan; mais ils n'apprennent point à parler.

Mexique.

On voit, au Mexique, deux eſpèces de Faiſans; l'une, qui ſe nomme *Grittone*, a la queue & les ailes noires, & le reſte du corps brun; l'autre, nommée *Réale*, eſt d'une couleur plus claire, relevée par une eſpèce de couronne qu'elle a ſur la tête.

L'oiſeau, que les Mexicains nomment *Vicicili*, paraît peu différent de celui que les Européens ont nommé *Réné* dans d'autres lieux, & *Tomincios* au Pérou. Gomara le décrit: « Il n'a pas le » corps plus gros qu'une guêpe. Son bec eſt long » & très-délié. Il ſe nourrit de la roſée & de » l'odeur des fleurs, en voltigeant ſans jamais » ſe repoſer. Son plumage eſt une eſpèce de du- » vet, mais varié de différentes couleurs, qui le » rendent fort agréable. Les Américains l'eſti- » ment beaucoup, ſur-tout celui du col & de » l'eſtomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or. Le » Vicicili meurt ou plutôt s'endort au mois » d'Octobre, ſur quelque branche à laquelle il

Mexique.

» demeure attaché par les pieds, jusqu'au mois » d'Avril, principale saison des fleurs. Il se ré» veille alors, & de-là vient son nom qui signifie » ressuscité. »

Le *Cozquauhtli*, qui se nomme vulgairement *Aure*, est un grand oiseau, fort commun dans toute la Nouvelle-Espagne, & de la grosseur d'une poule-d'inde. Tout le plumage de son corps est noir, à l'exception du col & de la poitrine, où il tire sur le rouge. Ses ailes sont noires vers la jointure, & tout le reste est mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des perroquets, noir à l'extrémité, les narrines fort épaisses, la prunelle des yeux jaune, les paupieres rougeâtres, le front couleur de sang & sillonné de rides, qu'il ouvre & qu'il resserre à son gré, & sur lesquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui est celle de l'aigle, est moitié noire & moitié cendrée. Il se nourrit de serpens, de lézards & d'excrémens humains. Il vole presque continuellement, avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux. Sa chair ne peut être mangée, & jette une odeur fort puante.

Les bois & les campagnes du Mexique, sont remplis de *Coqs d'Inde sauvages*, qu'on tue facilement pendant le clair de lune, lorsqu'ils sont

sur les arbres où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres.

Mexique.

On compte diverses sortes de *Grives*, les unes noires, & si familieres, qu'elles entrent dans les maisons: d'autres ont les ailes rouges; d'autres, la tête & l'estomac jaunes. Leur chair se mange, sans être aussi fine que celle des nôtres.

Le Mexique a son *Pivert*, qui n'est pas plus grand que la Tourterelle, mais qui a le bec aussi long que le corps : son plumage est entierement noir, à l'exception de la gorge où il est jaune.

Le *Guachichil*, dont le nom signifie *Sucefleur*, est un petit oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend, que pour dormir, il se tient, par le bec entre les petites branches de quelque arbre; les Américains emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages.

L'oiseau que Dampierre nomme *Bourdonnant*, sans nous apprendre son nom Mexicain, a le plumage fort joli, le bec noir & fort délié, les jambes & les pieds d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle d'un hanneton. Dans son vol, il ne bat point des ailes, mais, les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vîtesse, sans cesser jamais de faire entendre une sorte de

Mexique.

bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs & des fruits, voltigeant à l'entour, & paraissant les examiner sous toutes leurs faces; quelquefois il y pose un pied ou tous les deux, il se retire tout-d'un-coup, il y revient avec la même légéreté, & chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, & n'ont pas le même plumage; mais elles sont toutes fort petites: la plus grosse est noirâtre.

On nomme *Subtiles* une espèce de Corneilles, qui sont de la grosseur d'un pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bout des ailes & le bec tirent sur le jaune. Elles ont une maniere extraordinaire de bâtir leurs nids. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils sont suspendus, & qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à la branche, & le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, & déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On apperçoit à côté du nid, un trou qui sert d'entrée à l'oiseau

ſeau ; & le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids ſuſpendus, qui forment un ſpectacle fort agréable. Mexique.

Les *Corneilles carnaſſieres* ſont noirâtres, à-peu-près de la groſſeur de nos corbeaux. Elles ont la tête ſans plumes, & le col ſi chauve & ſi rouge, qu'en les voyant pour la premiere fois, on les prend pour des Coqs d'Inde. Les Eſpagnols du pays défendent aux habitans, ſous de groſſes peines, de tirer les corneilles, parce qu'ils les croient utiles à garantir l'air de l'infection des charognes. Quoique les Anglais, qui viennent couper du bois à Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de ſoumiſſion à cette loi, ils ne laiſſent pas de s'y aſſujétir par un ſentiment de ſuperſtition, qui leur fait regarder la mort d'une corneille comme le préſage de quelque diſgrace.

L'oiſeau, qu'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la groſſeur de ſon bec, qui eſt auſſi gros que le reſte du corps.

Le *Faucon pêcheur* reſſemble, par la figure & la couleur, à nos plus petits Faucons. Il en a le bec & les ſerres. On le trouve ordinairement perché ſur le tronc des arbres, ou ſur les branches ſeches qui tombent ſur l'eau, près de la Mer ou des Rivieres. Dès qu'il apperçoit quelque poiſſon, il y vole à fleur d'eau, il l'enfile avec ſes griffes &

Mexique.

l'élève auſſi-tôt en l'air, ſans toucher l'eau de ſe a' .es. il n'avale pas le poiſſon entier, comme d'au tres oiſeaux qui en vivent, mais il le déchire d ſon bec, pour le manger en morceaux.

La *Boubie* eſt un oiſeau aquatique, un pe moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. C'e un oiſeau fort ſtupide, & qui s'écarte à peine d chemin par lequel il voit venir les hommes. D côté de la Mer du Sud, il fait ſon nid à terre, & dans la Mer du Nord, il le fait ſur des arbres. S chair eſt noire & plaît à ceux qui aiment le poiſſon parce qu'elle en a le goût.

Le *Guerrier*, autre oiſeau aquatique, eſt de groſſeur d'un milan, auquel il reſſemble auſſi pa la forme ; mais il eſt noir, à l'exception du co qu'il a rouge. Il vit de poiſſon. Dampierre rap porte des particularités ſingulieres des *Boubies* & des *Guerriers*. « Je remarquai, dit-il, que le » Guerriers & les Boubies laiſſaient toujours de » gardes près de leurs petits, ſur-tout dans l » temps où les vieux allaient faire leurs proviſion » ſur Mer. On voyait un aſſez grand nombre d » Guerriers malades ou eſtropiés, qui paraiſſaien » hors d'état d'aller chercher de quoi ſe nourri » J'en vis, un jour, plus de vingt ſur une de » Iſles, qui faiſaient de temps-en-temps des ſo » ties en plate campagne, pour y chercher du bu » tin ; mais ils ſe retiraient preſqu'auſſi-tôt. Cel

Mexique.

« qui surprenait un jeune Boubie sans garde, lui « donnait d'abord un grand coup de bec sur le « dos, pour lui faire rendre gorge, ce qu'elle « faisait à l'instant. Elle rendait quelquefois un « poisson ou deux, de la grosseur du poignet, & « le vieux Guerrier l'avalait encore plus vîte. Les « Guerriers, qui sont dans l'âge de la force, jouent « le même tour aux vieilles Boubies qu'ils trou- « vent sur Mer. J'en vis un moi-même, qui vola « droit contre une Boubie, & qui, d'un coup de « bec, lui fit rendre le poisson qu'elle venait d'a- « valer. Le Guerrier fondit si rapidement sur la « proie, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'elle fût « tombée dans l'eau. »

Ximenes décrit un oiseau du Mexique, qu'il appelle *monstrueux*, de la grandeur du plus gros Coq d'Inde, & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un épervier, mais plus aigu. Il vit de proie sur mer & sur terre. Son pied gauche ressemble à celui de l'oie, & lui sert à nager : du pied droit, qui est semblable à celui du faucon, il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs.

Acosta distingue trois sortes d'animaux dans la Nouvelle-Espagne, ceux qu'on y porte d'Europe, ceux de la même espèce, qu'on y a trouvés, & ceux qui sont propres au pays. Il met, dans la

Mexique.

premiere claſſe, les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les anes, les chiens & les chats. Rien ne cauſe tant d'admiration, que la facilité avec laquelle ils s'y ſont multipliés. Le nombre des brebis eſt au-deſſus de l'imagination. Il ſe trouve des particuliers qui en poſsèdent juſqu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages communs, où chacun a la liberté de faire paître ſes troupeaux. Les laines ſeraient une richeſſe pour l'Europe, ſi la qualité des herbes, qui ſont fort hautes & ſouvent trop dures, ne rendait cet avantage preſque inutile; on l'a même négligé long-temps, juſqu'à laiſſer périr toutes les laines, qui paraiſſaient trop ſeches & trop groſſieres pour être employées : mais, à la fin, quelques Eſpagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures, qui ne ſervent néanmoins qu'aux Mexicains, & qui n'empêchent point que les draps d'Eſpagne ne ſe vendent fort cher. Ainſi, la principale utilité qu'on tire de ces troupeaux innombrables, eſt d'en avoir à vil prix la chair, le lait & le fromage.

Les vaches ne ſe ſont pas moins multipliées dans la proportion de leur eſpèce, & rapportent plus d'avantages à la Nouvelle-Eſpagne. On diſtingue les vaches domeſtiques, dont on tire le lait, la chair & les veaux, comme en Europe

dis qu'on emploie les bœufs au travail, & les vaches ſauvages qui habitent les montagnes & les forêts, où, n'ayant point de maîtres, elles ſont comptées au rang des bêtes de chaſſe, qui appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, & les Eſpagnols ne leur font la guerre que pour enlever leurs peaux. La maniere de les tuer mérite une deſcription. Ceux qui s'y plaiſent, ou qui s'en font un métier, ont des chevaux élevés à cette chaſſe, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le Cavalier n'a pas d'embarras à les conduire. Les armes ſont de la figure d'un croiſſant, dont le tranchant eſt fort aigu, & qui a ſix ou ſept pouces de large d'une corne à l'autre. Ce fer eſt enchaſſé par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long. Le Chaſſeur poſe ſon épieu ſur la tête de ſon cheval, le fer devant, & court après la bête. S'il la joint, il lui enfonce ſon fer au-deſſus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens. Son cheval fait auſſi-tôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorſqu'il ſe ſent bleſſé, de courir ſur lui de toute ſa force : ſi les ligamens n'ont pas été tout-à-fait coupés, il ne manque preſque jamais de les rompre, à force d'agiter ſa jambe, ou s'il continue de courir vers ſon ennemi, ce n'eſt plus

Mexique.

Mexique.

qu'en boitant & sur trois pieds. Le Chasseur après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petit pas, & le frappe de son fer sur une des jambe de devant. Ce coup le renverse : il ne reste alor qu'à descendre, en tirant un grand couteau for pointu, dont tous les Chasseurs sont armés, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse : u seul coup dans la nuque un peu au-dessous de cornes, lui abat la tête. C'est ce qui se nomm décapiter. Le vainqueur remonte ensuite à cheva & va chercher une autre proie, pendant que le écorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouiller celle qu'il leur laisse. L'oreille droite du cheval, qu sert à cette chasse, est ordinairement abattue, c qui vient de la pesanteur de l'épieu qu'on tien long-temps sur sa tête. C'est à cette marque qu'o connaît les chevaux bien exercés.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger pou un homme seul, à les tirer dans les savanes. Le vieux taureaux, qui ont déjà reçu quelques ble sures, n'attendent pas toujours qu'ils soient atta qués, pour se précipiter sur leurs ennemis. Lor qu'on approche d'un troupeau, toutes les bête qui le composent, se rangent comme en bataille & se tiennent sur la défensive. Les vieux tau reaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne

Mexique.

roite ou à gauche, pour donner ſur l'arriere-arde, les taureaux ne manquent point de tourner en même-temps, & de faire face aux Chaſſeurs. Auſſi ne les attaque-t-on preſque jamais en troupes. On les obſerve du bord d'un bois, pour ſurprendre ceux qui s'écartent dans les ſavanes. Les cuirs qu'on tranſporte en Europe, font une des plus conſtantes richeſſes de la Nouvelle-Eſpagne.

Les chevres, qui ſont auſſi en fort grand nombre, fourniſſent, non-ſeulement du lait & des cabris, mais un fort bon ſuif, dont on fait plus d'uſage que de l'huile, pour s'éclairer & pour la préparation du maroquin dont on ſe chauſſe.

Le climat s'eſt trouvé ſi propre aux chevaux; qu'outre l'avantage d'une nombreuſe propagation, la plupart des Provinces en ont d'auſſi bonne race que l'Eſpagne. On s'en ſert communément pour voyager, & l'on n'emploie que des mulets pour le tranſport des marchandiſes & du bagage.

Il ſe trouve auſſi des chevaux ſauvages dans la Nouvelle-Eſpagne, mais en moindre nombre que dans l'Iſle Eſpagnole, où les Relations aſſurent que l'on en voit quelquefois courir des troupes de cinq cens. Lorſqu'ils découvrent un homme à quelque diſtance, un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne qu'il a vue, ſe met à ſouf-

Mexique.

fler des naſeaux, & prend enſuite une autre route en courant de toute ſa force : à l'inſtant tous les autres le ſuivent. Quoique ces animaux ſoient de la même race que les chevaux domeſtiques, ils ont dégénéré dans les forêts qu'ils habitent ; la plupart ont la tête fort groſſe & les jambes raboteuſes, les oreilles & le col longs. Ils ſont d'ailleurs aſſez propres au travail, & s'apprivoiſent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de cordes, ſur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent point d'y donner ; mais ils s'étranglent quelquefois lorſqu'ils ſont arrêtés par le col. Auſſi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre pour les y laiſſer deux jours ſans boire & ſans manger. Dès le troiſieme, à la vue de la nourriture qu'on leur préſente, ils deviennent auſſi doux que s'ils avaient toujours vécu parmi les hommes. On raconte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés, après les avoir nourris pendant pluſieurs jours, ſont revenus enſuite dans les mêmes lieux, qu'ils ont reconnu leurs Maîtres, & que les venant flairer, ils ſe ſont laiſſés reprendre.

On voit dans la Nouvelle-Eſpagne, comme au Pérou & dans l'Iſle Eſpagnole, quantité de chiens ſauvages, dont on attribue l'origine à ceux des premiers Caſtillans, qui peuvent avoir quitté leurs Maîtres & s'être égarés dans les bois. Ils marchent en troupes, & la plupart reſſemblent à nos lé-

vriers. Quoique extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse ou de force pour attaquer les chevaux & les vaches; mais ils mangent les veaux & les poulains. Un sanglier même les effraie peu. Mexique.

On ne peut douter, sur le témoignage des premiers Conquérans, que la Nouvelle-Espagne n'eût, avant leur arrivée, des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards.

Les lions Mexicains ne sont pas roux. Ils n'ont pas ces crins, avec lesquels on représente ceux de notre Continent. Leur couleur est grise, &, loin d'être aussi furieux que les lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres ou de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens, ils grimpent sur les arbres, d'où le plus timide Chasseur les abat facilement à coups de lance & d'arquebuse.

Les tigres ont la couleur de ceux d'Afrique, & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté; mais ils n'ont pas la même grosseur. On prétend qu'ils portent une haine particuliere aux Naturels du pays, & qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Américain pour le dévorer.

Mexique.

Les ours ont la figure & la férocité des nôtres; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Les sangliers que les Mexicains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, & different plus encore par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense, pour attaquer les Chasseurs. Ceux qui leur font la guerre, sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on les tue facilement dans cette situation, & la vue de celles qui tombent, ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril qu'ils ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour.

Les renards ne sont pas plus grands que nos chats. Ils ont le poil blanc & noir, & la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru, &, pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir

ng-temps sous terre, pour en dissiper la puan-ur. Mexique.

Les loups de la Nouvelle-Espagne, s'il faut n rapporter à Gemelli Carréri, ressemblent au opard.

On trouve, dans la Province de Véra-Paz, un imal sauvage, qui n'est pas moins gros que l'ours, qui a le poil noir, la queue large, des mains & s pieds presque de la forme humaine, la face rge, sans poil, ridée & le nez camus, à-peu-près omme les Nègres.

La Province de Guatimala produit une espèce daims, qui ont reçu de la nature deux ventricu-s, l'un pour la digestion des alimens, l'autre i sert de réceptacle, comme on l'a souvent ob-rvé, à diverses sortes de bois pourri, sans qu'on uisse deviner le but de la nature dans une organi-tion si singuliere.

L'*Ours à fourmis*, est une autre bête à quatre eds, de la grosseur d'un chien de bonne taille. a le poil rude, & d'un brun qui tire sur le oir, les jambes courtes, le museau long, de tits yeux, la gueule fort petite, & la langue ssi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six uces de long. Cet animal se nourrit de four-is, & ne se trouve guères qu'auprès des four-illieres. Il couche son museau à terre, sur le ord du sentier où les fourmis passent. Il pousse



Mexique.

ſa langue au travers du ſentier. Les fourmis s'y arrêtent, & dans un inſtant elle en eſt couverte. Il la retire alors pour les avaler; enſuite il recommence le même exercice auſſi long-temps qu'il eſt preſſé de la faim. Ces animaux jettent une forte odeur.

Le *Chat-tigre*, qui eſt commun dans la Province de l'Yucatan, eſt un animal farouche, de la groſſeur de nos mâtins. Il a les jambes courtes & le corps ramaſſé comme un mâtin; mais, par la tête, le poil, & la maniere de chercher ſa proie, il reſſemble fort au tigre. Le nombre en eſt ſi grand dans la Baie de Campêche, qu'ils y ſeraient redoutables aux habitans, s'ils n'avaient, pour leur nourriture, les jeunes veaux ſauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont le regard ſi farouche, que les Voyageurs ne les rencontrent jamais ſans frémir.

Outre les chevres communes, qui paraiſſent venues d'Eſpagne, on en trouve une eſpèce fort ſinguliere, que les Eſpagnols ont nommé *Corneras de terra*, & dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été tranſportées. Watter nous en donne la deſcription. Ces bêtes ſont fort majeſtueuſes, & n'ont pas moins de quatre pieds & demi de haut. Elles s'apprivoiſent ſi facilement, que, ſe laiſſant brider, elles portent ſur le

dos deux hommes des plus robuſtes. Pendant que le Cavalier eſt deſſus, leur pas eſt l'amble, ou le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du lièvre ; elles remuent même, comme lui, les deux lèvres en broutant, mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Elles ſont armées de cornes torſes, qu'elles poſent tous les ans, & qui, n'étant d'aucun uſage, demeurent diſperſées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles ſont celles de l'âne : elles ont le col délié, comme les chameaux, & le portent droit comme les cignes, la poitrine large, comme le cheval, le dos à-peu-près ſemblable à celui d'un beau lévrier. Leurs feſſes & leurs queues ne reſſemblent pas mal à celles du daim. Elles ont le pied fourchu, comme la brebis, avec un éperon en-dedans, de la groſſeur du doigt, auſſi pointu que ceux de l'aigle. Ces éperons, qui ſont d'environ deux pouces au-deſſus de l'endroit où la corne du pied ſe diviſe, leur ſervent à grimper ſur les rochers, & à ſe tenir fermes dans toutes leurs ſituations. Le poil qu'elles ont ſous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long ; mais elles ont ſur le dos une eſpèce de laine plus courte, à demi-friſée. Ce ſont des animaux fort innocens, d'un grand uſage, & propres à toutes ſortes de fatigues. Leur chair a le goût de celle du mouton. Waffer en tua pluſieurs, & , dans l'eſtomac de l'une, il

Mexique.

Mexique.

trouva treize pièces de beſoard de différentes figures, dont quelques-uns reſſemblaient au corail. Quoiqu'elles fuſſent entierement vertes lorſqu'il les découvrit, elles devinrent enſuite de couleur cendrée. Il apprit des Eſpagnols, qu'ils emploient fort utilement ces bêtes aux mines du Pérou. Elles leur ſervent à tranſporter le métal aux Villes tuées vers la Mer, par des précipices & des chemins ſi rompus, que les hommes & les autres animaux n'y peuvent paſſer. On les conduit chargées juſqu'à l'entrée de ces lieux inacceſſibles, où les Maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un eſpace de ſeize lieues, tandis qu'ils ſont obligés d'en faire plus de cinquante, par de longs détours, au bout deſquels ils les retrouvent. Les mêmes Eſpagnols aſſuraient, que dans une Ville de la côte, qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de diſtance, on dreſſe ces chèvres à l'aller prendre ſans guide, avec deux jarres ſur le dos; qu'en arrivant à la riviere, elles s'y enfoncent aſſez pour remplir les jarres, & qu'elles les rapportent pleines chez leur maître. Ils ajoutaient, qu'elles refuſent de travailler auſſi-tôt que le jour a diſparu, & que la force eſt inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curioſité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva ſi rétives le ſoir, qu'il les frappait envain pour les faire lever; les unes pouſſaient un cri, les autres un ſoupir, &

quoiqu'elles n'eussent rien fait de fatiguant pendant tout le jour, il lui fut impossible de les mettre en mouvement.

Mexique.

Les serpens sont en si grand nombre au Mexique, & distingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares dont il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques Voyageurs, le parti de les diviser en quatre espèces principales, qui sont les jaunes, les verts, les bruns, & ceux qui sont mêlés de quelques taches blanches & jaunes. Les premiers sont ordinairement aussi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, & longs de six ou sept pieds. Ils sont lâches & si paresseux, qu'ils ne s'éloignent guères du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de lézards, de guanos, & d'autres animaux qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros oiseaux & d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que, dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une vache qui s'approche de l'arbre, & que s'entortillant tout-à-la-fois autour d'une branche & d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair.

Les serpens verds n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un verd fort vif; mais la cou-

Mexique.

leur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

Le serpent brun est un peu plus gros que le verd, mais il n'a pas plus d'un pied & demi, ou deux pieds de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, & qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Il n'y a point de serpens tachetés de jaune, qui ne soient redoutables aux Mexicains. Celui qu'ils appellent *Caltete*, est une espèce de lézard. Il est long de près d'une aune, mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aspect en est effrayant : cependant ses morsures ne sont que douloureuses, ou ne deviennent mortelles, que pour ceux qui négligent trop long-temps d'y remédier : d'ailleurs il ne blesse que ceux qui l'offensent.

Les *Galipegues* sont une espèce de lézards tachetés de brun obscur & de jaune, qui ont la grosseur du bras d'un homme, quatre jambes, & la queue fort courte. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, sur-tout dans les endroits

marécageux

marécageux ; & les Américains n'en approchent jamais sans précaution, parce qu'ils les croient fort venimeux. Mexique.

Un des plus terribles serpens de la Nouvelle-Espagne, est celui que les Espagnols appellent *vipere*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort ; il ne ressemble pourtant aux viperes que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces ; sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espèce d'écailles blanches, rayées, par intervalles, de lignes noires ; le dos tigré, avec des lignes brunes, qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs espèces, qui ne different que par la couleur. Il se remue fort lentement entre les rochers, ou dans les masures, & plus lentement encore dans les lieux plats. Chaque année lui apporte, au bout de la queue, une espèce de sonnette, qui se joint, en forme d'anneau, à celles qui y sont déjà. Elles se succèdent, comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un son, lorsqu'il se remue. Ses yeux sont noirs & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents, à la mâchoire supérieure, par lesquels on croit qu'il jette son venin, & cinq, de chaque côté des mâchoires, qu'on apperçoit aisément, lorsque sa gueule s'ouvre. Ceux qui sont mordus de ce terrible animal, meurent dans

Mexique.

de cruels tourmens, avant l'espace de vingt-quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secoue violemment ses sonnettes qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la Province de Panuco a les plus gros serpens de cette espèce, & que les Américains en mangent la chair, après en avoir ôté le poison.

Le canton d'Yzalcos, dans la Province de Guatimala, produit des scorpions de la grosseur d'un lapin, & des crapauds, qui n'étant gueres moins gros, sautent, comme des oiseaux, sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les temps pluvieux. Il se trouve, dans le même canton, une espèce de grandes fourmis que les habitans mangent, & qui se vendent au marché.

Dans les montagnes des Mistéques, les Américains en montrent deux remplies de serpens, qui s'y tiennent renfermés, & dont aucun autre animal n'ose approcher.

On voit, dans plusieurs Provinces, une sorte d'araignées, dont le corps est de la grosseur du poing, & dont les jambes sont aussi déliées que celles des araignées de l'Europe. Elles ont deux dents, ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, d'une grosseur proportionnée, noires, polies & fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les araignées. Quelques-uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer

leurs pipes ; d'autres s'en nettoient les dents, dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Le dos de ces insectes est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. On n'a point constaté s'ils étaient venimeux ou non.

Mexique.

Quoique les parties de la Nouvelle-Espagne, qui regardent la mer du Nord, soient souvent exposées à l'inondation, elles sont remplies de diverses sortes de fourmis. On distingue les grosses & les petites, les noires & les jaunes, &c. La piquure des grosses fourmis noires, est presque aussi dangereuse que celle des scorpions; & les petites fourmis noires ne sont gueres moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le fer. Elles sont en si grand nombre sur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert, avant qu'on les ait apperçues; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les Provinces Méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc & les branches. Elles y passent l'hiver, c'est-à-dire la saison pluvieuse, avec leurs œufs, qu'elles conservent soigneusement. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs poules. Pendant la saison seche, elles se répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, & jamais on n'en voit dans les savanes. Les bois sont alors remplis de leurs sentiers, qui sont aussi battus que nos grands chemins,

Mexique.

& larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort légeres, mais elles reviennent chargées de pesans fardeaux, tous de la même matiere & d'une égale grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, si gros qu'à peine voit-on l'insecte pardessous. Cependant elles marchent fort vîte, dans une fort longue file, & comme empressées à se devancer mutuellement.

On distingue une autre espèce de grosses fourmis noires, qui ont les jambes longues, & qui marchent en troupes. Elles paraissent occupées d'un objet commun, qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens & la même inquiétude; ce qui ne les empêche point de suivre régulierement leurs Chefs. Elles n'ont pas des sentiers battus, & leur marche est comme incertaine. Dans l'Yucatan, où elles sont en fort grand nombre, on en voit quelquefois entrer des bandes entieres dans les cabanes, où elles s'arrêtent à fureter & à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est de les voir partir, avant la fin du jour, rend les habitans tranquilles, sans compter qu'il serait difficile de les chasser. Dampierre en vit des bandes si nombreuses, que, malgré la vîtesse de leur marche, elles employaient deux ou trois heures à passer.

Les abeilles ne s'écartent gueres des bois, où

elles ſe nichent dans le creux des arbres. Cependant les Américains ont trouvé le moyen d'en apprivoiſer une eſpèce, en leur creuſant des troncs d'arbres pour ſervir de ruches. Ils poſent ſur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir ſcié fort également, & laiſſent, pour l'entrée & la ſortie des abeilles, un trou ſur le bout ſupérieur, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces abeilles privées reſſemblent aux nôtres, avec cette ſeule différence, qu'elles ſont d'une couleur plus brune, & que leur aiguillon n'eſt pas aſſez fort pour percer la peau d'un homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie ſur ceux qui les inquiètent; mais leur piquure n'eſt qu'un chatouillement dont il ne reſte aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur en eſt blanche. Celles des bois ſont de deux ſortes; les unes aſſez groſſes, & capables de piquer fortement; les autres de la groſſeur de nos mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Américains s'occupent à chercher le miel qu'elles dépoſent dans les arbres creux, le vendent fort bien, & vivent honnêtement de cette profeſſion.

Mexique.

Quoique l'animal amphibie, que la plupart des Nations nomment *alligator*, ſoit commun à la plus grande partie de l'Amérique, ſon abondance eſt ſi ſinguliere dans la Nouvelle-Eſpagne, où l'on ne trouve point de baies, de rivieres, de

Mexique.

criques, de lacs & d'étangs, qui n'en soient peuplés, que c'est proprement ici l'occasion d'éclaircir un point, sur lequel plusieurs Naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait, entre l'alligator & le crocodile, tant de ressemblance par la figure & le naturel, qu'on doive les prendre pour deux animaux de même espèce, & supposer que l'un est le mâle & l'autre la femelle. Un Voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes.

De plusieurs milliers d'alligators qu'il avait vus dans ses courses, il n'en avait jamais trouvé un qui eût plus de seize ou dix-sept pieds de long, ni qui fût plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure du lésard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses & fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable, & placées au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous, pour les recevoir, sans quoi la gueule ne pourrait se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes & la queue longue. Son dos, de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écailles assez dures, & jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux, il a deux bosses dures

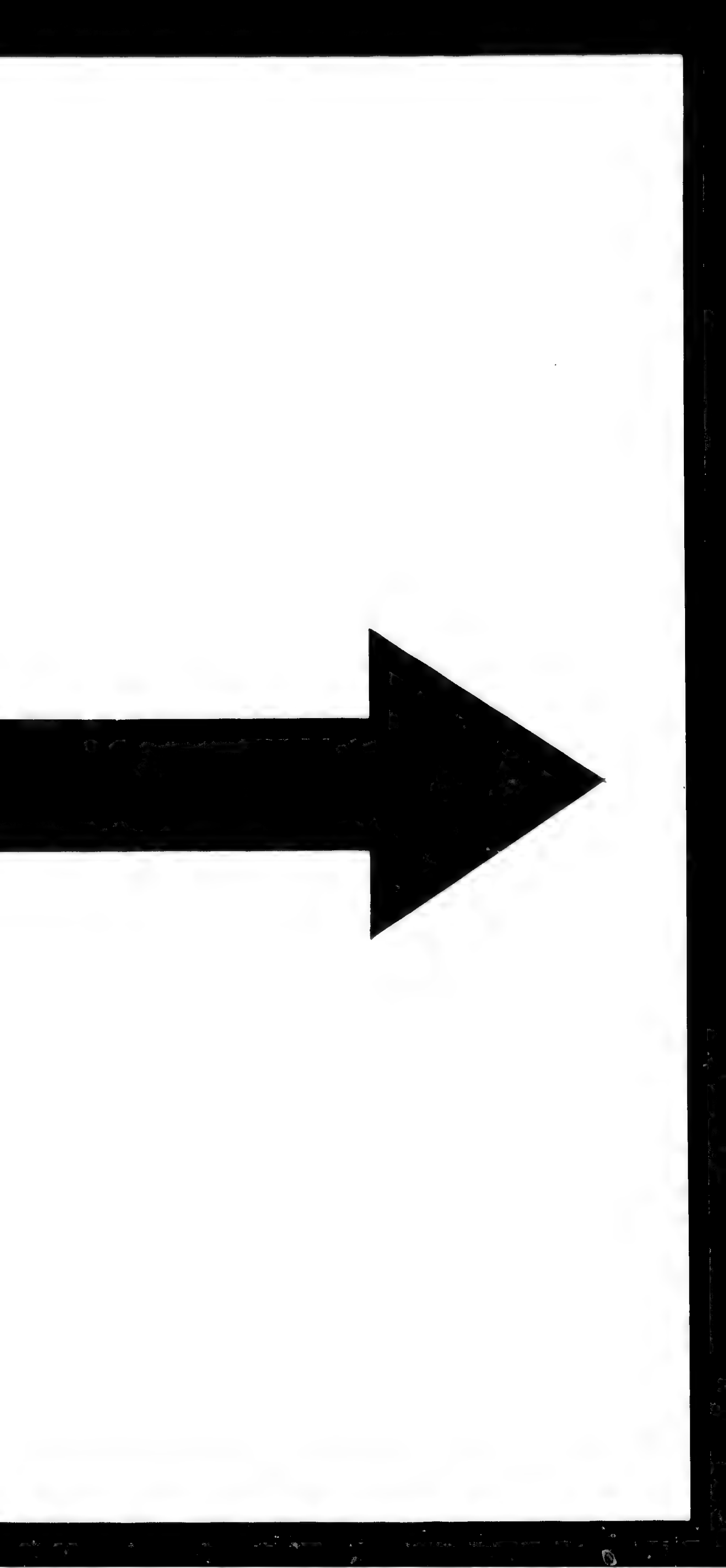
& couvertes d'écailles, de la grosseur du poing. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des poissons, & qui sont si fortement unies à la peau, que ne faisant qu'un tout, elles ne peuvent êtr[illegible]ées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'é[illegible] les côtes, & vers le ventre qui est d'u[illegible] obscur comme celui des grenouilles, il se t[illegible] aussi plusieurs de ces écailles, mais moins épaisses & moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner avec une extrême vîtesse, si l'on considere la longueur de son corps. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derriere lui. La chair de ces animaux jette une forte odeur de musc; sur-tout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aîne, près de chaque cuisse, & les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant. Elles sont de la grosseur d'un œuf de jeune poule. On les porte comme un parfum. Mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité.

Mexique.

Les crocodiles n'ont aucune de ces glandes, & leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'alligator. Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée, & ro-



[redacted]



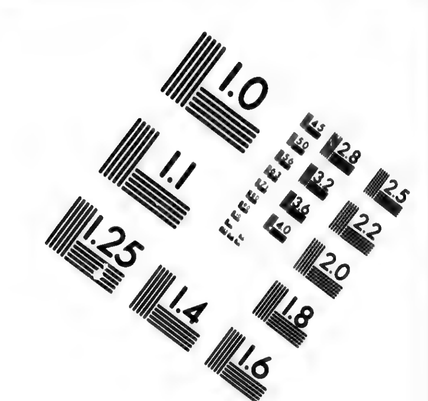
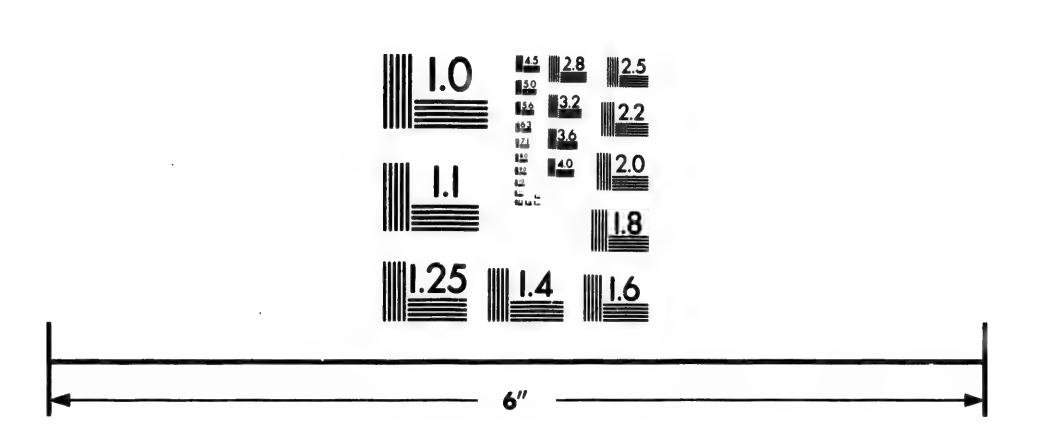


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Mexique.

coquillée en forme d'arc par le bout. Les nœuds de leurs écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la Baie de Campêche, par exemple, où le nombre des alligators est infini, on n'a jamais vu de crocodiles. Au contraire, il y a des crocodiles dans quelques endroits de la même mer, où l'on ne voit point d'alligators. Les Espagnols donnent aux uns & aux autres le nom de *caymans*, qu'ils ont emprunté des Américains; & c'est apparemment cette appellation commune qui a donné naissance à l'erreur.

D'un autre côté, Dampierre convient que les œufs des deux amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur des œufs d'oie, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un très-bon aliment, quoique ceux de l'alligator aient l'odeur du musc. Ces animaux vivent tous deux sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce & l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. De tous les amphibies, on n'en connait aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. La plupart des Voyageurs observent que les chiens ne boivent

pas volontiers dans les grandes rivieres & les anſes ; où les crocodiles & les alligators peuvent ſe tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque diſtance du bord : ils aboient aſſez long-temps, avant que d'en approcher. Si la ſoif les force, la ſeule vue de leur propre ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens. Dampierre aſſure que, dans la ſaiſon ſeche, où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les étangs & les rivieres, il était obligé d'en faire apporter à ſes chiens. Souvent, lorſqu'il était à la chaſſe, & qu'il avait à traverſer une crique, à gué, ſes chiens ne voulaient pas le ſuivre, & l'obligeaient de les faire porter.

Mexique.

Mais ce qui détermine abſolument Dampierre à regarder le crocodile & l'alligator, comme deux animaux d'eſpèce différente, c'eſt que le premier eſt bien plus féroce & plus hardi que l'autre. On ſait qu'il pourſuit également les hommes & les bêtes, au-lieu que l'alligator ne cauſe jamais de mal que lorſqu'on l'offenſe.

Quoiqu'on ne puiſſe douter que, dans le grand nombre de rivieres qui traverſent une ſi vaſte contrée, il n'y ait quantité de poiſſons auſſi ſinguliers que les plantes & les animaux des terres qu'elles arroſent, les Eſpagnols ont négligé juſqu'à préſent de les obſerver. On n'en connaît pas de plus

Mexique.

remarquable que celui que les Mexicains nomment *axolotl*, & les Espagnols, *inguete de agua.* Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts, & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lésard : sa queue est longue & fort menue par le bout ; ses pieds, qui lui servent à nager, sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la grenouille. Il a la tête plus grosse qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On prétend, sur de fréquentes observations, qu'il a un *uterus* & ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne & d'un goût qui tire sur celui de l'anguille.

Les tortues de toute espèce sont en grande quantité au Mexique. Dampierre nous apprend qu'elles travaillent dan[illegible]au à la propagation de leur espèce, que le mâle est neuf jours sur la femelle, & qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. « J'ai pris, dit-il, des mâles dans » cette posture. On perce facilement le mâle, » car il n'est pas sauvage. La femelle, à la vue d'un » canot, fait des efforts pour s'échapper ; mais il » la retient avec ses deux nageoires de devant. » Lorsqu'on les surprend accouplés, le plus sûr

» est de darder la femelle, on est sûr alors du » mâle. »

Mexique.

Gage fait observer que, dans la premiere ivresse du triomphe, les Espagnols apporterent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystere des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation; &, pendant quelques années, leurs plus célèbres Historiens n'eurent pas d'autre objet. Mais la politique se fit entendre, après avoir été long temps étouffée par la joie, & porta sa jalousie jusqu'à défendre aux Sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui passait au Mexique. Ainsi, l'on n'a guères d'autres lumieres sur l'or & l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, joint à quelques traits dont on est redevable aux Voyageurs étrangers.

La Province de Guaxaca renferme une montagne nommée *Cocola*, proche du canton de Guaxolotitlan, à dix-huit degrés de latitude du Nord, dans laquelle on a découvert plusieurs mines d'or & d'argent, du cryſtal de roche, du vitriol, & différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequerra, dans la même Province, entre les montagnes que les Espagnols ont nommées *Penolas*, il s'en trouve une qui a conservé le nom Me-

Mexique.

xicain d'*Itzquitepeque*, où l'on ne fouille pas long-temps ſans appercevoir des paillettes d'or, mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

Léon, Ville de la même Province, à ſoixante lieues de Mexico, renferme dans ſon canton, un grand nombre de mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga*, ſont deux autres mines fort célèbres; la premiere à vingt-huit lieues de Valladolid, au Nord; l'autre à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Méchoacan.

Tout le canton de Colima, ſur-tout vers Acatlan, eſt rempli de deux ſortes de cuivre; l'un, ſi mol & ſi ductile, que les habitans en font de très-beaux vaſes; l'autre, ſi dur, qu'ils l'emploient au-lieu de fer, pour tous les inſtrumens de l'agriculture.

Toutes les recherches des Eſpagnols ne leur ont jamais fait trouver de mines d'aucun métal dans la Province d'Yucatan.

Dans la Province de *Guadalajara*, vers les Zacateques, la Nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inacceſſible de toutes parts aux voitures & même aux bêtes de charge, couverte de pins & de chênes d'une grandeur extraordinaire, & ſans autres habitans qu'un prodigieux nombre de loups. Elle renferme quantité de

mines d'argent & de cuivre, qui font mêlées de beaucoup de plomb. Mexique.

La Province de *Xalifco*, qui ne fut conquife qu'en 1554, par François de Ybarra, paffe pour une des plus riches de la Nouvelle-Efpagne, par fes mines d'argent, autour defquelles il s'eft formé des habitations nombreufes, avec des Fonderies, des Moulins, & tout ce qui eft néceffaire au travail.

Les Zacateques font un grand nombre de petits cantons, qui forment, fous ce nom commun, la plus riche Province de la Nouvelle-Efpagne. On y compte douze ou quinze mines d'argent.

La Province qui porte le nom de *Nouvelle-Bifcaie*, & qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les mines d'*Ende*, de *Saint-Jean* & de *Sainte-Barbe*; les deux dernieres, à trois lieues l'une de l'autre, & toutes deux à vingt lieues de celle d'Ende. Elles font d'une abondance extraordinaire, & voifines de plufieurs mines de plomb, qui font d'une extrême utilité pour la purification de l'argent.

Tous les Hiftoriens de la conquête, affurent que la Province de Guatimala était remplie d'Idoles d'or, que les Mexicains livrerent volontairement aux Efpagnols; mais il ne paraît

Mexique.

point qu'on y ait jamais découvert de mines, ni que cette belle Contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses, que son commerce & la culture de ses terres.

La Province de Chiapa, était autrefois riche en or, en argent, en étaim, en plomb, en vif-argent & en cuivre. Ses principales mines sont épuisées.

Tout Particulier qui découvre un mine d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquieme du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere, &, quoique cette espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers; alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus, doit lui donner la sixieme partie de ce qu'il tire, & si l'eau venait de la mine supérieure,

Mexique.

le possesseur de cette mine est obligé de la faire vider.

Tout l'or & l'argent, qui sort des mines de la Nouvelle-Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à l'Hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célèbre a publié, vers la fin du dernier siécle, qu'il y entrait chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passait par des voies indirectes, & qu'on en frappait tous les ans à la Monnoie, 700000 marcs en pièces de huit.

Les Propriétaires ne paient pas seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de *vasselage*. Quoique chaque particulier puisse faire fabriquer de la monnoie, on travaille presque uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre & de deux pièces de huit, qui se nomment des *écus d'or*. La différence pour les droits, est d'une réale & demie qu'on paie de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats, & celui de l'argent, deux mille deux cens maravédis.

Mexique.

On apprend du même Voyageur, sur les informations qu'il reçut d'un Gentilhomme Espagnol, qui avait exercé, pendant trente ans, l'office d'Essayeur, qu'il y a, dans Mexico, huit fourneaux pour la monnoie, & dans l'Hôtel qui les contient, un Chef, sous le titre de Trésorier avec huit ou dix principaux Officiers qu'il commande. On consigne au Chef des barres d'argent; elles sont pesées devant lui, il tient compte du poids.

On fait cinq sortes de monnoie; des pièces de huit, de quatre, de deux, des pièces simples & des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au Trésorier, qui les reçoit de la main même du peseur, sous les yeux du Secrétaire & des autres Officiers. Comme l'argent se noirc[it] par le mélange de l'écume de cuivre, qui sert [à] la séparation, on envoie d'abord la monnoie a[ux] Blanchisseurs: elle passe ensuite chez les Gard[es] qui vérifient le poids: de-là elle est consignée au[x] Monnoyeurs, qui travaillent dans une même sall[e] & qui ont aussi, pendant le jour, les cinq coins nommés *Truxales*, dont les Gardes sont charg[és] pendant la nuit, & dont ils répondent sur le[ur] tête. Après ces formalités, la monnoie retourn[e] entre les mains du Trésorier pour la délivrer au[x] Propriétaires; mais il en retire auparavant ce q[ui] revient aux Officiers, c'est-à-dire, à lui-mêm[e] à l'Essayeur

l'Eſſayeur, au Coupeur, au Secrétaire, au Peſeur, aux deux Gardes, au Mérino, qui eſt un Sous-Secrétaire, à un Alcade, aux Forgerons & aux Monnoyeurs. Cette déduction n'eſt pas une perte pour le Propriétaire, puiſqu'elle ſe fait ſur les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'argent, avant qu'il ſoit frappé. Le paiement ſe fait aux Officiers, par Maravédis & par Rationes.

Tous les hauts Officiers ſont nommés par le Roi, & les autres achetent leurs places, du Tréſorier, pour la ſomme de trois mille pièces de huit. Les premiers répondent ſolidairement des fraudes de leurs Aſſociés. Quoique toutes ces charges, & celles-mêmes qui s'achetent, ne ſoient pas héréditaires, chaque Officier a le droit de réſigner la ſienne; mais, pour la validité de ſa réſignation, elle doit être ſignée vingt jours avant ſa mort. Celui que cette faveur regarde, eſt obligé d'en informer le Vice-Roi, dans le terme de ſoixante jours. Il doit payer au Roi un tiers de la valeur de ſa charge, & les deux autres tiers au Propriétaire ou à ſes héritiers, ſans quoi elle retourne à la Couronne. Auſſi les Poſſeſſeurs donnent-ils, chaque mois, leur démiſſion, pour éviter toute ombre de difficulté ſur les vingt jours qu'ils doivent ſurvivre. Le revenu annuel du Tréſorier eſt d'environ ſoixante mille pièces de huit.

Mexique.

Les charges d'Essayeur & de Fondeur, qui ap-partiennent en propriété au Couvent des Carmes Déchaux de Mexico, & qui sont exercées par un seul Officier, rapportent seize mille pièces, celle du Coupeur, dix mille, & les autres, environ trois mille cinq cens. Les Forgerons ou les Maî-tres des huit fourneaux & les Monnoyeurs, qui sont au nombre de vingt, ont chacun, depuis huit cens jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas Offices, qu'ils ne vaillent par jour une pièce de huit; mais comme la plupart de ceux qui les pos-sèdent, sont des esclaves du Trésorier, il en tire ouvertement le profit.

Cette vaste étendue de pays offre des raretés de toûte espèce. Dans le voisinage de Chiautla qui appartient à la Province du Mexique, c'est-à-dire, au milieu du Continent, on voit un grand puits d'eau salée, dont les habitans font d'excellent sel. Les montagnes de Contacomap & de Qualtepeque, qui sont à peu de distance fournissent un beau jaspe verd, qui approche du porphyre.

Dans un Bourg nommé *Guadalupa*, on voit une source d'eau très-froide, qui guérit de la fièvre ceux qui en boivent, & qui ne sort jamais de son lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords.

A Queretaro, dans le Canton de Xilotep

Mexique.

que, on trouve une source d'eau chaude, qui est capable de brûler en sortant de terre, & qui, étant bue tiède par les bestiaux, sert merveilleusement à les engraisser. Une autre source du même Canton, coule en abondance pendant quatre ans, & tarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paraître encore plus singulier, que, pendant qu'elle coule, elle n'est jamais plus abondante que dans les temps de sécheresse.

Proche de l'ancien Volcan de Nixapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'excellente eau, qui descend de la montagne même du Volcan, coule régulierement pendant la nuit, & cesse de couler pendant le jour. Un autre, dans le canton de Chuleteque, coule chaque jour jusqu'à midi, & séche ensuite jusqu'au soir.

L'Yucatan jouit d'un air si sain dans les montagnes, qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain a rendu témoignage, qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avait vu parmi eux un homme, qui, de son propre aveu & sur les informations de ses voisins, n'avait pas vécu moins de trois siécles. Il avait le corps si courbé, que ses genoux touchaient sa tête, & la peau si dure, qu'on l'aurait cru couvert d'une écaille.

Dans la Province de Véra-Paz, proche d'une Ville Espagnole, qui se nomme *Saint-Augustin*,

Mexique.

on voit, entre deux montagnes, une caverne formée dans le roc, aſſez ſpacieuſe pour contenir un grand nombre d'hommes, dans laquelle il ſort continuellement de diverſes fentes une liqueur, qui ſe change bientôt en pierre fort dure, & de la blancheur de l'albâtre. Les divers obſtacles que cette liqueur trouve dans ſon cours, lui font prendre différentes formes dans ſa tranſmutation. On trouve, à peu de diſtance, des colonnes & juſqu'à des ſtatues, qui paraiſſent l'ouvrage de la Nature. Le froid eſt ſi vif, dans l'intérieur de la caverne, que l'homme le plus robuſte n'y peut réſiſter long-temps. On y entend d'ailleurs un bruit confus d'eaux qui ſemblent couler à l'entour, & qui, ſortant dans les lieux voiſins par quantité de torrens, ſe précipite d'abord au fond d'un abîme, où elles forment une ſorte de lac, & s'échappent enſuite par un canal qu'elles ſe ſont ouvert d'elles-mêmes, aſſez grand pour recevoir toutes ſortes de barques.

On admire que l'eau de Golfo-dolce, qui touche au Golfe de Honduras, ſoit parfaitement douce, comme on en doit juger par ſon nom. Cette ſingularité ne peut venir que de la multitude & de l'impétuoſité des torrens, qui forment ce Golfe en ſortant des montagnes, & qui ont aſſez de force pour repouſſer conſtamment l'eau ſalée. Quelques étrangers ſe ſont flattés de pouvoir

pénétrer par cette voie jusqu'à la Mer du Sud. Deux Anglais, Antoine *Sherley* & Guillaume *Parker*, en avaient formé l'espérance; mais, s'étant avancés l'espace de trente milles avec quelques bâtimens légers, ils apprirent des habitans de la côte, qu'il ne leur restait pas moins de vingt lieues de terre, & que la route était coupée par des montagnes inaccessibles, sans compter que la mauvaise qualité de l'air, & les attaques des plus cruelles mouches du monde, les forcerent d'abandonner leur résolution.

Mexique.

Non-seulement c'est à Guaxaca que se fait le meilleur chocolat de toutes les Indes, mais on y compose une excellente poudre, nommée *Polvilla*, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est si recherchée & par conséquent si chere, que la livre en coûte autant que six de chocolat. Il s'en fait un débit surprenant dans toutes les Provinces du Mexique, au Pérou & même en Espagne. Il n'y a que les Religieuses de Sainte-Catherine de Guaxaca qui en aient la composition : celles des autres Monasteres de la Ville ne peuvent y parvenir.

A *Pascaro*, Ville éloignée d'environ huit lieues du Port d'Acapulco, on admire les Orgues de bois, composées par un habile Indien, qui rendent des sons aussi harmonieux que les meil-

Mexique.

leures Orgues de l'Europe ; la curiosité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle-Espagne à les visiter.

On a parlé de quelques petites Isles flottantes sur le Lac de Mexico ; mais elles n'approchent point de celles d'un autre Lac, que Waffer nomme *Mexicalsingo*, dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Américains l'ont presque changé en jardins. Ce spectacle cause de l'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes, un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en quarré & d'un demi-pied de hauteur, ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le Lac, & couvrent cette machine de gazon, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier ; ensuite ils y sement des fleurs & des légumes, qui croissent d'une singuliere abondance. De tant de matieres différentes, il se forme, avec le temps, une masse épaisse & solide sur laquelle ils se construisent des maisons de bois accompagnées de petits bâtimens pour la volaille, & des colombiers. Il arrive quelquefois que le Maître d'une Isle, étant allé vendre ses denrées dans son canot, avec sa femme & ses enfans, ne retrouve plus, à son retour, son habitation dans le lieu où il l'avait laissée, parce que les cordages qui l'arrê-

Mexique.

taient, se sont rompus de pourriture, & l'ont abandonnée à l'inconstance du vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son Isle, & la retrouvant, à force de recherches & d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes.

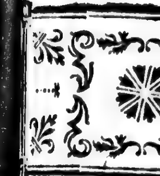
Entre les Volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle-Espagne, & dont les éruptions causent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du Lac de Nicaragua, qui étant situé dans une Isle au milieu du Lac, paraît vomir ses flammes du sein des eaux. Le même Ecrivain donne quatre vingt lieues de tour à ce Lac; & Laët, cent trente mille. Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux & son reflux comme la Mer. On sait que sa tête n'est séparée de la Mer du Sud, que par trois ou quatre lieues de terre; mais aucun Voyageur n'a marqué la longueur du *Desaguador*, qui est le Canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au commerce de la Province avec Carthagène & Porto-bello. On le représente long & fort étroit. Alfonce Caréra & Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, & qui en ont surmonté les dangers.

Ce mêlange de singularités, dont la plupart ne sont connues qu'imparfaitement par les

Mexique.

obſervations des Etrangers, doit augmenter le regret de voir tant d'utiles connaiſſances abſolument négligées des Eſpagnols, & comme perdues, entre leurs mains, pour le reſte de l'Univers.

Fin du Livre troiſieme.



A B

L'HISTO

DES

A M

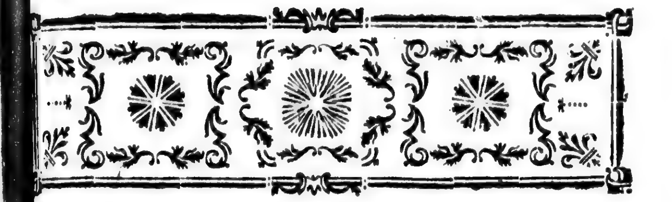
L I

CHAPI

Découverte & c

Pizarre &

Si les premi
les côtes de la



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE *DES VOYAGES.*

AMÉRIQUE.

LIVRE IV.

PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte & conquête du Pérou, par François Pizarre & Don Diégue d'Almagro.

Pérou.

Si les premiers pas de Vasco Nugnez, sur les côtes de la mer du Sud, firent honneur à

Pérou.

son courage, ils n'avaient pas encore donné de grandes espérances. Les terres où il avait abordé & par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou n'avaient offert que des bois stériles & des marais. Ce fut en 1514 que François Pizarre, Almagro & Fernand de Luques, Prêtre fort riche, tous trois établis à Panama, déjà possesseurs d'une fortune assez considérable, qu'ils brûlaient d'augmenter, & dévorés de cette soif d'aventures & de découvertes qui se fait sentir lorsqu'une fois on a passé de l'Ancien Monde dans le Nouveau, se présenterent au Vice-Roi de Panama, nommé Pedro Arias Davila & plus communément Pedrarias & lui firent agréer leurs prieres. Le nom de Pizarre est devenu assez célèbre pour qu'on soit curieux de connaitre son origine. Il était fils naturel de Gonzale Pizarre, habitant du Truxillo dans l'Estramadoure, ancien Capitaine d'Infanterie. Il avait un frere bâtard comme lui, nommé Gonzale Pizarre, comme leur pere, & qui joua aussi un grand rôle dans l'Histoire du Pérou, & deux freres légitimes. Nous les verrons bientôt le suivre tous dans son expédition. Mais alors, il n'eut pas d'autre Compagnon que Fernand de Luques & Almagro. Ils firent entre eux une association, dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu » pour homme de main, & long-temps exercé

» dans les guerres contre les Américains serait » chargé de l'expédition; qu'Almagro fournirait » toutes les provisions, & prendrait soin des » préparatifs; & que Fernand de Luques ferait » les autres dépenses. » Pour cimenter leur association, Fernand de Luques dit la Messe, sépara l'Hostie en trois, en prit une partie, & donna les deux autres à ses Associés.

Pérou.

La Flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, & deux canots. Le Pilote était Fernande *Pennate*; l'Enseigne, *Salzedo*; le Trésorier, Nicolas de *Ribera*, & le Visiteur, Jean *Carillo*, qui devait tenir les comptes pour le quint du Roi. Almagro fut laissé à Panama, pour former un renfort de matelots, de soldats & de vivres, avec lesquels il avait promis de suivre.

Pizarre fit voile vers l'Isle de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, & passa douze lieues plus loin, aux Isles des Perles, ainsi nommées par Vasco, qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau & du bois. Il y prit du fourrage pour les chevaux, & douze autres lieues au-delà, il trouva un Port, qu'il nomma *de las Pinas*; parce qu'il trouva quantité de pommes-de-pin dans le voisinage. Tous les soldats descendirent, & l'équipage resta seul à bord. Ils remonterent, pendant trois jours, la Riviere de Bine. Leur fatigue fut extrême, dans des terres pierreuses & stériles, sans

Pérou.

aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvaient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des soldats, mourut de ses peines. Ils cherchaient le Cacique de la Province. Le Peuple avait abandonné les cabanes & les champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournerent à leur vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

Mais, loin de se rebuter, ils continuerent leur navigation vers le Sud. A dix lieues, ils entrerent dans un autre Port, où ils chargerent du bois & de l'eau; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres leur manquerent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de maïs par jour. La viande était consommée, &, comme ils avaient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tomberent dans une si affreuse misere, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étaient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de poisson; mais une continuelle fatigue jointe à de si mauvais alimens, ne tarda point à les épuiser. Ils avaient envoyé le vaisseau à l'Isle des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus faibles, prit sur lui les plus grands travaux, & secourut particulierement les malades. Un jour ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques braves, &

marcha vers l'endroit d'où la lumiere semblait partir. Il y trouva quantité de cocos. Le vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, & sa vue seule ranima les malades: mais il était déjà mort vingt-cinq hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au Port le nom de *Puerto de la hambre*, c'est-à-dire, *Port de la famine*. Ils continuerent d'avancer; &, le jour de la Chandeleur, ils se rendirent dans une terre, qu'ils en prirent occasion de nommer *La Candelaria*, terre si dangereuse, par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, & si coupée de montagnes & de bois, qu'il leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en mer pour débarquer plus loin. Un chemin, qui s'offrit aux plus empressés, les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit village sans habitans, mais dans lequel ils trouverent beaucoup de maïs, de la chair de porc, des pieds & des mains d'hommes, ce qui leur fit connaître qu'ils étaient chez une Nation d'Anthropophages. Ils retournerent vers la mer, & bientôt ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Pueblo-Quemado*, c'est-à-dire, Peuple brûlé. Les habitans du pays leur firent une guerre opiniâtre, & leur tuerent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le pays de Chincana.

Pérou.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaif-

Pérou.

ſeau, qui portait avec lui ſoixante-dix Eſpagnols. Il ſuivit les Côtes juſqu'à la riviere Saint-Jean; &, ne trouvant point Pizarre, il retourna ſur ſes traces, en continuant de le chercher juſqu'à Pueblo-Quemado, où diverſes marques lui firent connaître qu'il y était venu des Eſpagnols. Les habitans du pays, animés par le ſuccès qu'ils avaient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ſes Aſſociés avec moins de bravoure. Ils renouvellerent ſi ſouvent leurs attaques, qu'Almagro ſe vit forcé d'abandonner la Côte, après avoir perdu un œil dans la derniere action. Il apprit, dans l'Iſle des Perles, que Pizarre était à Chincana, qui fait face à cette Iſle; il n'eut d'empreſſement que pour le rejoindre.

La joie de ſe revoir leur fit oublier toutes leurs peines; mais tant de fâcheuſes aventures leur ayant appris qu'ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces enſemble, pour pénétrer dans des pays ſi bien défendus, ils recommencerent à ſuivre la Côte avec leur petite Flotte, compoſée de deux vaiſſeaux, trois canots & deux cens Eſpagnols. La fortune leur préparait encore bien des peines. Ils trouverent quantité de Rivieres, qui ont, à leur embouchure, des caymans, ſorte de crocodiles, toujours prêts à dévorer les hommes. Après avoir conſommé leurs proviſions, ils n'eurent, pour reſſource, que le fruit des mangles,

dont ce pays est couvert, & dont les racines, abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs canots, qui ne pouvaient aller qu'à la rame, travaillaient sans cesse contre les courans, par lesquels ils étaient emportés vers le Nord. Les habitans ne perdaient pas une occasion de les attaquer, & leur reprochaient d'être des paresseux, qui aimaient mieux ravager les terres d'autrui, que de cultiver le pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssaient de misere, ou par les armes de ces barbares, fit régler, entre les deux Capitaines, qu'Almagro retournerait à Panama, pour en tirer des vivres & des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; & ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez; terre fort médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouverent abondamment des vivres. D'ailleurs ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun dans la plupart des Nations qu'ils avaient visitées, & dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable, par des échanges paisibles, ou par la force. Les Américains eux mêmes qui les attaquaient, avaient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous qu'ils se faisoient exprès pour y mettre cet ornement.

Pérou.

Après la découverte du Catamez, les deux Capitaines jugerent encore qu'ils avaient besoin de

Pérou.

plus de monde; & Almagro fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite Isle, qu'ils nommerent *Gallo*. Mais il était arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avait cessé d'y commander, & Pedro de los Rios était revenu d'Espagne, pour succéder au Gouvernement. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours, qui ne suffisaient pas à la grandeur de l'entreprise, ni même pour soulager la misere où Pizarre se trouvait dans l'Isle del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, & tremblant pour l'avenir, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplierent le Gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, & lui demanderent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étaient malheureusement engagés. Los Lios envoya un Lieutenant, nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contens de leur sort. Tafur, malgré l'intention qu'il avait eue de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des

Pérou.

des bouts du navire; puis, ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le Capitaine Pizarre avec ses Soldats, & ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama, passassent de son côté. Il ne resta, près de Pizarre, que treize Espagnols & un Mulâtre, qui s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ils se flatterent du moins de retenir un des vaisseaux que Tafur avait amenés; mais toutes leurs prieres & celles de Pizarre, ne purent fléchir cet Officier, qui craignait de déplaire au Gouverneur. Il leur promit seulement pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur enverrait un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une Isle, qu'il avait nommée la Gorgone, où il était sûr de trouver de l'eau, & de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes, qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le Gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, & de rendre un fort mauvais office à l'Espagne, par les obstacles qu'il mettait à son entreprise; l'autre pour Almagro & Fernand de Luques, qu'il pressait instamment de le secourir.

Pérou.

L'Isle de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le Soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, & sur-tout par la prodigieuse quantité de moucherons & de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du Nord, & son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains, dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avait manqué dans l'Isle del Gallo.

Tafur retourné à Panama, fit au Gouverneur une peinture du courage & de la misere de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; &, pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés, faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro & de Luque furent attendris jusqu'aux larmes. Ils solliciterent le Gouverneur, ils lui représenterent le tort qu'il faisait à la Couronne, ils le menacerent même d'en porter leurs plaintes à l'Empereur;

Pérou.

enfin, soit pitié, soit crainte de la Cour, soit passion pour l'or, dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un Charpentier, & de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; & sa derniere ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnait, dans cette conduite du Gouverneur, l'embarras d'un Chef qui souhaite une entreprise, & qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre & ses Compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils penserent à faire un radeau, des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte & descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée, lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le

Pérou.

prirent d'abord que pour quelque monſtre marin; ou pour une poutre chaſſée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'oſaient ſe perſuader ce qu'ils deſiraient avec tant de paſſion. Enfin, l'ayant reconnu, ils ſe livrerent à des tranſports de joie. Pizarre forma auſſi-tôt un nouveau plan. Il prit le parti de laiſſer leurs priſonniers dans l'Iſle, ſous la garde de Paëz & de Truxillo, dont la ſanté s'était affaiblie juſqu'à ne pouvoir ſupporter la mer, & d'aller droit à Tumbez, ſous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ſes careſſes, & qui commençaient à ſavoir un peu d'Eſpagnol.

Il prit ſa route, au Sud-Eſt, en remontant la côte, & vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver ſous une Iſle, ſituée devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma Sainte-Claire. Elle n'était pas peuplée : mais regardée, des habitans du pays voiſin, comme un ſanctuaire, parce qu'en certains temps ils y faiſaient de grands ſacrifices à quelques Idoles de pierre, que les Eſpagnols ne virent pas ſans étonnement. La principale avait une tête d'homme, de monſtrueuſe forme. Mais ils remarquerent avec plus de joie, que leurs guides ne les avaient pas trompés, dans l'opinion qu'il leur avaient donnée de cette côte. En pluſieurs endroits de l'Iſle, ils trouverent quantité de

Pérou.

petits ouvrages d'argent & d'or, tels que des mains, des têtes, & sur-tout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouverent aussi des couvertures de laine jaune, fort propres & bien travaillées. Leur admiration fut extrême; & Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers Compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelqu'entreprise importante. Les habitans l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux, n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent apperçu deux hommes de leur Nation sur le vaisseau Castillan. Ils allaient à Puna, pour faire la guerre aux Peuples de ce canton. Mais leur curiosité pour la fabrique du vaisseau & pour l'habillement des Espagnols, les fit retourner aisément vers la côte. Le Pilote, Barthélemi Ruiz, observa la terre à son approche; &, ne voyant aucune apparence de danger, il mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux, que son dessein était de rechercher leur

Pérou.

amitié, & qu'il les priait d'en avertir leur Cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraitre une foule d'autres Américains, qui venaient admirer les barbes & les habits des Etrangers. Le Cacique voisin les croyant envoyés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter, sur dix ou douze radeaux, toutes sortes de viandes & de fruits, & divers breuvages, dans des vases d'or & d'argent. Entre ces rafraîchissemens Pizarre fut étonné de voir un mouton. C'était un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, & prendre ce qu'ils jugeraient nécessaires à leurs besoins. Pizarre envoya, dans la chaloupe, un Matelot, nommé Bocca-Négra, que les Américains aiderent de bonne grace à charger vingt pipes d'eau. L'Officier, qui se nommait *Orgo*, continua de s'expliquer par les Interpretes; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit, qu'il venait de Castille; qu'il était Sujet d'un Roi fort puissant; & que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Américains que les Divinités qu'ils adoraient étaient fausses, & pour leur faire connaitre un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, qui promettait une éternité de

Pérou.

bonheur à ceux qui obſervaient ſes Loix. Il parla d'un lieu obſcur & plein de feu, deſtiné à la punition de ceux qui ne les reconnaiſſaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faiſait entendre, & n'en prit pas moins de plaiſir à boire du vin de Caſtille, qu'il trouvait fort au-deſſus du ſien. On lui fit préſent d'une hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & de quelques bijoux de l'Europe pour ſon Cacique. En ſe retirant, il pria le Capitaine de laiſſer deſcendre à terre quelques-uns de ſes gens. Alfonſe de Molina conſentit à le ſuivre, avec un Nègre qui ſervait Pizarre.

Lorſqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient aſſemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & pour la noirceur de l'autre. Ils lavaient le Nègre, pour eſſayer s'ils feraient diſparaitre ſa couleur. Molina ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire dans une habitation voiſine, qu'Herréra nomme le Fort de Tumbez, parce qu'on y entrait par trois portes, & qu'elle était entourée de cinq ou ſix murs. Il y vit de fort beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des moutons qui reſſemblaient à de petits chameaux, & des femmes dont il admira la parure & la beauté. Les vaſes d'or & d'argent y étaient fort communs, & tout y préſentait une grande

Pérou.

apparence de richesses. Le récit, que l'Espagnol en fit à son retour, excita des transports de joie dans le vaisseau, & fit encore gémir Pizarre, d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces, ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de *Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, & reconnaitre sur-tout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place, lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans doute l'hospitalité de ces bonnes gens bien noblement récompensée!

Candie, accompagné du même Nègre, fut agréablement reçu des Américains. Ils le menerent aussi-tôt à l'habitation. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage. Candie en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet saisirent les Américains d'une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber, & les autres pousserent un grand cri. Le Cacique plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un tigre & un lion qu'il avait entre plusieurs bêtes féroces, & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Américains, mais effraya les deux ani-

maux, jusqu'à les faire approcher de Candie avec un air de douceur. Le Cacique ordonna qu'ils fussent remenés ; &, se tournant vers l'Etranger, auquel il fit présenter une liqueur du Pays ; « Bois » donc, lui dit-il, d'un air d'admiration, puisque » tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles en » vérité, au tonnerre du Ciel. » Candie visita la Place, & fut conduit dans un Monastere de Vierges, nommées Mamaconas, qui étaient consacrées au service des Idoles, & qui avaient fait demander au Cacique la permission de le voir. Elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine, & la plupart étaient d'une rare beauté. Enfin Candie retournant au vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premieres. Il avait vu, non-seulement des vases d'argent & d'or, mais plusieurs Orfévres & d'autres Ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le Temple, en plaques diversement enchassées. La beauté des Mamaconas, dont le nom signifiait Vierges du Soleil, frappa sur-tout l'imagination des Castillans. Ils demanderent au Ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante contrée, & de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le Cacique de Tumbez avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au Roi Guaynacapa, ils jugerent qu'en

Pérou.

Pérou.

si petit nombre, la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un Prince, dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils garderent un des habitans de Tumbez; &, remettant à la voile, ils s'avancerent jusqu'au cinquieme degré de latitude méridionale, où ils découvrirent le Port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les Relations de cette Côte. Plus loin, ils trouverent celui de Jangérata, vers lequel ils mouillerent sous une petite Isle, composée de grandes roches, où ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoyerent quelques braves, dont ils apprirent bientôt que le bruit venait d'une prodigieuse quantité de loups marins. Ils doublerent le Cap, qu'ils nommerent *El Aguza*, & continuant de ranger la Côte, ils entrerent dans un Port, qui reçut d'eux le nom de Sainte-Croix. Déjà la renommée d'un petit nombre d'Etrangers, qui paraissaient, pour la premiere fois, dans cette mer, s'était répandue dans tous les pays voisins. « On y publiait qu'ils étaient » blancs & barbus, qu'ils ne faisaient de mal à » personne, qu'ils ne dérobaient & ne tuaient » point, qu'ils donnaient libéralement ce qu'ils » avaient, qu'il étaient pieux & humains. » Cette réputation qu'ils ne devaient pas conserver long-

temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune Côte où les Peuples n'accourussent en foule, & ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Pérou.

Plus loin, au Sud, un vent contraire jetta, pendant quinze jours, les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder à la Côte, qu'ils ne perdaient pas de vue. Les bois & les vivres commençaient à leur manquer. Enfin s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jetté l'ancre, qu'ils furent entourés de radeaux, chargés de toutes sortes de rafraîchissemens; mais, comme il fallait aussi du bois, Pizarre fit descendre, avec les Américains, Alfonse Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que, dans la crainte de perdre ses cables & de se briser sur les rochers de la Côte, il ne put se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains; mais on le crut en sûreté chez une Nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara & Chimo, lieux où les Villes de Truxillo & San-Miguel ont été fondées depuis. Les habitans de cette Terre marquerent tant d'humanité, par leur empressement à fournir du bois & des vivres, que le matelot nommé *Boca*-

Pérou.

Negra, charmé de leur naturel & de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, & fit dire au Capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussi-tôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le Matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai & dispos, & que les habitans charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, & le portaient sur leurs épaules pour le faire voir dans le pays. La Torre avait remarqué des troupeaux de brebis, des terres bien cultivées, quantité de ruisseaux, dont les bords étaient ornés d'arbres fort verds, & toutes les apparences d'une contrée riante & fertile. Les premiers Castillans donnerent le nom d'*ovejas*, à ce qu'on nommait ici *llanos*, parce que ces animaux portent une belle laine, & qu'ils sont doux & domestiques, quoique, par la forme, ils ressemblent moins à des brebis qu'à des chameaux d'une petite espèce.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la riviere de la Chica, il y prit quelques Américains pour

les instruire & s'en faire des interpretes, & bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une Région qu'ils reconnaissaient pour la meilleure & la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer Birou, du nom d'une riviere; & de-là vient, avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portaient alors des noms différens. Tous les Historiens Espagnols observent que les Américains n'en avaient point de général, pour cette vaste étendue de pays, qui est bornée au Nord par le Popayan, au Sud par le Chili, à l'Est par le pays des Amazones, & à l'Ouest par la Mer du Sud.

Pérou.

Quoique Pizarre n'eut pas fait une route si longue & si pénible, sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses Associés, qui avaient été les plus riches habitans de la Castille-d'or, avaient employé, comme lui, tout leur bien à leur entreprise commune, & s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le Gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle

Pérou.

expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la Cour. Etant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris & ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, & les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la Couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le Gouvernement du pays qu'il avait découvert, & qu'il espérait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire, qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines & les dangers de la conquête : sur quoi plusieurs Historiens observent avec admiration, que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco-Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurerent à l'Etat plus de millions que les Rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sol du Gouvernement, pour les encourager ; trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avait été promis, & qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la Cour d'Espagne. Pizarre, muni des Lettres qui l'établissaient Gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de

ses trois freres, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

Pérou.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de Volontaires de Truxillo, de Cacerès & de quelques autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur général, François Pizarre avait obtenu celle d'Adelantade; &, quoique Diégue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'était pas nommé dans les Patentes Royales. On peut juger de son mécontentement, lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que Sa Majesté n'avait pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avait faites en sa faveur, & jura de lui remettre la dignité d'Adelantade, si la Cour y consentait. Almagro parut content de cette satisfaction, parce qu'il n'en pouvait exiger d'autre; il concerta même avec lui les moyens de faire valoir avantageusement la concession impériale : mais, dès ce jour, jamais la bonne-foi n'eut de part à leurs conventions.

Il se passa quelques mois, avant qu'ils pussent équiper un seul vaisseau. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de guerriers & de matelots déterminés à tenter fortune. Alma-

Pérou.

gro, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, & trouva le moyen de fournir quelques bâtimens.

Cette petite Flotte mit à la voile au commencement de l'année 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. De larges rivieres, qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes & chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse & son courage, pour inspirer de la résolution à ses soldats. Il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté; il les soutenait, il les conduisait jusqu'à l'autre bord: enfin ils arriverent, sans perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, & presque sous l'Equateur. Outre les vivres, qu'ils y trouverent en abondance, ils y firent un tel butin, que, pour donner une haute opinion de leur entreprise, & faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyerent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre

Pérou.

l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits, que, pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant & résister au marteau: ainsi, craignant que les Américains ne pensassent à les tromper, ils en briserent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, & leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tarderent pas à s'appercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices, leur vaudrait des secours. Les Capitaines Belalcazar & Jean Torrez arriverent à Nicaragua avec quelques gens de pied & de cheval.

Pizarre, sans quitter la Côte, s'avança dans une Province, qu'il nomma *Puerto-viéjo*, Port vieux, & ne trouva point d'obstacles à sa marche. De-là il se proposait d'aller au Port de Tumbez: mais, se souvenant de la petite Isle de *Puna*, qui est vis-à-vis de ce Port, il crut que la prudence l'obligeait de commencer par s'y faire un établissement. La difficulté n'était que d'y passer, parce que le fond y manquait pour les grands vaisseaux. Il prit le parti de faire construire des barques plates ou des radeaux, à l'imitation des Américains. Le danger ne fut pas moindre en passant ce petit bras de mer. On découvrit que les guides

Pérou.

avaient concerté entr'eux de couper les cordes des barques, pour faire périr hommes & chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, & de tenir les yeux constamment attachés sur les guides. Ils arriverent dans l'Isle, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour & les habitans leur ayant demandé la paix, ils crurent leurs vues heureusement remplies; mais dès le même jour, Pizarre fut informé que ces Insulaires avaient des troupes cachées, pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit & se saisit du Cacique; ce qui n'empêcha point que le jour suivant, il n'eût à combattre une multitude de nouveaux ennemis: il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux, qui essuyerent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Américains dans leurs barques plates; mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang, ils virent disparaître ceux qui étaient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques soldats, & parmi les blessés, Gonzale son frere, le fut dangereusement au genou. Le Capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua quelques heures après l'action, avec un renfort fort considérable d'infanterie & de cavalerie, rien ne pouvait empêcher Pizarre d'exécuter son pre-

Pérou.

ier deſſein ; mais, lorſqu'il fut informé que les ſulaires ſe tenaient autour de l'Iſle avec leurs rques plates, cachés derriere ces arbres qu'on ppelle *mangles*, & qui ont le pied dans l'eau, difficulté de les forcer dans cette retraite, lui t prendre la réſolution de retourner à la Côte. l avait eu le temps d'ailleurs de reconnaître ue l'air de l'Iſle était mal-ſain, & l'or qu'il vait trouvé, devenait un nouvel aiguillon our ſes gens, qui n'aſpiraient qu'à ſe voir dans umbez.

Les Inſulaires de Puna devaient être redouta-les aux peuples mêmes du Continent, puiſqu'ils aient dans leurs priſons plus de ſix cens per-nnes de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils avaient is en guerre. Il ſe trouvait, entres ces priſon-iers, quelques habitans de Tumbez : Pizarre les it tous en liberté ; &, dans le deſſein qu'il avait e les gagner par la douceur, il les pria de pren-e dans leur barque trois de ſes gens, qu'il vou-it envoyer à leur Cacique. Ils y conſentirent, ais ce fut pour payer d'une horrible ingrati-de le bienfait qu'ils venaient de recevoir. A ine furent-ils arrivés daus leur Ville, qu'ils ſa-ifierent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand to fut menacé du même ſort. Ils s'était mis avec elques Américains, ſur une autre barque, ac-mpagné d'un ſeul valet ; &, dans l'empreſſe-

Pérou.

ment d'arriver à Tumbez, il entrait déjà dans riviere, lorsqu'il fut apperçu de Diégue d'Ague & de Rodrigue Lozan, qui, étant sortis des va seaux, se promenaient vers l'embouchure. firent arrêter la barque, sans autre motif que prudence, puisqu'ils ignoraient encore le m heur des trois autres Espagnols, ils lui conse lerent de ne pas risquer inutilement sa vi qu'il aurait perdue, sans doute, par la même hison.

Après cette action, on doit bien juger que Américains n'étaient pas disposés à fournir d barques pour la descente des troupes. Aussi reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarr Fernand & Jean, ses freres, Vincent de V verde, Soto, & les deux Espagnols dont le co seil lui avait sauvé la vie, furent les seuls passerent la nuit à terre : ils la passerent à chev Pizarre, ses deux freres & Valverde étaient f mouillés, parce que la barque sur laquelle étaient venus & que les Espagnols ne savai point gouverner, s'était renversée lorsqu'ils étaient sortis. Fernand demeura au rivage, p faire débarquer les troupes à mesure qu'elles a vaient de l'Isle & des vaisseaux. Le Gouverne ou le Général, titre qu'on donne indifféremm à Pizarre, pour le distinguer de ses freres, vança pendant ce temps plus de deux lieues d

Pérou.

terres ſans rencontrer un ſeul homme ; témé-é qui ne peut recevoir d'excuſe dans un Chef ; découvrit que les Américains s'étaient retirés des hauteurs voiſines. A ſon retour vers la mer, rencontra les Capitaines Mena & Jean de Sal-do qui le cherchoient, à la tête de quelque ca-lerie qui venait de débarquer ; & le reſte des upes n'ayant pas tardé à prendre terre, il réſolut former un camp régulier, pour ſe donner le mps d'obſerver le pays & ſes habitans.

Il y paſſa plus de trois ſemaines à faire ſollici-le Cacique d'écouter ſes propoſitions, & de le connaître pour ce même Etranger, qui s'était jà préſenté ſur la Côte. Il lui faiſait offrir ſon itié avec les mêmes civilités. Mais, ſoit que offres, qui étaient portées par des priſonniers, fuſſent mal expliquées, & que le récit de ce qui ait paſſé dans l'Iſle de Puna, lui fit regarder Eſpagnols comme des brigands, auxquels il pouvait accorder de confiance, il ne fit aucune ponſe ; & ſes gens, diſperſés en pelotons, con-uaient de menacer tout ce qui ſortait du camp. n en découvrit un gros de l'autre côté de la viere, & les priſonniers jugerent à diverſes mar-es, qu'il était commandé par le Cacique. Pi-rre, irrité de ſon obſtination, prit enfin le parti l'attaquer. Il fit préparer ſecrètement quelques rques plates, & paſſant la riviere à la fin du

Pérou.

jour, avec deux de fes freres & cinquante cava
liers, il marcha toute la nuit par des chemins fo
difficiles. Le matin, à la pointe du jour, fe trou
vant fort près du camp des Américains, il y fon
dit avec une impétuofité qui leur ôta la hardieff
de réfifter. Après les avoir difperfés, ils en tu
un grand nombre dans leur fuite; &, pendan
quinze jours, il ne ceffa point de leur faire un
cruelle guerre, pour venger du moins le mo
des trois Efpagnols qu'ils avaient facrifiés. L
Cacique, effrayé de tant d'hoftilités, fit demand
enfin la paix, & joignit à fes prieres quelques pr
fens d'or & d'argent. Pizarre partit auffi-tôt av
la plus grande partie de fes troupes. Il laiffa
refte dans le même lieu, fous le commandeme
d'Antoine de Navarre & d'Alfonce Requelm
Pour lui, s'avançant jufqu'à la riviere de *Chica*
à trente lieues de Tumbez, il envoya Soto ve
les Peuples qui habitent fes bords, & quelqu
légeres rencontres firent tant d'honneur à fes a
mes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'é
tendue de cette Province. Il paraît que fon de
fein avait été de pénétrer jufqu'à Payta, & qu
alla effectivement jufqu'à ce Port; mais quelqu
Envoyés qu'il reçut de *Cufco*, de la part d'u
Prince nommé *Huafcar*, qui lui faifait demand
du fecours contre *Atahualpa* fon frere, chang
rent tout-d'un-coup fes réfolutions. La méfintell

gence de ces deux Princes servit encore mieux les Espagnols au Pérou, que les divisions des Tlascalans & de Motézuma n'avaient fait au Mexique. Il convient d'expliquer en peu de mots l'origine de cette querelle.

Huayna Capac, Souverain de Cusco, avait soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa domination comprenait une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa Capitale. Le pays de Quito avait ses Souverains particuliers. Il résolut de le conquérir. Cette entreprise lui réussit; & le pays lui plut tant, qu'ayant laissé à Cusco Huascar, son fils aîné, Manco Inca & quelques autres de ses enfans, il se remaria dans le pays de Quito, avec la fille du Souverain qu'il avait détrôné, & il eut d'elle un fils nommé *Atahualpa*, qu'il aima fort tendrement. Pendant un voyage qu'il fit à Cusco, il laissa ce fils sous des Tuteurs & revint quelques années après dans sa nouvelle Capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mourant, il ordonna que l'Inca Huascar, son fils aîné, posséderait ses Etats, avec les Provinces qu'il y avait ajoutées, à la réserve du Royaume de Quito. Il ne voulut pas même que ce pays fût compté entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'Atahualpa, son fils, dont les ancêtres maternels l'avaient possédé.

Après sa mort, Atahualpa s'assura de l'armée

Pérou.

& des tréfors de fon Pere. La plus grande partie des richeffes d'Huayna Capac était reftée à Cufco, & demeura au pouvoir d'Huafcar. Atahualpa fe hâta d'envoyer des Ambaffadeurs à fon aîné pour lui annoncer la mort de leur Pere commun, lui faire hommage & demander la confirmation du teftament. Huafcar ne goûta point cette difpofition. Il répondit, que fi fon frere voulait lui marquer fa foumiffion, venir à Cufco, & lui remettre l'armée, il lui ferait un parti convenable à fa naiffance; mais qu'il ne pouvait lui céder la Province de Quito, qui, étant frontiere de fon Empire, devait être néceffairement gardée pour fa confervation & fa défenfe; il ajouta, que fi fon frere s'obftinait dans fes prétentions, il marcherait contre lui avec toutes fes forces. La guerre s'engagea; Atahualpa, après avoir été pris dans une bataille, s'était fauvé de fa prifon, & avait fait fon frere Huafcar prifonnier à fon tour.

Telle était la fituation des affaires, lorfque les deux freres eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Efpagnols. Dans l'idée que la Maifon Royale de Cufco était defcendue d'un fils du Soleil, ils donnerent la même qualité aux Caftillans, & la raifon qu'ils en apportaient était fondée fur une tradition fort refpectée. Dans les anciens temps, difaient-ils, l'aîné des fils d'un Inca, nommé

Yahuarhuacar, avait vu un fantôme d'une phyſionomie fort différente de celle des habitans du pays. Ils n'ont point de barbe, & leurs habits ne paſſent pas le genou: au contraire, ce fantôme, qui s'appellait *Viracocha*, portait une barbe fort longue, & ſa robe lui deſcendait juſqu'aux pieds; il menait d'ailleurs en leſſe un animal inconnu au jeune Prince. Cette fable était ſi généralement répandue, qu'à l'arrivée des Eſpagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'Inca, Viracocha, fils du Soleil. Garcilaſſo fait entendre que ces impreſſions remplirent Atahualpa de frayeur, & lui ôterent le courage de ſe défendre, en lui perſuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le Soleil, pour le venger de mille offenſes qui l'avaient irrité contre la Nation.

Pérou.

La députation d'Huaſcar étant arrivée au Port de Payta, le Gouverneur, qui reconnut auſſi-tôt de quelle importance elle était pour ſes deſſeins, ſe hâta de rappeller les troupes qu'il avait laiſſées à Tumbez, & s'occupa juſqu'à leur arrivée, à jetter, ſur la riviere de Payta, les fondemens d'une Ville, qu'il nomma *Saint-Michel*. Il voulait que les vaiſſeaux, qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvaſſent une retraite ſûre à leur arrivée.

Pérou.

Enſuite, ayant diſtribué entre ſes gens l'or & l'argent, qui était le fruit de ſon expédition, il ne laiſſa dans la nouvelle Ville que ceux qu'il deſtinait à l'habiter.

Les Députés d'Huaſcar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la Province de Caxamalca. Ses troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il ſe mit en marche pour aller trouver ce Prince. Un déſert de vingt lieues, qu'il eut à traverſer dans des ſables brûlans, ſans eau & ſans ſecours contre l'extrême ardeur du Soleil, fit beaucoup ſouffrir l'armée; mais, à l'entrée d'une Province, nommée *Motupe*, il commença heureuſement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchiſſemens étaient en abondance. De-là les Eſpagnols s'avancerent vers une montagne, ſur laquelle ils rencontrerent un Envoyé d'Atahualpa, qui préſenta au Gouverneur des brodequins très-riches & des braſſelets d'or, en l'avertiſſant de s'en parer lorſqu'il ſe préſenterait devant l'Inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'Envoyé était lui-même Inca, c'eſt-à-dire, Prince de la race Royale, & ſe nommoit *Titu Autachi*. Son compliment roula ſur la parenté des Eſpagnols & de ſon Maître, en qualité d'enfans de Viracocha & du Soleil. Les préſens conſiſtaient en diverſes ſortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuſes, d'oiſeaux & d'autres animaux

Pérou.

du pays, des vaſes, des coupes, des plats & des baſſins d'or & d'argent, quantité de turquoiſes & d'émeraudes. L'abondance & l'éclat de ces richeſſes firent juger aux Eſpagnols que le Prince qui les envoyait, devait poſſéder d'immenſes tréſors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna & de Tumbez, & cette conjecture était juſte; mais ils ignoraient encore que les Peuples les regardant comme fils du Soleil, & comme exécuteurs de ſes vengeances, y mêlaient un motif de Religion, & que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes, qu'ils pouvaient envelopper aiſément, mais d'appaiſer la colere du Soleil qu'ils adoraient, & qu'ils croyaient irrité contr'eux.

Pizarre n'avait pour interprete qu'un jeune Américain de Puna, qui ne ſavait guères ni la langue de Cuſco, qui était celle de la Cour, ni celle des Eſpagnols. Quoique baptiſé ſous le nom de *Philippe*, d'où lui vient celui de *Philippillo*, il était fort mal inſtruit des myſtères de la Religion. Enfin ne ſachant que le jargon de ſon Iſle, où l'on doit même ſuppoſer qu'il était né dans la lie du Peuple, il ne put rendre exactement le diſcours de l'Inca. Auſſi les Eſpagnols ne demeurerent ils pas fort éclaircis après ſon départ. Ils délibérerent ſur le jugement qu'ils devaient porter

Pérou.

de cette démarche; les uns jugerent que plus les préfens étaient riches ; plus ils devaient infpirer de défiance, & que c'était peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piége; d'autres penferent qu'il ne fallait pas juger fi mal des intentions d'un fi grand Prince; que, fans négliger de juftes précautions, on devait employer toutes les voies pacifiques, avant que d'en venir à la guerre, & que l'obfcurité qu'on trouvait dans les termes de l'Inca n'était peut-être que dans l'explication de l'Interprete. On réfolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on efpérait toujours de trouver le Prince. Dans tous les lieux du paffage, l'accueil des habitans fut magnifique. Ils apportaient diverfes fortes de viandes & de liqueurs, & l'on remarquait de toutes parts, qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant obfervé que les chevaux mâchaient leur frein, ils s'imaginerent que ces animaux extraordinaires fe nourriffaient de métaux : ils allaient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance & les leur préfentaient. Les Efpagnols, comme on fe l'imagine, fe garderent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du Prince, le Gouverneur lui envoya Fernand, un de fes freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la Ville de Caxamalca. L'efpérance d'affermir fa domination le retenait fucceffivement en d'autres

Pérou.

lieux, occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains, de la Famille Royale & des partisans de son Frere. On ne saurait désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *Curaca*, ou Seigneur particulier de la Ville, avait ordre de recevoir le fils du Soleil, avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au-devant d'eux quelques Officiers, & arrivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un Palais où le Prince était revenu, sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre, envoyés pour leur faire honneur. Soto qui ne pouvait deviner quel était leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandait. Les Américains s'écarterent, autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la premiere vue d'un cheval en course. L'Officier Péruvien leur fit un salut, qui était une espèce d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'Inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, & leur dit : *Capac Viracocha ; soyez les bien-venus dans mes Etats.* On leur présenta des siéges d'or ; & l'Inca se tour-

Pérou.

nant vers quelques Seigneurs Américains, qui étaient près de lui : « Vous voyez, leur dit-il, » la figure & l'habit de notre Dieu Viracocha, » tels que notre prédécesseur l'Inca Yahuarhuacar » a voulu qu'ils fussent représentés dans une statue » de pierre. » Deux Princesses, d'une grande beauté, présenterent des liqueurs, & ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux Puissances, le Pape & l'Empereur, qui concouraient à tirer les Américains de l'esclavage du Démon. Pouvait-il se flatter, remarque l'Historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matieres si nouvelles à cette Nation ? Philippillo, qui n'y entendait pas beaucoup plus que l'Inca même, lui en donna une explication à laquelle le Prince ne comprit rien. Il y répondit néanmoins par un discours très-raisonnable, dans lequel il recommandait ses Sujets à la générosité des fils du Soleil. Rien de plus pathétique que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses Peuples ; ses Officiers en furent touchés, & ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur Chef. Ils se retirerent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues, que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le Gouverneur, apprenant que le Prince

Pérou.

devait venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa cavalerie était composée, en trois Compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour Commandans, Fernand Pizarre, Soto & Belalcazar, qui se rangerent derriere un vieux mur, pour n'être pas vus d'abord des Américains, & leur causer plus de surprise, en se montrant tout-d'un-coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon; &, dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un Prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux Seigneurs de sa Cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre Corps, de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, & deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrieme, qui faisait l'arriere-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa, s'étant avancé avec ses trois premiers, &, voyant les Espagnols en bataille, dit à ses Officiers: « Ces gens sont les Messagers » des Dieux; gardons-nous bien de les offenser; » il faut au contraire que nos civilités les apaisent. » En même-temps, Vincent de Valverde marcha vers lui, une Croix de bois dans une main, & son Bréviaire dans l'autre. Ses

Pérou.

cheveux coupés en couronne, étonnerent l'Inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir, de quelques Américains familiers avec les Espagnols, quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un Messager de Pachacamac. Valverde ayant demandé & obtenu la permission de parler, commença un assez long discours, divisé en deux parties, que Garcilasso nous a conservé. Son exorde roule sur la nécessité de la Foi Catholique : il passe ensuite à la Trinité, aux châtimens, & aux récompenses d'une autre vie, à la Création, à la chûte d'Adam, dans laquelle toute sa race est comprise, à l'exception de Jésus-Christ. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la rédemption des hommes, de sa Résurrection, des Apôtres, enfin de la primauté de Saint-Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le Pape, Successeur de Saint-Pierre, informé de l'idolâtrie des Américains, & voulant les attirer à la connaissance du vrai Dieu, a chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la terre, d'envoyer son Lieutenant, pour les soumettre, & les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique & d'autres Pays. Enfin il déclare à l'Inca que s'il s'endurcit contre l'Evangile, il périra comme Pharaon. Cette foule de Mysteres, présentés

rapidement

Pérou.

[ra]pidement & ſans préparation, ne devait pas [j]etter beaucoup de lumiere dans l'eſprit du Prince; [&] l'ignorance de l'Interprete n'y pouvait gueres [m]ettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait [r]ien trouvé d'intelligible pour lui, que la menace [d]e ravager ſon pays, fit un profond ſoupir. Il [c]omprit bien que l'Interprete ſavait mal la langue [d]e Cuſco, dont il s'était ſervi pour lui parler; &, [d]ans la crainte qu'il n'altérât de même ſa réponſe, [i]l la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue [p]lus commune. Cette réponſe, telle que Garcilaſſo [&] d'autres la rapportent, marque aſſez que Philipillo [av]ait fait une étrange explication de nos Myſteres. [Cep]endant les Eſpagnols, ennuyés d'une ſi [lon]gue conférence, n'attendirent point les ordres [d]u Général pour quitter leurs rangs, & quelques-[u]ns monterent ſur une petite tour, où ils avaient [d]écouvert une Idole enrichie de plaques d'or [&] de pierres précieuſes, qu'ils ſe mirent à pil-[le]r. Leur audace irrita les Péruviens, & la plu-[pa]rt ſe diſpoſaient à punir ce ſacrilége; mais [l'I]nca défendit que les Eſpagnols fuſſent mal-[tra]ités. Valverde, alarmé du bruit, ſe leva bruſ-[qu]ement du ſiége qu'on lui avoit donné pour [par]ler, &, dans ce mouvement, il laiſſa tomber [sa] croix & ſon bréviaire. Il ſe baiſſa pour les [re]lever: enſuite, courant vers les Eſpagnols, il [leu]r cria de ne faire aucun mal aux Américains.

Pérou.

Sa course & ses cris furent mal expliqués, & passerent au contraire pour une exhortation à la vengeance. On fondit de tout côté sur les Américains ; &, ce qui est bien remarquable, c'est que malgré une attaque si furieuse, l'ordre qu'avait donné Atahualpa, de ne pas frapper les Espagnols, fut généralement observé. Cent soixante Espagnols enveloppés par une armée, n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du Gouverneur qu'un de ses propres soldats blessa légerement à la main. Ils ne trouverent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contenterent d'entourer la litiere du Prince pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais le Gouverneur s'étant fa jour jusqu'à la litiere, prit Atahualpa par l manche de sa robe, tomba & l'entraîna sur lu Les Sujets de ce malheureux Prince, le voyan au pouvoir des Espagnols, ne penserent plu qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle n fut pas assez prompte pour les dérober à fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus d trois mille cinq cens passés au fil de l'épée. D enfans, des vieillards, des femmes, que la curio sité avaient attirés à ce spectacle, furent étouffés au nombre de plus de quinze cens, par la fou des fuyards. Près de trois mille furent écras sous les ruines d'une vieille muraille, qui renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu

la fin du jour. Le Commandant de l'arrière-garde, nommé *Ruminagui*, entendant le bruit & voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé, un Péruvien qu'on y avait mis pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; &, loin de marcher à son secours, il prit avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cens cinquante lieues du champ de bataille.

Pérou.

Tel est le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens ses compatriotes. Il contredit évidemment le récit de Zarate, Historien Espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal & les exterminer tous. Entre ces deux versions si différentes, rapportons en une, qui n'est suspecte d'aucune partialité : c'est celle de Jérôme Benzoni, Milanais, qui, voyageant au Pérou peu d'années après cet événement, avait connu la plupart des acteurs Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux traducteur. L'importance de l'événement permet les détails. « Cependant il venait nouvelles sur nouvelles au Roi Atabaliba *(a)*, comme les Chrétiens

(a) Prononciation corrompue d'*Atahualpa*.

Pérou.

» s'avançaient. On lui donnait à entendre qu'il
» étaient en petit nombre, las, & qu'ils ne pouvaient
» cheminer, s'ils n'étaient montés sur de grand
» Daces, (ils appellent ainsi les chevaux en c
» pays-là). Quand il ouït cela, il se mit à rir
» de ces barbus; & cependant il renvoya d'autre
» Ambassadeurs vers les Espagnols, leur dir
» que s'ils aimaient la vie, ils se donnassen
» bien garde de passer plus avant. Pizarre leu
» répondit qu'il n'y avait remède, & qu'il fallai
» qu'il vit la grandeur & magnificence de s
» Majesté, avec honneur & révérence, toute
» fois, qu'à si grand Seigneur appartenait; &
» quant & quant fait doubler le pas à ses gens
» & pique lui-même. Comme il approchait d
» Cassiamalca, il envoie quelques Capitaines &
» Chevaux-légers devant pour reconnaître u
» peu l'état & la contenance du Roi, lequ
» s'était retiré à demi-lieue delà, pour la venu
» des Etrangers. Ces Capitaines Espagnols
» comme ils furent à la vue des Gens du Roi
» commencerent à manier leurs Chevaux, l
» faire passader & voltiger devant eux, dont l
» poures Américains étaient aussi ébahis que s'i
» eussent vu quelques monstres tout nouveau
» Mais le Roi n'en fit point d'autre semblan
» ni ne changea sa contenance pour cela, ai
» se courrouça seulement du peu de respect

»révérence que ces barbus avaient porté à Sa »Majesté. Fernand Pizarre, qui étoit là, lui fit »entendre, par truchement, qu'il était le frere »du Colonel de l'armée des Espagnols, lequel »était venu là de Castille, par commandement »du Pape & de l'Empereur, qui desiraient »avoir son alliance. Et pourtant qu'il plût à Sa »Majesté s'en venir jusqu'en la ville de Cassiamalca, pour entendre là de grandes choses »que le Colonel avait charge de lui dire, & »que puis après il s'en retournerait en son pays. »Attabaliba, répondit en deux mots, qu'il ferait »tout cela, moyennant que l'autre se retirât & »sortît de son pays.»

Pérou.

« Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens »avec si courte réponse; bien ébahi, au reste »de la richesse & magnificence superbe de la »Cour & du train de ce Roi Attabaliba, & »en fit aussi émerveiller beaucoup d'autres Espagnols quand il le leur conta. Quant à la »réponse & volonté du Roi, il leur dit en »somme, qu'il en était là résolu de ne souffrir point de gens barbus en son pays. Cette »résolution entendue, les Capitaines employerent toute cette nuit là à préparer armes, »mettre leurs gens en ordre, & les encourager, leur montrant qu'il ne fallait point »douter que la victoire ne fût à eux; que

Pérou.

» c'étaient poures bêtes à qui ils avoient
» combattre, & qu'au premier ronfler des che-
» vaux, ils les verraient fuir comme un trou-
» peau de moutons. Quand tous les rangs furent
» dressés, & quelques pièces d'artillerie bra-
» quées droit contre les portes du Palais où
» devait entrer Attabaliba; François Pizarre dé-
» fendit à ses gens que nul ne se bougeât, ni
» ne tirât avant que le signal fût donné.

« Le jour venu, voici arriver le Roi Atta-
» baliba, avec plus de vingt-cinq mille Améri-
» cains, que l'on portait en triomphe sur les
» épaules, acoûtré de belles plumes de toute
» couleur, avec force pendans & joyaux d'or,
» vêtu d'une camisole sans manches; les parties
» naturelles couvertes d'une bande de coton,
» avec un floquet rouge de fine laine, qui lui
» pendait sur la joue gauche, & lui ombra-
» geait les sourcils, & une belle paire d'escar-
» pins aux pieds, presque faits à l'apostolique.
» En tel esquipage Attabaliba fit son entrée triom-
» phante dedans la Ville de Cassiamalca, ne
» plus ne moins qu'en pleine paix, jusqu'à ce
» qu'il arriva au Palais, là où il devait donner
» audience à l'ambassade de ces barbus. »

« Pendant toute cette magnificence il y eut
» un Jacobin, nommé frere Vincent de Van-
» verde, lequel fendant la presse, fit tant qu'il

Pérou.

»s'approcha du Roi, avec une Croix & un Bré-
»viaire à la main, *cuidant peut-être que ce
»Roi fut devenu, en un instant, quelque grand
»Théologien* : & lui fit entendre par un truche-
»ment, comme il était venu vers son Excellence
»par le commandement de la Sacrée Majesté
»de l'Empereur, son Souverain Seigneur, avec
»l'autorité du Pape de Rome, Vicaire du Sau-
»veur Jésus-Christ; lequel lui avait donné ces
»Pays-là jadis inconnus, à la charge d'y en-
»voyer personnes dignes & de savoir, pour y
»prêcher & publier son Saint nom, & en chas-
»ser leurs fausses & damnables erreurs. Et quant
»& quant en disant cela, lui va montrer son
»Bréviaire, disant que c'était là la loi de Dieu,
»& que c'était ce Dieu-là qui avait créé toutes
»choses de rien, & sur cela lui va faire un
»grand sermon, en commençant depuis Adam
»& Eve, de la création de l'homme & de sa
»chûte ; & comme depuis Jésus-Christ était
»descendu du Ciel, & avait pris chair au ven-
»tre d'une Vierge; puis, qu'il était mort en
»la Croix, & ressuscité des morts pour la ré-
»demption du Genre-humain, & finalement
»monté au Ciel. De-là il vint à parler de la
»résurrection & de la vie éternelle; & comme
»Jésus-Christ avait laissé son Eglise en garde à
»Saint-Pierre, son premier Vicaire, & consé-

Pérou.

» quemment à ses successeurs ; sur quoi il n'ou- » blia pas à prouver l'autorité du Pape, fina- » lement lui faisant la puissance du Roi d'Es- » pagne la plus grande qu'il pouvait, l'appel- » lant grand Empereur & Monarque du Monde, » il conclut qu'il se devait faire son ami & son » tributaire, se soumettant à la Religion Chré- » tienne & renonçant à ses faux Dieux. : & dit » que s'il ne le faisait pas de bon gré, qu'on » lui ferait bien faire par force. »

« Le Roi, ayant entendu tout cela depuis un » bout jusqu'à l'autre, fit réponse : Que quant » à lui, il serait volontiers ami de ce Monar- » que du Monde, mais qu'il ne lui semblait pas » advis qu'un Roi libre, comme lui, dût payer » tribut à celui qu'il ne vit jamais, & au reste » *que le Pape devait bien être quelque grand* » *fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'était* » *pas à lui*. Quant à ce fait de la Religion, il » dit tout net, qu'il ne lairrait jamais la sienne, » & que si les Chrétiens croyaient en un Jésus- » Christ qui était mort en croix, que lui croyait » au Soleil qui ne mourrait jamais. De-là il » vint à demander au Moine, comment il savait » que le Dieu des Chrétiens eût fait le monde » de rien, & qu'il fût mort en croix ? le Moine » lui répondit que ce livre-là le disait : & » quant & quant, lui présente son Bréviaire.

»Attabaliba prend ce livre, & le regarde de »côté & d'autre : puis se prenant à rire : ce »livre ne me dit rien de tout cela, dit-il, & »en disant cela, vous jette le Bréviaire par terre. »Le Moine ramasse son livre, & s'en va criant »vers ses gens tant qu'il put : vengeance, mes »amis : vengeance, Chrétiens : voyez-vous comme »il a méprisé & jetté les Evangiles par terre ? »tuez-moi ces chiens mécréans, qui foulent »ainsi aux pieds la loi de Dieu. »

Pérou.

« Adonc François Pizarre fit arborer les ensei- »gnes & hausser le signal du combat comme il »avait proposé. Quant & quant toute l'artillerie »joua, pour commencer par étonner les Amé- »ricains, & comme ils étaient déjà fort épou- »vantés de ce tonnerre, voici arriver les che- »vaux avec force sonnettes au cou & aux jambes, »& un bruit mêlé de trompettes & de tambours, »qui les mirent du tout hors de sens. Et tout »à l'heure même, les Espagnols mettant la main »aux armes, donnent dedans, frappent dessus »& font une horrible boucherie de ces poures »Américains, qui furent si étourdis tout en un »coup de la foudre des canons, de la furie des »chevaux & des grands coups de ces lames »tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur, ni le »sens de se défendre, ains ne penserent qu'à se »sauver ; & s'enfuirent en si grand désordre,

Pérou.

» s'embarraſſant & ſe renverſant les uns ſur les » autres, qu'ils donnerent beau loiſir aux Eſ- » pagnols de chamailler ſur eux tout à leur » aiſe. Ainſi, la victoire ne leur coûta gueres.

» Quand les gens de cheval eurent ainſi » écarté les uns & renverſé les autres à grands » coups de lances & de coutelas, voici François » Pizarre avec toute l'infanterie, qui vint après » & tire tout droit vers la part où était le Roi, » lequel avait beaucoup d'Américains autour de » ſoi, mais ſi étonnés, qu'il n'y en avait pas » un qui ſe mît en défenſe. Les Eſpagnols n'a- » vaient autre choſe à faire qu'à tuer, & à me- » ſure que ces Américains tombaient, le che- » min ſe faiſait jusqu'à ce qu'ils approcherent tout » auprès de la perſonne d'Attabaliba. Ce fut à » qui le prendrait le premier; & mes Eſpagnols » de charger ſur ces poures Péruſſins qui le » portaient, pour le faire tomber en bas; ſi » branlait déjà fort la portoire, là où il était » élevé; quand voici François Pizarre lui-même, » qui s'approche, & vous attire Attabaliba ſi » rudement par ſa camiſole, qu'il l'amene quant » & quant. En cette façon ſe laiſſa prendre le » poure Roi Attabaliba & ſe rendit, ſans qu'il » y mourût ni fût bleſſé aucun Eſpagnol, ex- » cepté Pizarre; parce que, quand il voulut » prendre le Roi, il y eut un Soudard qui

Pérou.

» le blessa en la main, pensant frapper un » Américain.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce » jour avec la cavalerie après les fuyans ; & » par-tout où il trouvait des Américains, il » les taillait en pièces, sans en épargner un seul. » Quand au Moine *qui avait commencé le jeu,* » *il ne cessa, tant que le carnage dura, de* » *faire du Capitaine, & d'animer les Soudards,* » *leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, &* » *ne s'amuser à tirer des taillades & coups fen-* » *dans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées.* » Les Espagnols ayant gagné une si sanglante » victoire sur cette poure & misérable Gent, à » si bon marché, ne firent autre chose toute » la nuit, que danser, ivrogner, paillarder, & » mener une fête désespérée. »

Les Espagnols allerent piller, le lendemain, le camp d'Atahualpa, où ils trouverent une quantité surprenante de vases d'or & d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La seule vaisselle d'or du Roi valait soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualpa supplia le Gouverneur de le traiter généreusement, & proposa pour sa rançon de remplir d'or une salle où ils étaient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait attein-

Pérou.

dre ; & l'on fit, autour de la salle, une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il serait impossible aux Vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'Empire, les Espagnols trouverent qu'on ne répondait point à leur impatience, & commencerent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre que la Ville de Cusco étant à deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir ; mais que s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient, de leurs propres yeux, qu'il était en état de remplir sa promesse : &, voyant balancer les Espagnols sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant, : « Que » craignez-vous ? Vous me tenez ici dans les » fers, moi, mes femmes, mes enfans, mes » freres ; ne sommes-nous pas des ôtages suf- » fisans ? » Soto & Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course, & l'Inca voulut qu'ils fissent le Voyage dans une de ses litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

Pérou.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrerent un corps de ses troupes, qui conduisaient prisonnier son frere Huascar. Ce malheureux Prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans des litieres, souhaita de leur parler, & les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'Empereur leur Maître, & celle du Général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frere, & les pria de retourner vers le Général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, qui était à la hauteur d'un homme, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, » sera obligé, pour exécuter son engagement, » de dépouiller le Temple de Cusco, en faisant » enlever les plaques d'or & d'argent dont il est » revêtu; & moi, j'ai dans ma puissance tous » les trésors & toutes les pierreries de mon » pere. » En effet, les ayant reçus par héritage, il les avait cachés sous terre, dans un lieu qui n'était connu de personne; & Zarate assure qu'il avait fait tuer ceux qu'il avait employés à cet office.

Pérou.

Les deux Capitaines avaient leurs ordres, auxquels ils n'oserent manquer, pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, de fidèles serviteurs d'Atahualpa, croyant sa délivrance prochaine, & regardant les offres de son frere comme un obstacle à son rétablissement, lui donnerent avis de cette explication. Il jugea, comme eux, qu'il lui était fort important que le Gouverneur n'en fût pas informé. Mais, avant que de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendraient la mort de son frere. Il feignit une extrême affliction; &, lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, & jugeant qu'Huascar profiterait de l'occasion pour se délivrer des siennes, avaient ôté la vie à ce cher frere, dont il n'avait jamais souhaité la perte, & qu'il regrettait amerement. Pizarre donna dans le piége, & ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualpa n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la mort de son frere; & cet ordre fut exécuté si promptement qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avaient précédé ce meurtre. On rapporte que le malheureux Huascar dit en mourant : « Je n'ai pas » régné long-temps; mais le traître, qui dispose

Pérou.

» de ma vie, quoiqu'il ne soit que mon Sujet, n'aura pas un plus long régne. » Cette espèce de prédiction, qui fut bientôt accomplie, rappella aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Hayna Capac, & les confirma dans l'opinion que les Incas étaient les vrais fils du Soleil, & inspirés par la Divinité.

Pendant que Soto & Varco continuaient leur Voyage, le Gouverneur envoya son frere, avec une partie de la cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce détachement, ayant pris vers Pachacama, qui est à cent lieues de Caxamalca, rencontra, dans le pays de Guamacucho, un frere d'Atahualpa, nommé *Illescas Inca*, qui conduisait, pour la rançon de son frere, deux ou trois millions en or, avec une très-grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la Ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; & les Péruviens porterent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux Généraux d'Atahualpa, était dans le pays avec une armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; & l'Américain l'ayant refusé par orgueil ou par crainte, il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son armée,

Pérou.

où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à Don Fernand, comme une témérité dont il y avait peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'ayant pris à son retour, par des montagnes couvertes de neige, dont les moindres difficultés étaient celles du chemin, & d'un froid excessif, il marcha comme en triomphe, dans des lieux où Culicuchima pouvait lui faire trouver sa perte. Lorsque ce Général se vit à la porte du Palais, qui servait de prison à son Maître, il ôta sa chaussure, pour se présenter à lui; & se jettant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que, s'il avait été près de sa personne, les Chrétiens ne l'auraient jamais pris. Atahualpa répondit qu'il reconnaissait dans sa disgrace, un petit châtiment de la négligence qu'il avait eue pour le culte du Soleil.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son associé, était parti de Panama, dans l'espoir de se mettre en possession du pays qui était au-delà des bornes du Gouvernement de Pizarre; car, malgré le soin que le Gouverneur avait eu de cacher ses patentes, on savait qu'elles ne lui accordaient que deux cens

cens cinquante lieues de long, du Nord au Sud, à compter de la ligne équinoxiale. Mais, en arrivant à Puerto-Viéjo, où le bruit de la défaite d'Atahualpa, & de l'engagement qu'il avait pris pour sa rançon, s'était déjà répandu, Almagro comptant que la moitié des trésors lui appartenait, & qu'elle ne lui serait pas contestée, changea de dessein, & se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualpa, qu'on y avait déjà rassemblée. Quelle fut son admiration à la vue de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent ! Mais sa surprise fut encore plus grande, lorsque les soldats de Pizarre lui déclarerent que de nouveaux venus ne devaient pas espérer d'entrer en partage avec les Vainqueurs. Cette contestation eut de tristes suites; cependant Pizarre, qui se voyait le plus fort par le nombre & la faveur des troupes, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occasion de son arrivée, pour envoyer Fernand, son frere, en Espagne. Il était question de rendre compte à la Cour des progrès de la conquête, & de faire à l'Empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualpa, qui se voyait enlever, dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il eût accordé sa confiance. D'ailleurs une comete, qui paraissait depuis quelque temps, l'avait jetté

Pérou.

Pérou.

dans une nouvelle consternation. Lorsqu'il vit Don Fernand prêt à partir, il lui dit : « Vous » me quittez, Capitaine ! je suis perdu. Je ne » doute point qu'en votre absence, ce gros ven- » tre & ce borgne ne me fassent tuer. » Le borgne était Don Diégue d'Almagro, qui avait perdu un œil dans une action contre les Américains ; & le gros ventre, Alfonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur.

Le Gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille pesos d'or, & cent mille autres en argent, à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pièces les plus massives, & qui avaient le plus d'apparence : c'étaient des cuvettes, des réchauds, des caisses de tambour, des vases, des figures d'hommes & de femmes. Chaque Cavalier eut, pour sa part, douze mille pesos en or, sans compter l'argent ; c'est-à-dire, deux cens quarante marcs d'or, & l'Infanterie à proportion ; & toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquieme partie de la rançon. Soixante hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses ; & Pizarre prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder.

Avant le départ de Don Fernand, Soto

Pérou.

[Pi]zarro étaient revenus de la Capitale, l'imagina[t]ion remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils avaient vue dans les Temples & dans les Palais. [L]eur récit augmenta, dans Pizarre & d'Almagro, l'impatience de se saisir de toutes ces richesses. [C]e n'était néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens Incas; car Huascar était mort, sans [a]voir révélé dans quel lieu il avait caché les tré[so]rs de ses peres; mais les Temples avaient été [r]espectés, & chaque Palais avait conservé ses [m]eubles. Un ordre d'Atahualpa pouvait faire [m]ettre à couvert ces précieux restes. C'était la [c]rainte d'Almagro; &, dans son inquiétude, il [v]oulait que, sans attendre plus long-temps ce qui [m]anquait encore à la rançon du Roi, on se défît de [c]e Prince, pour s'affranchir tout-d'un-coup des em[b]arras qu'il pouvait causer. Tous les Espagnols, qui [ét]aient venus avec lui, tenaient le même langage, [p]arce qu'ils jugeaient qu'aussi long-temps que l'Inca vivrait, on ne cesserait pas de prétendre que tout ce qui viendrait d'or & d'argent serait [p]our sa rançon, & que par conséquent ils n'y [a]uraient jamais aucune part. Pizarre lui-même s'intéressait si peu pour son prisonnier, que, dès [l]e premier moment de sa victoire, s'il en faut [c]roire Benzoni, il avait pensé à s'en délivrer; [mais] Garcilasso donne une autre cause à sa haine.

Pérou.

Atahualpa était homme d'esprit. Entre les art qu'il voyait exercer aux Espagnols, celui de lir & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le pr d'abord pour un don de la Nature. Pour s'e assurer, il pria un soldat Espagnol de lui écrir sur l'ongle du pouce le nom de son Dieu. L soldat n'ayant pas fait difficulté de le satisfaire, en vint un autre, auquel il montra son ongle, e lui demandant ce que signifiaient les caractere Celui-ci le dit d'abord ; & trois ou quatre qu suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire l même mot. Enfin le Gouverneur étant entré Atahualpa le pria aussi de lui expliquer ce qu était sur son ongle ; Pizarre, qui ne savait pa lire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seu lement l'Inca comprit que ce don était un talen acquis & un fruit de l'éducation ; mais, poussan plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'u homme, à qui l'éducation avait manqué, devai être de basse extraction, & d'une naissance infé rieure à celle des soldats qu'il voyait mieux ins truits ; ce qui lui donna, pour le Gouverneur, u fond de mépris, qu'il n'eut pas la prudence de dissi muler.

D'un autre côté, Philipillo, pour qui la con fiance de Pizarre étoit excessive, vint jetter d'au tres alarmes dans l'esprit des Espagnols. Il pré

Pérou.

endit avoir découvert qu'Atahualpa prenait des mesures secretes pour les faire massacrer tous, & qu'il avait déjà fait cacher, dans plusieurs endroits, un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendaient que l'occasion. Tous les Historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet Interprete, il était maître de tout expliquer suivant ses intentions: aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. Quelques-uns ont cru qu'étant amoureux d'une des femmes de l'Inca, & s'en étant fait aimer, il avait voulu s'assurer un commerce paisible avec elle, par la mort de ce Prince. On assure même qu'Atahualpa, informé de cette intrigue, en avait fait des plaintes ameres au Gouverneur, en lui représentant qu'il ne pouvait souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir outragé par un vil sujet, qui n'ignorait pas d'ailleurs la Loi du pays; qu'elle condamnait au feu, non-seulement ceux qui se rendaient coupables d'un si grand crime, mais ceux-mêmes qu'on pouvait convaincre de l'intention de le commettre; que, pour en témoigner plus d'horreur, on faisait mourir le pere, la mere, les enfans & les freres de l'adultere, & que la rigueur s'étendait jusqu'à sa maison, ses bestiaux & ses arbres, qu'on détruisait sans en laisser aucune trace. Mais, juste

Pérou.

ou non, l'accusation de Philipillo fut écouté
Envain le malheureux Prince s'efforça de se ju
tifier: sa mort était résolue. Cependant, pou
donner une couleur de justice à cette violence
on observa quelques formalités dans le procè
Pizarre nomma des Commissaires pour entendr
l'accusé, & lui donna un Avocat pour le défen
dre; comédie barbare, puisque toutes ses ré
ponses devaient passer par la bouche de son ac
cusateur. Elles ne laisserent point de lui faire de
partisans. Quelques gens de bien, qui n'entraien
point dans le Conseil inique de leurs Chefs, dé
clarerent qu'on ne devait point attenter à la vi
d'un Souverain, sur lequel on n'avait pas d'autr
droit que celui de la force; que, s'il paraiss
coupable, on pouvait l'envoyer à l'Empereur, &
lui en abandonner le jugement; que l'honne
de la Nation Espagnole y était engagé; qu
était odieux de faire périr un prisonnier, apr
avoir touché une grande partie de la rançon do
on était convenu pour sa vie & sa liberté; enf
qu'une action si noire allait ternir la gloire d
armes de l'Espagne, & ne manquerait pas d'attir
la malédiction du Ciel. Pour conclusion, ils app
laient du procès & de la Sentence à la person
même de l'Empereur, &, dans l'acte d'opposition
d'appel, ils nommaient Jean d'Herrada pour pro
tecteur de l'Inca.

Pérou.

Ils ne se bornerent point à faire cette déclaration de vive-voix, ils la donnerent par écrit, & la signifierent aux Juges, avec protestation contre les suites de la Sentence. On n'épargna rien pour les effrayer. Ceux qui avaient le pouvoir en main, menacerent de les traduire à la Cour, comme des traîtres, qui s'opposaient à l'agrandissement de leur Patrie, &, mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçaient de leur entendre que la mort d'un seul homme assurait leur vie & leur conquête, au lieu que, pendant qu'il subsistait, l'une & l'autre seraient en danger. La dissention alla si loin, qu'elle aurait produit une rupture ouverte, si quelques esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représenterent aux partisans de l'Inca, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenaient trop à s'y opposer, & qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition, du côté de l'Espagne, ils hasardaient leur vie à pure perte, puisqu'étant en si petit nombre, ils ne sauveraient point celle de l'Inca. Ce dernier raisonnement, qui était sans réplique, les força de céder au torrent; & les ennemis d'Atahualpa se hâterent de le faire étrangler.

Quelques barbaries que ce Prince eût exercées contre son frere, les Historiens donnent des éloges à ses talens pour commander. Il était digne

Pérou.

du Trône, s'il s'y était élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar & celle d'un grand nombre d'Incas, qu'il avait fait égorger, méritaient la vengeance du Ciel; mais appartenait-il aux Espagnols de s'en rendre les ministres? Une aveugle superstition les lui avait fait recevoir au milieu de ses Etats; &, quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des Historiens, il paraît évidemment qu'à l'entrevue de Caxamalca, s'il avait pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'était pas de commencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse contre des Etrangers qu'il respectait. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur Orateur; &, soit frayeur ou religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voyant commencer les hostilités, ensuite paraître ferme dans sa disgrace, convenir du prix de sa liberté, en presser le paiement, & contenir ses Sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouillait ses Palais & ses Temples, ce n'était pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins: aussi les Historiens les plus dévoués à l'Espagne, traitent-ils ses Juges de tyrans cruels & perfides, & remarquent-ils que tous ceux qui avaient eu part à cette Sentence atroce, n'échapperent point à la punition.

La mort des deux freres laissant le Pérou sans

Chef, il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualpa. La plupart remplis de l'idée du fantôme de Viracocha, & persuadés, par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étaient fils du Soleil, leur rendaient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques Généraux tenterent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'était retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des enfans d'Atahualpa, & ne se promit pas moins que de s'emparer du Trône. Ce Prince, peu de temps avant sa mort, lui avait envoyé Illescas son frere, pour lui recommander ses fils & le charger de leur éducation. Ruminagui les fit arrêter; ensuite, apprenant la mort de son Maître, il fit étrangler ces jeunes Princes. Quelques Officiers Péruviens ne laisserent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa, pour l'ensévelir près de son pere & de ses ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avait laissé en mourant, & Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect. Il lui fit de magnifiques funérailles, & le déposa lui-même dans le tombeau de ses Peres; mais il termina cette solemnité par un grand festin, où tous les Capitaines furent égorgés avec Illescas.

Pérou.

Quisquiz, autre Général, assembla quelques troupes, & s'était déjà fait un parti considérable,

Pérou.

lorſque Pizarre, ſe hâtant de faire le partage de tout l'or qu'on avait raſſemblé, marcha contre lui avec toutes ſes forces. On craignait de grands obſtacles de la part d'un vieux guerrier, dont la prudence & le courage étaient célèbres dans la Nation. Il n'attendit pas les Eſpagnols; mais, en ſe retirant dans la vallée de Xauxa, qui eſt plus loin au Midi, il trouva occaſion d'attaquer leur avant-garde, & leur tua quelques hommes. Soto, qui la commandait, était perdu lui-même, s'il n'eût été ſecouru par Don Diégue d'Almagro, qui s'avança heureuſement avec quelque Cavalerie. Tout le reſte de cette marche fut extrêmement difficile. Les Péruviens profitaient des montagnes & des paſſages; mais l'arriere-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un ſi grand nombre, que le reſte ne tarda pas à ſe diſſiper. De deux freres d'Atahualpa qui vivaient encore, Quiſquiz ne cherchant qu'un fantôme, ſous le nom duquel il pût régner, avait choiſi l'Inca Paulu, pour lui mettre la frange qui ſervait de Diadême. Ce jeune Prince, élevé dans le reſpect pour l'Inca Manco ſon aîné, qu'il reconnaiſſait pour légitime ſucceſſeur, après la mort de ſes deux autres freres, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenait pas, & dont il comprit qu'on ne lui laiſſerait que le titre. Il profita de la retraite de Quiſquiz, pour venir au-de-

vant de Pizarre; il lui demanda la paix, &, prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'était rassemblé à Cusco un grand nombre de Péruviens, dont il croyait pouvoir garantir la soumission, parce qu'ils y attendaient ses ordres. Le Gouverneur fit prendre aussi-tôt cette route à son armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la Ville; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnerent les Américains d'y avoir mis le feu. Un détachement de cavalerie que le Gouverneur y envoya, pour y arrêter des effets qu'il attribuait à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, & les hostilités durerent toute la nuit. Mais, le jour suivant, Paulu ayant déclaré à la Ville qu'il avait fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin, en or & en argent, fut plus riche encore que celui qu'ils apportaient de Caxamalca.

Pérou.

La joie du triomphe n'avait pas fait oublier au Gouverneur la Colonie de Saint-Michel, où il avait laissé fort peu de cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avait envoyé Belalcazar, avec dix maîtres; détachement qui, dans une Nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valait une armée. En arrivant, Belalcazar avait reçu les plaintes des Cagnares, Peuple soumis aux Espagnols, & que cette raison exposait aux

Pérou.

insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder, dans le même temps, à Saint-Michel, un grand nombre d'aventuriers, partis de Nicaragua & de Panama, qui venaient chercher fortune. Il en prit deux cens hommes, dont quatre-vingt étaient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualpa devait avoir laissés dans cette Ville. Le Général Péruvien employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée. Mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêterent pas plus que les escarmouches des Américains. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualpa & les siennes, qui étaient en fort grand nombre, leur avait dit : « Vous aurez bientôt le plaisir de voir les » Chrétiens, & vous menerez une vie fort agréa» ble avec eux. » La plupart prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presqu'à toutes; ensuite, prenant la résolution d'abandonner la Ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenait les plus précieux meubles de Huayna Capac, & la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi, Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la Ville. Le Gouverneur

Pérou.

avait envoyé, dans le même temps, Diégue d'Almagro vers la mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répondoit que Don Pédre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala au Mexique, s'était embarqué pour le Pérou, avec une grosse armée. Don Diégue n'en apprenant rien à Saint-Michel, & sachant que Belalcazar trouvait des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours; il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques bourgades, qui n'avaient point encore cessé de se défendre; mais, n'ayant pas trouvé, dans ces pays, toutes les richesses qu'on lui avait fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, & de laisser Belalcazar en possession de sa conquête.

Cependant le bruit, qui regardait Alvarado, n'était pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avait donné à ce brave Capitaine, pour prix de ses glorieux services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avait été confirmé par l'Empereur. Alvarado ne put ignorer long-temps ce qui ce passait au Pérou. Il fit demander à la Cour d'Espagne, qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle conquête; &, dans un temps où ces faveurs s'accordaient comme au hasard, sa demande ne pouvait être rejetée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or & pour la gloire, il

Pérou.

envoya auſſi-tôt Garcias Holquin reconnaître la côte du Pérou, & lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuſe quantité d'or que les Pizarre y avaient trouvée, il réſolut d'y paſſer, perſuadé qu'en laiſſant les premiers Vainqueurs à Caxamalca, il pouvait remonter la Côte, & pénétrer à Cuſco. On ſuppoſe qu'il croyait cette Ville hors des bornes que la Cour avait aſſignée au Gouvernement de François Pizarre, & qu'il ne voulait donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui. Cependant, étant informé qu'on équipait à Nicaragua deux grands vaiſſeaux avec un ſecours d'hommes & d'argent pour les Pizarre, il eut l'adreſſe de s'en approcher & de s'en ſaiſir pendant la nuit, avec cinq cens hommes qui s'embarquerent ſous ſes ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto-Viéjo; d'où marchant vers l'Orient preſque ſous l'Equateur, il eut beaucoup à ſouffrir dans des montagnes, que les Eſpagnols ont nommées *Arcabucos*. La faim & la ſoif y auraient fait périr tous ſes gens, s'ils n'euſſent trouvé certaines cannes de la groſſeur de la jambe, creuſes, & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la roſée qui s'y amaſſe pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autres reſſources que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tombaient ſur eux comme en pluie, leur cauſerent une autre eſpèce d'incommodité pendant la plus grande par-

Pérou.

tie du chemin. Ils apprirent dans la ſuite, qu'elles venaient d'un Volcan voiſin de Quito, dont l'action eſt ſi violente, qu'il pouſſe quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingt lieues, avec un bruit qui ſe fait entendre encore plus loin. Souvent ils étaient obligés de s'ouvrir le paſſage, en coupant les broſſailles avec la hache & le ſabre. Leur conſolation, dans une marche ſi pénible, était de trouver un grand nombre d'émeraudes ; mais enſuite, il fallut paſſer une chaîne d'autres montagnes, où la neige, qui ne ceſſait pas d'y tomber, rendait le froid ſi perçant qu'il y périt ſoixante hommes. Un Eſpagnol, qui avait ſa femme & deux petites filles, les voyant tomber de laſſitude, & ſe trouvant hors d'état de les porter, ou de leur donner d'autres ſecours, aima mieux périr avec elles, que de ſe ſauver, comme il le pouvait, en prenant la réſolution de les abandonner. Ils gelerent enſemble. Enfin l'on arriva dans la Province de Quito, où les montagnes quoique fort hautes & couvertes de neige, ſont du moins entrecoupées par des vallées fertiles ; mais, dans le même temps, une grande fonte de neige en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînerent une groſſe bourgade, nommée Contiéga, & qui ſe répandirent dans tout le Pays, avec une affreuſe inondation. Alvarado ne dut qu'à ſon courage

Pérou.

le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles.

Almagro n'ayant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenait l'arrivée, ne fussent Alvarado & ceux qu'il avait inutilement cherchés à Saint-Michel, prit le parti de recourir à un accommodement. La négociation fut terminée en vingt-quatre heures, par deux traités dont l'un fut publié sur-le-champ, & l'autre fut tenu secret. Le premier portait, qu'Alvarado entrerait en partage du butin déjà fait, comme de celui que l'on ferait à l'avenir; qu'il remonterait sur sa Flotte pour aller découvrir de nouvelles Provinces au Midi; que François Pizarre & Diégue d'Almagro travailleraient à pacifier ce qu'ils avaient découvert & conquis, & que les gens de guerre des deux partis seraient libres d'aller, ou par mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces septentrionales. Ces conditions n'étaient qu'un voile pour mettre à couvert l'honneur des deux Chefs. Alvarado avait dans sa troupe des Aventuriers d'une haute naissance, qu'il n'osait mécontenter ouvertement. Il prévit que, se voyant proposer des découvertes incertaines, la plupart préféreraient de s'arrêter au Pérou, & l'évênement vérifia ses conjectures. De son côté, il n'avait stipulé que pour lui par le traité secret; on lui promettait de lui compter, pour

Pérou.

pour ses vaisseaux, ses chevaux & ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retournerait dans son gouvernement de Guatimala, & qu'il s'engagerait par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avait prévu, pour aller s'établir à Quito, ou Belalcazar fut en même temps renvoyé, pour y entretenir les Peuples dans la soumission.

On a vu que Pizarre, se rendant à Cusco, avait perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz. La plupart n'avaient été que blessés & pris. On en comptoit dix-sept. Quisquiz ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'Inca *Titu-autachu*, un des freres du feû Roi. Ce Prince entreprit de discerner parmi ces Espagnols & de punir ceux qui avaient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuellar fut reconnu pour celui qui avait signifié au Roi la sentence de mort, en qualité de Greffier, & qui avait assisté à l'exécution. Il fut étranglé au même poteau, avec les mêmes formalités qu'il avait exercées. Les Péruviens furent que Chaves, Haro, & quelques autres avaient pris la défense d'Atahualpa. Non-seulement ils leur accorderent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traiterent

Pérou.

avec toutes sortes de caresses, & leur firent de riches présens; ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamerent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étaient la cessation des hostilités, & l'oubli des injures. Ils demandaient une solide & durable amitié entre les Péruviens & les Espagnols; mais ils supposaient qu'on ne contesterait point le bandeau Royal à Manco Inca, qu'ils reconnaissaient pour l'héritier légitime du trône, & qu'ils seraient traités en alliés par les Espagnols; comme ils promettaient que l'ordonnance du feû Roi, par laquelle il avait défendu à ses Sujets de nuire aux Chrétiens & à leur Religion, serait fidélement observée. Enfin ils faisaient prier le Gouverneur de renvoyer au plutôt cette Capitulation à la Cour Impériale pour en obtenir la ratification. Quant à la proposition qu'on leur fit d'embrasser le Christianisme, leur réponse mérite d'être remarquée.

Ils dirent : « Que, loin de rejetter la Religion » Chrétienne, ils souhaitaient d'en être instruits; » qu'ils priaient le Gouverneur de leur envoyer » des Prêtres, & qu'ils en témoigneraient leur » reconnaissance; qu'ils savaient bien que la Re» ligion des Espagnols était meilleure que celle » de leur pays; que leur Inca Huayna Capac » les en avait assurés avant sa mort, & leur avait

Pérou.

» recommandé d'obéir à des Etrangers qui arri-
» veraient bientôt dans ses Etats; que cet ordre
» d'un Roi, dont ils honoraient beaucoup la sa-
» gesse & la bonté, les obligeait de servir les
» Espagnols aux dépens même de leur vie,
» comme Atahualpa leur en avait donné l'exem-
» ple. » Quel témoignage authentique contre les Espagnols, que cette docilité des Péruviens! Comment peuvent-ils colorer leur tyrannie & leur cruauté du prétexte de la Religion? n'est-il pas évident au contraire qu'ils firent détester, à force de crimes, cette même Religion que les Peuples du Pérou étaient prêts d'embrasser & de chérir?

Titu-Autachu mourut peu de temps après le départ des Prisonniers Espagnols. Avant que d'expirer, il fit appeller Quisquiz & les autres Capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les *Viracochas*. « Souvenez-vous, leur dit-
» il, que Huayna Capac, mon pere, nous l'or-
» donna par son testament, & par un Oracle
» dont l'accomplissement a commencé sous nos
» yeux. Obéissez, c'est ma derniere volonté; je
» vous recommande l'exécution des ordres de
» l'Inca mon pere. » En effet, ce discours, & l'espoir d'une paix dont on n'attendait plus que la ratification, porterent Quisquiz à s'abstenir de toutes sortes d'hostilités.

Pérou.

Manco Inca, légitime héritier des deux Rois, averti de la négociation par Titu-Autachu son frere, & par Quilquiz, eut assez bonne opinion des Viracochas pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur était demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, & conférer personnellement avec l'*Apu*; c'est le titre que les Péruviens donnaient au Gouverneur. Ses Officiers lui conseillaient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignaient pour lui le sort d'Atahualpa, qui s'était livré par une aveugle imprudence; mais il rejetta de si timides conseils. Rien de plus sage & de plus noble, que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'Apu, qui la lui donna en effet. Mais, pendant ce temps, Almagro & Alvarado poursuivaient Quisquiz, qui fut taillé en pièces & tué par ses propres soldats. Pizarre était impatient qu'Alvarado s'éloignât de la côte maritime. Il était encore dans la vallée de Pachacamac : ce fut dans ce lieu que le Gouverneur se hâta de l'aller joindre, & de lui payer la somme stipulée par son associé. Il lui rendit tous les honneurs qui pouvaient flatter son ambition. Aux cens mille pesos d'or, il en joignit

Pérou.

cent mille autres, avec un riche présent de vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion pour un homme, qui venait de ruiner le plus dangereux des Généraux Péruviens dont la défaite entraînait celle de la plupart [illegible] es Capitaines qui tenaient encore [illegible] Incas. Après ces arrangemens, Alvarado par [illegible] it son Gouvernement de Guatimala, & le [illegible] erneur envoya Don Diégue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Manco, qu'il y avait laissé sous la garde de ses deux freres, Jean & Gonzale, & de ménager les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la mer, sur la riviere de Rimac, ou Lima, la fameuse Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jetter les fondemens le 6 de Janvier, jour consacré à la Fête des Rois.

Cependant Fernand, son frere, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne. L'Empereur content des affaires du Pérou, lui accorda des lettres, par lesquelles François Pizarre était honoré de la dignité de Marquis. Le pays qu'il avait découvert & dont l'étendue était bornée à deux cens cinquante lieues de longueur, y était nommé la *Nouvelle-Castille*. Les mêmes lettres donnaient



[redacted]

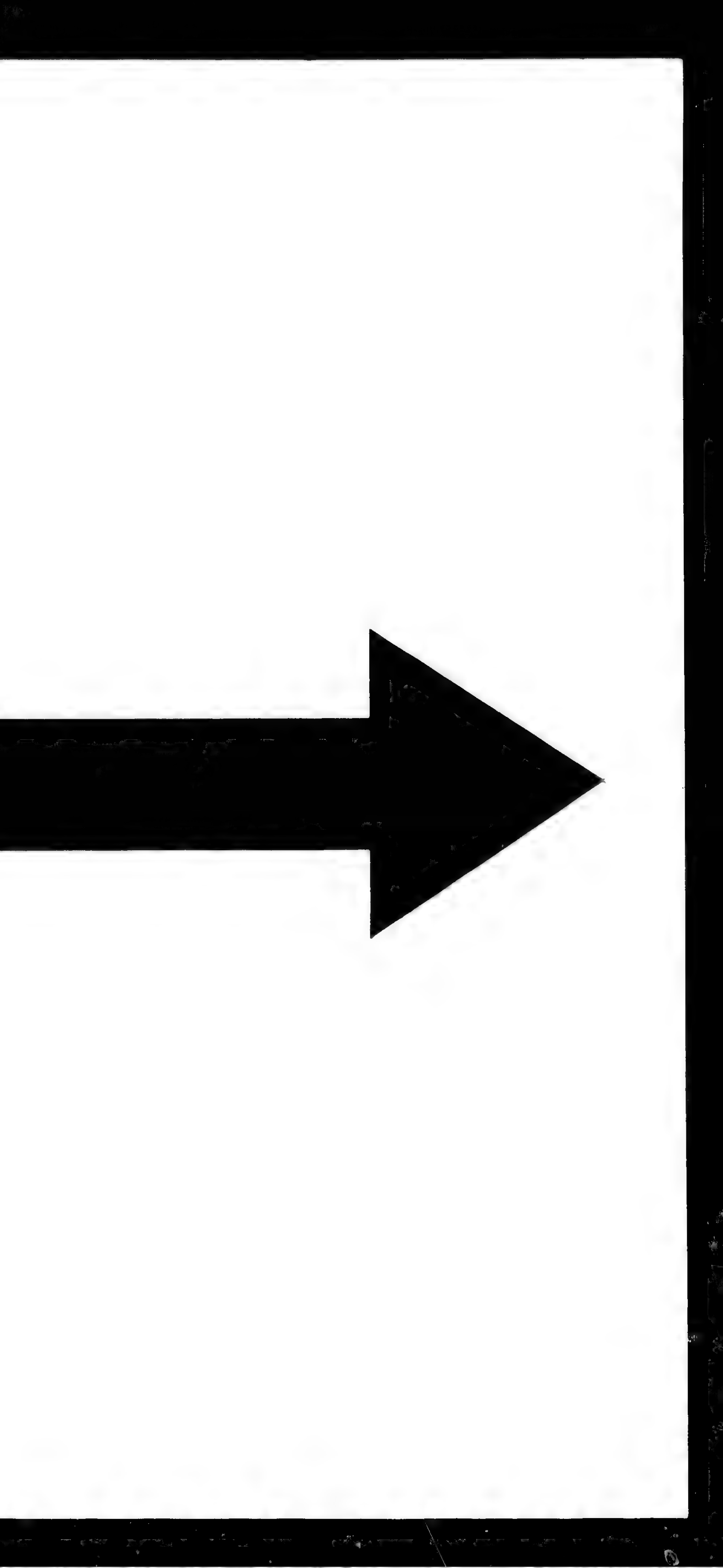
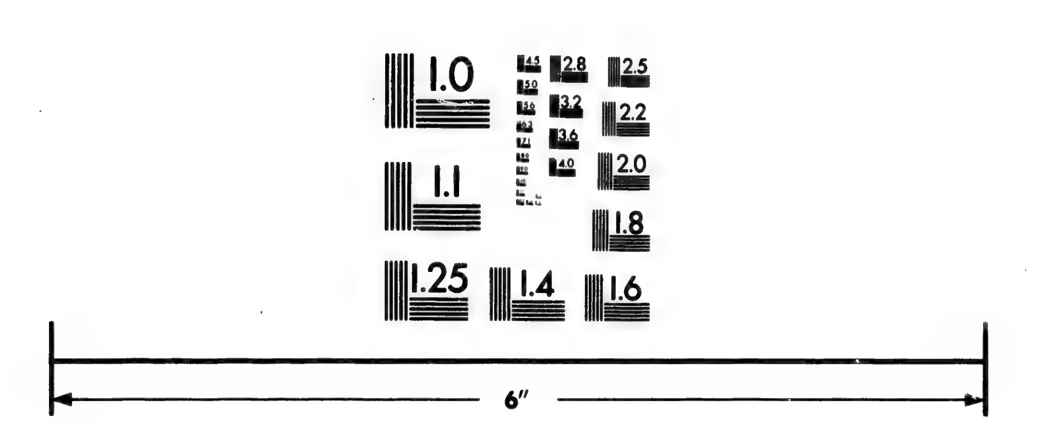
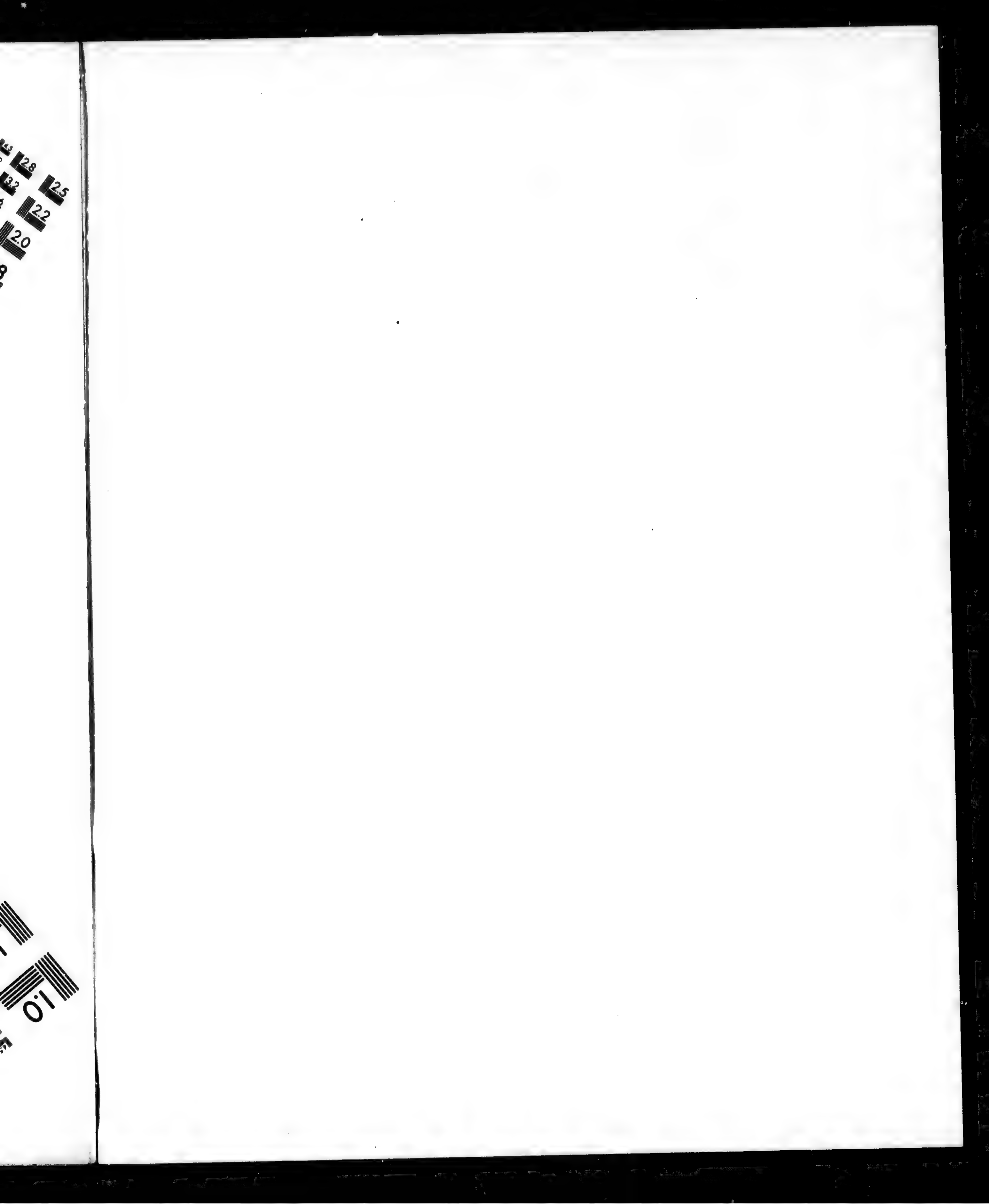


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Pérou.

le nom de *Nouvelle-Tolède* au pays plus avancé vers le Midi, & conféraient ce Gouvernement à Don Diégue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des Patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles semblaient le promettre. Le nouvel Adelantade se trouvant à Cusco, avec l'Inca & les deux freres du Marquis, Jean & Gonzale Pizarre, prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que Cusco était au-delà des deux cens cinquante lieues assignées pour le partage du Marquis, & que cette Ville appartenait par conséquent à la Nouvelle-Tolède, dont la Cour lui donnait le Gouvernement. Il ne manqua point de flatteurs, qui échaufferent son ambition, & qui s'engagerent à le soutenir. Les deux Pizarre ayant aussi leurs partisans, cette mésintelligence aurait causé beaucoup de désordres, si le Marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre Ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens charmés des espérances qu'il avait données à leur Inca, le porterent avec zèle sur leurs épaules, & lui firent faire en fort peu de temps deux cens lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un

rival, que tant de grandes actions l'avaient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à Don Diégue, qui marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légerement une entreprise, pour laquelle il n'avait réellement aucun titre. Ils convinrent que l'Adelantade irait faire la découverte du Chili dont on vantait beaucoup les richesses; & qu'ensuite, s'il n'était pas content de ce partage, le Marquis lui céderait en dédommagement une partie du Pérou. Les Espagnols qui lui étaient attachés, eurent la liberté de le suivre. Il n'était pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres soldats, sur-tout à ceux qui avaient déjà rendu quelque service. Ils faisaient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple arquebusier aspirait à la plus haute fortune. Pizarre qui ne se voyait point en état de les satisfaire, & qui craignait leurs cabales séditieuses, cherchait à les occuper, en leur offrant de nouvelles conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisait avec joie. Il envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le pays de *Bracamores* ou *Pacamores*. Un troisième partit

Pérou.

pour subjuguer une Province, qui fut nommée *Buena ventura*. Alfonse d'Alvarado, frere de Pédre, alla conquérir, avec trois cens hommes, le pays de Chachapoyas, & forma l'établissement de Saint-Jean de la Frontera, dont il obtint le gouvernement.

L'Adelantade partit pour son entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cens soixante-dix hommes, infanterie & cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnerent une fortune & des maisons déjà fondées au Pérou. Manco Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son frere, & le Grand-Prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille de ses Sujets, pour se rendre plus respectables aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la Province des Charcas, où elle s'arrêta quelque temps. Il deux chemins qui conduisent de-là au Chili; l'un par la plaine, qui est le plus long; l'autre par les montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges & le froid rendent impraticables dans toute autre saison que l'été. Envain l'Inca & le Grand-Prêtre conseillerent à l'Adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes. Il préféra la plus courte, & son obstination lui coûta cher. Outre la faim & la soif, il eut à

Pérou.

combattre des Peuples de fort grande taille, & d'une adreſſe extraordinaire à lancer leurs fleches. Mais rien ne lui cauſa tant de mal, que l'excès du froid, en traverſant les montagnes. Un de ſes Capitaines, nommé *Ruydas*, & pluſieurs autres Eſpagnols, en furent ſi réellement gelés, que, s'il en faut croire ici les Hiſtoriens, cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état, c'eſt-à-dire, debout, appuyés contre les rochers, & tenant encore dans leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés comme eux. Leur chair étant auſſi fraîche que s'ils fuſſent morts le même jour, on ne fit pas difficulté, dans le beſoin de vivres où l'on était, de manger celle des chevaux. A toutes ces diſgraces, ſe joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes montagnes, après la mort des Péruviens qui le portaient.

Les Provinces du Chili, qui avaient reconnu anciennement les Incas, reçurent avec joie l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand-Prêtre. Il paraît qu'il s'avança juſqu'au trente-huitieme degré de latitude méridionale, mais ſans être tenté d'y former aucun établiſſement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de pluſieurs Nations qu'il avait reconnues, &

Pérou.

ſur-tout par les forces de deux Seigneurs, qui, dans leurs guerres mutuelles, mettaient en campagne chacun deux cens mille combattans. L'un, nommé *Leuchengorma*, poſſédait, à deux lieues du continent, une Iſle conſacrée à ſes idoles, dans laquelle il y avait un Temple ſervi par deux mille Prêtres. Ses ſujets apprirent aux Eſpagnols, que cinquante lieues au-delà de ſes terres, on trouvait entre deux grandes rivieres, une vaſte Province, qui n'était habitée que par des femmes, dont la Reine ſe nommait *Guaboymilla*, c'eſt-à-dire, en langue du Pays, Ciel d'or, parce qu'outre l'or que la Nature y produiſait en abondance, elles faiſaient des étoffes d'une merveilleuſe richeſſe. C'était apparemment le Pays des Amazones, découvert quelques années après par Orellana. Mais l'exiſtence de cette prétendue Nation d'Amazones, n'a jamais été prouvée.

Almagro revint bientôt ſur ſes pas; outre les difficultés qui le rebutaient, les nouvelles qu'il reçut du ſoulévement général des Peuples du Pérou, le ramenerent bientôt des contrées du Chili. Manco Inca, en butte aux ſoupçons des Eſpagnols & aux violences qui en étaient la ſuite, avait été renfermé dans la fortereſſe de Cuſco. Le Marquis étant alors à Los Reyes, l'Inca n'avait pas eu d'autre reſſource contre la

Pérou.

rigueur des Officiers Espagnols, que de recourir à Jean Pizarre, occupé dans le même-temps à réduire quelques Péruviens qui s'étaient retirés dans des rochers. Il l'avait fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes à l'arrivée de Fernand, dont on attendait inceffamment le retour; & Jean Pizarre lui avait accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne, avec la qualité de Chevalier de Saint-Jacques, dont l'Empereur l'avait gratifié, prit beaucoup de confiance & d'amitié pour Manco. Deux mois après, ce Prince lui demanda la permiffion d'affifter à une fête, avec promeffe de lui en rapporter une ftatue de Huayna Capac fon pere, fort vantée, parce qu'on la difait d'or maffif. Fernand ne fit pas difficulté d'y confentir. Le lieu de cette fête fe nommait *Youcay*; c'était une maifon de plaifance, où fe raffemblerent quelques vieux Capitaines, qui s'étaient retirés dans les montagnes, après la mort de Quifquiz, & qui gémiffaient des malheurs de leur patrie. Manco leur expofa la capitulation réglée avec les Efpagnols. Il leur repréfenta, qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amufaient de vaines promeffes, ils bâtiffaient des Villes, & partageaient entr'eux fes Etats. Il leur peignit des plus vives couleurs l'indignité de fa prifon, & d'autres outrages qu'il

Pérou.

n'avait pas cessé d'essuyer. Enfin il leur déclara qu'il était résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime de prendre les armes, pour secouer le joug étranger. Sur un ordre de l'Inca, tous les Péruviens, qui n'étaient pas observés de trop près, se souleverent depuis Los Reyes, jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire, dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils se virent, en peu de jours, deux armées nombreuses, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siége de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué d'un coup de pierre à la tête; & cette perte fut sensible à tous ceux qui estimaient sa bonté & son courage. L'Inca revint avec toutes ses forces, & forma un siége régulier, qui dura huit mois.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles, qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses Officiers, dont les principaux étaient Gomes d'Alvarado, l'un des freres du Gouverneur de Guatimala, Diégue d'Alvarado son oncle, Rodrigue Ordognès, l'en solliciterent

vivement; les uns par le desir de se faire un riche établissement au Pérou; les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches, jusqu'à six lieues de Cusco; &, sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoya proposer un accommodement à l'Inca. Ses sermens ne lui avaient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la Ville; il croyait trouver, dans les termes de ses patentes, un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'Inca lui fit proposer une entrevue, à laquelle il consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses troupes sous les ordres de Jean Sayavedra, & s'avançant avec peu de précaution, il donna dans une embuscade où Manco lui tua la moitié de son escorte.

Pérou.

Fernand Pizarre apprit son malheur, aussi-tôt que son arrivée; &, informé en même-temps que Sayavedra était demeuré au village de Horcos, avec la meilleure partie de l'armée, il sortit de Cusco, à la tête de cent soixante-dix hommes. Sayavedra en fut averti, & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols, que l'Adelantade lui avait laissés. Lorsqu'ils furent en présence, Fernand lui fit demander un entretien tête à tête, pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement. Cette proposition fut acceptée.

Pérou.

On prétend que, dans leur conférence, Fernand lui offrit une grande quantité d'or, s'il voulait remettre, aux partiſans du Marquis, les troupes qu'il commandait; mais on ajoute, que Sayavedra rejetta cette offre. Cependant Don Diégue, échappé à l'Inca, avait rejoint ſes gens, avec leſquels il ſe mit en route vers Cuſco. Quatre Cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorſqu'ils cherchaient à l'obſerver, lui apprirent tout ce qui s'était paſſé au Pérou, depuis le ſoulévement des Américains. Manco & ſes Capitaines avaient tué plus de ſix cens Eſpagnols, & brûlé une partie des édifices de Cuſco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup; mais elle ne fit qu'augmenter la paſſion qu'il avait de ſe voir maître d'une Ville, dont il voulait faire le centre de ſon Gouvernement. Il ſe hâta d'envoyer ſes Proviſions au Conſeil Royal que les Pizarre y avaient établi, en priant les Chefs de le recevoir pour leur Gouverneur, parce que les bornes preſcrites au Marquis ne s'étendaient pas ſi loin. On lui fit répondre, qu'il pouvait faire meſurer la juſte étendue des deux Provinces, & que ſi Cuſco ſe trouvait dans la ſienne, on était prêt à reconnaitre ſes droits. Pluſieurs perſonnes y furent employées, ſans pouvoir s'accorder ſur cet im-

portant article. Les amis de l'Adelantade voulaient que les lieues réglées dans les provisions du Marquis, fussent prises en suivant la Côte maritime, ou le grand chemin Royal, & qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manieres son Gouvernement finissait non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même avant celle de Los Reyes. Au contraire, les partisans du Marquis prétendaient que la mesure devait aller en ligne droite, sans détour & sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de latitude, & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

L'Adelantade profita, la nuit suivante, du peu de précaution des deux freres Jean & Gonzale Pizarre, surprit Cusco & les fit prisonniers. Mais il ne voulut jamais consentir à les faire périr, quoique ses Officiers l'en pressassent. Encouragé par ce succès, il donna la frange rouge à Paulu pour le placer sur le Trône des Incas au lieu de Manco son frere, qui avait levé le siége après son embuscade, & qui s'était retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

Pendant le siége de Cusco, le Marquis n'avait pas moins été menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins entre ses freres, dont il n'avait

Pérou.

pu recevoir aucune information, Almagro qu'il croyait massacré au Chili, & sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppaient, il s'était hâté de faire partir tout ce qu'il avait de vaisseaux autant pour animer le courage de ses gens en leur ôtant l'espérance de se sauver par la mer, que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, & à tous les Gouverneurs du Nouveau-Monde. Il avait tiré les Garnisons de Truxillo, & de quelques autres lieux voisins. Il avait fait rappeller Alfonse d'Alvarado, avec les Troupes qu'il lui avoit confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Le danger de ses freres causant sa plus vive inquiétude, il n'avait pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort; mais il avait toujours ignoré le sort des divers détachemens qu'il avait fait marcher à leur secours. Quelle aurait été sa consternation, s'il en eût été mieux informé? Diégue Pizarre, son cousin, parti avec soixante-dix Cavaliers, avait été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-freres, avait péri de même avec quatre-vingt Cavaliers. Le Capitaine Morgoveyo avec sa Troupe, & le Capitaine Gavette avec la sienne, étaient tombés aussi dans les mains des

Péruviens

Péruviens, qui ne leur avaient fait aucun quartier. Plus de trois cens hommes, envoyés successivement, avaient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres & des pièces de rochers, que les Péruviens avaient fait rouler sur eux du haut des montagnes, dans quelques vallées étroites & profondes, où ils leur avaient laissé le temps de s'engager; &, pour comble de malheur, ceux qui périssaient les derniers, ne savaient rien du sort de ceux qui les avaient précédés. On remarque que Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Léon, Alfonse Henriquez, le Trésorier Requelme & les autres Chefs de Cusco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du Marquis, s'étaient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étaient persuadés que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevaient ni nouvelles, ni secours, avaient été massacrés. Tourmenté de la même incertitude, le Marquis était dans la nécessité continuelle de résister aux attaques des Péruviens; &, pendant plusieurs mois, ses forces n'avaient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avait mis en état de respirer, & de pousser même l'ennemi jusqu'aux montagnes. Mais alors il n'avait rien eu de plus

Pérou.

Pérou.

pressé, que de faire partir ce brave Officier pou Cusco, après l'avoir nommé son Lieutenant-Général. Alvarado s'était mis en marche avec un corps de trois cens hommes, qui s'étai trouvé grossi de deux cens par la jonction de Gomez de Tordoya. Il s'était fait jour jusqu'au Pont de Lumichaca, où il avait mis en déroute une grande partie des Péruviens. Ses succès ayan continué jusqu'au Pont d'Abancay, c'était le brui de ses victoires, joint à l'arrivée de l'Adelantade, qui avait déterminé Manco Inca à leve le siége de Cusco.

C'est ici que commencent les querelles sanglantes des Capitaines Espagnols qui vengerent mais inutilement, les malheureux Américains, témoins de tant de discordes & de fureurs, san pouvoir en profiter. Il n'entre point dans notr plan de détailler cette suite de meurtres, & d crimes, qui appartient à l'histoire particulier d'Espagne, & non aux découvertes des Voyageurs ni aux entreprises des Conquérans. Nou n'offrirons que les principaux événemens d cette guerre civile, dont le Nouveau-Monde fu le théâtre durant quinze ans.

Tandis que le Marquis restait dans son nouvel établissement de *Los Reyes*, attaqué de tou côté par les Péruviens, Fernand Pizarre, son frere combattit si heureusement Almagro, leur ennemi

commun, auprès de Cusco, que la défaite de ce dernier fut entiere. Il fut fait prisonnier. L'arrêt de sa mort suivit de près sa défaite. Il fut étranglé en prison & ensuite décapité dans la Place publique de Cusco. Sa mort était légitime sans doute, puisqu'il avait attaqué le Vice-Roi dont il n'était que le Lieutenant. Mais il fit à Fernand des reproches amers & fondés sur son ingratitude. Il lui rappella que, lorsqu'il l'avait tenu captif dans Cusco, lui & son frere Gonzale, il les avait épargnés tous les deux, contre l'avis de son armée qui demandait leur mort. Ses reproches & ses prieres ne fléchirent point le vainqueur. La perte d'un Concurrent si redoutable parut nécessaire; on insulta même à la faiblesse qu'il eut de demander la vie; & Almagro n'eut que la honte inutile d'avoir démenti à ses derniers momens le courage qu'il avait toujours signalé. Pérou.

C'était un Aventurier d'une naissance obscure, comme les Pizarre, sans éducation, sans vertus, qui ne dut sa fortune qu'à son audace, & que l'ambition éleva aux grandeurs & conduisit à l'échafaud.

Son fils élevé par un Gentilhomme Espagnol nommé Herrada, ennemi des Pizarre, ne s'occupa que de projets de vengeance. Il saisit le moment où Fernand Pizarre était allé en Espa-

Pérou. gne, & Gonzale dans le pays de Canela, & de concert avec les amis & les partisans d'Almagro qu'on appellait les Voyageurs du Chili, parce qu'ils l'avaient suivi dans cette Contrée, il conçut l'étrange projet d'assassiner le Vice-Roi du Pérou en plein jour, au milieu de son Palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eut jamais pu réussir, si le Marquis aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait, & dédaigné toutes les précautions. Le jour de Saint-Jean, au mois de Juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main, vers le Palais du Vice-Roi, en criant : *Meure le Tyran, meure le Traitre.* Il entre, quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le Secrétaire du Marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du Vice-Roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, et blesse un plus grand nombre, & tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres Conquérans du Nouveau-Monde. Nul de ceux qu

Pérou.

la fortune y distingua, n'eut plus de grandeur d'ame, un courage plus extraordinaire, & ne fut plus élevé par la force de son caractere au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette constance inébranlable, qui, sous le poids des maux présens, ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'Empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'Isle Gorgone, qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la valeur; &, pour la faire connaitre d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or & cherchant les périls, il était né pour la gloire & pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses Soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entr'eux & même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa qu'il permit, & qu'il crut devoir permettre, tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injusticice & de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la Cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama.

Pérou.

Sa Commiſſion lui déférait le Commandement-général, en cas que le Vice-Roi mourût. Devenu Gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il ſe fit reconnaitre des principaux Commandans, & Holguin Garcias & Alfonſe d'Alvarado ſe joignirent à lui avec l'élite des troupes Eſpagnoles. Le jeune d'Almagro ſommé de reconnaitre l'autorité Royale, pour toute réponſe, fit pendre le député de Caſtro. On ſe battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps diſputée. Elle fut dûe principalement à la bravoure déterminée de François Carjaval, l'un des Officiers de Caſtro, & alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet Aventurier, dont le nom eſt ſi fameux & ſi exécrable dans l'Hiſtoire du Nouveau-Monde, eſt peut-être, de tous les brigands qui le dévaſterent, celui qui commit le plus de forfaits & qui verſa le plus de ſang. Nous aurons bientôt occaſion de le faire connaitre davantage, quand nous le verrons paſſer lui-même dans le parti de la rébellion, & finir, par le plus horrible des ſupplices, une des plus longues carrieres que l'on puiſſe reprocher à la Nature.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, ſi funeſte au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie Royale, que

foudroyait le canon ennemi, animer les Soldats par son exemple & par ses discours. Il était épais de taille. *Ne craignez pas l'artillerie*, leur disait-il, *ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher !* Il jetta sa cotte de maille & son casque, & l'épée à la main, il marcha vers l'artillerie des Rébelles, s'en rendit maître, la tourna contr'eux, & décida la victoire.

Pérou.

D'Almagro fut tué dans la déroute, & laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, & les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler, en faveur des Péruviens, le même zèle qui avait adouci le sort des Peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la Cour, &, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux Sujets des Loix de douceur. L'Audience Royale de Cusco & celle de *Los Reyes*, devaient s'établir sur les mêmes principes que celles du Mexique, & les Américains du Pérou devaient être traités comme Peuples conquis, & non comme esclaves. Blasco de Véla fut nommé Président de la

Pérou.

Jurisdiction Royale, & chargé de faire exécuter les nouveaux Réglemens. C'était un homme ferme jusqu'à la dureté, & qui, dans une Commission de bienfaisance, mit une rigueur tyrannique, très-propre à détruire tout le bien qu'on voulait faire. La conquête était récente, & ces Guerriers qu'on avait récompensés en leur donnant des terres avec un certain nombre d'esclaves pour eux & pour leurs enfans, se plaignaient, non sans quelque raison, qu'on leur manquait de parole, & qu'on leur arrachait une fortune qui était le prix de leurs travaux. De la douceur, des ménagemens, des indemnités, voilà ce que prescrivait cette prudence qui veut de la mesure dans le bien, & qui ne permet pas de léser l'un pour soulager l'autre. Véla ne répondait aux représentations & aux plaintes que par des punitions & des outrages. Il déployait ce faste d'autorité, trop ordinaire dans ceux de son état, qui se plaisent trop souvent, par une sorte de rivalité mal-entendue, à écraser la fierté militaire sous le rigorisme de la Loi. Castro lui-même, quoique très-soumis aux ordres de la Cour, fut mis en prison sur les soupçons les plus légers & les plus injustes. Véla semblait armé contre tout autre pouvoir que le sien, & se plaisait à prévoir & à supposer la résistance, pour avoir droit de punir. Bientôt le soulévement fut général;

c'eſt au milieu de cette fermentation que périt Manco Inca. Après ſes premiers efforts contre la puiſſance Eſpagnole, il s'était retiré dans les montagnes. Quelques partiſans du jeune Almagro, qui s'étaient enfuis dans le même aſyle, crurent le moment favorable pour faire leur traité avec le Préſident, alors ennemi du Gouverneur. Ils lui firent demander, de la part de Manco Inca & de la leur, la permiſſion de le venir trouver & de lui offrir leurs ſoumiſſions & leurs ſervices. Ils l'obtinrent aiſément d'un homme, qui ne ſongeait qu'à groſſir ſon parti, & qui ſe ſentait flatté d'avoir entre les mains l'héritier du Trône d'Atahualpa. Mais un événement étrange & imprévu trompa ſes eſpérances. Gomez Perez, celui qui avait été député auprès de Véla, était retourné dans la retraite de l'Inca pour lui annoncer le ſuccès de ſa négociation. Ils jouaient enſemble; Manco s'apperçut que Perez le trompait: il prit à part un de ſes Officiers, & lui ordonna de tuer Perez la premiere fois qu'il le verrait tromper au jeu. Une femme entendit cet ordre, & le redit à Perez, qui, ſur-le-champ, tira ſon poignard & perça Manco Inca d'un coup mortel. Les Péruviens, indignés, maſſacrerent Perez & les Eſpagnols, & choiſiſſant pour leur Chef le fils du Prince mort, ils ſe cacherent dans les endroits de leurs montagnes les plus inacceſſibles.

Pérou.

Pérou.

Gonzale Pizarre, retiré dans la Province de Charcas, dont il avait obtenu le Gouvernement, obſervait avec une joie ſecrete, tous les mouvemens qui agitaient le Pérou, & brûlait d'en profiter. Toujours dévoré du deſir de remplacer ſon frere dans une place qu'il regardait comme l'héritage de la famille des Pizarre, comptant d'ailleurs ſur la quantité de partiſans que cette famille avait conſervés dans un pays où elle avait été toute-puiſſante, & où ſon nom était encore ſi grand, il crut qu'il ſe refuſerait lui-même à ſa fortune, s'il ne ſe portait pas pour le Chef de tous les mécontens dont le nombre groſſiſſait tous les jours. Il s'avança avec deux compagnies de cavalerie vers Cuſco, où l'on attendait, en tremblant, l'arrivée du Vice-Roi, & les nouvelles Ordonnances déjà promulguées à *Los Reyes*. Il y fut reçu comme un Dieu tutélaire, & élu Syndic de la Ville. Il marche auſſi-tôt vers Los Reyes; &, quoique abandonné d'une partie des ſiens dans ſa route, il ne perd point courage. Quelques-uns de ſes Officiers conſpirent de le livrer au Préſident; il découvre leur deſſein & les fait pendre. Véla s'enfuit de Los Reyes, & Pizarre s'y fait nommer Vice-Roi par les Auditeurs de l'Audience Royale. Il pourſuit Véla juſqu'à Quito, & lui livre bataille ſous les murs de cette Ville. Véla tombe frappé d'un coup de hache, &

on lui coupe la tête. Dans le même temps, Carvajal, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, battait Royas & Centeno, Lieutenans de Véla, & se baignait dans le sang de ses prisonniers, que le bourreau massacrait devant lui; & comme si la fortune eût pris plaisir à prodiguer des faveurs de toute espèce à ce brigand féroce, avant de les lui faire expier, elle le mene à dix-huit lieues de Plata, aux mines du Potosi récemment découvertes, & les plus riches de toutes celles du Pérou. Aussi altéré d'or que de sang, il s'empare de tous les revenus des mines, ne réservant que la part de Pizarre & celle du Roi d'Espagne.

Pérou.

Pizarre revint à *Los Reyes*, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil. Il ne paraissait plus en public qu'avec une garde nombreuse. Personne n'osait s'asseoir en sa présence, & rarement il faisait à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Fier de ses succès, il défiait tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou; & doublement imprudent, comptait trop sur ceux qu'il avait à ses ordres & les ménageait trop peu.

Cependant la Cour, informée des troubles du Nouveau-Monde, avait dépêché un nouveau Commissaire pour régler & pacifier tout. C'était la

Pérou.

Gasca, Conseiller de l'Inquisition, nommé Président de l'Audience Royale du Pérou, chargé de Lettres qui ordonnaient à Pizarre de lui obéir en tout, & lui permettaient de lever des troupes, s'il en avait besoin, pour soutenir l'autorité royale.

La flotte de Pizarre, qui était sur les Côtes, composée de quatre vaisseaux & commandée par Hinojosa, se soumit d'abord au Président. Pizarre, furieux de cette perte, rejetta avec mépris toutes les propositions de la Gasca, & se prépara à la guerre, secondé de Carvajal, qui était revenu à Los Reyes avec 150 chevaux, 3000 arquebusiers & d'immenses trésors. Ses troupes & celles de Pizarre, étaient couvertes d'or & de broderie. Gonzale fit signer à tous ses Officiers un serment solemnel de ne le jamais quitter. Mais la désertion ne se mit pas moins dans ses troupes. Il avait placé son camp près de Los Reyes, & le voisinage de la flotte ennemie, qui s'était avancée vers la Côte, favorisait l'évasion des transfuges qu'on envoyait prendre dans des canots. Les ordres violens que donna Pizarre, accrurent le mal au-lieu de le diminuer. Il fit publier qu'on tuerait sur-le-champ, & sans forme de procès, tous ceux qu'on rencontrerait hors du camp: c'était le sanguinaire Carvajal qui échauffait de ses fureurs un esprit déjà porté par lui-même à la cruauté & troublé par le péril. Le nombre des déserteurs augmentait à tout

moment, malgré les exécutions & les supplices. Pizarre s'éloigne enfin de *Los Reyes*, & aussitôt la Ville se soumet au Roi. Il se retire vers Cusco, & ayant rejoint deux de ses Lieutenans, Acosta & Poëlle, il remporte un avantage considérable sur Centeno, qui commandait un détachement aux ordres de la Gasca. Tout se prépare pour un combat général; mais à peine le Président fut-il en présence avec son armée, que celle de Pizarre passa toute entiere sous les enseignes Royales; lui-même fut forcé de remettre son épée. Carvajal fut pris dans un marais, en voulant se sauver. Leur procès ne fut pas long à instruire. Pizarre fut condamné à perdre la tête, & Carvajal à être écartelé. Ce dernier avait 84 ans; il mourut comme il avait vécu, bravant & insultant tout ce qui l'approchait. La fin de Pizarre fut différente, il mourut en Chrétien résigné. Il n'avait aucune des qualités de son frere, François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

Carvajal avait été Moine. C'était un homme atroce, d'une perversité brutale, répandant le sang avec délices, & raillant ceux qu'il égorgeait. Il avait fait périr lui seul plus de 400 Espagnols & plus de vingt mille Américains. Il ne connaissait pas plus le repos que la pitié. Jamais il ne quittait ses armes ni jour ni nuit; il dormait peu & toujours sur une chaise. L'usage immodéré du vin

& des liqueurs aigrissait encore son sang, & rien Pérou. ne pouvait appaiser sa cruauté que la vue de l'or. Il ne pardonnait qu'à ce prix. Les Historiens louent beaucoup sa bravoure ; mais c'était celle d'une bête féroce, que rien n'arrête quand elle a senti sa proie.

Dans le dessein de reposer l'esprit du Lecteur, dégoûté de ces sanglans spectacles, nous ne pouvons mieux faire que de placer ici un événement très-singulier qui se passait à-peu-près vers le même temps dans l'Isle de Saint-Domingue, où le courage & la vertu d'un seul homme brava constamment toute la puissance Espagnole, & où l'on vit enfin l'Empereur Charles, le Monarque du Nouveau-Monde, forcé de traiter avec un Chef Américain. Ce Chef était le Cacique Henri, élevé dans la Religion & la discipline des Conquérans ; mais qui, détestant leur cruauté dont toute sa famille avait été la victime, avait cherché un asyle contre la tyrannie.

Il n'y avait pas moins de douze ou treize ans qu'il se soutenait dans les montagnes de Baoruco contre toutes les entreprises des tyrans. Le bruit de sa résolution avait d'abord attiré sous ses enseignes; un grand nombre d'Américains, échappés des habitations Espagnoles, entre lesquels il en avait choisi trois cens qui lui avaient paru plus propres à la guerre & qu'il avait armés de tout ce qu'il avait pu

Pérou.

imaginer. Il s'était attaché ſur-tout à les diſcipliner; mais rien ne lui fait plus d'honneur, que l'attention qu'il eut toujours de ſe tenir dans les bornes d'une ſimple défenſe. Divers partis, qui furent envoyés contre lui, ne retournerent jamais qu'avec perte; mais il uſait de ſes avantages avec une modération qui donnait un nouveau luſtre à ſes victoires, dans les occaſions mêmes, où, pour affaiblir ſes ennemis, il en aurait pu manquer ſans reproche. Un jour, par exemple, qu'il les avait repouſſés avec un grand carnage, ſoixante-dix Eſpagnols, que la fuite avait dérobés au fer des vainqueurs, rencontrerent une caverne creuſée dans le roc, & s'y cacherent, dans l'eſpoir de gagner la plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un parti d'Américains, qui, environnant la caverne, en boucherent toutes les ouvertures avec du bois & d'autres matieres combuſtibles, dans le deſſein d'y mettre le feu. Henri ſurvint, il condamna la barbarie de ces furieux, & faiſant déboucher la caverne, il laiſſa aux Eſpagnols la liberté de ſe retirer, après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'était ſouvent l'unique butin qu'il faiſait ſur eux; mais il en tirait l'avantage d'armer inſenſiblement ſes ſoldats, qui commencerent bientôt à manier parfaitement les armes de l'Europe, à l'exception de l'arquebuſe, dont ils ne purent jamais faire uſage.

Pérou.

Il parut fort surprenant aux Espagnols que des Sauvages, contre lesquels ils ne daignaient employer ordinairement que des chiens, fussent capables, non-seulement de leur tenir tête, mais de les battre. Cependant ils ne connaissaient point encore tout ce qu'ils avaient à craindre de leur Chef. Le jeune Cacique, loin de s'endormir sur ses succès, apportait tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avait formé des habitations dans les terreins les plus inaccessibles de la montagne. Les femmes y cultivaient la terre, & prenaient soin de la volaille & des bestiaux. De bonnes meutes de chiens servaient à la chasse du cochon. Ainsi, l'abondance régnait dans cet affreux désert. Les mesures du Cacique n'étaient pas moins sages pour sa propre sûreté. Il avait cinquante braves, qui ne l'abandonnaient point en campagne, & qu'il était toujours sûr de trouver pour courir, avec eux, aux premieres nouvelles de l'approche des ennemis. Dans les autres temps, quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa troupe, comme il pouvait arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols, & se trouvât forcé, par les tourmens, de découvrir sa retraite, il avait soin qu'aucun d'eux ne la sût jamais; de sorte que, s'il leur donnait quelqu'ordre, jamais ils ne le retrouvaient dans le lieu

Pérou.

lieu où ils l'avaient quitté. Il postait d'ailleurs des sentinelles à toutes les avenues de ses habitations ; mais il ne se reposait pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les postes. Ainsi, le Cacique était par-tout, & jamais on ne savait précisément où il était. Ses gens étaient persuadés qu'il ne dormait point ; & réellement il dormait fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses confidens, armés, comme lui, de toutes pièces. Après un sommeil très-court, il commençait sa ronde autour des quartiers ; &, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ayant conservé de son éducation des sentimens de piété, il n'était gueres sans un chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa troupe avait grossi de jour en jour. Les Nègres mêmes désertaient en grand nombre, pour l'aller joindre ; & la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertait leur politique, il ne se trouvait plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas long-temps sur la défensive, un assez grand nombre de bourgades furent abandonnées, & ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le

Pérou.

parti de tenter la négociation. Un Religieux Franciſcain, nommé le Pere Remi, qui avait eu part à l'éducation du Cacique, & qui connaiſſait la bonté de ſon naturel, ſe promit de lui faire goûter des propoſitions raiſonnables, lorſqu'elles feraient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre à tous les rébelles le pardon du paſſé; &, pour l'avenir, une entiere exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir, dans une barque dont le Pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les montagnes de Baoruco aboutiſſent à la mer, & de s'éloigner enſuite un peu, ſans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du ſecours s'il en demandait: à peine fut-il à terre, qu'il vit ſortir des montagnes une troupe d'Américains, dont il fu[t] bientôt environné. Il les pria de le conduir[e] à leur Chef, ou s'ils n'oſaient faire cette dé[-] marche ſans ſa participation, il leur propoſ[a] d'aller prendre ſes ordres, en lui apprenant qu[e] le Pere Remi, dont il avait été diſciple à Véra[-] paz, demandait à lui parler, & n'avait rien qu[e] d'agréable à lui dire. Ces ſoldats, qui ne con[-] naiſſaient pas le Franciſcain, lui répondirent qu[e] [le]ur Cacique n'avait pas beſoin de ſa viſite; qu[e]

tous les Espagnols étaient des traîtres, & qu'il avait lui-même l'apparence d'un espion, & que la seule grace qu'ils pouvaient lui faire, était de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devaient à ce titre. Ils ne laisserent pas de lui ôter ses habits; mais ils se contenterent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le Cacique n'était pas loin. Il accourut à la premiere information, pour traiter plus humainement un homme, dont il n'avait pas oublié le nom & les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit; il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec des excuses du traitement qu'il avait reçu. Une disposition si favorable, porta aussi-tôt le Missionnaire à parler de paix.

Pérou.

Henri n'y parut pas insensible; mais il répondit qu'il ne dépendait que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se bornait, de sa part, à se défendre contre des tyrans, qui menaçaient sa liberté & sa vie; qu'en état, comme il était, de venger le sang de son pere, & celui de son ayeul, qui avaient été brûlés vifs à Xaragua, & les maux qu'on lui avait faits à lui-même, il ne laisserait pas de garder la résolution à laquelle il s'était attaché, de ne commettre aucune hostilité, s'il ne s'y voyait contraint; qu'il n'avait pas d'autres prétentions, que de se maintenir libre dans ses mon-

Pérou.

tagnes ; qu'il s'y croyait autorisé par le droit de la nature, & qu'il ne voyait pas sur quel fondement on voulait le forcer à la soumission pour des étrangers, qui ne pouvaient appuyer leur possession que sur la violence ; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisait d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il serait le plus imprudent des hommes, s'il se fiait à ceux qui, depuis leur arrivée dans l'Isle, n'avaient fait que violer leurs promesses ; qu'au reste, il se conserverait toujours dans les principes de Religion que le Pere lui avait inspirés, & qu'il ne rendrait jamais le Christianisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés & des dissolutions de la plupart de ceux qui le professaient. Envain le Missionnaire répliqua. Il fut écouté avec respect ; mais tout son zèle ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits pour les lui rendre. Ils avaient été mis en pièces ; & le Cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner, il renouvella ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la mer, l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui, & rentra dans ses montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative, les hostilités avaient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols ; & les troupes de Henri, dont le nombre continuait

d'augmenter, poufferent fi loin leurs avantages, que l'Iſle entiere était menacée. L'Empereur, averti de la néceſſité de finir cette guerre, ou d'abandonner les établiſſemens, prit enfin des meſures plus efficaces. Il venait de nommer au Gouvernement de la Caſtille d'Or, François de Barrionuévo, Officier d'un mérite extraordinaire & d'une expérience conſommée dans les affaires du Nouveau-Monde : il lui donna ordre de paſſer par l'Iſle Eſpagnole, avec deux cens hommes de bonnes troupes, & de n'en point ſortir ſans l'avoir entierement pacifiée. Barrionuévo fut muni d'un plein pouvoir, qui n'avait pas d'autre borne que la conſervation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur ; &, dans cette vue, on lui remit une Lettre pour le Cacique, par laquelle Sa Majeſté Impériale l'invitait à rentrer dans l'obéiſſance, lui offrait une amniſtie ſans réſerve, & le menaçait de tout le poids de ſa puiſſance & de ſon indignation, s'il s'obſtinait à rejetter ces offres. Ce Prince avait tant à cœur la concluſion de cette affaire, que, n'ayant point alors de vaiſſeau prêt à la navigation que celui qui l'avait apporté lui-même en Eſpagne, il le fit donner à Barrionuévo, pour ne pas retarder ſon départ.

Pérou.

En arrivant à San-Domingo, le Gouverneur

Pérou.

de la Castille d'Or présenta ses provisions à l'Audience Royale, & remit à l'Amiral une lettre de l'Empereur, qui contenait l'explication de ses ordres. Mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa commission, & sur les moyens de l'exécuter. On doit juger de l'extrémité où l'Isle était réduite, par le refus que les Auditeurs firent de se charger seuls d'une délibération de cette importance. Ils convoquerent une Assemblée générale, composée de tout ce que l'Isle avait de Personnes distinguées par leurs emplois & leur expérience : & les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens Habitans, qui furent chargés d'en conférer entr'eux, pour rapporter leur avis à l'Assemblée.

Leur opinion parut fort sage sur la méthode qu'il fallait employer pour la guerre ; mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnerent de faire porter d'abord la lettre de l'Empereur au Cacique Henri. La difficulté n'était que de le joindre ; car depuis quelque temps, on n'entendait plus parler de lui, & l'on doutait même s'il n'était pas mort. Mais Barrionuévo approuvant l'avis des quatre Conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'Assemblée, entreprit de trouver le Cacique, & de le ramener lui-même à la soumission.

Pérou.

On lui donna trente-deux hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers; & l'on y joignit le même nombre d'Américains fidèles, pour lui servir d'interpretes & de guides. Quelques Peres Franciscains furent nommés pour l'accompagner; cet Ordre eut la préférence, parce que le Cacique y avait reçu son éducation. On arma une caravelle, pour transporter le Général & sa troupe au rivage, d'où l'on entre dans les montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la côte, jusqu'au Port d'Yaquimo, parce que le Général envoyait souvent à terre, pour s'informer de la retraite du Cacique. Il n'en apprit rien. Le Port d'Yaquimo est formé par une assez belle Riviere, que Barrionuévo remonta bien loin. Il trouva d'abord une Case, mais sans habitans; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il défendit que l'on causât le moindre dommage. A peu de distance, il eut quelques indices que le Cacique n'était pas loin. Il s'arrêta pour lui écrire, & lui donner avis de son arrivée. Il l'informait de sa commission. Sa lettre fut portée par un Américain, qui s'offrit pour ce service: mais on n'a jamais su quel avait été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le Général s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes. Il marcha pendant trois jours, avec des dif-

Pérou.

ficultés qu'il eut peine à ſoutenir. Enfin il apprit de quelques habitans que le Cacique était ſur ur petit lac, que les Eſpagnols ont nommé *lagune du Commandeur*, & qui a deux lieues de circuit ; c'eſt apparemment une des deux parties du Lac de Xaragua. Il reſtait huit lieues d'un chemin dont les difficultés paraiſſaient inſurmontables. Sur toute la route, il n'y avait pas une ſeule branche coupée, ni la moindre trace, qui pût faire juger qu'on y eût jamais paſſé : c'était une précaution du Cacique, pour empêcher qu'on ne pût découvrir ſa retraite. Il fallait tout le courage du Général Eſpagnol. Chaque pas qu'il faiſait dans un pays inconnu, lui offrait des difficultés capables de l'effrayer. Enfin il arriva dans un Village dont les maiſons étaient aſſez bien bâties, où les vivres étaient en abondance, avec toutes les commodités dont les Américains avaient l'uſage, mais ſans un ſeul habitant; il défendit encore qu'on y prît rien; & ſeulement il s'accommoda de quelques calebaſſes, qu'il fit remplir d'eau, parce qu'il en avait un extrême beſoin. Après cette habitation, il trouva un chemin fort large, qui avait été coupé dans les bois & qu'il ne ſuivit pas longtemps, ſans rencontrer quelques Américains. Ses careſſes & le petit nombre de ſes gens les ayant raſſurés, il apprit d'eux que le Cacique n'était

Pérou.

qu'à une demi-lieue de-là; mais que, pour aller à lui, il fallait marcher dans la lagune, avec de l'eau jusqu'aux genoux & quelquefois jusqu'à la ceinture, & traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le réfroidir. Il s'approcha de la lagune. D'autres Américains qui étaient dans un canot, auxquels il fit demander s'ils n'avaient pas vu un homme de leur nation qui portait une lettre à leur Chef, répondirent que non, mais que le Cacique était informé de l'arrivée d'un Officier, qui avait une lettre à lui présenter de la part de l'Empereur. Alors Barrionuévo crut pouvoir avancer avec moins de précautions. Il pria les Américains de recevoir dans leur canot une femme de leur nation, qu'il avait amenée, & de la conduire à leur Chef qu'elle avait servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le Cacique était instruit de tout, & qu'ils n'osaient rien faire sans son ordre. Cependant sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Américaine, mais ils ne voulurent jamais approcher de la rive, & cette femme fut obligée pour s'embarquer avec eux de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux canots parurent dans l'un desquels était l'Américaine, avec un parent du Cacique, nommé *Martin de Alfaro*,

Pérou.

ſuivi d'une Troupe fort leſte de Soldats, armés de lances & d'épées. Ce canot s'étant approché des Eſpagnols, Barrionuévo s'avança ſeul. Alfaro deſcendit ſeul auſſi, & donna ordre à ſes gens de s'éloigner. Après avoir ſalué civilement le Général, il lui fit, de la part du Cacique, des excuſes « de ce qu'il n'était pas » venu lui-même au-devant de lui : il était » retenu par une incommodité ; mais il ſe flattait que le Seigneur Eſpagnol, étant venu ſi » loin, voudroit bien achever le peu de chemin » qui reſtait. » Barrionuévo reçut ce compliment d'un air ſatisfait, & conſentit à continuer ſa marche. Envain ſes gens s'efforcerent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze hommes ; &, ſans autres armes qu'une ſorte d'eſponton, & ſon épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le mena par des chemins ſi rudes & ſi embarraſſés, que ſouvent il était obligé de marcher ſur les mains autant que ſur les pieds. Ses gens ſe laſſerent bientôt, & le preſſerent de retourner ſur ſes pas en lui repréſentant que le Cacique voulait le jouer, ou le faire périr : « Je ne contrains perſonne, dit l'intrépide Général ; quiconque a peur, eſt libre » de retourner. Pour moi, ſeul s'il le faut, » j'irai juſqu'au bout. En acceptant ma commiſ-

» ſion, j'en ai compris la difficulté. Si j'y laiſſe » la vie, je mourrai content d'avoir rempli » mon devoir. »

Pérou.

Malgré ſon courage, Barrionuévo ſe trouva tout d'un coup ſi fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le bois néanmoins commençait à s'éclaircir, & l'on découvrait, au travers des arbres, la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la priere du Général, & demanda de ſa part, au Cacique, s'il était diſpoſé à l'entrevue, Henri commença par gronder Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y faire travailler ſur-le-champ. Enſuite il envoya dire au Général qu'il pouvait avancer ſans défiance. Barrionuévo ſe remit auſſi-tôt en marche. Henri le voyant paraître dans un grand déſordre, tout couvert de fange, & preſque hors d'état de ſe ſoutenir, courut au-devant de lui, & témoigna une grande confuſion de lui avoir cauſé tant de fatigues. Le Général fit une réponſe honnête, mais dans laquelle il fit ſentir qu'on aurait pu traiter mieux un homme de ſon rang, & ſurtout un Envoyé de l'Empereur. Le Cacique n'épargna point les excuſes; &, le prenant par la main, il le conduiſit ſous un grand arbre, où ils s'aſſirent tous deux ſur des couvertures de coton. Auſſi-tôt cinq ou ſix Capitaines vinrent embraſſer

Pérou.

le Général, & se retirant avec la même promptitude, ils allerent se mettre à la tête de soixante soldats, armés de boucliers, d'épées & de casques. Avec les mêmes armes, les Capitaines étaient ornés de panaches, & tous avaient pour cuirasses, le corps entouré de grosses cordes teintes en rouge. Les deux Chefs, après un court entretien, qui ne consista d'abord qu'en politesses, firent éloigner un peu leurs gens, & l'on prête ce discours au Général Espagnol.

« L'Empereur, mon Seigneur & le vôtre, le plus » puissant de tous les Souverains du monde, mais » le meilleur de tous les Maîtres, & qui regarde » tous ses Sujets comme ses enfans, n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit; » avec un grand nombre de vos compatriotes, » & l'inquiétude où vous tenez toute cette Isle, » sans être touché de la plus vive compassion. Les » maux que vous avez faits aux Castillans, ses premiers & ses plus fidèles Sujets, l'avaient d'abord » irrité; mais lorsqu'il a su que vous êtes Chrétien, » & les bonnes qualités que vous avez reçues du » Ciel, sa colere s'est calmée, son indignation » s'est changée en un desir ardent de vous voir » entrer dans des sentimens plus conformes à vos » lumieres. Il m'envoie donc pour vous exhorter » à quitter les armes, & vous offrir un pardon » général, que sa bonté veut étendre à tous ceux

Pérou.

» qui ont pris parti pour vous : mais je porte » aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménage» ment, si vous vous obstinez dans votre révolte, » & j'ai amené des forces qui m'en donnent le » pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux » dans la Lettre dont je suis chargé pour vous. » Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour » vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les pei» nes & les dangers pour obéir à mon Souverain » & pour vous marquer particulierement mon » estime ; persuadé d'ailleurs que l'on ne devait » point manquer de confiance avec un Cacique à » qui je sais qu'on a reconnu des sentimens dignes » de sa Religion & de sa naissance. »

Henri écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & reçut avec respect la Lettre de l'Empereur ; mais, comme il avait mal aux yeux, il pria le Général de lui en faire la lecture. Barrionuévo la fit d'une voix assez haute pour être entendue des soldats du Cacique. L'Empereur donnait à Henri le titre de *Don*, & la Lettre contenait en substance ce que le Général avait dit. Elle finissait par assurer les Américains que, s'ils se soumettaient de bonne grace, l'Audience Royale avait ordre de leur assigner des terres, où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance & de la libetté. Après sa lecture, le

Pérou.

Général rendit la Lettre au Cacique, qui la baisa & la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le sauf-conduit de l'Audience Royale, scellé du sceau de la Chancellerie ; &, l'ayant examiné, il déclara qu'ayant toujours aimé la paix, il n'avait fait la guerre que par la nécessité de se défendre ; que si, jusqu'alors, il avait rejetté toutes les voies d'accommodement, c'était parce qu'il n'avait pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols, qui lui avaient souvent manqué de parole ; mais que, recevant celle de l'Empereur même, il acceptait humblement une faveur à laquelle il n'aurait osé prétendre.

En achevant sa réponse, il s'approcha de ses gens, il leur montra la Lettre de l'Empereur, & leur fit entendre qu'il ne se sentait plus que de la soumission pour un grand Prince, qui lui témoignait tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire, par de grandes aspirations, qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine ; après quoi, le Cacique ayant rejoint Barrionuévo, ils convinrent ensemble des articles suivans : Que le Cacique rappellerait incessamment tous ceux qui reconnaissaient son autorité, & qui étaient répandus en différens quartiers de l'Isle ; qu'il les obligerait de reconnaître, à son exemple, l'Empereur pour leur Souverain ;

Pérou.

qu'il ferait chercher les Nègres fugitifs, &, qu'à des conditions dont on conviendrait, il les forcerait de retourner à leurs Maîtres; qu'il se chargerait de retenir tous les Américains dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourraient s'en écarter; que, pour lever toute ombre de défiance, il descendrait incessamment dans la plaine, où l'Audience Royale lui donnerait, pour son entretien, un des plus nombreux troupeaux de l'Empereur. Les traités ne se concluant jamais chez ces Peuples que dans un festin, on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuévo avait fait apporter de l'eau-de-vie & du riz. Les Américains fournirent le gibier & le poisson. La joie fut vive, & l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant Don Henri & Donna Mancia sa femme, ne toucherent à rien, sous prétexte qu'ils avaient déjà dîné. Ce refus, qui avait un air de défiance, alarma le Général; mais, ayant eu la prudence de dissimuler, il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le Cacique, qui lui promit de se rendre à San-Domingo pour y ratifier le traité. Il voulut même qu'un de ses Capitaines accompagnât le Général jusqu'à cette Ville, pour y saluer, de sa part, l'Amiral, les Auditeurs & tous les Officiers Royaux. A la vérité on sut, dans la suite, que c'était un

Pérou.

honorable espion, qui avait ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvraient pas quelque nouvelle trahison. Mais il ne put rester de soupçon à Barrionuévo, lorsqu'il se vit escorté jusqu'à son navire, par les principaux Officiers du Cacique, à la tête d'un détachement bien armé. Un incident imprévu aurait pu laisser de plus justes alarmes aux Américains. La Caravelle étant à l'ancre dans un petit Port aujourd'hui connu sous le nom de *Jacquemel*, les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils voulurent traiter leur escorte. Ils prodiguerent le vin de Castille & les liqueurs fortes. La plupart des Américains en burent avec tant d'excès, qu'éprouvant de mortelles tranchées, le ressentiment de la douleur, joint au transport de l'ivresse, pouvait leur inspirer de furieuses résolutions, dans un lieu où ils étaient les plus forts. Barrionuévo, qui avait heureusement de l'huile, ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaler à tous, après leur en avoir donné l'exemple; elle leur causa des évacuations, qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant, il leur fit des libéralités de leur goût, & les chargea de présens pour le Cacique & son épouse.

Son retour porta, dans la Capitale, une joie égale à la crainte dont on était délivré. Mais, quoique les réjouissances

Pérou.

les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au Député de Don Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voyait n'était pas une ruse concertée. Son nom était Gonzale. Il allait, de maison en maison, pour s'assurer de la disposition des habitans à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut, acheverent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique. Il laissa passer quelques jours, après lesquels, voulant être informé de ce qui pouvait arrêter Gonzale, il s'approcha de la Ville d'Azua presque seul en apparence, mais soutenu par ses cinquante braves qu'il avait placés dans un bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la Ville, qu'il souhaitait de parler à quelqu'un des habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, & l'aborderent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzale. On lui dit que, depuis peu de jours, il avait passé par Azua, dans une caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé *Pierre Roméro*, qui était chargé d'un plein-pouvoir de l'Audience Royale pour la ratification du Traité. Cette assurance lui

Pérou.

causant beaucoup de joie, il fit appeller ses gel on s'embrassa, & la paix fut célébré par un no veau festin, où Don Henri, sous le prétex d'une indisposition, se dispensa encore de to cher à rien. Dans son retour, ayant pris par X ragua, nom qu'on donnait encore au lieu qui po à présent celui de *Léogane*, il y trouva Gonz & Roméro; l'un qui lui confirma la sincérité c Espagnols dans le traité; & l'autre qui lui en mit la ratification avec de riches présens. Sur-champ il fit embarquer, dans la caravelle, un b nombre de Nègres fugitifs, qu'il avait déjà f arrêter; &, des deux côtés, tous les ombrag s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point quitter ses montagnes, & les Espagnols étaient fo impatiens de l'en voir sortir.

Il en sortit enfin, mais ce ne fut qu'après avo consommé les vivres dont il avait fait de grand provisions. Il se rendit ensuite à San-Doming où il signa la paix, qui n'avait encore été sign que par ses Députés. On lui laissa choisir un lie pour s'y établir avec les restes de sa Nation, do il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de tr but, avec la seule sujétion de rendre homma à l'Empereur, & à ses Successeurs Rois de Ca tille, lorsqu'il en serait sommé. Il se retira da un lieu nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieu

de la
ricains
premie
de le
au mê
privilé
Caciqu
à mort
Royale
qu'ils f
minua
disait ré
xante fe
traces a
Le de
été l'ami
sortir ce
l'avons d
nemens
avoir pla
quelque
La Ga
son Souv
Pérou &
Mendoze
gne, fut
gnité au
logique c

Pérou.

de la Capitale, vers le Nord-Eſt. Tous les Américains, qui purent prouver leur deſcendance des premiers habitans de l'Iſle, eurent la permiſſion de le ſuivre, & leur poſtérité ſubſiſta toujours au même lieu avec la jouiſſance des mêmes priviléges. Leur Prince, qui prenait le titre de Cacique de l'Iſle de Hayti, jugeait & condamnait à mort; mais l'appel était ouvert à l'Audience Royale. Ils étaient environ quatre mille lorſqu'ils furent ainſi raſſemblés; mais ce nombre diminua par degrés, de maniere qu'en 1718, on le diſait réduit à trente hommes & cinquante ou ſoixante femmes, & peut-être n'en reſte-t-il plus de traces aujourd'hui.

Le deſir de revoir ce brave Cacique, qui avait été l'ami de Las Caſas, fut le premier motif qui fit ſortir ce bon Religieux de ſa retraite, comme nous l'avons dit plus haut, & la liaiſon de ces deux événemens peut nous ſervir d'excuſe ſuffiſante pour avoir placé ici cet épiſode, qui d'ailleurs a dû faire quelque plaiſir au Lecteur.

La Gaſca retourna en Eſpagne, rapportant à ſon Souverain la nouvelle de la pacification du Pérou & des tréſors immenſes. Don Antoine de Mendoze, alors Vice-Roi de la Nouvelle-Eſpagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra, dans la ſuite chronologique des Vice-Rois, qui ſera jointe à la deſ-

Pérou.

cription du pays, par quels degrés la paix y fut affermie avec la domination Espagnole, & quelles sont proprement les parties de cette grande région, que l'Espagne peut compter entre ses Provinces.

Fin du onzieme Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA DU ONZIEME VOLUME.

Page 21, ligne 5, & ſon expérience; *liſez*, & de toute ſon expérience.
Page 49, ligne 3, de meſure; *liſez*, à meſure.
Idem, ligne 26, échappés au combat; *liſez*, du combat.
Page 104, ligne 19, coulait, *ligne 20*, briſait; *liſez*, coulaient, briſaient.
Page 282, ligne 2, à la voix; *liſez*, à la voie.
Page 286, ligne 20, s'étant allé; *liſez*, allez.
Page 295, ligne 5, que nous regardions; *liſez*, regardons.
Page 393, ligne derniere, Guaynacapu; *liſez*, Huaina-Capac.
Page 445, ligne 3, on répondoit; *liſez*, on répandait.
Page 446, ligne premiere, Holquin; *liſez*, Holguin.

